

L'ANGLETERRE

DANS

L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO

THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PAR

John Heywood THOMAS

M. A. (WALES), Fellow of the
University of Wales.

PARIS

IMPRESSIONS PIERRE ANDRÉ

244, BOULEVARD RASPAIL

1933

Thèse Paris
1933.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'ANGLETERRE

DANS

L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO

L'ANGLETERRE

DANS

L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO

THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PAR

John Heywood THOMAS

M. A. (WALES), Fellow of the
University of Wales.

PARIS

IMPRESSIONS PIERRE ANDRÉ

244, BOULEVARD RASPAIL

1933

*33596



A MA FEMME

*Sans qui je n'aurais pu mener
à bien ce travail.*

J. H. T.

AVANT-PROPOS

L'Angleterre occupe, cela va sans dire, une place considérable dans l'œuvre de Victor Hugo. Le grand Romantique était jeune à une époque où la littérature anglaise faisait fureur en France et favorisait particulièrement les tendances révolutionnaires des jeunes écrivains français ; et Scott, et, à un moindre degré, Shakespeare, l'aidèrent beaucoup à s'affranchir de ses préjugés classiques. Il avait l'âge d'homme à une époque où il était défendu à un poète de s'enfermer dans sa tour d'ivoire ; et il crut, par conséquent, devoir s'attribuer un rôle politique, qui le porta, dès le début, à envisager l'Angleterre comme une puissance politique, et qui, à la fin, le jeta comme exilé sur les côtes plus ou moins hospitalières d'une dépendance anglaise.

Trois drames et un grand roman sur des sujets tirés de l'histoire d'Angleterre, un livre de critique sur l'œuvre de Shakespeare, et de nombreux jugements épars, sur la politique et la littérature anglaises, tels sont les résultats tangibles des nombreux points de contact qui s'établirent entre Victor Hugo et l'Angleterre.

La dette de Victor Hugo à la littérature anglaise mériterait une étude spéciale si le sujet n'avait été déjà traité par des savants éminents. Il faudrait une connaissance minutieuse de l'œuvre de plusieurs auteurs anglais pour qu'on pût ajouter quoi que ce soit à ce qu'ont dit des orientations anglaises de Hugo, MM. Texte, Maigron, Baldensperger, Estève, Marsan, etc., dans leurs admirables travaux sur l'influence de Scott, de Shakespeare, de Byron, etc.

en France. J'ai dû me contenter d'un examen des écrits critiques de Victor Hugo et d'une énumération, que je n'ai pas la prétention de croire complète, des plus frappantes des réminiscences scottiennes et shakespeariennes contenues dans son œuvre.

Ma plus grande préoccupation a été d'apprécier les lectures historiques de Hugo en ce qui concerne l'Angleterre, et d'expliquer par une étude des sources, l'image, souvent étonnante, de certains épisodes, certains personnages de l'histoire de l'Angleterre présentée dans *Amy Robsart*, *Cromwell*, *Marie Tudor* et *l'Homme qui Rit*.

Ici je me fais un plaisir d'avouer une dette de reconnaissance à M. Paul Berret, qui, non seulement par ses travaux, admirables d'honnêteté et de précision, sur la *Légende des Siècles*, la philosophie de Victor Hugo pendant les années 1854-1859, et sur *l'Homme qui Rit*, m'a mis en garde contre les contaminations caractéristiques de Hugo, mais aussi m'a donné quelques renseignements précieux à propos de la bibliothèque de Hugo à Guernesey, et des manuscrits de Hugo.

Dans l'étude des sources de *Cromwell* j'ai été devancé par M^{lle} G. Tournier, qui a publié un article bien documenté sur *Les points de départ du Cromwell de Victor Hugo*, dans la *Revue de Littérature Comparée* (janvier 1927). J'ajoute à l'étude de M^{lle} Tournier quelques précisions sur les sources historiques de *Cromwell* et une appréciation des idées de Victor Hugo sur le caractère puritain.

Enfin, j'ai essayé d'indiquer, d'une part, les événements politiques, d'autre part, les relations personnelles, qui me semblent avoir contribué à former les opinions que Hugo a exprimées de temps en temps à propos de la politique et du caractère anglais. Je serais heureux si cette partie de mon travail pouvait être de quelque utilité à quiconque entreprendrait pour le XIX^e siècle ce que M. Ascoli a fait si magistralement pour le XVII^e siècle.

Avant de terminer cette préface, je voudrais exprimer ma gratitude.

Envers M. Georges Ascoli, qui a bien voulu diriger mon travail, et dont la bienveillance inépuisable m'a été

d'un si grand secours aux moments de découragement inévitables dans une tâche comme celle-ci.

Envers M. Morgan Watkin, Professeur de français à la Faculté des Lettres de Cardiff, à l'appui énergique duquel je dois la bourse qui m'a permis d'entreprendre ce travail¹.

John Heywood THOMAS.

1. C'est ici, peut-être, l'endroit le plus convenable pour signaler que lorsqu'un ouvrage de Victor Hugo est cité sans lieu ni date, il s'agit de l'édition *ne varietur* (Hetzel-Quantin, 1880-84, in-8°), des *Œuvres Complètes* de Victor Hugo.

PREMIÈRE PARTIE

1818-1828

CHAPITRE PREMIER

LA LITTÉRATURE ANGLAISE DANS LE « CONSERVATEUR LITTÉRAIRE »

Né à une époque où le cosmopolitisme littéraire était à la mode et, en outre, disciple fervent de Chateaubriand ¹, Victor Hugo s'intéressa, dès sa première jeunesse à la littérature anglaise.

Le Conservateur littéraire ², — recueil que le jeune Victor « rédigeait presque en entier », dit Barthou ³, qui possède l'exemplaire donné par Victor Hugo à Juliette Drouet, et dans lequel les articles écrits par Hugo sont indiqués, — témoigne d'une certaine connaissance des auteurs suivants : *Addison, Sterne, Milton, Ossian, Moore, Shakespeare, Byron*, et contient, en outre, plusieurs articles enthousiastes sur des ouvrages de *Walter Scott*.

Victor Hugo semble bien avoir lu des essais d'Addison, dont on venait de publier en 1819 une édition abrégée ⁴. Dans le poème satirique intitulé *L'Enrôleur politique*, il parle d'un « journal sans sel où l'on singe Addison ⁵ (*sic*) ». Dans la même livraison, à propos de *L'Observateur au XIX^e siècle*, par Saint-Prosper, « C. St.-M. » fait allusion à

1. V. Miller, M. H. *Chateaubriand and English Literature* (Baltimore, 1925).

2. Paris, A Boucher, 1819-21, 3 vol. in-8°.

3. V. *Revue Bleue*, décembre 1911.

4. Chez Hamonière, 1819, 2 vol. in-8°. anglais et français.

5. *Conservateur Littéraire*, décembre 1819.

L'Ermite de la Chaussée d'Antin, par Jouy, dans ces termes : «... Le temps a fait justice d'un ouvrage sans consistance, où tout est sacrifié à l'anecdote, où l'on rencontre trop rarement de ces pensées ingénieuses et souvent profondes qui font le charme de l'ouvrage d'Addisson (*sic*)¹. »

Enfin, dans un article sur *L'Art du Tour*, par un certain Lebois, « V. » engage ironiquement l'auteur à continuer : « son troisième ouvrage sera sans doute encore plus amusant que les deux premiers : et la succession des productions littéraires de M. Lebois pourra rappeler ces concours qui, suivant Addisson, s'ouvriraient jadis dans les petites villes d'Écosse, et où de bons villageois venaient tour à tour s'essayer sur les tréteaux à qui ferait la plus laide grimace². »

Victor Hugo admire beaucoup Sterne³ ; le plus grand compliment qu'il puisse faire à Scott, en 1819, est de mettre son nom à côté de celui de Sterne, (v. plus loin). Il connaît sa manière digressive : « Quand Sterne a promis à ses lecteurs un chapitre sur les *bottes*, ou les *jarretières*, fidèle avant tout à sa promesse, il amène, tant bien que mal, la dissertation annoncée, sans s'embarrasser de l'à-propos⁴. » *L. T.* (... Tézénas de Montbrison ou Louis Trébuchet) fait

1. *Conservateur littéraire*, livr. 1, déc. 1819. Le compte rendu (signé V.) d'une deuxième édition de *L'Observateur au XIX^e siècle* débute ainsi « ... Le moraliste, en effet, ne doit jamais parler que d'après son expérience immédiate, s'il veut jouir du bonheur ineffable, vanté par Addisson, de trouver un jour dans la bibliothèque d'un inconnu son livre *relié en maroquin, doré sur tranches, et plié en plusieurs endroits*. Il est encore pour le moraliste une condition dont nous avons déjà parlé dans ce recueil, celle de rester inconnu des individus qu'il étudie : il faut qu'il entre chez eux, disait encore le même Addisson, aussi librement qu'un chien, un chat, ou tout autre animal domestique. Là-dessus nous pensons comme le Spectateur... »

2. Cf. certain épisode de *Notre-Dame de Paris*.

3. Sterne ne fut bien compris en France, selon Texte (*J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, Paris 1895, p. 346), qu'au commencement du XIX^e siècle. Une édition des *Œuvres Complètes* de Sterne venait de paraître en 1818; et une traduction du *Voyage Sentimental* en 1820.

4. *Cons. Litt.*, t. I. 4^e livr., 2^e article, signé V., sur *Les Vêpres siciliennes* de G. Delavigne et *Louis IX* d'Ancelet. Cf.

Mais du bon Yorick, imitant les écarts,
Vais-je chanter la Chine, l'empire des Czars ?
Oh non ! reviens, ma muse, admirer mon école... »

Cons. Litt., t. III, 21^e livr.

Discours sur les Avantages de l'Enseignement mutuel (M...).

allusion aussi à la fameuse sensiblerie du « voyageur sentimental ¹ ».

Celui qui écrivait en 1816, sur ses cahiers d'écolier : « je veux être Chateaubriand ou rien », ne pouvait ne pas estimer Milton ² et Ossian ³.

Milton représente pour le jeune Hugo avant tout un idéal moral. Le jeune royaliste l'admire « entonnant la première révolte au pied de l'échafaud sanglant de Whitehall ⁴ ».

C'est peut-être à Milton qu'il pense lorsqu'il dépeint son « modèle idéal » du poète, — « comme Milton aveugle », chantant le soleil qu'il ne voyait pas, — et exige que le poète soit « l'homme qui ne fléchira pas devant les caprices d'un tyran ou les fureurs d'un factieux ⁵ ».

De telles opinions ne supposent pas une connaissance, même superficielle, de l'œuvre de Milton ; et l'on peut se demander si l'écrivain qui émettait le jugement suivant appréciait vraiment cette œuvre : « Nous passons au joli poème que le traducteur du *Paradis Perdu* (Delille) a

1. *Cons. Litt.*, t. II, 43^e livr., article sur *L'Hermite de Londres...*

L'épigraphie du 1^{er} chapitre de *Han d'Islande* est tirée de *Tristram Shandy*. Texte a signalé que le capitaine d'Auverney et le sergent Thadée, dans *Bug-Jargal*, sont des réminiscences du capitaine Toby et du caporal Trim (*op. cit.* p. 346, note 3).

2. Chateaubriand avait invoqué, au début des *Martyrs* (1809) la muse céleste qui inspira « l'aveugle d'Albion », et dit, dans la préface du même ouvrage, avoir choisi « un sujet... où le Jupiter d'Homère vint se placer à côté du Jehovah de Milton ». M. H. Miller, dans *Chateaubriand and English literature*, énumère les nombreuses réminiscences miltoniennes qui se trouvent dans les *Martyrs*.

Dans la 11^e partie du *Génie du Christianisme* (1802), Chateaubriand avait donné une analyse du *Paradis Perdu*.

3. « Chateaubriand est le premier grand nom de la littérature française que nous trouvions profondément influencé, profondément modifié par Ossian ; ce n'est pas encore assez dire, — qui ait dû à Ossian la forme de ses rêves et la parfaite expression des émotions les plus profondes de son cœur. Il a fait passer dans la littérature française ce qu'elle pouvait recevoir et absorber d'Ossian... » Van Tieghem. *Ossian en France*, t. II, pp. 209-10.

4. *Cons. Litt.*, t. I, 4^e livr. article *Du Génie* (E).

5. *Cons. Litt.* T. I, 10^e livr., article sur *Les Méditations Poétiques*, (V). Cf. le rôle très sympathique qu'il attribue à Milton dans *Cromwell* : il n'est, peut-être, pas sans importance que lorsque Talma voulut entendre une scène de *Cromwell*, encore inédit, malgré la condamnation que celui-ci venait de prononcer contre les *beaux vers* dans une pièce de théâtre, Victor Hugo choisit celle où Milton adjure Cromwell, dans une belle tirade, de renoncer à se faire roi. (*Victor Hugo raconté...* éd. Nelson. t. II, p. 274).

laissé sur le *Départ d'Eden*. L'ouvrage de Delille peut être considéré comme le complément de celui de Milton, et l'éditeur loue avec raison notre poète d'avoir changé le sauvage mécontentement qu'Adam témoigne à Eve dans Milton, en une tendre commisération. Cette idée heureuse prouve que Delille connaissait parfaitement les délicatesses de la muse française ¹ »...

Pour ce qui est d'Ossian, Hugo avait ébauché, en 1817, une tragédie intitulée *Athélie, ou les Scandinaves*, qu'il n'avait pas poussée plus loin que le second acte. En juillet 1818, il avait lu ses *Derniers Bardes* à l'un de ces dîners littéraires à deux francs par tête que ses amis et lui avaient fondés chez Edon, rue de l'Ancienne-Comédie ².

Dans le *Conservateur Littéraire*, il cite Ossian, à côté d'Homère, Virgile, Dante, Corneille, Racine et Milton, comme type du génie qui s'épanouit au milieu des « grandes fermentations populaires ³ ». Dans un article sur les *Méditations poétiques* de Lamartine, il fait remarquer que celui-ci « ne dédaigne pas de suivre quelquefois la Muse rêveuse d'Ossian ⁴ ».

1. *Cons. Litt.*, t. II, 11^e livr., article sur les *Œuvres Posthumes* de J. Delille (V). En 1863, Hugo blâmera Milton d'avoir « par tristesse puritaine, exclu de son œuvre la vaste nature, le grand Pan... » (*William Shakespeare*, p. 100.)

On peut négliger le passage de *Littérature et Philosophie mêlées* où Victor Hugo s'enthousiasme pour le *Paradis Perdu* (pp. 286-7), ce passage n'étant qu'un extrait de l'article de Hugo sur *Eloa*, dans la *Muse française*, et s'appliquant, originairement au poème de Vigny et non à celui de Milton. A. (Abel Hugo) passe un jugement défavorable sur l'œuvre de Milton, dans son article sur *L'Orléanide* de Lebrun de Charmettes. (*Cons. Litt.*, t. I, 7^e livr.). Milton est, pourtant, du côté des novateurs pour S (Félix Biscarrat, selon Barbier, *Dictionnaire des Ouvrages anonymes et pseudonymes*). *Cons. Litt.*, t. II, 17^e livr.

2. *Victor Hugo raconté par un Témoin de sa Vie*. Ed. Nelson, t. II, p. 130. Van Tieghem donne une analyse de ce poème. *Ossian en France*, t. II, p. 335 et suiv.

3. *Cons. Litt.*, t. I, 4^e livr. *Du Génie* (E).

4. *Ibid.*, t. I, 10^e livr., article signé V.

Evidemment, ces remarques ne signifient rien. Sans doute le jeune Hugo, celui qui raillait les « éternelles lamentations amoureuses », et affirmait « qu'il n'y a rien de tel que d'être mourant pour vivre longtemps » (*Cons. Litt.*, t. III, 29^e livr., article sur les poésies de M^{me} Desbordes-Valmore), était-il trop optimiste pour sentir le charme des poésies d'Ossian ; et dans toute l'œuvre subséquente de Victor Hugo il n'y a aucune trace d'Ossian (Voir Van Tieghem, *op. cit.*, t. II, p. 337).

Dès le mois de décembre 1819 ¹, Victor Hugo se révèle comme un des plus fervents admirateurs de Walter Scott. Il constate que la popularité du romancier écossais est aussi grande parmi « les gens de goût » que parmi les lecteurs des Paccard et des Ducray-Duminil. Lui-même a déjà beaucoup lu de Scott ; il cite des épisodes de l'*Antiquaire*, des *Puritains d'Ecosse*, de la *Prison d'Edimbourg*, de *Guy Mannering* et de l'*Astrologue*. Peut-être a-t-il déjà conçu le désir de l'imiter ; il dit : « Celui-là a observé avant de peindre ; celui-là fait dire à tous ceux qui l'ont lu : J'en ferais autant ! »

Il voit bien que c'est la peinture des mœurs pittoresques qui répand sur les romans de sir Walter Scott leur « singulière teinte d'originalité ». Mais il n'estime pas que le talent de Scott soit tout simplement celui d'un observateur fidèle : « dans ses romans tout ce qui n'est pas vrai est vraisemblable... ce qu'il crée est presque toujours aussi vrai que ce qu'il observe. » Hugo admire aussi dans ces romans une qualité qui lui semblera plus tard très importante : « W. Scott a un grand art : il excite le rire, il émeut la pitié presque en même temps ; et la transition paraît si naturelle que le contraste est insensible. » Il accepte même les bizarreries de Meg Merrilies, d'Édie Ochiltree, de la vieille Elspeth, etc : « les caractères sont bien tracés et bien soutenus ; et si quelques-uns de ses personnages sont pris dans une nature un peu bizarre, ils n'en sont pas moins dans la nature. » Enfin, il esquisse une comparaison entre Scott et lady Morgan, qui s'obstine comme Scott, à ne traiter que des sujets nationaux ² : mais tandis que cette Irlandaise vaniteuse n'est qu'« une femme d'esprit », « Walter Scott est un homme de génie. Nous sommes persuadés que l'on dira un jour : *Sterne et W. Scott*, comme on dit déjà aujourd'hui, *Montesquieu et Chateaubriand*. »

En mai 1820 Hugo consacre à *Ivanhoe* un article élogieux ³ qui se compose principalement de longues cita-

1. *Cons. Litt.*, t. I, 2^e livr., *La fiancée de Lammermoor* et *L'Officier de Fortune*. (signé M.X).

2. Passage reproduit dans *Littérature et Philosophie mêlées*, pp. 149-50.

3. *Cons. Litt.*, t. II, 12^e livr. (V.).

tions¹. Il fait observer que le roman met en présence trois races : les Saxons vaincus, les Normands vainqueurs, et une troisième race, « maudissante et maudite », la race juive². Il admire le coloris neuf des peintures, et il descend en lice pour défendre le bouffon Wamba, que certains critiques avaient trouvé trop shakespearien³.

En août 1820, c'est le poème *Harold l'Intrépide* qui sert de prétexte pour l'éloge de Scott⁴ : « Dans ses poèmes comme dans ses romans, l'auteur écossais se montre original dans les caractères, vrai dans les discours et fidèle dans les descriptions. » C'est toujours l'observateur fidèle, l'historien exact, que Victor Hugo admire dans Scott : « En choisissant des héros imaginaires, il a étudié des mœurs réelles, et quand l'histoire parle des personnages qu'il met en scène, elle ne peut les peindre avec plus de vérité qu'il ne les peint lui-même. » Il aime aussi « l'art avec lequel il a disposé les contrastes qui doivent servir d'ombres à ses tableaux » ; c'est-là, en effet, dit-il, « ce qui distingue surtout son talent ».

Ces observations éparses se réunissent en un jugement d'ensemble, dans une comparaison que Victor Hugo établit entre Scott et Lesage, à propos d'une édition de *Gil Blas* publiée par François de Neufchâteau⁵. Dans cet article Hugo loue d'abord l'ampleur d'un roman de Scott : tandis que Lesage « excelle à raconter les aventures d'un homme », Scott « mêle à l'histoire d'un individu la peinture de tout un peuple, de tout un siècle ». Ensuite, c'est la « couleur locale » que Victor Hugo aime dans un roman de Scott ;

1. Hugo cite notamment l'accueil d'Isaac chez Cedric le Saxon, et le « jugement de Dieu » sur Rebecca.

2. Les juifs semblent intéresser Hugo plus que les deux autres races ; il esquisse à ce propos une histoire de leurs persécutions. Cf. note, ci-dessus.

3. « On a critiqué le personnage du bouffon Wamba ; on a trouvé qu'il paraissait quelquefois trop visiblement imité de Shakespeare, et que ses plaisanteries manquaient de goût : nous croyons, au contraire ce rôle heureusement choisi, et si les plaisanteries du magnanime fou sont quelquefois un peu bizarres, il faut plutôt s'en prendre au siècle où l'histoire se passe qu'à l'auteur. »

4. *Cons. Litt.*, t. II, 49^e livr. (art. signé J.).

5. *Ibid.*, t. III, 21^e livr. sept. 1820, signé V.. Ce morceau est reproduit dans *Litt. et Phil. mêlées*, pp. 408-9, mais sous la date d'avril 1819.

« le premier (Lesage) se rit de toute vérité de lieux, de mœurs, d'histoire ; le second (Scott), scrupuleusement fidèle à cette vérité même, lui doit l'éclat magique de ses tableaux ». En outre les caractères de Scott sont « plus saillants, d'une nature plus fraîche et moins polie » que ceux de Lesage ; « Lesage sacrifie souvent la conscience de ses héros au comique d'une intrigue ; Walter Scott donne à ses héros des âmes plus sévères ; leurs principes, leurs préjugés même ont quelque chose de noble en ce qu'ils ne savent point plier devant les événements ». Enfin, les romans de Scott diffèrent de ceux de Lesage en ce que « le cœur » y joue un plus grand rôle que « le sort ».

L'article consacré par Victor Hugo à *Lalla Roukh*¹ éclaire bien la position intermédiaire qu'il occupait en 1820. Il aime ces qualités, qui apparentent le poème de Moore aux ouvrages de Scott², — « fraîcheur d'imagination », « vérité de teinte locale » etc. ; mais il n'aime pas le style vague et indéci de Moore. « Le style est, dans *Lalla Roukh*, ce qui prête le plus à l'éloge et à la critique. On y peut blâmer, avec raison, l'abus des métaphores, le vague de l'expression et cette profusion de formules interrogatives et exclamatives *qui, maintenant presque tout le poème sur le ton lyrique, blesse le goût, et surtout fatigue l'attention* »³. D'un autre côté, ces défauts sont bien rachetés par la vérité des figures, l'éclat du coloris, la grâce ou l'énergie des peintures, et cette vérité de teinte locale qui répand sur les imperfections mêmes une sorte de charme magique. » C'est sur les défauts plutôt que sur les qualités que Victor Hugo revient à la fin de l'article, dans laquelle il a fait, pour la reproduction de l'article, par le Témoin, de petites suppressions assez significatives : « Les ouvrages de Thomas Moore, qui ont plu généralement, choqueront toutefois

1. *Cons. Litt.*, t. II, 15^e livr. (V.).

2. « Nous n'examinerons point jusqu'à quel point est fondée la comparaison que l'on a voulu établir entre Thomas Moore et Walter Scott, que nous croyons bien supérieur au poète irlandais. » *Ibid.*

3. Les mots soulignés ne sont pas reproduits dans l'article tel qu'il est publié par le Témoin dans *Victor Hugo raconté* (éd. Nelson, t. II, pp. 13-20

le goût de quelques champions du classique, sans qu'ils puissent motiver leur sévérité. La poésie romantique, par ses formes vagues et indécises, échappe à la critique : semblables à ces hôtes fantastiques de l'Élysée païen, qui frappaient la vue et se dérobaient à la main qui les voulait saisir ¹. »

Pour ce qui est des autres dieux du Romantisme, Shakespeare et Byron, il est manifeste que Victor Hugo ne les connaît guère et ne les aime point.

Byron choque probablement les croyances religieuses du jeune disciple de Chateaubriand ².

Shakespeare heurte les préjugés classiques de celui qui craint que la révolution ne naturalise en France le drame, « ce genre bâtard », où « la royale tragédie... est toujours souillée par le drame bourgeois et la farce populacière ³ ».

« On disait autour de nous au théâtre, dit Hugo, en mars 1820, à propos de *Marie Stuart*, par Lebrun, que cette tragédie n'était pas du genre classique, mais du genre romantique ; nous n'avons jamais compris cette distinction. Les pièces de Shakespeare et de Schiller ne diffèrent des pièces de Corneille et de Racine qu'en ce qu'elles sont plus défectueuses ⁴. »

Ce que Victor Hugo hait avant tout dans la tragédie romantique, ce sont « les distractions » ; comparant la tragédie romantique et la tragédie classique, il dit : « Dans l'une tout concourt au même but ; dans l'autre il n'y a point d'ensemble. Les Français veulent que l'intérêt se concentre sur quelques personnages ; les Anglais regar-

1. Voici comment ce passage est reproduit par le *Témoin* (*Victor Hugo raconté...*, t. II, pp. 19-20) : « Si la poésie de Thomas Moore choque le goût de quelques champions du classique elle échappera du moins par ses formes vagues à leur critique... »

2. Une *Variété* de la 14^e livr. du *Cons. Litt.*, t. II, dans laquelle « L. T. » annonce avec une désapprobation sévère une *Ode contre l'existence de Dieu*, représenterait assez exactement l'attitude de Hugo envers celui qu'il appelait le « Dante Anglais » (*Cons. Litt.*, 16^e livr., t. II) à cet époque. Pourtant l'article de Vigny sur Byron (*Cons. Litt.*, t. III, 26^e livr.), est très élogieux.

3. *Cons. Litt.*, t. III, 30^e livr., article sur *L'Emigré en 1794*, signé V.

4. *Ibid.*, t. I, 9^e livr. Ce passage est supprimé par le *Témoin* dans sa reproduction de l'article sur *Marie Stuart* (*Victor Hugo raconté...*, éd. Nelson. t. II, pp. 36 et suiv.).

dent la variété comme une qualité tragique. Chez nous l'intérêt va toujours croissant ; chez eux chaque scène en est réduite à son propre intérêt ¹. »

Il avoue, pourtant, que c'est la lecture de Schiller qui a fait naître ses idées sur le genre romantique. Certes, la connaissance d'*Othello* que supposent les changements qu'il recommande à Lebrun est assez superficielle ².

En août 1820, le bruit que la Comédie-Française vient de recevoir à l'unanimité une tragédie de Népomucène Lemer cier ³ intitulée *La Démence de Charles VI*, évoque le jugement suivant de Victor Hugo : « Il faut un bien grand talent pour faire de la démence un ressort tragique. Shakespeare l'a tenté dans le *Roi Lear*, et notre Ducis, avec tout son talent, n'a pu réussir à faire supporter cette pièce sur la scène française ⁴. »

1. *Cons. Litt.*, t. I, 9^e livr., article cité. Abel Hugo est moins prévenu que Victor sur ce chapitre : v. son article sur *La Fuerza Lastimosa* de Lope de Vega (*Cons. Litt.*, t. III, 23^e livr.).

2. Hugo refait en plan la pièce de Lebrun, faisant dépendre la tragédie de Marie Stuart de la jalousie de Leicester plutôt que de sa faiblesse. « J'ai dit que cette tragédie (celle dont il vient d'esquisser le plan) aurait été sublime et qu'était-ce en effet ? Rien que quelques pages d'*Atala*, deux scènes d'*Andromaque*, et le dénouement de *Zaire* et d'*Othello*. »

3. Victor Hugo, cependant, voit d'un œil assez bienveillant, en général, les hardiesses de Lemer cier même à cette époque. Amené à parler du *Clovis* de Lemer cier, à propos du *Clovis* de Viennet, il dit : « Certes, loin de nous, cependant, l'idée de comparer le drame bizarre, mais plein de talent de M. Lemer cier, au mélodrame long et pâle de M. Viennet. Il y a dans l'ouvrage de M. Lemer cier une sève, une vigueur, une inspiration qui manquent à M. Viennet, et si le tragique du premier fait quelquefois rire, nous le préférons encore au pathétique du second, qui fait incessamment bailler. » *Cons. Litt.*, t. III, 25^e livr. Cet éloge a d'autant plus de mérite, que la pièce de Lemer cier est beaucoup moins favorable à la monarchie que celle de Viennet.

4. *Cons. Litt.* t. II, 20^e livr., *Variétés*, etc.

CHAPITRE II

HUGO DISCIPLE DE SCOTT

Dans l'évolution de Victor Hugo après la disparition du *Conservateur Littéraire*, Walter Scott joue un rôle très important. Au mois de mai 1821, poussé par « le besoin d'épancher certaines idées qui lui pesaient, et que notre vers français ne reçoit pas », Hugo entreprend « une espèce de roman en prose »¹, qui s'intitulera *Han d'Islande*. « Ce roman, explique-t-il à sa fiancée, était un long drame dont les scènes étaient des tableaux, dans lesquels les descriptions suppléaient aux décorations et aux costumes. Du reste, tous les personnages se peignaient par eux-mêmes. C'était une idée que les compositions de Walter Scott m'avaient inspirée et que je voulais tenter, dans l'intérêt de notre littérature »². » La peinture des sites et des mœurs, y était en outre, particulièrement soignée : Victor Hugo dit avoir passé beaucoup de temps à amasser des matériaux historiques et géographiques³. A ces deux éléments, la manière dramatique et la couleur locale, s'ajoute un troisième non moins caractéristique de Scott, à savoir, le souci de mêler étroitement une intrigue subalterne à une affaire d'État, de sorte qu'elle devienne l'occasion d'un vaste tableau historique⁴.

1. *Lettres à la Fiancée*, 16 février 1822.

2. *Ibid.*

3. En effet, il a pillé l'*Histoire de Dannemarc* de Mallet. Cf. Etienne, S. *Les Sources de « Bug-Jargal »... quelques sources de « Han d'Islande »*, Liège, 1923.

4. *Han d'Islande* est l'histoire d'un jeune homme qui aime la fille d'un prisonnier politique et qui s'en va dans les montagnes, à la poursuite d'un monstre, afin de retrouver des documents qui établiront l'innocence du père de celle qu'il aime. Il ne peut rejoindre sa bien-aimée avant que des questions

Les réminiscences scottiennes sont, naturellement, nombreuses. M. Maigron, — qui considère *Han d'Islande* comme « la première imitation sérieuse, en France, de l'Écos-sais ¹ », — en signale plusieurs, notamment de *Guy Mannering*, de la *Légende de Montrose*, et des *Puritains d'Ecosse* ². Entre *Han d'Islande* et *Les Puritains*, il y a une ressemblance fondamentale assez frappante : dans *Les Puritains* aussi il est question d'un jeune homme (Morton) qui essaie d'arracher à un monstre (Balfour) — un monstre moins invraisemblable, il est vrai, que Han, — les papiers qui assureront à la tante de sa bien-aimée (Édith Bellenden) la possession de ses terres ; et comme Ordener, Morton est pour un certain temps lié malgré lui avec les ennemis de ceux qu'il aime. L'interrogatoire que subit Morton devant Claverhouse et en présence d'Édith, — « nous ne connaissons pas de scène plus terrible », avait dit Hugo ³, — a sa contrepartie dans celui que le Chancelier d'Ahlefeld fait subir à Ordener et auquel Ethel assiste invisible ⁴. Enfin, comme l'armée presbytérienne, les insurgés de Smiasen « n'ont d'autre chant de guerre que les psaumes et les cantiques de la Bible ⁵ ».

L'ÉLÉMENT « FRÉNÉTIQUE » DANS « HAN D'ISLANDE » : MATHURIN

Scott n'est pas le seul écrivain anglais dont l'influence soit visible dans *Han d'Islande*. Le personnage principal de ce roman, Han, est un monstre qui boit l'eau des mers et le sang de ses victimes dans un crâne humain ; il mutile

d'une importance nationale aient été résolues : il y a un fléau national à détruire *Han d'Islande*, les perfidies d'un Grand Chancelier à déjouer, et une grave insurrection à prévenir — et toutes ces questions sont si étroitement liées entre elles, qu'il ne s'agit toujours pour le héros que d'une seule chose, c'est-à-dire de sauver le père d'Ethel.

1. Maigron (Louis). *Le roman historique à l'époque romantique, essai sur l'influence de Walter Scott*, Paris, 1912, p. 143, note 2.

2. *Ibid.*

3. *Cons. Litt.*, t. I, 2^e livr.

4. *Han d'Islande*, ch. XLIII.

5. *Ibid.*, p. 394.

des cadavres, annonce à une veuve la mort de son fils unique en l'invitant à boire dans le crâne de celui-ci, etc., etc. Cachots, tours maudites, châteaux ruinés, la morgue, la demeure du bourreau, tels sont les endroits où se passent la plupart des épisodes. La présence de cet élément « frénétique » dans le roman est d'autant plus surprenante qu'au mois de juin 1820, dans le *Conservateur Littéraire*, Victor Hugo avait formellement condamné *Le Vampire*, mélodrame de Nodier, Carmouche et Jouffroy¹. Certaines tendances héréditaires², cependant, et certains souvenirs d'enfance³ l'avaient prédisposé à subir l'attrait du roman « noir » anglais, de « ces romans à effets exagérés dont la vogue a été si grande vers 1800⁴ », et qui avaient si puissamment contribué à propager « les couleurs obscures de l'anglomanie⁵ ». Nous savons, par Hugo lui-même⁶, qu'il avait dans son enfance beaucoup lu Ducray-Duminil, qui avait été profondément influencé, dans les romans qu'il composa après 1797, par Mrs. Radcliffe⁷. Il se peut que ce soit sous l'influence de ces romans que Victor Hugo composa ou ébaucha, vers 1816-1817, ses premiers mélodrames, *Irtamène*, *Athélie*, *Inez de Castro*. Leur influence est visible aussi dans tel conte du *Conservateur Littéraire*⁸.

1. « ... Mélodrame dégoûtant et si monstrueux que les auteurs n'ont pas osé se faire connaître. » *Cons. Litt.*, t. II, 16^e livr., *Variétés*.

2. L'on retrouve dans *L'Aventure tyrolienne* du Général Hugo le type d'imagination qui a conçu certains épisodes de *Han d'Islande* et de *Bug-Jargal*. Cf. P. Berret. *L'Élève Victor Hugo*. *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1928.

3. Les voyages en Italie et en Espagne l'avaient familiarisé, tout enfant, avec les horreurs de la guerre (v. *Victor Hugo raconté...*). Des légendes allemandes, racontées par une servante, s'il faut en croire le témoignage des *Lettres du Rhin*, auraient aussi assombri un peu son imagination enfantine (v. *Lettres du Rhin*, pp. 348 et suiv., et *En Voyage*, éd. Imp. Nat., p. 469).

4. Delécluze (E.). *Souvenirs de soixante années*, Paris 1862, p. 49.

5. Nodier (Ch.). *Dernier chapitre de Mon Roman*, cit. Larat. *La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier*, Paris, 1923, p. 64-5.

6. V. *Han d'Islande*, préface 1833.

7. V. Killen (A.). *Le roman terrifiant ou le roman « noir » en France*. Paris, 1924, pp. 102 et suiv. Victor Hugo connaissait aussi les romans d'Anne Radcliffe. Cf. le passage des *Lettres du Rhin*, où Hugo raconte comment il entra, à 4 heures du matin, dans une auberge de Freiburg : les hôtes de « ce château d'Udolphe » lui firent l'effet de figurer dans un « conte d'Anne Radcliffe ». *Lettres du Rhin*, pp. 202-6.

8. Cf. *La Vengeance* (*Cons. Litt.*, t. III, 28^e livr., signée J.). Orlando jure de

Vers 1820, et les années suivantes, le roman « noir » anglais avait connu une nouvelle vogue en France, due en partie au *Vampire* de Polidori, rédigé sur des propos de Byron ¹, en partie aux romans de Mathurin, qui fit alors son entrée en France ² et devint tout de suite célèbre, faisant oublier presque les Radcliffe, les Lewis, les Spiess, et les autres maîtres du « genre frénétique ³ ». Cette nouvelle vogue fut telle qu'on en vint à confondre le genre romantique avec le genre « frénétique ⁴ », et qu'il devint à peu près inutile de publier un roman d'où cet élément fût absent ⁵. Victor Hugo, pressé par des besoins d'argent, ne pouvait dédaigner ce moyen de gagner la faveur du public.

AMY ROBSART

Si Victor Hugo s'était déjà bien rendu compte que ce qui constituait l'originalité des romans de Scott était leur caractère dramatique, il était encore loin de se douter de l'heureuse influence que ces romans étaient susceptibles d'exercer sur le théâtre ; et, tout à son « grand sujet tragique », lorsque Soumet vint, au commencement de 1822, lui proposer de tirer une comédie de « l'admirable roman de *Kenilworth* », il accepta d'y coopérer sans enthousiasme, — « cet ouvrage pouvant rapporter plusieurs milliers de

venger son frère tué par le comte de Catane, qui a quitté l'Italie après son meurtre. Orlando rompt ses fiançailles et se fait moine. Le comte, rassuré, revient en Italie. Orlando le voit à l'église : « Tiens, traître, tu m'as fait commettre plus de mille sacrilèges ! », le poignarde, et puis se tue.

1. Amédée Pichot dit que le *Vampire*, attribué d'abord à Byron, avait « autant contribué à faire connaître lord Byron en France que ses poèmes les plus estimés », cit. Larat, *op. cit.*, p. 126. Cf. Estève : *Byron et le romantisme français*, Paris, 1907, pp. 77-8.

2. En 1821, parurent en France deux traductions de *Melmoth*, et Nodier et Taylor donnèrent une libre adaptation de la tragédie de *Bertram*.

3. Les épigraphes des 2^e, 10^e, 15^e, 23^e, 33^e et 47^e chapitres de *Han d'Islande* sont tirées du *Bertram* de Mathurin.

4. V. Killen, *op. cit.*, pp. 133 et suiv.

5. « Comment le métier funeste qu'on appelle le genre romantique cesserait-il d'être cultivé ? C'est le seul qui nourrisse l'artiste ou l'artisan qui s'y consacre, et, je le répète, c'est le plus facile de tous » (Ch. Nodier, *Annales de la Littérature et des Arts*, 5 mai 1821, article sur Spiess).

francs », dit-il à sa fiancée ¹. La collaboration des deux poètes ayant cessé, pour des raisons que nous examinons plus loin, il est infiniment probable que Victor Hugo ne prit pas la peine de terminer seul la pièce, dont il avait pourtant déjà écrit trois actes. Dans le manuscrit d'*Amy Robsart*, déposé à la Bibliothèque Nationale (Fonds Victor Hugo, n° 57), il y a deux écritures : celle dans laquelle a été écrite la version primitive des I, II, et IV^e actes ; et celle dans laquelle ont été écrits (a) les nombreuses et importantes intercalations qui se trouvent dans ces actes (b) les III^e et V^e actes. Celle-ci est beaucoup plus serrée, plus fine, et plus sobre que celle-là : elle ressemble de très près à l'écriture du manuscrit de *Cromwell*, et à celle des additions et corrections faites par Victor Hugo en 1827, sur la copie de la Censure, conservée aux Archives Nationales ². L'hypothèse s'impose : Hugo écrivit les I^{er}, 2^e, et IV^e actes d'*Amy Robsart* en 1822, les remania en 1827, et y ajouta les III^e, et V^e actes. Nous étudierons cette pièce, par conséquent, sous la date de 1827-28.

ÉPIGRAPHES SHAKESPEARIENNES, 1822

La collaboration de Soumet et de Hugo à la comédie d'*Amy Robsart* aurait cessé, selon le *Témoin*, pour la raison suivante : « (M. Soumet) n'admettait pas le mélange du tragique et du comique, et il voulait effacer tout ce qui n'était pas grave et sérieux. Victor Hugo avait objecté l'exemple de Shakespeare, mais alors les acteurs anglais ne l'avaient pas encore fait applaudir à Paris, et M. Soumet avait répondu que Shakespeare, bon à lire, ne supporterait pas la représentation... Les deux collaborateurs, ne s'entendant pas s'étaient séparés à l'amiable ; chacun avait repris ses actes et son indépendance, et complété sa pièce comme il avait voulu ³. »

1. *Lettres à la Fiancée*, 16 février 1822. A cette date, Victor Hugo a déjà écrit les deux premiers actes.

2. Fonds de la Censure, F¹⁸ 597^B (22).

3. *Victor Hugo raconté...*, éd. Nelson, t. II, pp. 296-7.

Plusieurs critiques ont douté que Hugo eût déjà, en 1822, « objecté l'exemple de Shakespeare ¹ ». Une phrase de la lettre du 16 février 1822, à la fiancée, permettrait peut-être d'expliquer d'une autre façon pourquoi la collaboration fut interrompue : « si Soumet, était moins occupé qu'il ne l'est par sa tragédie de *Clytemnestre*, dit Victor Hugo, notre comédie pourrait être finie dans un mois et jouée dans six. » Hugo, impatient de la nonchalance de Soumet, aurait-il décidé enfin de finir seul la comédie ² ?

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à cette date Victor Hugo n'avait qu'une connaissance très imparfaite de l'œuvre de Shakespeare.

Une lettre du 17 janvier 1822, écrite à Jules de Rességuier ³ montre que si Hugo est devenu moins sévère pour le drame, c'est toujours en Allemagne et non en Angleterre qu'il en trouve les modèles : il s'enthousiasme pour *Saül*, la tragédie de son ami Soumet, « cet ouvrage entièrement original, sévère comme une pièce grecque et intéressant comme un drame germanique ».

Victor Hugo commence pourtant à lire Shakespeare, encouragé sans doute par la publication de deux nouvelles éditions de la traduction des *Œuvres Complètes* de Shakespeare, par Letourneur : (a) « revue et corrigée par F. Guizot et A. P. (*sic*), traducteur de Lord Byron ⁴ »; (b) « corrigée et augmentée des commentaires de Voltaire et de Laharpe », et formant les douze premiers volumes du *Répertoire des théâtres étrangers* ⁵.

Deux odes, datant du mois d'avril, 1822, portent comme épigraphes des passages tirés du *Songe d'une Nuit*

1. V. Séche, *Le Cénacle de Joseph Delorme*, t. I, pp. 258-9. Allais (G.), *Les débuts dramatiques de Victor Hugo : Amy Robsart (1822-1828)* Paris, 1903, p. 11.

2. D'ailleurs, les deux poètes furent devancés : un mélodrame en 3 actes, à grand spectacle, intitulé *Le Château de Kenilworth*, par Boirie et Lemaire, fut représenté à la Porte-Saint-Martin, le 23 mars 1822; et le 25 janvier 1823, *Leicester, ou le Château de Kenilworth*, opéra-comique en 3 actes, par Scribe et Melesville, musique d'Auber, fut joué à l'Opéra-Comique.

3. *Correspondance de Victor Hugo*, 1815-35.

4. Paris, *Ladvocat*, 1821. 13 vols.

5. Paris, *Brissot-Thivars*, 1821-23, 27 vols.

d'été. En tête du *Nuage* se trouvent les vers suivants :

J'erre au hasard, en tous lieux, d'un mouvement plus doux que la sphère de la lune.

C'est de cette façon que Pichot traduit une chanson de fée (acte II, sc. I.)

I do wander everywhere
Swifter than the moon's sphere,

se contentant ainsi de reproduire telle quelle la traduction de Letourneur.

Pour l'épigraphe du *Cauchemar*, Hugo a cru devoir corriger Pichot-Letourneur et il a mis :

« Oh ! j'ai fait un songe !... Il est au-dessus des facultés de l'homme de dire ce qu'était mon songe... L'œil de l'homme n'a jamais vu, l'oreille de l'homme n'a jamais ouï, la main de l'homme ne peut jamais tâter, ni ses sens concevoir, ni sa langue exprimer en paroles ce qu'était mon rêve. »

C'est une des bouffonneries de Bottom (*Songe d'une nuit d'été*, acte IV, sc. I.) qu'il traduit ainsi :

Bottom (*awakening*) « ... I have had a most rare vision. I have had a dream, past the wit of man to say what dream it was... The eye of man hath not heard, the ear of man hath not seen, man's hand is not able to taste, his tongue to conceive, nor his heart to report, what my dream was. »

Pichot, suivant Letourneur de très près¹, avait assez exactement traduit ce passage (*Œuvres Complètes* de Shakespeare, Ladvocat, t. IV, 1821.)

« J'ai eu dans mon sommeil la plus rare et la plus merveilleuse vision : oh ! j'ai fait un songe... il est au-dessus des facultés de l'homme de dire ce qu'était ce songe... L'œil de l'homme n'a jamais ouï, l'oreille de l'homme n'a jamais vu ; la main de l'homme ne peut jamais tâter, ni sa langue concevoir, ni son cœur exprimer en paroles ce qu'était mon rêve. »

Plusieurs des épigraphes de *Han d'Islande* sont tirées de Shakespeare : en tête des VIII^e, XXII^e et XXV^e chapitres se

1. Il n'y a qu'une seule différence ; Letourneur avait plus exactement traduit « taste » par « goûter ».

trouvent des extraits du *Songe d'été* (sic)¹ ; la pièce de *Roméo et Juliette* a été mise à contribution pour les épigraphes des IV^e et IX^e chapitres, et *Timon d'Athènes*, pour celle du XII^e chapitre.

ENGOUEMENT POUR SCOTT, 1823-25

Dans les romans de Walter Scott, au contraire, Victor Hugo trouve à cette époque, de quoi satisfaire à tous les besoins de sa génération. L'article enthousiaste qu'il consacre à *Quentin Durward*, dans la *Muse française*, en juillet 1823², et dont M. Maigron a dit : « Dans cette route de gloire que parcourait alors chez nous le « grand étranger », aucune étape ne fut peut-être plus éclatante ni plus glorieuse³ », il loue Scott d'avoir si bien rempli ses devoirs « relativement... à son siècle », d'avoir si bien compris ce qu'il fallait à « une génération qui vient d'écrire de son sang et de ses larmes la page la plus extraordinaire de toutes les histoires humaines. » « Il y a une alliance visible, ajoute-t-il, entre sa muse et toutes les muses ; et l'on pourrait considérer les romans épiques de Scott comme une transition de la littérature actuelle aux grandes épopées que notre ère poétique nous promet et nous donnera⁴. »

La façon dont il insiste sur l'enseignement moral contenu

1. Il y a une certaine ressemblance entre les vers suivants de *Cromwell* :

« Il est bientôt minuit ;

L'heure où de son cercueil chaque spectre s'enfuit... »

acte IV, sc. II.

et l'épigraphie du 22^e chapitre, laquelle est une traduction d'une tirade de Puck (« Now the hungry lion roars... » acte V, sc. II). Hugo niera plus tard qu'il ait lu un mot de Shakespeare en 1823. Une lettre du 22 novembre 1868 raconte que Lamennais lui signala un jour en 1823, une ressemblance frappante entre des vers de lui et un certain passage de *Macbeth* et qu'il (Hugo) dut avouer qu'il n'avait pas lu Shakespeare parce qu'il ne voulait pas lire Letourneur (*Correspondance de Victor Hugo 1835-1882*, lettre à M. F. Morand, juge à Boulogne-sur-Mer).

2. Paris, Tardieu, 1823-4, t. I.

3. Maigron (L.), *op. cit.*, p. 109.

4. Une note de Victor Hugo renvoie aux *Martyrs* de Chateaubriand. Ch. Nodier avait dit, dans son article sur *Han d'Islande* (*La Quotidienne*, 12 mai 1823) : « Sir Walter Scott qui a, pour ainsi dire, créé ce genre de roman poétique où revivent, de temps à autre, quelques-unes des inspirations de l'épopée... » Victor Hugo dira en 1834 (*Litt. et Phil. mêlées*, p. 248) : « ... comme une transition de la littérature actuelle aux romans grandioses, aux grandes épopées en vers ou en prose que notre ère poétique... »

dans les romans de Scott nous surprend aussi un peu : il met *Quentin Durward* au rang des meilleures productions de Scott parce « qu'il est difficile de voir... des effets moraux mieux enchaînés aux effets dramatiques » ; « l'auteur a voulu montrer, ce nous semble, combien la loyauté, même dans un être obscur, jeune et pauvre, arrive plus sûrement à son but que la perfidie, fût-elle aidée de toutes les ressources du pouvoir, de la richesse et de l'expérience. » Mais rien ne prouve mieux la grande place tenue par Scott à cette époque dans les affections littéraires de Victor Hugo, altéré d'héroïsme et de poésie.

Ce n'est pas seulement comme poète que Hugo admire les romans de Scott : ses penchants pour le drame y trouvent aussi leur satisfaction. Il fait observer que le grand mérite de Scott est d'avoir substitué au roman narratif ou épistolaire le roman dramatique, « dans lequel l'action imaginaire se déroule en tableaux vrais et variés, comme se déroulent les événements réels de la vie ; qui ne connaisse d'autre division que celle des différentes scènes à développer ; qui enfin, soit un long drame, où les descriptions suppléeraient aux décorations et aux costumes, où les personnages pourraient se peindre par eux-mêmes et représenter, par leurs chocs divers et multipliés, toutes les formes de l'idée unique de l'ouvrage ¹ ».

A vrai dire, toutes les qualités que Hugo ne trouvera, en 1827, que dans les drames de Shakespeare, se trouvent pour lui en 1823, dans les romans de Scott, celle-là, surtout, qui consiste dans le mélange du sublime et du grotesque : « ... l'auteur ne doit-il pas, s'exclame-t-il, (et c'est évidemment Scott qui l'inspire ici, car nous l'avons vu qui s'enthousiasmait déjà dans le *Conservateur Littéraire* sur ce trait des romans de Scott ²) chercher... un mode d'exécution qui rende son roman semblable à la vie, l'imitation pareille au modèle ? Et la vie n'est-elle pas un

1. Cf. passage des *Lettres à la Fiancée*, 16 février 1822, cité ici p. 40.

2. V. surtout ici p. 6. Charles Nodier aussi reconnaissait ce trait comme éminemment scottien : Scott, disait-il dans son article sur les *Puritains d'Ecosse* (*Journal des Débats*, 28 nov. 1817), sait « contraster ses couleurs assez brusquement, fondre en un petit espace les teintes lugubres de *Cleveland* et les teintes burlesques d'*Hudibras*... » (cit. Larat. *op. cit.*, p. 156).

drame bizarre où se mêlent le bon et le mauvais, le beau et le laid, le haut et le bas, loi dont le pouvoir n'expire que hors de la création ? »

En 1825, Victor Hugo remanie intégralement le *Bug-Jargal* terne et incolore de 1818, « rectifi(ant) ce que le récit du capitaine d'Auverney présentait d'incomplet sous le rapport de la couleur locale, et d'incertain relativement à la vérité historique ¹ », ramène au premier plan la révolte des esclaves de Saint-Domingue, en 1791, se renseigne sur l'histoire de cette révolte, et sur les coutumes des nègres, en général, et s'ingénie à présenter ses renseignements à la manière dramatique de Scott. Il nous fait ainsi assister tour à tour aux délibérations de l'assemblée de Saint-Domingue, aux sorcelleries du nain Habibrah devant l'armée des insurgés, à l'interrogatoire que Biassou, le chef des nègres, fait subir aux captifs blancs ; il ajoute un grand nombre de notes curieuses sur les coutumes des sauvages ; en un mot, il tire admirablement parti du dépouillement systématique auquel il a soumis les *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution de Saint-Domingue* de P. Lacroix ². Parmi les personnages nouveaux il s'en trouve qui rappellent certains caractères de Scott, notamment le nain Habibrah, qui joue dans le roman un rôle de tout premier plan. Enfin, les insurgés noirs, comme les mineurs de *Han d'Islande*, ressemblent beaucoup aux puritains de Scott. L'intrigue d'amour est beaucoup moins importante que dans *Han d'Islande* ; les divers épisodes se juxtaposent, sans être reliés étroitement entre eux, et l'on pourrait dire que l'unique but de l'auteur est de « retracer d'une manière dramatique ³ » certains événements historiques et certaines coutumes pittoresques.

1. Préface de la 1^{re} éd. de *Bug-Jargal* (janvier 1826).

2. Publiés en 1820 : v. Etienne (Servais). Les sources de *Bug-Jargal*... Liège, 1923.

3. J'emprunte ici une phrase employée par Abel Hugo, à propos d'une nouvelle intitulée *Le Carnaval de Venise* (*Cons. Litt.* t. III, 30^e livr.), et qui me paraît être une admirable définition de la manière de Scott : « Cette nouvelle est extraite d'une suite de compositions dans lesquelles l'auteur s'est proposé de retracer, d'une manière dramatique, les coutumes de quelques peuples. »

CHAPITRE III

« CROMWELL » ET LE ROMAN HISTORIQUE ¹

L'engouement de Victor Hugo pour le roman dramatique de Scott semble entraîner nécessairement la réjection, dans le domaine de l'art dramatique proprement dit, de la tragédie classique. Certes les objections que Hugo soulevait en 1823, dans la *Muse française*, contre le roman narratif, s'appliquent avec, au moins, autant de force, à une tragédie dans laquelle « au lieu de scènes, nous avons des récits ; au lieu de tableaux, des descriptions » ; où « de graves personnages placés, comme le chœur antique, entre le drame et nous, viennent nous raconter ce qui se fait dans le temple, dans le palais, dans la place publique ² ».

Et il n'est pas sans importance que dans une nouvelle préface des *Odes et Ballades*, datée octobre 1826, Hugo semble opposer à la « dignité » de la tragédie les « latitudes » du roman, et affirme que « ce qui est dramatique dans un roman sera dramatique sur la scène ».

En effet, d'autres s'étaient déjà bien rendu compte de l'action libératrice que les romans de Scott étaient destinés à exercer sur le théâtre en France. « Qu'est-ce que les romans de Walter Scott ? disait Stendhal en 1823, De la tragédie romantique entremêlée de longues descriptions ³. »

1. V. Baldensperger, F. *La grande communion romantique de 1827 : sous le signe de Walter Scott. Revue de Littérature Comparée*, janvier-mars 1927.

Marsan, J. *La Bataille romantique*. Hachette, 1912. (surtout pp. 107-162. *Le Théâtre historique et le Romantisme*.)

2. Préface de *Cromwell*.

3. Stendhal. *Racine et Shakespeare*. Première partie, chap. I. Amédée Pichot écrivait en 1825 : « ... il me semble, en relisant sur les lieux ces romans si dramatiques qu'ils contiennent tous les éléments des véritables tragédies et

Et autour de ce révolutionnaire s'était formé un premier cénacle ¹ uni par une commune admiration pour les romans de Scott et les pièces historiques de Shakespeare ².

Ce cénacle libéral, auquel appartenaient plusieurs des « doctrinaires » du *Globe* ne s'en était pas tenu à des discussions théoriques. Il avait produit un genre dramatique nouveau ³, le drame-chronique en prose, qui, se basant sur « la vertu dramatique de l'histoire », et « la poésie intérieure qu'elle (l'histoire) ne doit qu'à elle-même ⁴ » évitait avec soin les situations théâtrales et les échappées lyriques, et se bornait à « mettre les mémoires en action ⁵ ».

De profondes différences littéraires et politiques séparaient, évidemment, Victor Hugo de ce groupe d'admirateurs de Scott ⁶. Néanmoins, il est utile de signaler le lien de parenté qui unit la pièce de *Cromwell* et les « scènes historiques ».

1^o INTRIGUE NÉGLIGÉE

L'unique but de *Cromwell*, dit Victor Hugo dans sa préface, est de « peindre le géant sous toutes ses faces,

comédies destinées à régénérer le théâtre en Angleterre comme en France. » (*Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse*. Paris, 1823, vol. III, pp. 269-70.

1. V. Marsan, *op. cit.* pp. 132 et suiv. et Delécluze, (E). *Souvenirs de 60 années*.

2. Les shakespeariens même, à cette époque, voyaient Shakespeare à travers Walter Scott. Ch. Nodier par exemple, au philosophe désespéré de ses *Pensées de Shakespeare* de 1801, substituait dans l'édition de 1822 le Shakespeare des tragédies historiques (v. Larat., *op. cit.*, pp. 151, 445 etc.). Stendhal disait en 1823 : « Ce qu'on goûte le plus dans Shakespeare en France, ce sont les tragédies historiques de *Henri VI* et de *Richard III*. » (*Correspondance : Lettre à M. Stritch*, 6 mars, 1823).

3. Dont les modèles les mieux connus sont P. Mérimée : *Théâtre de Clara Gazul*, 1825.

L. Vitet : *Les Barricades, scènes historiques*, 1826. *Les États de Blois*, 1827. *La Mort de Henri III*, 1829.

M. de Fongerey. (Dittmer et Cavé) : *Les Soirées de Neuilly*, 1827-28.

4. Vitet : préface de *La Mort de Henri III*, 1829, cit. Marsan, *op. cit.* p. 146.

5. Baldensperger. *Revue de Litt. Comp.* janvier 1927.

6. A noter, cependant, l'espèce de rapprochement qui se produisit entre Hugo et le *Globe*, l'organe officiel du romantisme prosaïque et libéral, en 1826, à l'occasion d'une nouvelle édition des *Odes et Ballades* : v. Victor Hugo raconté... éd. Nelson, t. II, pp. 268-9.

sous tous ses aspects », et de dérouler autour de celui-ci une « vaste scène de l'histoire », qui soit une « exacte et consciencieuse image ... de son temps ». L'intrigue qui sert de lien aux divers épisodes du drame est négligeable. Il s'agit d'une conspiration dans laquelle s'unissent les puritains et les royalistes. Mais cette union nous paraît bien inutile puisque les deux factions diffèrent non seulement sur les buts à atteindre, mais aussi sur les moyens à adopter : les partisans de Charles Stuart se proposent de s'emparer de Cromwell au moyen d'un narcotique que Rochester, adroitement introduit auprès du Protecteur, doit lui administrer dans son vin ; tandis que les puritains veulent poignarder Cromwell au moment où il se fera proclamer roi. Le motif qui a inspiré à Hugo l'idée de cette double conspiration n'est évidemment que le désir de « rendre (le drame) presque complet sous le rapport historique » (préface), d'opposer la légèreté et l'insouciance des cavaliers au fanatisme sombre et au pédantisme ridicule des puritains, de réunir en un tableau tous les personnages qui ont joué un rôle tant soit peu important sous le Protectorat de Cromwell.

2° DOCUMENTATION SOIGNEUSE

Victor Hugo met une certaine coquetterie à montrer jusqu'à quel point l'érudition prime l'imagination dans son drame : il fait allusion aux « quatre-vingts ou cent volumes qu'il a dû lire et pressurer dans celui-ci ¹ » et se vante de « n'(avoir) hasardé aucun détail, si étrange qu'il puisse paraître, qui n'ait ou son germe ou son analogue dans l'histoire ² ». Il est possible que Hugo ait lu tous ces livres mais ce qui est certain, c'est qu'il a trouvé la plupart des

1. « Sans compter tous les Mémoires sur la révolution d'Angleterre, ajoute Hugo, *State Papers, Memoirs of the protectoral House, Hudibras, Acts of the Parliament, Eykon Basilike*, etc. etc.; l'auteur a pu consulter quelques documents originaux; les uns fort rares, les autres même inédits, *Cromwell politique*, pamphlet flamand, *Cromwell and Cromwell*, et le *Connaught Register*, qu'a bien voulu lui communiquer un noble pair d'Irlande... » (*Cromwell : Notes*).

2. *Ibid.*

traits qu'il a utilisés, dans *L'Histoire de Cromwell* par Villemain ¹, et dans les *Mémoires* de la *Collection Guizot* ². Cela n'empêche pas qu'il ait parfaitement raison de dire qu'il n'a presque rien inventé, et qu'il a poussé très loin le souci de la « science locale » ³.

L'ouvrage de Villemain était bien fait pour intéresser un admirateur de Walter Scott : Villemain dit, dans sa préface, avoir adopté « le soin curieux des détails et la scrupuleuse copie des mœurs », parce que « dans un sujet qui, traité de nos jours, semble trop favoriser le puéril intérêt des allusions contemporaines, l'écrivain impartial était naturellement conduit à brouiller les ressemblances et à déconcerter les souvenirs par ces grandes diversités de religion, de mœurs, de coutumes, de traditions nationales, qui font que les mêmes événements reproduits à une autre époque ne sont pas la même chose ». (p. VII-VIII).

Parmi les innombrables singularités rapportées par Villemain et utilisées par Hugo dans son drame ⁴ signalons : la vision d'enfance de Cromwell (acte III, sc. XVII — « à peu près oublié de l'histoire » dit Hugo dans une note) ⁵ ; la ruse adoptée par un conjuré royaliste pour voir Charles Stuart sans manquer à sa parole donnée à Cromwell (acte I, sc. IV, et acte III, sc. XIII ⁶) ; les scrupules naïfs de Harrison (acte I, sc. IX ⁷) ; Cromwell fumant et faisant des vers (acte III, sc. II ⁸) ou voulant tuer le témoin involontaire de ses entretiens secrets (acte III, sc. XVII ⁹) ou versant des larmes et protestant de son humilité devant les républicains (acte II, sc. X ¹⁰), ou permettant à lord Bro-

1. Paris 1819, 2 vols.

2. Guizot (François-P.-G.). *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre...* 1823-25, 25 vols.

3. Notes de *Cromwell*.

4. Les copieuses notes que Hugo a prises dans l'ouvrage de Villemain sont reliées avec le ms. (ffs. 229-234).

5. Cf. Villemain, *op. cit.*, t. I p. 7.

6. Cf. Villemain, t. II, p. 270-1.

7. Cf. Villemain, t. I, p. 389, t. II, p. 453.

8. Cf. Villemain, t. II, p. 487.

9. Cf. Villemain, t. II, pp. 273-4.

10. Cf. Villemain, t. II, pp. 43-4.

ghill de sauver Ormonde (acte V, sc. XIII ¹), ou se servant des formules et des cérémonies monarchistes (acte I, sc. IX ², acte III, sc. XIV ³).

La plupart des personnages du drame, dont Hugo esquisse d'une façon si vivante les portraits dans la préface, se trouvent dessinés dans Villemain, et notamment les plus pittoresques d'entre eux, — le juif Manassé, et Carr, le personnage qui représente le mieux le puritanisme anglais. A propos de ce dernier, Victor Hugo ajoute, dans la préface, une note caractéristique : « ... ce sauvage Carr, dit-il, dont l'histoire ne dessine qu'un trait, mais bien caractéristique et bien fécond ». Le Carr de la pièce de Hugo n'est pas aussi original que l'auteur voudrait bien qu'on le crût. Il réunit en lui-même, au contraire, les traits de plusieurs personnages historiques décrits par Villemain : il imite très fidèlement Ludlow lorsqu'il rejette la protection de lord Broghill (acte II, sc. VIII ⁴) ; il dénonce à Cromwell la conspiration des royalistes (acte II, sc. X et XI), dans les mêmes circonstances exactement que celles où le colonel Hutchinson dénonça la conspiration de Lambert ⁵ ; il imite le docteur Jenkins lorsqu'il refuse sa grâce, accordée par Cromwell ⁶.

Villemain a reproduit avec un soin particulier les expressions mêmes dont se servait Cromwell. « On connaîtrait mal Cromwell, dit-il, si on négligeait ou si on altérerait de pareils monuments (les discours de Cromwell). C'est là qu'il faut surprendre le secret de son caractère politique ⁷. » Hugo l'a imité dans ces scrupules. Quelques exemples suffiront pour le démontrer :

1. Cf. Villemain, t. II, pp. 271-2.

2. Cf. Villemain, t. II, pp. 46-7.

3. Cf. Villemain, t. II, p. 161.

4. Cf. Villemain, *op. cit.*, t. II, p. 147.

5. Villemain, t. II, pp. 226-230.

6. Villemain, t. II, p. 121. Hugo a noté (ms. f.° 230. recto) : « Jenkins magistrat refuse de reconnaître tout ce qui n'est pas le Roi. Cromwell le fait sortir de Newgate, où le Parlement l'avait fait mettre, satisfait qu'il consente à n'être plus persécuté. » (Villemain avait dit : « ... satisfait d'obtenir de lui qu'il consentit à ne plus être persécuté. ») Serait-ce là l'unique trait « bien caractéristique et bien fécond », dont parle Hugo dans la Préface ?

7. Villemain, *op. cit.*, t. II, p. 82.

Acte II, sc. v. Cromwell dit à Thurloë :

... Point de grâce
Aux Papistes ! Soyons dans ce peuple troublé
Comme une torche ardente au sein d'un champ de blé !

Villemain dit que, pendant le procès des conjurés royalistes, Cromwell fut particulièrement inflexible pour le docteur Hewet : « Il redoutait cet ecclésiastique... *C'était, disait-il, une torche brûlante au milieu d'une gerbe de blé*¹. »

Acte III, sc. xvii. Cromwell doute d'abord de la réalité des prétentions de l'astrologue Manassé :

... D'où viendrait-il, ce pouvoir, en effet ?
Dieu marque un but unique à chaque créature.
Des êtres, dont la chaîne embrasse la nature,
Restent tous dans leur sphère, à leur centre, en leur lieu.
La bête ignore l'homme, et l'homme ignore Dieu.

Ce passage n'est qu'un développement d'une phrase prononcée par Cromwell dans un discours au Parlement et rapportée par Villemain : « L'esprit de la bête, dit-il, ne connaît pas l'esprit de l'homme et l'esprit de l'homme ne connaît pas les choses de Dieu : les choses de Dieu sont connues par l'esprit. » (t. II, p. 251.)

Acte III, sc. iii. Cromwell allègue, contre le projet de marier sa fille Frances à Charles Stuart, les répugnances de celui-ci :

Son œil ne saurait voir le but que j'ai cherché,
Et pour me pardonner il est trop débauché.

Dans une note Hugo ajoute : « La proposition et la réponse sont toutes deux historiques. *Il est trop damnablement débauché*, dit Cromwell, *pour me pardonner la mort de son père*. » C'est dans ces termes mêmes que Villemain a exprimé l'objection de Cromwell (t. II, p. 221) : il renvoie à Burnet, qui pourtant, d'après la traduction de Guizot, fait dire à Cromwell : «... il est si horriblement débauché qu'il nous perdrait tous. » (Burnet. *Histoire de mon temps*, trad. Guizot, t. I, p. 150.)

1. Villemain, t. II, p. 238. Noté par Victor Hugo, ms., f° 230, verso.

Acte III, sc. III. Cromwell réplique à Desborough, qui s'est opposé à son projet de se faire roi :

Desborough ! vous luttez contre un nom.
Si ce peuple innocent veut un roi, pourquoi non ?
Ce nom de roi, proscrit par votre orgueil fantasque,
Qu'est-ce pour un soldat ? Un panache à son casque.

Villemain raconte une conversation que Cromwell eut avec Fleetwood et Desborough, et au cours de laquelle Cromwell dit que la royauté « n'était qu'une plume attachée au chapeau d'un homme », mais que par cela même, il était « étonné que des hommes ne voulussent pas faire plaisir à des enfants en leur laissant cette babiole », et quant à leur serment, il était dirigé « contre la tyrannie d'un roi, et non pas contre les trois lettres qui composent le mot roi ». (t. II, p. 191.)

Acte V, sc. XII. L'orateur du Parlement commence ainsi le discours où il invite Cromwell à prendre le titre de roi :

Milord ! quand Samuel offrait des sacrifices,
Il gardait à Saül l'épaule des génisses,
Pour montrer à ce roi, sous le sacré rideau,
Qu'un peuple pour un homme est un rude fardeau.
D'où Maximilien fut souvent pris à dire
Qu'il est bien malaisé de se faire à l'empire.

Et plus loin dans le même discours il dit :

Il ressemble aux soleils, qu'un Dieu seul a pu faire,
Qui roulent, entraînant des mondes dans leur sphère,
Dont les rayons du ciel éclairent les sommets,
Et qui, brillant toujours, ne reposent jamais !

Hugo dit, dans une note, — « Voyez ce discours conservé dans les procès-verbaux du temps... » Pas un mot de Villemain. Pourtant, c'est Villemain qui raconte que le greffier de la ville de Londres, au banquet offert au Protecteur par cette ville, prononça un discours qui débutait ainsi : « On a souvent observé que lorsque Samuel offrait un sacrifice, il réservait à Saül les épaules de la victime, afin de lui faire connaître par là quel était le poids du gouvernement. La considération de cette vérité a fait dire à Maximilien qu'aucun de ceux qui savent combien le dia-

dème est pesant ne voudrait l'accepter. Les gouvernements sont comme les corps célestes, objets de respect, jamais en repos. » (t. II, p. 47.)

Acte V, se, XII. Cromwell refuse la couronne et adresse au peuple une longue harangue. « Tout ce discours, dit Hugo dans une note, est en germe, et souvent en propres termes, dans la harangue diffuse, emphatique, obscure, interminable, que Cromwell adresse au peuple à ce moment critique de sa vie. On en a scrupuleusement conservé les mots caractéristiques. » Beaucoup des mots caractéristiques se trouvent dans Villemain et furent prononcés par Cromwell à différentes époques de sa vie.

Otez cela d'ici ! Remportez, remportez
Ce hochet, ridicule entre les vanités !

s'écrie Cromwell. Victor Hugo se souvient sans doute ici des fameux mots que prononça Cromwell lors de la dissolution du Long Parlement, montrant la masse de l'orateur : « Otez de là cette marotte, dit-il. » (Villemain, t. I, p. 381 ¹.)

Cromwell continue, faisant allusion à la grande prospérité de l'Angleterre :

Il semble, à voir cela, que le Seigneur ait dit :
Angleterre ! grandis, et sois ma fille aînée.
Entre les nations mes mains t'ont couronnée ;
Sois donc ma bien-aimée, et marche à mes côtés,
Il déroule sur nous d'abondantes bontés ;
Chaque jour qui finit, chaque jour qui commence,
Ajoute un anneau d'or à cette chaîne immense.

Villemain rapporte ce passage, extrait d'un des discours de Cromwell : « Il semble que le Seigneur ait dit : Angleterre, tu es ma fille aînée, ma bien-aimée parmi les nations. Sous le ciel, jamais le Seigneur ne s'est ainsi conduit avec aucun peuple. Le Seigneur vient d'ajouter un nouvel anneau à la chaîne d'or de sa bien-veillance... » (t. II, pp. 56-57.)

Cromwell avertit les « malveillants » qu'il sait tout ce qu'ils font,

Et les yeux du Seigneur vont courant ça et là.

1. Cromwell emploie ces mots plus tard dans la même scène.

« En annonçant cette victoire (une victoire en Écosse) au Parlement, dit Villemain, Cromwell ne manque pas d'en faire le sujet d'une exhortation sévère. Il demande qu'on efface tout ce qui peut blesser les yeux jaloux du Seigneur... « car les yeux du Seigneur courent çà et là... » (t. I, pp. 321-2.)

Puis, Cromwell reprend sur un ton larmoyant un thème qui lui est familier ¹ :

Que n'ai-je vu tomber les tyrans aux abois,
A l'ombre de mon chaume et de mon petit bois ?...
Et Cromwell eût trouvé plus de charme cent fois
A garder ses moutons qu'à détrôner des rois !

Villemain raconte qu'en 1657, Cromwell vint en hâte avec ses gardes pour dissoudre un parlement trop républicain et que d'abord il le harangua très humblement : « Je puis affirmer que j'aurais été plus content de vivre à l'ombre de mon petit bois, et de garder un troupeau de moutons que de me charger d'un tel gouvernement. » (t. II, p. 263 ².)

Cromwell déclare qu'il veut :

Accomplir ce que dit le psaume cent dixième.

Villemain rapporte une conversation que Cromwell eut avec Ludlow et dans laquelle il dit qu'il « ne doutait pas que Dieu ne voulût délivrer son peuple de tout fardeau ; la prophétie du Psaume CX allait s'accomplir. Dans cette espérance, il consacrait une heure chaque jour à la méditation de ce psaume... » (t. I, pp. 295-296.)

Enfin Cromwell termine en :

... Demandant pardon, pour dernière prière,
D'avoir, un jour si chaud, fait un discours si long.

Selon Villemain, Cromwell demande pardon au Parlement de Barebone « de les avoir fatigués si longtemps par une si grande chaleur ». (t. II, p. 2.)

Victor Hugo s'est imprégné de Villemain à ce point que

1. Cf. acte III, sc. x.

2. Noté par Victor Hugo, ms., ft. 230, verso.

non seulement il reproduit les discours cités par celui-ci, mais il lui arrive quelquefois de mettre en scène, en quelque sorte, ses appréciations d'historien, et même d'emprunter ses expressions.

Acte I, sc. ix. Harrison s'étonne que Cromwell désire le trône alors que tous les biens de la couronne ont été vendus, et Lambert se moque de sa naïve supposition que Cromwell ne voie dans le trône que « des aunes de velours à revendre au fripier. »

Villemain cite Ludlow, qui dit que le comité maritime n'avait proposé la vente de Hampton Court et des autres maisons royales que parce qu'elles « pouvaient être des amorces pour l'ambition d'un usurpateur » ; et Villemain ajoute : « La supposition de Ludlow est bien naïve, et la souveraineté même sans apanage n'en aurait pas moins tenté Cromwell. » (t. I, p. 367.)

Villemain parle du vaste système d'espionnage que Cromwell entretenait et dans lequel il employait des inconnus : « Thurloë lui-même, dit Villemain, n'était associé qu'à demi dans ces confidences ; et recevait des ordres dont il ne connaissait pas le mystère » (t. II, p. 273.)

Dans la pièce Thurloë se plaint :

C'est ainsi qu'il se sert de nous. Toujours nous taire !
Exécuter ses plans, *sans savoir le mystère.*

(acte III, sc. xv¹.)

Pour ce qui est des Mémoires traduits par Guizot, non seulement ils sont en eux-mêmes intéressants, mais Guizot a ajouté², sur la vie privée de Cromwell et de sa famille, une foule de notes curieuses et piquantes, qui devaient

1. Vu la grande dette de Victor Hugo envers Villemain, l'on s'étonne de ne pas trouver son nom cité dans les notes de la pièce, et d'autant plus qu'une amitié des plus cordiales liait déjà les deux auteurs. En juin 1826, Villemain écrivait à Hugo : « On dit que je suis partial pour vous, que je suis subjugué. que je ne vous juge pas. Cela n'est pas exact. Mais en effet j'admire beaucoup la riche variété et la puissance de votre talent, et dans ce qui me plaît moins, je sens encore la force. » V. Gustave Simon, article sur *Villemain et Victor Hugo*, dans la *Revue Mondiale*, 1^{er} mai 1923. Cf. V. Pavie, *Œuvres Choisies*, t. II, p. 204 : « Il était si souvent et si élogieusement question de Villemain rue Notre-Dame-des-Champs que je m'étonne de ne l'y avoir jamais rencontré. »

2, Surtout aux *Mémoires* de Ludlow.

rendre la collection très attrayante à une génération éprise de « couleur locale »¹. Des vingt-cinq volumes dix seulement concernent Cromwell directement²; et Hugo a eu recours surtout aux *Mémoires* de Ludlow, à l'*Histoire de mon Temps*, par Burnet, et aux *Mémoires* de Mrs. Hutchinson.

Ce sont les notes de Guizot que Hugo a surtout dépouillées : elles lui ont appris l'existence des quatre fous³, — « ces quatre bouffons que le dédaigneux oubli de l'histoire permettait d'imaginer »⁴ ! — le mariage forcé du chapelain de Cromwell (reproduit exactement acte III, sc. VIII, et suiv.⁵), l'infatuation de Cromwell pour Lady Dysert (acte I, sc. III⁶), la manie puritaine des sobriquets religieux (acte I, sc. VIII et note⁷), les sympathies royalistes de Richard Cromwell (acte I, sc. X et note⁸), de nouveaux détails sur l'entrevue de Cologne (acte III, sc. XIII⁹), l'exécution de l'espion Manning (acte II, sc. V et note¹⁰), la méfiance de Cromwell à l'égard de l'envoyé de Christine (acte II, sc. II¹¹).

L'*Histoire de mon Temps*, par Burnet, a fourni à Hugo les personnages de William Murray (acte II, sc. XI¹²), et de sir Richard Willis (acte II, sc. XIII¹³), et des détails sur l'étourderie de Rochester (acte III, sc. X. Rochester remet

1. Il est intéressant d'observer que ces notes sont extraites principalement des *Memoirs of the Protectoral House*, que Hugo prétend avoir lus (voir p. 28, note 1).

2. T. VI-VIII : *Mémoires* de Ludlow. T. IX : Procès de Charles I^{er}, Eikon Basilike, *Mémoires* de Charles II sur sa fuite après la bataille de Worcester, t. X-XI. *Mémoires* de Mrs. Hutchinson, t. XVII-XX : *Histoire de mon Temps*, par Burnet.

3. Les *Mémoires* de Ludlow, trad. Guizot; t. II, p. 376 note.

4. Préface de *Cromwell*.

5. *Mémoires* de Ludlow, trad. Guizot; t. II, p. 375 note.

6. Ludlow, t. II, p. 247 note.

7. Ludlow, t. II, p. 216 note.

8. Ludlow, t. II, p. 428 note.

9. Ludlow, t. II, pp. 395-6.

10. Ludlow, t. II, p. 394-7.

11. Ludlow, t. II, pp. 358-9 note.

12. Burnet, *Histoire de mon Temps*, trad. Guizot, t. I, p. 127.

13. Burnet, t. I, pp. 140-3.

à la fille de Cromwell, au lieu du quatrain qu'il a composé pour elle, un billet donnant tous les détails de la conspiration dirigée contre Cromwell ¹). Dans le grand discours de Cromwell (acte V, sc. XII), Hugo se sert des expressions mêmes de Burnet : Cromwell blâme les hommes « peu sincères » qui « (l') osent affronter jusqu'à (le) couronner », et ajoute :

J'ai reçu de Dieu plus qu'ils ne peuvent donner.
La grâce inamissible ; et de moi je suis maître.
Une fois fils du ciel, peut-on cesser de l'être ?

Burnet dit : « Cromwell haïssait cette doctrine (l'arménianisme), car son idée favorite était qu'une fois enfant de Dieu, on ne cesse jamais de l'être. Comme il avait mené une vie fort régulière avant les guerres civiles pendant plus de huit ans entiers, il se plaisait dans le souvenir de ce bon temps, et dans l'idée de l'inamissibilité de la grâce. » (t. I, p. 145.)

Enfin, Hugo a feuilleté les *Mémoires* de Mrs Hutchinson. C'est là sans doute, qu'il a trouvé les éléments du portrait peu flatteur qu'il a peint du « fanatique pillard » (Préface), Harrison. Tous les autres écrivains ont loué celui-ci comme étant tout à fait désintéressé et sincère ². Mrs Hutchinson seule le montre avide des richesses et « beaucoup trop occupé... (des) pauvres vanités mondaines ³. »

De même, Mrs Hutchinson est la seule des mémorialistes ou des historiens qui ait accusé Lambert de lâcheté : elle nous le montre « insolent à l'excès dans la prospérité... dans le malheur, également vil et méprisable », et elle ajoute que pendant sa retraite, il « se mit à cultiver les fleurs de son jardin et à travailler à l'aiguille avec sa femme et ses

1. Burnet, t. II, pp. 108-9 : « Un jour, qu'il était ivre croyant en montrer une (de ses satires) au Roi qu'il avait composée contre je ne sais quelle dame de la cour, il lui en donna une dirigée contre sa Majesté elle-même. »

2. Villemain l'appelle « incorrigible martyr de la liberté » (t. II, p. 263) ; un de ces caractères « dont le moule est brisé » (t. II, p. 154). Burnet, « désintéressé dans son fanatisme » (t. I, p. 364). Guizot, « le représentant le plus marquant des fanatiques sincères » (*Mémoires* de Ludlow, t. III, p. 241 note). Cf. Ludlow, t. II, pp. 183-4, t. III, pp. 233-41.

3. *Mémoires*, t. II, pp. 215-17.

filles¹ ». Hugo parle dans la préface, de « l'égoïste et pusillanime Lambert », et lui adresse, dans la pièce (Acte V, sc. XII), par la bouche de Cromwell, les mots suivants :

M'a-t-on dit vrai, milord ? Une voix peu discrète
 Conte que vous avez du goût pour la retraite
 On dit que vous aimez les fleurs de passion.

LA « COULEUR LOCALE » DANS « CROMWELL »

Néanmoins, malgré cette fidélité scrupuleuse dans l'utilisation de ses sources historiques, Victor Hugo n'a réussi qu'à caricaturer le puritanisme ; et cela, non à cause d'une hostilité personnelle contre le puritanisme, mais à cause de sa conception singulière de la vérité historique.

Soucieux uniquement de ramener toute figure à « son trait le plus saillant, le plus individuel, le plus précis² », Victor Hugo accorde aux détails une valeur intrinsèque, tout à fait indépendante de leur valeur typique, de façon qu'il mérite souvent le reproche, qu'il formule lui-même, de négliger le *caractéristique* et de « faire... de la couleur locale, c'est-à-dire d'ajouter après coup quelques touches criardes çà et là sur un ensemble du reste parfaitement faux et conventionnel³ ».

C'est cette conception singulière de la « couleur locale » qui fait que *Cromwell* n'est, en somme, qu'une caricature grossière dans le genre de *Hudibras*⁴. La révolution puritaine et le grand capitaine qui la maîtrisa présentaient une trop grande abondance de détails bizarres, de « traits saillants », pour que Hugo ne perdît pas de vue la sincérité,

1. T. II, pp. 259-60.

2. Préface de *Cromwell*.

3. *Ibid.*

4. Victor Hugo avait d'ailleurs lu *Hudibras* (voir p. 22, note 1) que Chateaubriand avait recommandé (*Essai sur les Révolutions, Œuvres Complètes*, Garnier, 1861, t. I, p. 516, note 2) aux « amateurs » comme présentant, dans un « morceau friand », un admirable tableau du caractère puritain. En 1818, une nouvelle édition de *Hudibras* avait paru par souscription. Voir Tournier, *Les points de départ du « Cromwell » de Victor Hugo. Revue de Littérature comparée*, janvier 1927.

le dévouement, qui faisait le fond du caractère puritain. Hugo a abordé son sujet sans vues d'ensemble, sans partis pris, sauf celui de faire de la sculpture pittoresque ; et par conséquent, il n'a pas réussi à nous donner une image cohérente et intelligible d'un seul de ses personnages ¹.

Pour ce qui est de Cromwell, l'on sent qu'il aurait mieux valu peut-être, que Hugo n'eût pas cédé à la tentation de « peindre le géant sous toutes ses faces, sous tous ses aspects, » qu'il se fût borné à imiter Bossuet, à tracer de Cromwell une « silhouette passionnée », soit d'un point de vue monarchique et catholique, soit d'un point de vue napoléonien. Ce sont ces passages, où les sympathies de Hugo se révèlent, qui seuls nous intéressent aujourd'hui ².

De même la manie qu'ont les adversaires de Cromwell de citer des textes, juridiques ou bibliques, attire Hugo par sa singularité seulement : il ne fait voir ni, d'une part l'héroïsme, ni, d'autre part, la profonde sagacité, de ce strict dévouement à la lettre de la loi, incompréhensible pourtant, et imbécile, sans cet héroïsme, sans cette sagacité.

Il manque, par exemple, au portrait d'Harrison, exposant humblement des scrupules risibles (acte I, sc. ix) l'appréciation suivante, de Villemain : « Harrison, victime du pouvoir qu'il avait élevé, trompé dans toutes ses espérances, forcé de reconnaître enfin la fourberie et l'ingratitude de Cromwell n'était pas bien sûr que tout, jusqu'à sa persécution, ne fût pas pour le mieux, en songeant à un passage du prophète Daniel : « les Saints prendront le royaume et le posséderont ³. »

D'autre part, Hugo n'a retenu que la forme extérieure, en quelque sorte, des arguments proposés par les White-locke, etc. en faveur de l'adoption, par Cromwell, du titre

1. Citons ici le jugement significatif de Victor Hugo sur Scott, jeté sur un des feuillets du manuscrit de *Cromwell* (f° 225 verso) : « Walter Scott est beau par l'ensemble et non par les détails : chez lui le sculpteur ne vaut pas l'architecte. »

2. J'essaie plus loin (v. pp. 59-60) de montrer qu'en effet, les sentiments bonapartistes de Victor Hugo percent, comme malgré lui, dans sa peinture de Cromwell.

3. T. II, p. 153.

de roi : il a réduit, par conséquent, ces arguments à un galimatias incroyable¹, qu'il est charitable d'attribuer à des courtisans intéressés. Selon Villemain, au contraire, les conseillers de Cromwell avaient des motifs substantiels : ils considéraient le titre de roi comme une plus sûre garantie des libertés du peuple que celui de Protecteur, « dont l'application était nouvelle et les rapports incertains »².

Même défaut dans la peinture du docteur Jenkins, « magistrat intègre », qui représente mal ces légistes de la révolution puritaine qui, convaincus du « bienfait de ces pratiques légales, qui opposent à la violence une barrière bien plus forte que des idées abstraites de liberté »³, résistèrent à la tyrannie de Cromwell en exigeant l'observation des formes de la procédure légale. Pour Hugo, ces formes légales ne sont, effectivement, que de vains mots, s'il faut en juger par son emploi de la formule *habeas corpus*, au V^e acte, sc. XIV, où Carr dit qu'il refuse la grâce offerte par Cromwell et retourne en prison « en vertu de l'*habeas corpus* »⁴.

De même, enfin, Hugo présente les doctrines des diverses sectes puritaines par leur côté le plus matériel, le plus mesquin : ses Ranters sont uniquement préoccupés de la prononciation du mot « shibboleth » (acte III, sc. II) ; et ses Niveleurs sont des pillards vulgaires qui n'aspirent qu'à partager entre eux les ornements du trône de Cromwell (acte V, sc. IV). Ce sont tous des grotesques⁵. Cromwell,

1. Cf. par exemple, Whitelock :

« Le roi fut de tout temps nommé *législator*,
Lator, porteur, *légis*, de loi ; d'où je relève
Qu'un prince est à la loi ce qu'Adam est pour Eve... »

(acte III, sc. III).

2. Villemain, *op. cit.*, t. II, pp. 178 et suiv.

3. Villemain, t. II, p. 118. Cf. le long discours de Jenkins (acte IV, sc. VII) qu'on dirait extrait des *Plaideurs* de Racine.

4. Cf. la définition de Voltaire : « C'est une loi regardée comme fondamentale en Angleterre, et comme le boulevard de la liberté de la nation. Par cette loi, le roi ne peut faire emprisonner aucun citoyen, sans qu'il soit interrogé dans les 24 heures, et relâché sous caution jusqu'à ce que son procès lui soit fait ; et, s'il a été arrêté injustement, le Secrétaire d'Etat doit être condamné à lui payer chèrement chaque heure. » (*Siècle de Louis XV*, 1834, édition Beuchot, p. 213).

5. V. Filon (A.), *Les drames de Victor Hugo et l'histoire d'Angleterre* (*Journal des Débats*, 26 nov. et 24 déc. 1902).

aux 4^e et 5^e actes (v. pp. 59-60), Barebone, au 5^e acte (sc. IV) et Lambert, au 5^e acte (sc. VI), sont les seuls personnages parmi les rondes-têtes, qui interrompent l'uniformité burlesque du drame.

RÉMINISCENCES DE SCOTT DANS « CROMWELL »

Les réminiscences de Scott sont, naturellement, nombreuses dans *Cromwell*.

Victor Hugo place le commencement de son drame, comme Scott celui de *Kenilworth*, dans une auberge.

La présence de la foule au V^e acte de *Cromwell* rappelle plusieurs scènes semblables de Scott, notamment celle du *Jugement de Dieu*, dans *Ivanhoë*, dans laquelle l'innocence de Rebecca est soutenue contre le Templier, Brian de Bois-Guilbert, par Wilfred d'Ivanhoë¹. Dans son article sur *Ivanhoë*, en mai, 1820 (*Cons. Litt.*, t. II, 12^e livr.), Victor Hugo avait cité un long passage, où Scott décrit les préparatifs de ce *Jugement*. « Cette participation de la foule obscure à l'action du roman, dit Maigron, fut une des plus grandes nouveautés de l'œuvre écossaise². »

Serait-ce aussi une réminiscence d'*Ivanhoë*, ce « Champion d'Angleterre, » qui, au couronnement de Cromwell, jette son gantelet devant la foule et défie « à la dague, à la hache, au sabre, au cimeterre », quiconque, « jeune ou vieux, bourgeois ou chevalier », voudrait contester à Cromwell le droit de prendre la couronne (acte V, sc. x) ?

C'est certainement Scott qui a appris à Victor Hugo les principaux caractères du jargon puritain. Le romancier écossais aime à exploiter le comique de ce langage bizarre. Rappelons ici seulement Kettledrum et Mause Headrigg, des *Puritains d'Ecosse*³. Ces fanatiques se comparent

1. *Ivanhoë*, trad. française, Paris, 1820, t. IV, pp. 249 et suiv.

2. Maigron, *op. cit.*, p. 228.

3. La vogue exceptionnelle de ce roman en France est bien connue : v. Pichot : *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse*, Paris, 1825, vol. II, pp. 59, 269, 423 ; vol. III, p. 492, etc. Il n'est peut-être pas sans importance que la 86^e lettre du 3^e vol. de Pichot, adressée à Victor Hugo, contient de longues citations des *Puritains*.

volontiers à des oiseaux ou à des animaux : « J'élèverai ma voix comme un pélican du désert, s'écrie Kettledrum (lorsqu'il est emmené prisonnier, avec la vieille Mause, par les habits-rouges). Et moi, reprend Mause, comme un moineau sur les toits des maisons ¹ ». Ils ont aussi la curieuse manie d'ajouter des références à leurs citations bibliques : voici, par exemple, comment Mause maudit les presbytériens qui paient des amendes au gouvernement anglais : « C'est le péché que commit Menahan à la vue du Seigneur, quand il donna mille talents au roi d'Assyrie, pour que sa main le secourût, second livre des Rois, 15^e chapitre, verset 18; c'est le crime d'Ahab, quand il envoya de l'or à Teglatphalazar, voyez le même livre des Rois, verset 8 ; et si Ézéchias lui-même fut regardé comme apostat pour s'être soumis au tribut de Sennacherib, même livre, chapitre XVIII, versets 14 et 15, quel nom méritent les hommes de la génération actuelle ² ?... »

De même Hugo fait dire par Carr à Cromwell effrayé :

Ta vie en ce moment est pour moi plus sacrée
Que la chair du pourceau pour la biche altérée
(acte II, sc. x) ;

et fait comparer le peuple, par l'Orateur du Parlement,

Au héron qui ne peut dormir que sur un pied
(acte III, sc. xiv) ;

et remplit de références les discours de ses fanatiques : ainsi Barebone :

N'est-il pas interdit, au nom du Tout-Puissant,
De frapper par le fer et de verser le sang ?
Sur ce point dans vos cœurs, s'il reste quelques ombres,
Ouvrez, chapitre neuf, la Genèse ; et les Nombres,
Chapitre trente-cinq... (acte V, sc. iv), etc. etc.

Remarquons aussi comme particulièrement significatif l'emploi que fait Hugo, dans la 4^e scène du 5^e acte, du mot « érastianisme » : Wildman accuse Barebone, qui craint que

1. *Les Puritains d'Ecosse*, trad. française, Paris, 1817, t. II, p. 15.

2. *Ibid.* I, 189.

l'assassinat de Cromwell ne souille le velours qu'il a fourni pour le couronnement, d'un « abominable érastianisme » ; et Barebone dit à part : « Hélas ! au fond, c'est bien le mot ! » Or, selon Burnet, auquel Hugo a manifestement emprunté l'expression ¹, les presbytériens écossais dénonçaient comme un « abominable érastianisme » (*sic*) l'intervention de l'autorité civile dans les questions ecclésiastiques ². Ce sont les puritains de Scott qui emploient le mot « érastianisme » pour désigner un trop grand respect pour les biens terrestres ³.

Victor Hugo a pris dans Scott aussi certains traits de son Protecteur.

1^o Son Cromwell est superstitieux et croit aux prédictions d'un astrologue juif. Ici c'est probablement le Leicester de *Kenilworth* qui se substitue, dans l'esprit de Hugo, au grand puritain. Dans le 1^{er} acte d'*Amy Robsart*, écrit en 1822, Hugo faisait dire à Leicester lorsque celui-ci se prépare à recevoir son astrologue : « Ah ! ma faiblesse a été partagée par tous ceux qui ont nourri dans leur cœur l'ambition d'un trône ⁴. » L'astrologue de Cromwell, Manassé-ben-Israël, « espion, usurier et astrologue, vil des deux côtés, sublime par le troisième » a la même fierté lorsqu'il s'agit de sa science, qu'Alasco, l'astrologue de Leicester ⁵.

2^o Mais ce qui nous choque surtout dans *Cromwell*, c'est le spectacle du Protecteur s'affligeant sans cesse de la part qu'il a eue dans l'exécution de Charles I^{er}, et « pleurer(ant) le sort du meilleur des Anglais » (acte II, sc. xv, etc.)

On est tenté de ne voir ici que les préjugés royalistes de

1. « Abominable érastianisme » se trouve dans le Reliquat de *Cromwell* sur le même feuillet que les autres notes que Hugo a prises dans l'*Histoire* de Burnet.

2. V. Burnet, *op. cit.*, vol. I, (Collection Guizot, vol. 17), p. 138.

3. Cf. *Puritains*, t. IV, p. 42 (Balfour à Morton) : « Le courage que tu as montré dans la fatale journée où Israël a fui devant ses ennemis a en quelque sorte expié les erreurs de ton érastianisme ».

4. *Amy Robsart*, Ms. (Bibliothèque Nationale, Fonds Victor Hugo, n° 57), fo. 2 verso.

5. Cf. *Cromwell*, acte III, sc. xvii, et *Kenilworth*, trad. française, Paris, 1821, t. III, chap. I.

Victor Hugo. C'est à Scott qu'il faudrait plutôt s'en prendre. Dans *Woodstock*, qui parut un mois avant que Victor Hugo eût commencé *Cromwell*¹, et qui a pour sujet la fuite de Charles Stuart après la bataille de Worcester, nous pénétrons, avec Roger Wildrake, dans l'intimité de Cromwell à Windsor. Cromwell est préoccupé d'empêcher la fuite de Charles Stuart, et désire le concours du colonel Everard, et de son secrétaire, Wildrake.

Wildrake demande quelle est, à peu près, la figure du jeune homme, afin de le reconnaître dans le cas où il le verrait. Cromwell retourne un des portraits dont la peinture fait face à la muraille : c'est le portrait de Charles I^{er} ! Cromwell tressaillit. Il veut remplacer le portrait ; mais il maîtrise son émotion, et contemple les traits du roi décapité : « ... Non, dit-il, qu'il montre à d'autres les reproches de ce visage froid et calme ; de cet œil qui respire la fierté et la plainte ; ceux qui ont agi d'après des motifs plus élevés n'ont pas sujet de tressaillir pour des ombres. » Il élève la voix, — « comme s'il eût plaidé sa cause devant quelque tribunal... » Sa fille parvient avec difficulté à le calmer².

Naturellement, ce n'est pas là la seule ressemblance qui existe entre *Cromwell* et *Woodstock*. Dans les deux ouvrages il y a le même contraste entre les rondes-têtes, fanatiques, hypocrites, superstitieux, ridicules, et les royalistes, gais, libertins, insoucians. Scott rétablit pourtant l'équilibre en nous montrant un puritain intelligent, sincère, et généreux (le colonel Everard), et un royaliste ingrat et sans scrupules (Charles Stuart). Son Cromwell, aussi, est un peu plus sympathique que le Cromwell de Hugo : nous voyons dans *Woodstock* son hypocrisie, l'obscurité de ses paroles, ses craintes, etc. ; mais nous voyons aussi sa clémence, qui n'est pas qu'« un moyen comme un autre », comme dans *Cromwell* (acte V, sc. XIII).

1. Une traduction française de *Woodstock* est annoncée, comme ayant paru chez Gosselin (2 vol. in-8°), dans le *Journal de la Librairie*, le 28 juin 1826 ; une édition anglaise avait paru chez Galignani au commencement de juin (*Journal de la Librairie*, 3 juin 1826). *Cromwell* fut commencé le 6 août 1826.

2. *Woodstock*, trad. française, Paris, 1826, t. I, pp. 236-241.

Il y a surtout une ressemblance remarquable, signalée par M^{lle} Tournier ¹, entre Roger Wildrake et le Rochester de Victor Hugo.

Fervent royaliste, Wildrake a été sauvé d'une mort certaine par son ami puritain, le colonel Everard, qui le fait passer pour son secrétaire. Il est, cependant, comme le Rochester de Hugo, très étourdi et alarme souvent son protecteur par ses imprudences : il aime le vin, jure, et chante des chansons royalistes devant des puritains, et attire des soupçons en oubliant qu'il n'est que le secrétaire d'Éverard. De même que Rochester, dans la pièce de Hugo, entre chez Cromwell, déguisé en docteur puritain, de même Wildrake est chargé par Everard, malgré son royalisme, et son étourderie, de porter des lettres à Cromwell ; et chez Cromwell, il lui arrive, comme à Rochester, de laisser échapper des jurons qui trahissent ses sympathies royalistes.

Le réveil de Rochester (*Cromwell*, acte IV, sc. VII et VIII) que l'on a comparé au réveil du portier dans *Macbeth* ², peut être rapproché aussi du réveil de Wildrake, lorsque Everard vient de grand matin lui donner les lettres qu'il doit porter à Cromwell ³ : « Fait-il déjà jour, geôlier ? demanda-t-il, tandis qu'Éverard était debout près de son lit ; si vous aviez un seul grain d'humanité, chien que vous êtes, vous feriez passer vos mauvaises nouvelles avec un bon verre de vin. On n'est pendu qu'une fois, mon maître, et le chagrin rend le gosier sec.

— Lève-toi, Wildrake, lève-toi, rêveur malencontreux, lui dit son ami en le prenant au collet pour le secouer.

— A bas les mains ! dit le dormeur ; je me flatte d'être en état de monter à l'échelle sans aide.

Il se mit alors sur son séant, ouvrit les yeux, regarda autour de lui d'un air de surprise, et s'écria :

— Morbleu ! ce n'est que toi, Markham ! Je croyais que c'en était fait de moi : — il me semblait qu'on m'avait

1. G. Tournier : *art. cité* (*Revue de Littérature Comparée*, janvier 1927).

2. V. E. Pupy. *Victor Hugo l'homme et le poète*. Paris 1887, pp. 143, etc.

3. *Woodstock*, t. I, pp. 184-5.

ôté les fers des pieds et des mains ; — je voyais devant moi une corde en ligne perpendiculaire ; — je sentais autour de mon cou une cravate de chanvre ; — tout me paraissait prêt pour une danse en plein air, sans avoir rien sous les pieds. »

Cf. Rochester (à Richard Cromwell)...

Vous êtes le bourreau ? — vous m'étranglez, mon cher,
Oui, comme si j'avais eu deux âmes à rendre !
Ne peut-on donc, l'ami, plus doucement s'y prendre,
Avec le patient agir de bon accord,
Et pendre un homme enfin, sans le serrer si fort ?

(à demi éveillé et touchant le mouchoir qui entoure son cou)

A mon cou la corde est bien passée ;
Mais quoi ! je ne vois point de potence dressée.
A quelque clou rouillé me pendaient-ils ici,
Comme un chat-huant ?

Acte IV, sc. VII)

Se frottant les yeux.

Suis-je déjà pendu ? Serais-je dans l'enfer ?

(Acte IV, sc. VIII)

CHAPITRE IV

AMY ROBSART

Il est difficile de croire que Victor Hugo, qui imite Scott, dans *Cromwell*, avec beaucoup de discernement, ait, presque en même temps, — l'écriture du manuscrit d'*Amy Robsart* ne permet pas d'en douter (voir p. 14), — tiré de *Kenilworth* une pièce aussi incolore, aussi peu scottienne, pour ainsi dire, qu'*Amy Robsart*. Nous comprenons facilement qu'il ait désavoué cette pièce.

Rappelons brièvement qu'*Amy Robsart* fut jouée en 1828 (le 13 février), sous le nom de Paul Foucher, auquel Victor Hugo l'aurait donnée, avec permission, d'après le Témoin ¹, d'en faire ce qu'il voudrait ; et jusqu'à la fin de sa vie, Victor Hugo ne voulut pas que la pièce fût considérée comme son œuvre à lui, tandis que Paul Foucher de son côté, nia, à plusieurs reprises, qu'il eût fait autre chose à cette occasion que prêter son nom à l'œuvre de son beau-frère ².

La question de savoir si Victor Hugo était le véritable auteur de la pièce jouée en 1828 demeura longtemps sans réponse, le manuscrit de la pièce jouée étant introuvable et celui de la pièce originale étant inaccessible. Le problème fut compliqué par la publication, dans les *Œuvres Complètes* (édition *ne varietur*, Hetzel-Quantin, 1889), et dans les *Œuvres Inédites* (édition définitive, Hetzel-Quantin, 1902), de Victor Hugo, de deux versions sensiblement différentes, et de l'authenticité desquelles il y avait lieu de

1. *Victor Hugo raconté...*, éd. Nelson, t. II, pp. 287 et suiv.

2. V. Allais (G.) : *Les débuts dramatiques de Victor Hugo : Amy Robsart* (1822-28), Paris, 1903.

douter. En 1928, M. Henri de Curzon trouva le manuscrit de la pièce jouée dans le fonds de la Censure, aux Archives Nationales, et dans son analyse ¹, montra qu'elle différerait beaucoup des textes imprimés. En 1931, M. Georges Ascoli signala ² qu'il n'y avait entre le texte de la Censure et le manuscrit de Victor Hugo, déposé à la Bibliothèque Nationale, que des différences insignifiantes.

Nous étudierons donc *Amy Robsart* d'après le manuscrit de Victor Hugo ³.

La pièce d'*Amy Robsart* est d'une simplicité, pour ainsi dire, pré-scottienne. L'intérêt y est entièrement concentré sur les relations d'Amy et de Leicester. Les scènes les plus caractéristiques du roman de Scott ont été négligées : nous n'entendons pas, dans la pièce de Hugo, les propos si savoureux des hôtes de l'auberge de l'*Ours noir* à Cumnor ; nous n'y trouvons pas la foule qui se bousculait aux fêtes royales de Kenilworth. Victor Hugo aurait-il voulu éviter une trop grande ressemblance avec *Cromwell* ?

Il y a, donc, dans *Amy Robsart* bien peu de traits qui peignent l'époque élizabéthaine. En particulier, Hugo ne tient aucun compte d'un aspect de cette époque que Scott a bien mis en lumière. Dans l'Angleterre d'Élizabeth, telle que Scott l'a peinte, la religion joue déjà un rôle important. Le souvenir des bûchers de Marie Tudor, et la haine du papisme hantent les esprits. Nous voyons poindre le puritanisme anglais. Tony Foster, le géolier d'Amy Robsart, tremble lorsqu'on l'appelle, en souvenir du rôle qu'il a joué, sous Marie, dans le supplice de Latimer et de Ridley, « Brûle-Fagots » ; et il tâche de faire oublier cet épisode fâcheux par son assiduité aux prêches de M. Holdforth ou du « digne Melchisedech Maultext ». Si Tony est d'une hypocrisie savoureuse, dont Victor Hugo aurait pu, la pièce de *Cromwell* nous en fait foi, admirablement tirer parti, sa fille, Jeannette, est sincèrement dévote. Son langage est biblique : elle refuse, par exemple, la bague

1. *Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre-décembre, 1928.

2. *Revue des Cours et Conférences*, 31 mai et 30 juin 1931.

3. Bib. Nat., fonds Victor Hugo, n° 57.

4. *Kenilworth*, trad. française, Paris, Nicolle, 1821, t. 1, p. 74.

que Leicester lui offre, en témoignage de sa reconnaissance pour son dévouement à Amy, parce que « dans la congrégation du digne M. Holdforth, nous ne nous permettons pas, comme les filles du monde, de porter de l'or autour de nos doigts, ni de parer notre cou de pierres précieuses comme les filles de Tyr et de Sidon ¹ ». Pour réconforter Amy, pendant sa fuite de Cumnor, elle récapitule les sermons de M. Holdforth ². Le mariage de Leicester et d'Élizabeth même a une signification religieuse : Leicester « cherche à s'appuyer de la secte rigide et sévère des puritains ³ » ; il sait que son élévation au trône d'Angleterre est désirée par les calvinistes, non seulement en Angleterre, mais aussi sur le continent ⁴. Enfin, Tressilian, le fiancé d'Amy, représente bien le sérieux qui commence déjà, sous Élizabeth, à s'emparer des esprits en Angleterre : au dire de Varney, c'est un « fou », un « enthousiaste ⁵ ».

Rien de tout cela dans *Amy Robsart*, sauf une allusion insignifiante de Flibbertigibbet à « la faconde d'un prédicateur presbytérien ⁶ ». Tony Foster et sa fille Jeannette ne sont que des comparses ; et Tressilian ne paraît pas. A deux reprises Hugo semble supprimer exprès des traits puritains :

a) lorsque Jeannette exprime son admiration pour les cadeaux, donnés par Leicester à Amy, en disant qu'« on ne voit de pareilles (glaces) que chez la reine ⁷ ». Voici ce que Jeannette dit, à une occasion exactement pareille, dans *Kenilworth* : « Sûrement, madame, les filles de Tyr n'avaient pas de plus beaux joyaux ⁸ » ;

b) lorsque Leicester se montre à Amy décoré de l'ordre espagnol de la Toison d'Or : sans aucune protestation de la part d'Amy, Leicester dit : « Quoique bon protestant,

1. *Ibid.*, t. I, p. 164.

2. *Ibid.*, t. III, p. 437.

3. *Ibid.*, I, 249-20.

4. *Ibid.*, III, 79.

5. *Ibid.*, I, 115.

6. *Amy Robsart*, acte III, sc. x, Ms- f°. 39 verso.

7. *Ibid.*, Acte III, sc. II. Ms. f°. 29 verso-30 recto :

8. *Kenilworth*, t. I, p. 401.

j'ai dû accepter, par politique, l'honneur que m'a fait Philippe d'Espagne en me conférant sa première chevalerie. D'ailleurs, cet Ordre, la Toison d'Or, appartient proprement à la Flandre. Le comte d'Egmont, le prince d'Orange, sont fiers de le voir briller sur le cœur d'un Anglais. » Et Amy, bien qu'elle n'ait pas protesté, s'incline : « vous savez ce que vous devez faire, mylord ¹. »

Or, dans le roman de *Kenilworth*, Amy proteste : « Rappelez-vous les temps malheureux de la reine Marie, où ce même Philippe régnait avec elle sur l'Angleterre, et où des bûchers furent allumés pour les plus nobles, les plus sages et les plus saints de nos prélats ! Et vous, qu'on appelle le champion de la foi protestante, pouvez-vous vous résoudre à porter l'Ordre d'un roi tel que celui d'Espagne, d'un tyran attaché à l'église romaine ! » Leicester explique qu'il ne l'a accepté que « par politique », et que « d'ailleurs, à proprement parler, il appartient à la Flandre, etc... » Amy se soumet : « vous savez ce que vous devez faire, mylord ². »

Il est vrai que Victor Hugo a réussi admirablement à reproduire la spirituelle originalité du dialogue de sir Walter Scott, dans les rôles de Varney (qui paraissait déjà dans les scènes écrites en 1822, et à peu près tel qu'il est dans la version définitive), et de Flibbertigibbet, qui n'a été introduit qu'en 1827 ; et c'est ce trait qui devait amener la chute de la pièce en 1828 ³. Mais dans sa peinture des autres personnages, bien qu'il n'y soit pas question

1. *Amy Robsart*, acte I, sc. VII : Ms. f^o. 11 recto (intercalation). Et encore ce passage a-t-il été retranché dans le manuscrit de la Censure (Archives nationales : fonds de la Censure. F¹⁸ 597B (22)).

2. *Kenilworth*, t. I, pp. 157-8.

3. Cf. *Le Globe*, 20 février 1828 : Les auteurs « semblent avoir voulu se distinguer de leurs pâles devanciers en reproduisant avec plus d'éclat la spirituelle originalité du dialogue de sir Walter Scott. Cette intention était excellente, mais elle exigeait d'eux beaucoup de tact et de mesure. Ces deux qualités leur ont manqué... Au lieu d'un retour au naturel et à la vérité, on n'a vu dans l'étrangeté de leur diction qu'un arrogant défi porté à toutes les habitudes du public... Ces métaphores tirées de trop loin, ces locutions prétentieusement bouffonnes, plaquées au hasard, et clouées indistinctement dans chaque rôle, ont étonné d'abord, bientôt fatigué, et enfin soulevé contre elles la presque totalité de l'auditoire... »

de heurter, ou de ménager, des préjugés littéraires, il a suivi Scott moins fidèlement.

Le Leicester de Victor-Hugo, notamment, diffère beaucoup de celui de Scott.

a) Dans *Amy Robsart*, Leicester se laisse bernier par ses serviteurs : Alasco, après avoir fait semblant de prédire selon les astres pour Leicester, un « royal avenir », ajoute « ... le maître de ce château n'est point accoutumé à s'arrêter dans la carrière des grandeurs, et... quel plus glorieux hymen pourrait tenter l'orgueil d'un homme... ? D'ailleurs, le bonheur de l'Angleterre... l'intérêt de l'État... » Leicester est insensible à l'ironie : « Vieillard, arrêtez. Vous me parlez de l'avenir et cependant votre voix trouble mon âme comme celle du remords, arrêtez ¹. » Plus loin Varney conseille ironiquement à Leicester, qui se demande comment faire consentir Amy à passer pour la femme de Varney, d'alléguer des « raisons d'État ² ».

Or dans *Kenilworth*, Varney est un simple témoin, et non pas l'inspirateur, des prétextes hypocrites de Leicester :

« Vous serez témoin, Varney, que si je triomphe de mes désirs pour la retraite, ce n'est point par des vues d'ambition, c'est pour me maintenir dans le poste où je pourrai servir ma patrie au besoin... J'impose à mon cœur une cruelle tâche, j'en blesse un qui m'est plus cher que le mien ; mais le patriote doit l'emporter sur l'époux ³. »

b) *Amy Robsart* : acte II, sc. VIII (Ms. f^o 24 recto—26 recto). — Leicester est seul avec Varney, qui vient de le sauver en déclarant à la reine qu'Amy est sa femme à lui (Varney).

L'indignation de Leicester est sans bornes : son Amy déshonorée ainsi ! « Il eût mille fois mieux valu tout découvrir. » Varney a beau rappeler à Leicester l'existence de son rival, lord Sussex, stratagème qui avait vaincu les scrupules de Leicester au premier acte (sc. I, f^o 2 recto), lui peindre la vie obscure d'un gentilhomme campagnard à laquelle l'aveu de son mariage condamnerait Leicester :

1. *Amy Robsart*, acte I, sc. III (Ms. f^o. 4 verso).

2. *Amy Robsart*, acte II, sc. VIII (Ms. fo. 26 recto).

3. *Kenilworth*, t. I, pp. 172-3.

celui-ci est prêt à tout avouer à la reine. Ayant ainsi sollicité en vain l'ambition de Leicester, Varney fait appel à son amour pour Amy : il fait observer à son maître qu'en déclarant son mariage à Élisabeth au moment où elle songe peut-être à lui offrir sa main royale, Leicester ne fera que livrer sa tête à sa « toute-puissance furieuse », et non seulement sa tête à lui, mais aussi celle d'Amy. L'appel réussit immédiatement : « Amy ! mon Amy en péril ! s'écrie Leicester... Varney, c'est assez, tout ce que tu as fait est bien. »

Scott, au contraire, nous montre Leicester, à cette occasion, dans « l'atmosphère contagieuse » de la cour, « oubli(ant) tout ce que l'amour lui avait d'abord inspiré ¹ », répondant presque sans hésitation, à la reine, quand elle lui demande de garantir, sur son honneur, la véracité de son écuyer, qu'« Amy Robsart est mariée », se disant qu'« il fallait qu'il fût son favori, ou qu'il souscrivît à la ruine de sa fortune et de son honneur ². »

c) *Amy Robsart*, acte IV, sc. v et suiv. (Ms. f^o 47 verso et suiv.). Dans le parc de Kenilworth, Élisabeth, furieuse, confronte Leicester avec Amy, qui vient de lui dire qu'elle n'est pas la femme de Varney, et que « le comte de Leicester sait tout ». Élisabeth menace Leicester, qui répond fièrement qu'il ne peut être condamné que par le jugement de ses pairs. Amy, alarmée, se précipite alors aux pieds de la reine, et, pour sauver Leicester, se déclare la femme de Varney. Leicester, touché par le dévouement de sa femme, veut tout avouer mais se laisse, un peu trop facilement, couper la parole. Varney intervient et dit que « l'esprit de sa femme se dérange souvent... » Mais Élisabeth préfère croire que ce sont les rivaux de Leicester qui ont poussé Amy à le calomnier : elle ordonne qu'on emmène Amy en prison, et promet à Leicester de lui prouver son « inaltérable affection » par « la punition éclatante d'Amy Robsart ». Leicester s'efforce d'obtenir la grâce d'Amy ; mais ses efforts, comme ses tentatives de confession, sont bien inefficaces,

1. *Kenilworth*, t. II, p. 196.

2. *Ibid.*, t. II, pp. 203-4.

et on a l'impression malgré tout, qu'il laisse faire ¹. Dans la scène suivante (sc. VII), Leicester se décide à tout avouer pour sauver Amy, et il maudit Varney et ses conseils odieux.

Dans *Kenilworth*, le rôle de Leicester, dans cet épisode, bien que tout aussi inefficace, est plus honorable. D'abord Amy ne se dit pas la femme de Varney : elle se contente de dire, pour sauver Leicester, qu'il n'a jamais « eu part à une pensée qui (lui) fût funeste ² », ce qui est un mensonge moins déshonorant pour Leicester. Puis elle est emmenée comme folle et non comme coupable; et ce sont des soins, non des punitions, qui lui sont réservés. Mais surtout, Leicester est très en colère contre Amy (que Scott nous montre, d'ailleurs, comme une enfant gâtée, capricieuse, et un peu étourdie) : elle a désobéi à ses ordres exprès, et l'a exposé au ressentiment d'Élisabeth sans autre motif qu'une impatience jalouse de prendre le rang de son épouse : « J'ai donné, dit-il, à cette fille d'un obscur gentilhomme du Devonshire le plus beau nom de toute l'Angleterre; je lui ai fait partager ma fortune et mon lit. Je ne lui demande qu'un instant de patience avant de proclamer son triomphe sur mille rivales, et cette femme orgueilleuse préfère risquer de se perdre avec moi; elle préfère me précipiter au fond d'un abîme ou me forcer à des expédients qui m'avilissent à mes propres yeux, plutôt que de rester quelque temps encore dans l'obscurité où elle vit depuis sa naissance ³... » Donc Leicester se suppose le droit de laisser faire, et ne se livre pas, par conséquent, à des tentatives d'intervention inefficaces, ni surtout à des remords qui ne peuvent être que ridicules. Sa résolution, après cet incident, est plus forte qu'auparavant : « ... j'ai entendu la reine l'appeler ta femme, dit-il à Varney, personne ne l'a détrompée. Il faut qu'elle porte ce nom jusqu'à ce qu'elle soit loin de Kenilworth ⁴. »

1. Victor Hugo n'a pas été du tout satisfait de ces scènes, qui font partie de la version originale : les ratures et les ajoutés sont ici très nombreux.

2. *Kenilworth*, t. IV, p. 77.

3. *Ibid.*, t. IV, p. 89.

4. *Kenilworth*, t. IV, p. 89-90.

d) Dans le 5^e acte d'*Amy Robsart*, ce sont toujours des efforts inefficaces de la part de Leicester pour sauver sa femme ; et celle-ci subit le sort étrange de périr victime des menées d'un valet dans le château d'un mari, seigneur puissant, et qui l'aime.

Pourquoi Victor Hugo n'a-t-il pas, comme Scott, calqué le dénouement de sa pièce sur celle d'*Othello* (ce qu'il conseillait à Lebrun, d'ailleurs, de faire pour sa tragédie de *Marie Stuart*¹⁾) ? Dans *Kenilworth*, Amy décide Leicester à tout avouer à la reine. Mais Varney fait croire à son maître que sa femme lui a été infidèle avec Tressilian. Leicester, fou de rage, consent alors au meurtre d'Amy. Il découvre la vérité trop tard.

Si Victor Hugo a voulu par ces changements, comme il me paraît probable, nous rendre Leicester plus sympathique, il a fait une étrange méprise ; le Leicester de Scott, que sa propre ambition seule domine, et qui n'agit jamais contre son gré, est bien plus estimable qu'un Leicester faible et indécis qui se fait l'instrument de l'ambition de son valet.

1. Voir page 9.

CHAPITRE V

« CROMWELL » ET SHAKESPEARE

L'importance de la documentation dans *Cromwell* ne cache pas d'autres aspects de cette pièce, et de la préface, — ne nous fait pas oublier que Victor Hugo s'y montre, en même temps, préoccupé de soucis qui sont parfois incompatibles avec celui de la vérité historique. Hugo affirme, dans la préface, que la réalité de l'art n'est pas celle de la nature, que le drame doit être « un miroir de concentration » qui rende la nature plus poétique, plus saillante, que le vers est indispensable, comme « une des digues les plus puissantes contre l'irruption du commun », que « c'est surtout la poésie lyrique qui sied au drame » ; bref, il fait pressentir déjà que le drame inauguré par la préface ne sera après tout, que du mélodrame « relevé de la pompe artificielle du lyrisme ¹ ». La pièce elle-même abonde de développements lyriques ² et de combinaisons plus ou moins dramatiques ³, qui n'ont manifestement pas la simple vraisemblance pour but.

Pour cette revendication des droits de la poésie et de l'imagination dans le drame, la littérature anglaise four-

1. Nodier (Ch.). Préface du *Théâtre Choisi* de Pixérécourt, cit. Larat, *op. cit.*, p. 390.

2. Cf. la grande scène nocturne du 3^e acte, entre Cromwell et le juif Manassé (acte III, sc. xvii), dont Emile Deschamps dit : « la terreur et la poésie sont portées au plus haut degré que puisse atteindre l'art » (*Mercure de France*, 9 février 1828) ; ou la belle tirade de Milton contre l'ambition de Cromwell (acte III, sc. iv) que Hugo récita au shakespeareien Talma ; le monologue de Cromwell à la poterne du parc de Whitehall (acte IV, sc. ii), etc. Un lien de parenté très visible existe entre le Cromwell de Hugo et les héros de ses drames lyriques.

3. Cf. les nombreux quiprospos, surtout au 2^e acte (acte II, scènes xv, xvii, xxi, etc., etc.).

nissait des modèles illustres qui facilitèrent incontestablement la tâche de Hugo. Dans l'hiver de 1827-1828 justement, une troupe d'acteurs anglais charma tout Paris par ses représentations, à l'Odéon, des pièces de Shakespeare¹. Tous les jeunes romantiques² en furent profondément émus, et même ceux qui s'étaient déjà distingués par leur ferveur shakespearienne eurent la révélation d'un Shakespeare nouveau³.

Victor Hugo, nous l'avons vu, avait déjà en 1822 commencé à lire Shakespeare, dans la traduction de Letourneur, sans pourtant l'apprécier véritablement. Dans une note écrite beaucoup plus tard, et publiée par Paul Meurice dans *Choses Vues* (nouvelle série, 1900), bien qu'elle fasse vraisemblablement partie du très important reliquat, inédit et inaccessible, de *William Shakespeare* (1863), Hugo rappelle que ce fut Nodier qui lui révéla pour la première fois les beautés de Shakespeare, à Reims, en mai 1825, pendant le sacre de Charles X, en lui traduisant le *Roi Jean*⁴. Le souvenir de son amitié pour Nodier a peut-être poussé Hugo à exagérer l'importance de cette «révélation»⁵; mais il est significatif que la première allusion élogieuse que Victor Hugo ait faite aux œuvres de Shakespeare se trouve dans le récit du Voyage aux Alpes qu'il entreprit

1. V. Borgerhoff. *Le théâtre anglais à Paris sous la Restauration*, Paris, 1942.

2. Non seulement, il faut le dire, les partisans du drame lyrique, mais aussi ceux du drame historique en prose (v. Baldensperger, *Etudes d'histoire littéraire*, 1910, t. II, p. 499).

3. Cf. Nodier (Ch.) cit. Borgerhoff, *op. cit.*, p. 479. Le succès de Kemble et de Miss Smithson semble bien avoir été indépendant de leur mérite : après eux, des artistes supérieurs vinrent jouer à Paris, par exemple, Kean et Macready, mais ceux-ci furent loin de susciter le même enthousiasme. Il y eut, en septembre 1827, « une électricité de compréhension universelle... un miracle de poésie, une mystérieuse communication de Dieu ». (*Revue de Paris*, mai 1836; article de Y. Y. sur *Les théâtres italiens et français à Londres*).

4. *Choses vues*, nouvelle série, 1900, p. 2 et suiv.

5. Il est certain, au moins, qu'il n'a pas raison lorsqu'il dit : « Ce nom (de Shakespeare), personne alors ne le prononçait tout à fait s'rieusement. La raillerie de Voltaire faisait loi » : v. A. Lacroix : *Histoire de l'influence de Shakespeare sur le théâtre français*, Bruxelles, 1836, et Stendhal : *Correspondance* (lettre à M. Stritch, 11 novembre 1822, etc.). Dans le même but Hugo exagère l'ignorance de Shakespeare où il était en 1823 lorsqu'il dit : « Je le connaissais comme tout le monde, pour n'en avoir rien lu, et pour en rire » (*Choses vues*, nouvelle série, p. 2).

en l'été de 1825 dans la compagnie de Charles Nodier : le Mont Blanc « projet(ant) son image menaçante jusque dans l'eau paisible du Lac Vert » lui rappela, dit-il, « ces grandes créations du vieux Shakespeare, où toujours domine une haute et sombre figure qui, dans un coin du drame, se reflète dans une âme limpide, transparente et pure ; œuvres complètes comme la nature, où il y a toujours une Ophélie pour Hamlet, une Desdemona pour Othello ¹... »

En octobre 1826, lorsqu'il écrivait la préface des *Odes et Ballades*, Victor Hugo n'était pas encore l'enthousiaste shakespearien que la révélation de Reims aurait, selon lui, produit. Nous avons vu (p. 20) que, dans cette préface, il opposait à la « dignité » de la tragédie classique les « latitudes » du roman, non du drame. Non moins significative est l'opinion, qu'il exprime dans la même préface, que « de tous les livres qui circulent entre les mains des hommes, deux seuls doivent être étudiés par (le poète), Homère et la Bible. » La trinité de la Préface de *Cromwell*, — la Bible, Homère, Shakespeare — n'existe pas encore. La révélation n'a pas laissé sa trace non plus dans les quatre premiers actes de *Cromwell* — écrits, d'après le manuscrit, entre le 6 août et le 25 octobre 1826. Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup pratiqué Shakespeare pour rapprocher la vision de Cromwell enfant des prédictions des sorcières de *Macbeth* ².

Les ressemblances shakespeariennes ne deviennent importantes qu'au 5^e acte. Les ouvriers philosophes qui dressent le trône et se souviennent d'avoir construit dans les mêmes circonstances l'échafaud de Charles I^{er}, rappel-

1. *En voyage*, éd. de l'Imprimerie Nationale, p. 6. Victor Hugo raconté..., t. II, p. 245, éd. Nelson.

2. *Cromwell*, acte III, sc. XVII, et la note que Hugo ajoute à ce passage Cf. Chateaubriand, *Les Quatre Stuarts*, 1826, *Œuvres complètes*, 1861, t. X, p. 417. Villemain aussi avait indiqué les traits shakespeariens pour ainsi dire, de la vie de Cromwell ; il avait proposé une explication ingénieuse, sinon vraisemblable, de l'éclipse qu'avait subie la gloire de Shakespeare sous le Protectorat « ... se figure-t-on l'élévation sanglante de *Macbeth*, et le spectre qui le poursuit, représentés devant Cromwell, ou la résistance hypocrite de César étalée sur la scène, tandis que le Protecteur hésitait à prendre la couronne ? » *Histoire de Cromwell*, t. II, pp. 364-5.

lent les fossoyeurs de *Hamlet*. Un des ouvriers souligne la ressemblance en disant :

... A ces heures funèbres,
Si quelqu'un nous eût vus, cachés dans les ténèbres,
Construire un échafaud aux lueurs des flambeaux
Comme des fossoyeurs qui creusent des tombeaux...

(acte V, sc. 1).

L'imitation de *Jules César* est évidente dans la scène du couronnement, où Hugo fait une si large part aux observations et aux réactions du peuple; où Milton avertit Cromwell du danger qui le menace, en disant : « Songe aux idées de Mars ! » (V, XII); et où Cromwell refuse la couronne en disant :

Milords. messieurs, anglais, frères qui m'écoutez
Je ne viens point ici ceindre le diadème... (*Ibid*¹).

Les conspirateurs qui ne veulent pas frapper Cromwell quand il prie (V, XII) ressemblent à Hamlet, qui laisse échapper une semblable occasion de tuer l'assassin de son père. Enfin Cromwell imite Macbeth lorsqu'il s'écrie, en voyant la couronne : « Est-ce un rêve ? Est-ce bien le bandeau que je vois ? »

Or le 5^e acte de *Cromwell*, bien qu'il fût commencé, d'après le manuscrit, le 28 octobre 1826, ne fut terminé que vers la fin de septembre 1827³, c'est-à-dire un mois après le commencement des représentations anglaises à l'Odéon. Signalons aussi une différence significative entre le manuscrit d'*Amy Robsart* et la copie de la pièce envoyée à la Censure: dans le manuscrit, Flibbertigibbet dit à Amy, au 4^e acte (sc. III), dans une des intercalations de 1827, — « Je suis là devant vous... comme l'urne à laquelle Hamlet adresse ses terribles soliloques... » (f^o. 44 verso) : dans la copie de la Censure, il dit : « ... comme la tête sans cer-

1. Cf. le discours célèbre de Marc Antoine :

Friends, Romans, countrymen, lend me your ears;
I come to bury Caesar, not to praise him...

2. Cf. « Is this a dagger which I see before me?.. » (*Macbeth*, acte II, scène 1).

3. Acte V, sc. XII porte la date « 7 août 1827 ». La préface fut commencée le 30 septembre 1827, et les notes, le 28 octobre 1827.

velle ¹... » Le changement a été fait entre le 1^{er} septembre 1827, date à laquelle *Amy Robsart* fut lue à l'Odéon, et le 10 octobre, 1827, date à laquelle la copie de la pièce fut remise à la Censure. Il est donc possible, sinon probable, que l'initiation shakespearienne de Victor Hugo ne date que de septembre 1827. Pour être ainsi un peu plus récente que Hugo ne semble vouloir l'avouer, l'initiation n'en a pas été moins profonde. « Ces admirables drames, admirablement joués, dit le Témoin, remuèrent profondément M. Victor Hugo, qui écrivait, dans ce moment, la préface de *Cromwell* ; il l'emplit de son enthousiasme pour « ce dieu du théâtre en qui semblent réunis comme dans une trinité, les trois grands génies caractéristiques de notre scène, Corneille, Molière, Beaumarchais ² ».

En effet, bien qu'elle ne fasse que résumer des idées que Hugo a déjà émises, et dans la formation desquelles, par conséquent, Shakespeare n'a été pour rien ³, et bien que la plupart des allusions à l'œuvre shakespearienne qui s'y trouvent, aient été intercalées ou surajoutées, dans le manuscrit, peut-être à l'instigation d'un ami ⁴, la préface de *Cromwell* témoigne néanmoins d'un enthousiasme sincère pour les drames de Shakespeare, et c'est à juste titre que Haines la considère comme une étape glorieuse et tout aussi importante que celle représentée par le célèbre *Essai* de Guizot, dans l'histoire du culte de Shakespeare en France ⁵.

1. Sur la copie de la Censure, Victor Hugo a biffé « l'urne à laquelle » et ajouté, d'abord, en marge, « le crâne d'Yorick, auquel » : puis il a biffé ces mots, et ajouté la version définitive.

2. *Victor Hugo raconté...* éd. Nelson, t. II, p. 227.

3. Nous avons déjà essayé de montrer que c'est Walter Scott qui a accoutumé Hugo au mélange du sublime et du grotesque, et qui en inspirant à Victor Hugo le désir de faire revivre le passé, l'a poussé à réclamer l'abolition des unités classiques. Souriau, dans son édition de la Préface, montre à quel point les idées de la Préface sont contenues dans l'œuvre antérieure de Hugo.

4. Souriau dit Sainte-Beuve, Schenck, Charles Nodier. Sur cette question, voir Schenck (Eunice, M.) *La part de Charles Nodier dans la formation des idées romantiques de Victor Hugo jusqu'à la Préface de Cromwell*. (1914, Brynmawr College Monographs, n° 16).

5. Haines (C. M.) *Shakespeare in France, criticism, Voltaire to Hugo*. London-1925. Personne, selon Haines, en France avant Hugo, n'avait appelé Shakespeare « la sommité poétique des temps modernes » ; personne, sauf Guizot, n'avait si bien adopté, à l'égard de Shakespeare, « la grande et féconde critique des beautés. » (v. op. cit. pp. 133 et suiv.).

CHAPITRE VI

1819-1827. ANGLOPHILIE POLITIQUE

Dès le début de sa carrière le futur chef du Romantisme français s'intéressait trop vivement à la politique pour s'en tenir, en ce qui concernait une puissance de premier rang comme l'Angleterre, à une sympathie littéraire.

En 1820, le parti politique dont Hugo professait les principes, celui des ultra-royalistes, considérait les Anglais, en tant que vainqueurs de Waterloo, avec une certaine bienveillance. Victor Hugo le dit lui-même, lorsqu'il parle, un demi-siècle plus tard, du faste étalé par le duc de Northumberland, ambassadeur d'Angleterre, à Reims, en 1825, à l'occasion du sacre de Charles X. « Les Anglais, à cette époque, avaient en France toute la popularité qu'on peut avoir en dehors du peuple. Certains salons les aimaient à cause de Waterloo, dont on était encore assez près, et c'était une recommandation dans le monde ultra que d'anglaiser la langue française¹. » Cette espèce d'anglomanie n'était pas sans réserves. Les ultras s'inquiétaient vivement de l'intérêt que suscitait en France, vers les années 1817-1819, l'histoire des révolutions anglaises du ^{xvii}e siècle.

« Il est impossible de ne pas remarquer, dit un rédacteur du *Conservateur* (politique) en 1819, avec quel soin on s'occupe aujourd'hui de la révolution d'Angleterre, cette

1. *Choses Vues*, nouvelle série. Paris, 1900, p. 3. Victor Hugo a-t-il pleinement raison ? Cf. Scott en 1816 : « Avec quelques exceptions, je ne crois pas que les Anglais soient détestés même par les militaires et les impérialistes autant qu'ils le sont par la noblesse et les royalistes purs. » (*Les lettres de Paul*, citées par Elkington : *Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration*. Paris, 1928, p. 43.

révolution de 1688 qui suivit la mort du Roi, la république et la restauration, et qui précipita Jacques II et la maison des Stuart du trône d'Angleterre. Il a paru une foule d'ouvrages et de pamphlets sur cette époque. Quand on a surmonté l'impression de dégoût qu'ils excitent presque tous, on voit, en les lisant, qu'ils viennent, pour la plupart, de ces hommes qui voudraient que la France suivît l'exemple de l'Angleterre, et qui rêvent le renversement de la dynastie régnante¹. » Les agitations des radicaux anglais, qui préoccupaient fort le gouvernement anglais, à cette époque, ajoutaient à ces inquiétudes; « ...ces mêmes événements, dit le *Conservateur* (après avoir parlé des insurrections radicales anglaises de 1819), achèveront peut-être de renverser les têtes de tous les hommes qui rêvent ici la république et le despotisme² ». L'Angleterre était décidément, aux yeux des ultras, un voisin incommode.

Les rares allusions à l'Angleterre contemporaine contenues dans le *Conservateur Littéraire*, (décembre 1819-mars 1821) expriment plutôt les inquiétudes des ultras que leur anglophilie. Il est vrai qu'il y est professé une grande admiration pour la « modération », la « dignité calme » des « graves orateurs d'Angleterre³ », et que, dans un petit conte d'Abel Hugo, intitulé *El Viejo*, un milord anglais joue un rôle sympathique comme ami de l'indépendance de l'Espagne⁴. Mais à côté de ces louanges banales se trouvent des sarcasmes à propos des radicaux anglais⁵ (dont Hugo prétend avoir lu les discours), et à propos de certain historien de Cromwell⁶. Non moins significatif est

1. *Le Conservateur*, t. V (14 octobre 1819), article de Genoude.

2. *Ibid.*, t. IV, 24 septembre 1819.

3. *Cons. Litt.*, t. III, 22^e livr., article signé V., sur un *Projet de la proposition d'accusation contre M. le duc Decazes* par Clausel de Coussergues.

4. *Ibid.*, t. III, 22^e livr. Cf. pourtant les deux milords qui, dans la première version de *Bug-Jargal* (*Cons. Litt.*, t. II), « nus jusqu'ici comme des païens, se donnaient sur les os de grands coups de poing », pour obtenir Rask, le chien du capitaine Delmar.

5. *Ibid.*, t. II, 45^e livr. (*Variétés*) : t. II, 48^e livr. article signé V. sur les cours de poésie latine de Tissot.

6. Dans un article sur une satire anonyme intitulée *Budget de la Littérature pour l'an 1819* F. demande ironiquement : « Voulez-vous savoir maintenant

le premier *Bug-Jargal* (*Cons. Litt.* t. II). Ce conte, qui a comme personnage principal, le nègre généreux, si cher au XVIII^e siècle¹, manque totalement d'actualité et montre une indifférence complète à l'égard des efforts de ces philanthropes anglais qui réclamaient alors l'abolition de la traite des noirs².

Victor Hugo ne tarda pas à se libérer de ses préjugés ultra-royalistes, ou plutôt à se rapprocher, avec tous ses amis monarchistes et catholiques, des romantiques libéraux³. Mais cette évolution vers le libéralisme ne diminuait en rien la sympathie de l'ultra-royaliste pour l'Angleterre ; car, à cette époque, les libéraux français commençaient à oublier leur ressentiment contre les vainqueurs de Waterloo⁴, et ne s'enfermaient plus dans un nationalisme farouche et hostile aux importations littéraires⁵.

quel est le régénérateur de la prose française, le coryphée des écrivains modernes ? Lisez :

Un jeune auteur, son *Cromwell* à la main,
Cultive avec succès et défend ce terrain.

(*Cons. Litt.*, t. II, 43^e livr.)

Le passage suivant renferme-t-il une allusion au même sujet : « Les historiens qui n'écrivent que pour briller veulent voir partout des crimes et du génie ; il leur faut les géants, mais leurs géants sont comme les girafes, grands par devant et petits par derrière. » ? (*Ibid.*, t. I, 9^e livr., mars 1820, art. signé B. sur *Les Réflexions morales et politiques sur les avantages de la Monarchie*, par M^{me} C. de M...).

1. V. Etienne (Servais). *Les Sources de Bug-Jargal*... Liège, 1923.

2. Plus tard, Villemain reprochera à Hugo d'avoir mis dans *Bug-Jargal* (2^e version) un négrophile hypocrite, « dans un moment où la traite se continue avec autant de cruauté qu'aujourd'hui » (Lettre de Villemain à Victor Hugo, 5 février 1826, citée par G. Simon, *Revue Mondiale*, mai 1923).

Cf. l'attitude des libéraux français, tels que M^{me} de Staël et sa fille, qui s'intéressaient si vivement aux efforts de Wilberforce et de ses amis, et essayaient de propager leurs idées en France.

3. V. Marsan, J. *La Bataille romantique*, pp. 163 et suiv.

4. L'avènement de Canning, et la politique libérale de celui-ci, les avaient réconciliés à l'Angleterre. D'ailleurs ils trouvaient outre-Manche les modèles des institutions parlementaires qu'ils revendiquaient pour la France, et ils considéraient le voyage en Angleterre comme une partie indispensable de l'éducation d'un homme politique. Cf. l'exemple de Duvergier de Hauranne, qui accompagna Sir Robert Wilson pendant sa campagne électorale à Southwark, en 1826. (V. Delecluze, *Op. cit.*, p. 326. et cf. Elkington, *op. cit.*, p. 124 et suiv.).

5. Dans le *Globe libéral*, fondé en 1824, le libéralisme s'étend à la littérature, malgré la résolution du fondateur, Dubois, de ne pas applaudir à « ces écoles de germanisme et d'anglicisme qui menacent jusqu'à la langue de Racine et de Voltaire... » (*Cit.* Marsan, p. 167.) « A partir de 1824, le seul

Par conséquent, les poèmes où s'exprime le napoléonisme de Hugo, à cette époque, sont moins anglophobes qu'on ne l'aurait attendu. Sans doute n'est-il pas étonnant, puisque le but du poète est de venger l'insulte de l'ambassadeur autrichien, que dans l'*Ode à la Colonne* son indignation soit dirigée contre l'« aigle à double tête » : mais même dans *Lui*¹, où il ne s'agit plus de la gloire de Napoléon, mais de sa captivité, l'Angleterre est à peine mise en cause : une brève allusion, en passant, aux « geôliers vils » de l'Empereur forme un contraste assez remarquable avec la violente diatribe que Hugo avait rédigée un an plus tôt contre l'Autriche, qui avait pourtant fait moins de mal à son héros. Le rôle joué par l'Angleterre dans la victoire de Navarin lui a, évidemment, fait oublier un peu Waterloo².

C'est à ces tendances libérales qu'il faudrait attribuer, aussi, la ferveur un peu inattendue de l'article que Victor Hugo publia, dans la *Muse Française*, au mois de juin 1824 sur la mort de Byron. Il y place Byron à côté de l'idole de sa jeunesse, en ajoutant, il est vrai, que Chateaubriand est supérieur au poète anglais « autant par sa propre élévation que par la hauteur de sa morale ».

S'il reproche à Byron, considéré comme poète, de « négliger absolument l'ordonnance de ses poèmes », de « pouss(er) trop loin le lyrique dédain des transitions », et de jeter sur ses descriptions physiques des clartés trop « fantastiques » et des teintes trop « vaporeuses », sur le chapitre de la religion et de la morale, il est singulièrement indulgent. L'impiété de Byron n'est qu'un aspect, le « côté

organe vraiment intéressant à consulter sur la question de renaissance dramatique » (Des Granges, C. M. *La Presse littéraire sous la Restauration*, Paris, 1907, p. 334), le *Globe* défendra Shakespeare (Cf. les articles d'E. D. (Ernest Desclozeaux) dans le *Globe*, novembre 1824-octobre 1826), — Shakespeare que les libéraux français avaient fait siffler à la Porte-Saint-Martin, en 1822, comme « aide de camp du duc de Wellington » ! (Stendhal : *Racine et Shakespeare*, II^e partie, Lettre VIII), — et fera, en 1827, plus qu'aucun autre journal pour assurer le succès des représentations anglaises de l'Odéon. (Cf. les extraits des comptes rendus de Charles Magnin donnés par Borgerhoff, *op. cit.*, *passim*.)

1. *Les Orientales* XL, décembre 1828.

2. Cf. *Les Orientales*, *Navarin*, 23 novembre 1827, où l'Autriche est flétrie comme la puissance réactionnaire par excellence, l'alliée de la Turquie contre la Grèce.

sombre », du spiritualisme qui doit caractériser la littérature d'une société qui a beaucoup souffert. Il n'y a donc pas d'incompatibilité entre Byron et Chateaubriand : l'un représente « (les) premiers besoins de la société ranimée », l'autre, « les dernières convulsions de la société expirante ».

L'article répondait, comme l'a montré Estève ¹, aux sarcasmes d'Auger à propos des schismes de la nouvelle école, et constituait une avance nette à l'aile gauche, libérale et sceptique, du romantisme.

De même, il y a dans *Cromwell* des traits qu'il serait difficile d'expliquer sans cette évolution de Victor Hugo vers le libéralisme.

Le sujet avait de quoi plaire même à un ultra. Cette époque de l'histoire d'Angleterre où les croyances religieuses avaient joué un rôle prépondérant, et que la France du XVIII^e siècle avait pour cette raison déconsidérée ², devait intéresser beaucoup un disciple de Chateaubriand. En outre, il y avait des ressemblances frappantes entre la révolution anglaise de 1640 et la révolution française de 1789 ³; et l'on pouvait d'une part pleurer la mort de Louis XVI en s'attendrissant sur « le juste » assassiné à Londres en 1639, et d'autre part, dénigrer le despotisme de Napoléon, en insistant, avec Villemain, sur les résistances parlementaires et juridiques que le despotisme de Cromwell avait provoquées, ou en s'attardant avec Guizot, sur les petites et les bouffonneries de la vie privée du grand soldat puritain. En effet Chateaubriand, qui avait, en 1797, signalé l'exécution de Charles I^{er} comme « une des scènes les plus mémorables de l'histoire », et affirmé que « si Charles n'avait pas été décapité à Londres, Louis n'eût vraisemblablement pas été guillotiné à Paris ⁴ », publiait en 1826 un essai intitulé *Les Quatre Stuarts* ⁵, où

1. *Byron et le romantisme français*, Paris, 1907, pp. 132 et suiv., 300.

2. Remusat, *L'Angleterre au XVIII^e siècle*. Paris, 1856, t. I, p. 17, et Chastes, (Ph.) *Olivier Cromwell, sa vie privée, ses discours publics, sa correspondance particulière, précédés d'un examen historique des biographes et historiens d'Olivier Cromwell*. Paris, 1847. Préface pp. xx et suiv.

3. Cf. la citation de Villemain, ici p. 23.

4. *Œuvres Complètes*. Garnier, t. I, 1861, *Essai sur les Révolutions*, p. 327.

5. *Œuvres Complètes*, t. XXII, publiées en 1826 chez Ladvocat.

il insistait, dans son portrait de Cromwell, sur les mêmes traits bouffons que Guizot avait signalés.

Mais où Hugo se montre décidément peu ultra, c'est en nous présentant Cromwell, non pas au moment du supplice de Charles I^{er}, mais à l'apogée de sa puissance, au moment où il triomphe définitivement de ses ennemis, et va monter sur le trône d'Angleterre; c'est surtout, — car il se peut qu'il ne faille voir dans le trait que nous venons d'indiquer, comme l'ont montré Siché et M^{lle} Tournier, que l'influence du *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny ¹, — en nous présentant un Cromwell qui n'est, à tout prendre, nullement méprisable ni haïssable.

Dans les trois premiers actes, il est vrai, nous voyons un Cromwell uniformément ridicule et mesquin : il se préoccupe exclusivement des complots des Cavaliers et du projet de se faire roi, au point de se désintéresser complètement des importantes affaires d'État qui réclament son attention (acte II, sc. v) ; il est accablé de remords dès qu'il pense à la part qu'il a prise dans l'exécution de Charles I^{er} ², il s'humilie devant le fanatique arrogant Carr, et affecte un zèle religieux qu'il est loin de sentir ³ ; il se plaît à interroger longuement son chapelain sur des futilités ⁴, et à résoudre les difficultés puériles des rangers ⁵, etc, etc. Son amour pour sa fille Frances est le seul sentiment naturel qu'il éprouve ⁶. Mais, à ce bouffon indigne, se substitue brusquement au 4^e acte un être pour qui Hugo n'a évidemment que de l'admiration et de la sympathie. Non seulement Cromwell triomphe de ses ennemis, qui ne sont pas tous méprisables, mais il s'humanise. Il est assez philosophe pour envier le sort d'un humble bouffon (acte IV,

1. V. L. Siché : *Le Cénacle de Joseph Delorme*, Paris, 1914, t. I, pp. 91 et suiv., et G. Tournier, art. cit., *Revue Litt. Comp.*, janvier 1927. On trouve dans le manuscrit de *Cromwell* (fo. 231 verso) l'indication suivante : « Thurloë, le père Joseph de Cromwell. »

2. Acte II, sc. x ; acte II, sc. xv ; acte III, sc. v, etc.

3. Acte II, sc. x, etc.

4. Acte II, sc. xv.

5. Acte III, sc. II.

6. Acte III, sc. v : Peut-être n'est-il pas sans importance que le passage où ce sentiment s'exprime est intercalé dans le Ms.

sc. II.) Il admire le courage d'Ormond ¹ ; son fils Richard le défend, ce qui nous le rend plus sympathique ². Même Ormond est contraint de rendre hommage à son audace ³. Mais surtout, c'est au 4^e acte que Cromwell répond pour la première fois au reproche d'avoir assassiné son roi. Dans les actes précédents, nous n'avons vu que ses remords : ici il se justifie :

Régicide ! toujours. C'est leur mot, leur raison,
Jetée à tout propos, mise à toute saison !
L'ai-je donc mérité, ce nom de régicide ?
Ces peuples repoussaient un illégal subside ;
Je fus sévère et pur, Charles fut imprudent.
Sa chute fut un bien, sa mort un accident.
Il avait des vertus, je les vénère. En somme,
J'ai dû frapper le roi, tout en priant pour l'homme.

(acte IV, sc. VIII).

Et Ormond n'a que des « élans du cœur », dont Hugo lui-même semble sentir le ridicule, à opposer à ce raisonnement sévère ⁴. Enfin Cromwell condamne les conjurés à la punition qu'ils ont méritée dans un discours plein de finesse et d'esprit ⁵. Dans le 5^e acte, Cromwell continue à triompher, et royalement, de ses ennemis. La grâce qu'il accorde aux conjurés ⁶ laisse une impression de générosité, qui n'est pas effacée lorsque nous apprenons que ce n'est qu'une astuce, un moyen d'augmenter son prestige auprès du peuple. Et lorsque Carr reparait sur la scène ⁷ il n'a plus sur Cromwell la supériorité qu'il avait au 2^e acte. Certes, il est dur, comme dit Milton, de haïr « cet archange mortel. »

1. Acte IV, sc. VII.

2. *Ibid.*

3. Acte IV, sc. VIII.

4. Auparavant (acte II, sc. x) il avait fallu à Cromwell l'assurance de Carr que la mort de Charles I^{er} n'était pas un crime :

Quant à la mort de Charles, où tu crois voir ton crime,
C'est le seul acte saint, vertueux, légitime,
Par qui de tes forfaits le poids soit racheté,
Et de ta vie encor c'est le meilleur côté.

Et encore ce passage ne se trouve-t-il pas dans le ms. ; il a été ajouté sur les épreuves.

5. Acte IV, sc. VIII.

6. Acte V, sc. XIII.

7. Acte V, sc. XIV.

DEUXIÈME PARTIE

1828-1851

CHAPITRE PREMIER

HUGO ET LA LITTÉRATURE ANGLAISE

Les drames composés par Hugo dans cette période contiennent des personnages et des épisodes manifestement empruntés aux romans de Scott.

Dans *Marion de Lorme* (acte III, sc. v), Didier et Marion pénètrent chez le marquis de Nangis déguisés en comédiens : c'est de la même façon que, dans le roman de *Kenilworth*, Wayland Smith parvient à introduire Amy Robsart dans le château de Kenilworth pendant les fêtes données par Leicester à la reine Élisabeth ¹.

Dans *Hernani* (acte III, sc. II), l'arrivée de Hernani, déguisé en pèlerin, chez Don Ruy Gomez, rappelle le retour de Wilfred d'Ivanhoë, déguisé de la même façon, chez Cedric le Saxon ². Il y a aussi une réminiscence de *Kenilworth* au 5^e acte, sc. III, où Dona Sol admire la Toison d'Or d'Hernani ³.

Dans *Lucrèce Borgia* (2^e journée, 1^{re} partie, sc. I), le duc Alphonse place Rustighello derrière la porte de sa chambre, lorsqu'il y fait venir Gennaro : Louis XI, dans *Quentin Durward* prend les mêmes précautions, et fait assister Quentin, armé et invisible, à l'entre-

1. *Kenilworth*, trad. française, Paris, 1821, t. III, chap. VI-VIII.

2. *Ivanhoë*, trad. française, Paris, 1828, t. I, chap. IV et suiv.

3. Cf. *Kenilworth*, t. I, chap. VII.

vue qu'il donne à l'ambassadeur du duc de Bourgogne ¹.

Marie Tudor n'est qu'un décalque de *Kenilworth* ². La reine Marie que l'histoire nous montre entièrement dominée par le fanatisme religieux, est cependant, dans la pièce de Hugo, une amoureuse aussi jalouse, aussi féroce que l'Élisabeth de *Kenilworth*. Le favori, Fabiani, est un ambitieux infidèle et lâche, comme Leicester; Fabiani a réussi à inspirer à une jeune fille tendre et innocente, Jane Talbot, une passion semblable à celle qu'éprouve Amy Robsart ³ pour Leicester, et, comme Leicester, Fabiani s'efforce de cacher cette liaison obscure afin de conserver l'affection flatteuse et profitable de la reine; mais Fabiani a deux rivaux, Simon Renard, l'ambassadeur espagnol, qui joue, auprès de Fabiani le même rôle que Surrey, auprès de Leicester, et un ouvrier ciseleur, Gilbert, autre Tressilian, qui hait le séducteur de sa fiancée.

Le point culminant du drame de Hugo, comme du roman de Scott, est la confrontation du favori avec la femme séduite, en présence de la reine ⁴.

Dans *Les Burgraves*, Guanhumara ressemble beaucoup à Ulrique, la sorcière saxonne d'*Ivanhoë* ⁵.

Enfin dans plusieurs des drames de Hugo figure un personnage mystérieux que Scott aussi aime à introduire dans ses romans. Ce personnage occupe une position inférieure; et personne ne le connaît. Mais lui connaît tout le monde; il a la considération des riches et des puissants; et c'est lui qui tient et fait mouvoir dans l'ombre tous les

1. *Quentin Durward*, trad. française, Paris, 1823, in-12, t. II pp. 91 et suiv.

2. La pièce de Dumas sur l'affaire de Christine de Suède et de Monaldeschi (*Stockholme, Fontainebleau et Rome*, à l'Odéon, le 30 mai 1830) que l'on considère généralement comme le modèle sur lequel a été calquée *Marie Tudor* doit autant que *Marie Tudor* à *Kenilworth*; et l'on s'étonne que Granier de Cassagnac ne l'ait pas signalé dans son fameux article (*Débats*, 1^{er} nov. 1833), sur les plagats de Dumas.

3. Comme Amy, Jane est « amoureuse de parures et de beaux dehors, qui se laisse éblouir par la belle mine d'un grand seigneur », *Marie Tudor* journée II, sc. iv.

4. *Marie Tudor*, journée II, scène vii : *Kenilworth*, t. IV, pp. 76 et suiv.

5. Voir l'article de Paul Berret sur Guanhumara dans le *Bulletin de l'Université de Lille*, avril 1902.

fil de l'action. Dans *Lucrèce Borgia* il s'appelle Gubetta dans *Marie Tudor*, le juif hollandais ; dans *Angelo*, Homodei. Dans *Quentin Durward*, il se nomme Hayraddin, — « personnage singulier dont l'auteur aurait peut-être pu tirer encore plus de parti », disait Hugo, en 1823, dans la *Muse Française*, — dans *Peveril du Pic*, Ganlesse ; dans *Ivanhoë*, Isaac ; etc., etc.

Néanmoins, Hugo ne se réclame plus de Scott. Il n'est pas question du romancier écossais dans la lettre qu'il écrit à son éditeur, Gosselin, à propos de *Notre-Dame de Paris*, dans laquelle il distingue nettement entre la partie historique qui n'est qu'épisodique et la partie purement romanesque du roman, et montre combien celle-ci est plus importante que celle-là, en d'autres termes combien l'imagination prime l'érudition dans son ouvrage : « C'est une peinture de Paris au x^ve siècle et du x^ve à propos de Paris. Louis XI y figure dans un chapitre. C'est lui qui détermine le dénouement. Le livre n'a aucune prétention historique, si ce n'est de peindre peut-être avec quelque science et quelque conscience, mais uniquement par aperçus et par échappées, l'état des mœurs, des croyances, des lois, des arts, de la civilisation enfin, au x^ve siècle. Au reste, ce n'est pas là ce qui importe dans le livre. S'il a un mérite, c'est d'être œuvre d'imagination, de caprice et de fantaisie ¹. »

Le nom de Scott ne se trouve pas non plus dans la préface (datée mai 1833) d'une nouvelle édition de *Han d'Islande* qui paraît en 1833, — ce qui est encore plus significatif vu le caractère éminemment scottien de ce roman : Victor Hugo définit *Han d'Islande* en 1833, comme « un roman fantastique », représentant assez bien « l'époque de la vie à laquelle il a été écrit, et l'état particulier de l'âme, de l'imagination et du cœur dans l'adolescence, quand on est amoureux de son premier amour, quand on convertit en obstacles grandioses et poétiques les empêchements bourgeois de la vie, quand on a la tête pleine de fantaisies hé-

1. *Victor Hugo raconté...*, éd. Nelson, t. II, p. 363. Hugo dira plus tard, à propos de *L'Homme qui rit*, « Je n'ai jamais fait de drame ni de roman historique... » (*Correspondance*, lettre à Lacroix, déc. 1868).

roïques qui vous grandissent à vos propres yeux..., quand on a lu Ducray-Duminil à onze ans, Auguste Lafontaine à treize, Shakespeare à seize, échelle étrange et rapide qui vous fait passer brusquement dans vos affections littéraires, du niais au sentimental et du sentimental au sublime. »

Enfin, lorsque, en 1834, Victor Hugo réimprime dans *Littérature et Philosophie mêlées* l'article de 1823, sur *Quentin Durward*, il y fait un changement important. Dans l'article de 1823, il avait fait à Walter Scott un vague reproche : « ... Voilà le genre dont sir Walter Scott a déjà donné tant d'excellents modèles : il n'a peut-être pas encore accepté franchement toutes les conditions de cette création ; mais s'il n'a pas jusqu'ici toujours atteint le but, il a du moins frayé le chemin. » Ce reproche, venant immédiatement après la définition du roman dramatique, semblait vouloir dire que Scott avait quelques-uns des défauts du romancier narrateur ou du romancier épistolaire, que ses personnages ne se peignaient pas toujours par eux-mêmes, qu'il ne donnait pas toujours place au « dialogue naturel », à « l'action véritable », etc.¹. En 1834, Victor Hugo précise, et, à mon avis, change totalement le sens de sa critique : « Après le roman pittoresque, mais prosaïque de Walter Scott, il restera un autre roman à créer, plus beau et plus complet encore selon nous. C'est le roman à la fois drame et épopée, pittoresque et poétique, réel mais idéal, vrai mais grand, qui enchâssera Walter Scott dans Homère². » Victor Hugo ne se plaint donc plus que le roman de Scott ne soit pas assez dramatique, pittoresque, réel et vrai, mais qu'il ne soit pas assez épique, poétique, idéal et grand³.

1. Certes, lorsqu'on compare *Bug-Jargal* (écrit en 1825) et *Han d'Islande* (écrit en 1821-2) l'on découvre un renchérissement de l'élément dramatique et pittoresque. *Bug-Jargal* est beaucoup moins personnel, beaucoup moins lyrique, que *Han d'Islande*, qui est, en effet, l'œuvre d'un jeune homme amoureux et poète.

2. *Littérature et Philosophie mêlées*, pp. 251-2. Ce passage est entièrement nouveau. Cf. le passage de l'article de 1823 (remanié un peu en 1834) cité p. 17 à propos des « romans épiques de Scott ».

3. Il est significatif aussi qu'en 1834 Victor Hugo a le sentiment de remplir « un devoir de conscience » en plaçant Walter Scott très haut parmi les romanciers. *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 252.

A cette époque, Hugo se croit, évidemment, beaucoup plus près de Shakespeare que de Scott.

HUGO ET SHAKESPEARE

Il est vrai que les pièces de Hugo ressemblent d'une façon générale à celles de Shakespeare par l'abondance de « ces échappées rapides vers la nature, ces élans de l'âme au-dessus de la situation, ces ouvertures de la poésie à travers le drame ¹ » qui s'y trouvent. Hugo se souvient vaguement des monologues de Hamlet lorsqu'il écrit les 3^e, 4^e et 5^e scènes du 5^e acte de *Marion de Lorme* (les sombres réflexions de Didier). Les ouvriers qui sont en train de démolir le mur du donjon de Beaugency afin de permettre à Richelieu d'assister à l'exécution de Didier et de Saverny (*Marion de Lorme*, acte V, sc. 1) rappellent les fossoyeurs de *Hamlet*. L'Angély imite le fou de Lear (que Hugo avait eu la hardiesse de louer dans la *Préface de Cromwell*), lorsqu'il dit au Roi ses vérités (*Marion de Lorme*, acte IV, sc. VIII)². Les duos amoureux de *Hernani* et de *Dona Sol*, au 5^e acte, sc. III, ressemblent un peu à ceux de *Roméo* et de *Juliette*.

Un épisode qui se trouve dans deux des pièces de Hugo, le passage, au fond de la scène, d'une figure sombre et hautaine, qui vient troubler le bonheur du jeune héros, — dans *Hernani*, Don Ruy Gomez (acte V, sc. 1), dans *Les Burgraves*, Guanhumara (acte II, sc. III), — est peut-être une réminiscence du passage du spectre dans *Hamlet*. Comme le spectre, Don Ruy et Guanhumara viennent rappeler aux jeunes héros un serment qu'ils ont juré.

Lucrèce Borgia, et Tisbé (dans *Angelo*), malheureuses victimes de la tyrannie et cruauté d'un homme, qu'elles

1. Charles Magnin, cit. Simon, notes de *Hernani*, éd. Imp. Nat.

2. « Le propre d'un fou de cour, écrit Hugo en 1839, à l'acteur Provost, qui joue le rôle de L'Angély dans une reprise de *Marion de Lorme*, c'est de dire çà et là des choses étranges et folles par l'expression, vraies et sages par la pensée. » *Correspondance de Victor Hugo*, lettre du 2 nov. 1839.

pardonnent cependant ¹, ont un certain air de parenté avec Desdemona ².

La scène qui termine la première partie du premier acte de *Lucrèce Borgia*, — celle où les amis de Gennaro, ayant reconnu Mme Lucrèce sous son masque, lui jettent ses crimes à la face et font ainsi surgir, en quelque sorte, un à un les fantômes de ses victimes, — ressemble, comme le montre Biré ³, à cette scène de *Richard III*, (acte V, sc. III) où la veille de Bosworth, lorsque Richard dort dans sa tente, les spectres de ceux qu'il a assassinés se dressent devant lui et, chacun à son tour, lui crient : Désespère et meurs !

En général, l'emploi habituel des moyens mélodramatiques — poisons, cadavres, cercueils, — rapproche les drames de Hugo de ceux de Shakespeare. C'était là en effet, pour quelques-uns des contemporains de Hugo, l'élément shakespearien, par excellence, de son œuvre dramatique : un feuilletoniste du *Journal des Débats*, comparant l'échec de Miss Smithson en 1833 et l'immense succès qu'elle avait connu en 1827, en donnait l'explication suivante : « Depuis elle (Miss Smithson en 1827) on est allé dix fois plus loin qu'elle... Le fantôme d'Hamlet était une grande nouveauté dans ce temps-là; il ferait rire de pitié aujourd'hui. Le cercueil de Juliette nous glaçait d'horreur; nous avons les cinq cercueils de *Lucrèce Borgia*. Roméo porte une petite fiole à ses lèvres : Lucrèce met le poison en tonneaux. Et les amours traversées de toutes ces femmes si blanches et si tremblantes, que sont-elles à côté des amours de la Tour de Nesle ? O révo-

1. Dans une variante du dénouement de *Lucrèce Borgia*, publiée dans les notes de l'édition *ne varietur* de 1882, Gennaro, après avoir frappé Lucrezia, s'en repent et tâche de la ranimer. En découvrant la poitrine de la mourante, il trouve un paquet de lettres ensanglantées, les lettres qu'il avait écrites à sa mère ! Lucrezia reprend conscience et tâche de calmer le remords de son fils par son pardon et sa bénédiction. Dans une note de l'édition de 1833, Hugo dit avoir trouvé M^{lle} George, qui jouait le rôle de Lucrezia, « touchante comme Desdemona ».

2. A propos de l'interdiction du *Roi s'amuse*, Hugo dit que le Ministère « aurait bien voulu que le public en vint à étouffer cette pièce sans l'entendre, pour un tort imaginaire, comme Othello étouffe Desdemona. » (Préface du *Roi s'amuse*.)

3. *Victor Hugo après 1830*, t. I, pp. 85-86.

lution dramatique ! en fut-il jamais de plus complète ¹ ? »

S'il y avait en Angleterre une institution à laquelle la gloire de Shakespeare était plus intimement liée qu'à aucune autre, c'était bien la Tour de Londres : aucun voyageur français ne revenait d'Angleterre sans avoir visité la Tour, et aucun ne visitait la Tour sans invoquer Shakespeare ².

Nul doute que Shakespeare n'ait beaucoup contribué à faire considérer l'Angleterre comme la vraie patrie du bourreau. Hugo, lorsqu'il veut peindre, sur la scène, les relations d'une reine sanguinaire avec son bourreau, choisit une époque de l'histoire d'Angleterre, l'époque des Tudors.

En 1835, répondant à l'objection de M^{lle} Mars, qu'il y a « trop de poison » dans ses pièces (à propos d'*Angelo*), Hugo dit : « Je n'ai pas inventé le poison, je l'emploie comme Corneille l'a employé dans *Rodogune*, comme Shakespeare l'a employé dans *Roméo et Juliette*, ce qui ne l'a pas empêché de l'employer dans *Hamlet* ³. »

En effet, le narcotique que Tisbé donne à Catarina (dans *Angelo*) et qui plonge celle-ci dans un sommeil pareil à la mort est exactement celui qu'on administra à Juliette. Dans la même pièce la scène du balcon (Journée II, sc IV), celle où Catarina, se croyant seule, parle de son amour pour Rodolfo et souhaite de l'entendre chanter, et où

1. *Journal des Débats*, 4^{er} avril 1833. Pichot (*Rev. de Paris*, février 1833) compare *Lucrèce Borgia* avec *La Duchesse de Malfy* de Webster et *Le Juif de Malte* de Marlowe.

2. En 1822, Custine écrivait : « Après avoir assez mal vu Saint-Paul j'ai encore été visiter la Tour de Londres, monument fameux dans l'Histoire d'Angleterre, et que Shakespeare a illustré par son *Richard III* (*Mémoires et Voyages*, Paris, 1830, t. II, p. 136) : et en 1836 Hennequin, après avoir décrit longuement sa visite à « cette forteresse où respire toute la férocité des annales anglaises, les plus sanglantes de l'Europe », dit « les souvenirs de Shakespeare vous envahissent, vous n'arrivez à la Tour qu'escorté des fantômes du duc de Clarence et de Richard III. » (*Voyage Philosophique en Angleterre et en Ecosse*, Paris, 1836, pp 143-156.)

3. *Victor Hugo raconté...*, éd. Nelson, t. II, p. 423. M. Baldensperger montre, que déjà, vers la fin de l'Ancien Régime, « le mélange des styles était... beaucoup moins en cause, dans les influences shakespeariennes..., que le « sombre », l'exaspération violente des impressions théâtrales au moyen des ressorts les plus terribles ». (*Etudes d'histoire littéraire*, 1910, t. II, p. 180), et qu'au commencement du xix^e siècle l'influence de Shakespeare a été plus nette sur le mélodrame que sur le drame (*ibid.*, pp. 193-4). Cf. Baldensperger, *L'Emigration française*, t. I, p. 192.

Rodolfo, qui l'a entendue, en cachette sur le balcon, lui répond en chantant, rappelle de loin une scène pareille de *Roméo et Juliette* (acte II, sc. II), celle où Juliette laisse voir, inconsciemment, à Roméo, caché sous son balcon, qu'il est aimé d'elle.

Enfin, le souvenir des sorcières de *Macbeth* est évoqué par le personnage lugubre de Guanhumara que l'on voit la nuit fréquentant les cimetières et composant des philtres avec des os de mort (*Les Burgraves*, acte I, sc. II). L'atmosphère d'horreur et d'attente angoissée que Hugo réussit admirablement à créer dans les premières scènes des *Burgraves* doit quelque chose, peut-être, à *Macbeth*¹.

Mais les ressemblances précises et indiscutables sont rares : il s'agirait peut-être plutôt de rencontres fortuites². D'autre part, il existe des différences fondamentales entre le théâtre de Hugo et celui de Shakespeare.

L'antithèse de Hugo, laquelle consiste à mêler systématiquement le beau et le laid dans le même personnage, n'a évidemment rien de shakespearien, nous montrant trop souvent un théoricien désireux de soutenir certaines idées générales, — par exemple, que l'amour (Marion), ou la paternité (Triboulet), ou la maternité (Lucrèce), rachète les plus grands défauts, — plutôt qu'un artiste soucieux uniquement de mettre en scène des créatures vivantes.

L'admirable truculence de la langue de Hugo rappelle Shakespeare : Magnin fait remarquer, cependant, que « quand sa poésie blesse, c'est par le heurté de la métaphore, rarement par le mot simple et nu. Le contraire est

1. Déjà le côté visionnaire et macabre de l'œuvre de Shakespeare fait la plus vive impression sur Hugo. Il se rappelle les vers de Hamlet à Horatio (*There are more things in heaven and earth Horatio, than are dreamt of in your philosophy*) lorsqu'il croit entendre la cloche légendaire de Winfried, près de la ruine de Velnich, en Allemagne (*Lettres du Rhin*, t. I, pp. 223-4) et encore en Espagne, lorsqu'il pense aux « visions qui sortent de la nature », aux « larmes inconnues et possibles de la nuit ». (*En Voyage*, Imp. Nat., pp. 353-4). Il croit voir rêver lady Macbeth lorsqu'il aperçoit, à Leso en Espagne, une vieille femme accroupie dans une chambre basse, au-dessous d'une vieille lampe espagnole (*ibid.*, p. 369).

2. Cf. la dette de Victor Hugo, pour *Hernani*, à Schiller. (V. Glaesener *Mercur de France*, 13 février 1930.) *Hernani*, dit Magnin, « c'est une ballade allemande élevée aux proportions de la tragédie » (*Le Globe*, 1^{er} mars 1830) ; « ... il me semble voir dans *Hernani* un double reflet de Calderon et de Goethe » (*id. ibid.*, 12 mars 1830).

arrivé au *More de Venise*. C'est qu'en effet rien ne ressemble moins au procédé de Shakespeare que celui de M. Victor Hugo ¹ ».

Une volonté de fer pèse sur les pièces de Hugo et tue trop souvent la libre fantaisie, en circonscrivant très sensiblement ces échappées lyriques qui constituent, nous l'avons vu, le principal lien de parenté de Hugo avec Shakespeare. Roméo et Juliette se demandent si c'est l'alouette ou le rossignol qui chante : Dona Sol voudrait entendre chanter « un rossignol perdu dans l'ombre et dans la mousse, ou quelque flute au loin... » ... et le cor de Don Ruy sonne dans l'ombre !

Hugo subordonne la poésie à l'action. La magnifique scène des portraits, dans *Hernani*, nous charme surtout parce que nous savons que Hernani est caché derrière l'un des portraits, et qu'à Don Carlos demandant qu'on lui livre Hernani, Don Ruy a répondu : « Vous serez satisfait. »

Cette volonté tyrannique donne aux pièces de Hugo une simplicité fondamentale qui n'est rien moins que shakespearienne. M. Baldensperger le fait observer : « Cependant, — quelques esprits plus avisés s'en rendirent compte de bonne heure, — Hugo ne faisait guère que « multiplier par elle-même la tragédie », c'est-à-dire, présenter en les répartissant sur plusieurs actes, ces crises que le classicisme concentrait et précisait ². » Hugo condamnera, lui-même, en 1863, la multiplicité de Shakespeare : « Ces actions doubles, dira-t-il, sont purement shakespeariennes. Ni Eschyle, ni Molière ne les admettraient, et nous approuverions Eschyle et Molière ³ » ; et il ajoutera : « il est aisé de voir que le théâtre contemporain a, bien ou mal, frayé sa voie propre entre l'unité grecque et l'ubiquité shakespearienne ⁴. »

Enfin, les sentiments des héros de Victor Hugo sont essentiellement modernes, tenant plutôt de Byron, que de

1. *Le Globe*, 12 mars 1830.

2. Baldensperger, *Études d'histoire littéraire*, 1910, t. II, pp. 199-200.

3. *William Shakespeare*, pp. 291-2.

4. *Ibid.*, p. 304.

Shakespeare¹, et c'est toujours le même principe d'héroïsme cornélien qui les dirige.

Hugo continue, néanmoins, à se réclamer de Shakespeare, refaisant celui-ci à son image. Lorsqu'il devient conscient de sa mission sociale, de ses responsabilités, comme dramaturge, envers le peuple², il attribue à Shakespeare une fonction sacerdotale qui apparente celui-ci, tantôt à Bossuet³, tantôt aux tragiques grecs : « Dieu manifesté au peuple, la providence expliquée à l'homme, voilà le fond un et simple de toute tragédie depuis l'*Œdipe roi* jusqu'à *Macbeth* » dit Hugo dans un article publié dans l'*Europe littéraire* du 29 mai 1833 et réimprimé dans *Littérature et Philosophie mêlées* (« *But de cette publication* », pp. 13-39). Shakespeare est le poète populaire par excellence ; et qui dit populaire dit aussi épique, car « le peuple. aime le grand... exagère même volontiers les personnages de ses légendes, et les place, par le grossissement auguste des détails, au niveau des grands hommes historiques⁴. » En effet, « Shakespeare, comme Michel-Ange, semble avoir été créé pour résoudre ce problème étrange dont le simple énoncé paraît absurde : — rester toujours dans la nature tout en en sortant quelquefois. — Shakespeare exagère les proportions, mais il maintient les rapports⁵. » C'est ainsi que Victor Hugo cite l'exemple de Shakespeare en 1833, pour justifier ses penchants épiques et pour abolir la distinction qu'il établissait en 1827, entre l'épopée et le drame⁶.

Des voyages entrepris en 1838 et 1839 aux bords du

1. Hugo semble attribuer, pourtant, le fatalisme de ses héros à Shakespeare : dans une note de l'édition originale des *Burgraves* : « M. Geffroy... imprime au personnage d'Othbert cette physionomie fatale que les poètes comme Shakespeare savent rêver. »

2. Cf. préface *Lucrèce Borgia*.

3. « ... Quand Shakespeare dit : *To die, to sleep*, Shakespeare c'est Bossuet. » (*Ibid.*).

4. *Lettres du Rhin*, t. II, p. 126-7.

5. Préface *Marie Tudor*.

6. « L'ode vit de l'idéal, l'épopée du grandiose, le drame du réel. » Préface de *Cromwell*.

Rhin, c'est-à-dire, aux sources de la légende, accentuent ces tendances et inspirent à Hugo le drame eschylien des *Burgraves*. Le Shakespeare que Victor Hugo invoque dans ses *Lettres du Rhin*, est celui des « contes de bonnes femmes » (t. II, p. 126), le créateur de Titania¹, et de Macbeth, (t. I, pp. 252-3; t. II, pp. 67, 126-7, etc.). Le poète anglais du xvi^e siècle, celui en qui Hugo voyait en 1827, « la sommité poétique des temps modernes² », en 1831, « la dernière cathédrale gothique³ », se confond maintenant avec les poètes épiques de l'antiquité. Il est déjà, à bien peu près, l'« Eschyle II » que Victor Hugo proclamera plus tard dans *William Shakespeare*⁴.

HUGO ET BYRON

L'article que Victor Hugo publiait, en 1824, dans la *Muse Française*, sur la mort de Byron, était, nous l'avons vu (v. p. 58) d'une importance plutôt politique ou philosophique que littéraire. En 1828, Hugo empruntait à Byron, pour ses *Orientales*, quelques traits insignifiants de couleur locale, signalés par Estève⁵. Mais l'objectivité des *Orientales* les rendait essentiellement différentes des poèmes orientaux de Byron⁶.

Ce n'est que vers 1830 que Victor Hugo entre tant soit peu dans la pensée de Byron. Ces pièces des *Feuilles d'Au-*

1. *Lettres du Rhin*, t. I, pp. 252-3, t. II, p. 67. Hugo tiendra à démontrer, dans *William Shakespeare*, le lien de parenté qui unit la reine Mab, ou Titania, à Prométhée.

2. Préface de *Cromwell*.

3. *Notre-Dame de Paris*, t. I, p. 290.

4. Il n'est pas sans importance de signaler que lorsque Hugo reprend à propos des *Burgraves* la fameuse trinité de la préface de *Cromwell*, il remplace le nom de Shakespeare par celui d'Eschyle : il dit dans la préface des *Burgraves* (1843), qu'il a introduit dans son drame « des patriarches comme dans la Bible, des chasseurs d'hommes comme dans Homère, des titans comme dans Eschyle ».

5. *Byron et le romantisme français*, p. 302 et suiv.

6. Cf. la critique de Hugo, en 1824 : « et l'on désirerait parfois que ce peintre si fidèle des émotions intérieures jetât sur les descriptions physiques des clartés moins fantastiques et des teintes moins vaporeuses. » (*Muse Française*, juin 1824). Hugo a vu la mosquée, non à travers les brumes du Nord, mais « épanouie au soleil (d'Espagne) ». Préface, *Orientales*.

tomne où le poète jette « un regard mélancolique » sur la « vanité des projets et des espérances... sur ce qu'il y a de triste dans le bonheur, sur cette infinité de choses douloureuses dont se composent nos années ¹ », rappellent parfois d'une façon très précise et qui trahit une lecture assez récente et assez soignée, certains poèmes de Byron ².

C'est vers cette époque, aussi, que Victor Hugo se rapproche de ces *Jeune-France* auxquels il doit en grande partie ses triomphes au théâtre, et sur qui la vie et l'œuvre byroniennes, notamment le satanisme de Don Juan, exercent une influence toute-puissante ³. Victor Hugo entreprend l'apologie de cette « généreuse jeunesse ⁴ », et, par conséquent, du dandysme byronien aussi, jusqu'à un certain point, dans deux grands articles. Dans la préface qu'il écrit pour les œuvres de Dovalle ⁵, il défend le satanisme de Byron, ainsi que la frénésie de Mathurin, comme la conséquence inévitable de la révolution littéraire, et comme répondant à « cette soif d'émotions violentes » qu'a laissée la fadeur de « la comédie en paniers et l'élégie en pleureuses ⁶ ». Dans son article sur Ymbert Galloix ⁷, Hugo prend le cas de cet angloman, — dont le grand chagrin fut de n'être pas né lord anglais, s'il faut en croire une lettre qu'il écrivit à un ami peu de temps avant sa mort et que Hugo

1. Préface; *Feuilles d'Automne*.

2. Estève, *op. cit.*, p. 307 et suiv. Et cf. Flutre (F.), *Eclaircissements sur les « Feuilles d'Automne »* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1927), et Baker (A. T.) *Notes on Byron and Hugo* (*French Quarterly*, sept. 1932). M. Baker signale notamment les emprunts importants que Hugo a faits à une des *Occasional Pieces* de Byron (celle intitulée *Fragment*) pour sa *Pente de la Réverie* (*Feuilles d'Automne*, XXIX).

3 « Il était de mode alors dans l'école romantique d'être pâle, livide, verdâtre, un peu cadavéreux, s'il était possible. Cela donnait l'air fatal, byronien, gïaour, dévoré par les passions et les remords. » (Gautier, *Th. Histoire du Romantisme*, p. 31.) Boire dans un crâne chez Graziano était alors la plus raffinée des élégances (*ibid.*, pp. 50-1) : la scène de *Lucrece Borgia* où les moines assistent, en chantant l'hymne des morts et en montrant les cercueils vides, au festin de la princesse Negroni, serait-elle un écho de cette espèce de dandysme byronien qui régnait alors en France ?

4. *Littérature et Philosophie mêlées*, pp. 375-376.

5. Publiée d'abord dans le *Mercur du XIX^e siècle*, 1830, t. XXVIII, pp. 240 et suiv., et réimprimée dans *Littérature et Philosophie mêlées*.

6. *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 309.

7. Publié d'abord dans *L'Europe littéraire*, 1833, t. IV, pp. 265 et suiv. et réimprimé dans *Littérature et Philosophie mêlées*.

cite dans son article, — comme typique et en donne une explication qui sent elle-même un peu son byronien : « il représente à nos yeux une notable portion de la génèreuse jeunesse d'à présent. Au dedans d'elle, un génie mal compris qui la dévore ; au dehors, une société mal posée qui l'étouffe ¹. »

Enfin, en 1834, lorsqu'il réimprime dans *Littérature et Philosophie mêlées* l'article qu'il publia sur Byron en 1824, Victor Hugo supprime la phrase dans laquelle il déclarait Chateaubriand supérieur à Byron ².

En même temps, tous les jeunes héros des drames de Hugo professent cette misanthropie, ce désespoir, que l'œuvre et la vie de Byron ont tant aidé à propager : Didier « funeste et maudit » hésite de mêler « (sa) brume et (sa) nuit » au jour de sa bien-aimée (*Marion de Lorme*, acte I, sc. II) ; Hernani est « une âme de malheur faite avec des ténèbres » (*Hernani*, acte III, sc. IV), « un malheureux traînant après lui l'anathème » (acte V, sc. III) ; Rodolfo vient d'une « famille fatale » (*Angelo*, acte I, sc. V), « ce Rodolfo mélancolique et violent, passionné et fatal », dit Victor Hugo dans une note ; le sombre Othert, « qu'étreint une fatale loi », parle de « l'ombre où vont ses pas » (*Burgraves*, acte I, sc. III).

Mais cet engouement de Victor Hugo pour Byron a été assez superficiel et de courte durée ; et, en fin de compte, sa dette envers le poète anglais n'est guère considérable. Nous ne saurions mieux terminer cette partie qu'en citant le jugement d'Estève : « Entre son génie et celui du poète anglais il n'y a jamais eu sympathie ni affinité. Il est venu lentement à Byron, il s'en est détaché très vite. Quelques touches de couleur dans les *Orientales*, quelques accents mélancoliques dans les *Feuilles d'Automne*, une certaine teinte de misanthropie sur les héros de ses drames, voilà

1. *Littérature et Philosophie mêlées*. pp. 375-6.

2. V. p. 37.

3. Il faut noter, pourtant, que c'est là le ton employé par Hugo dans ses *Lettres à la Fiancée*, qui datent de 1820-2. Hugo était prédisposé à la mélancolie byronienne : son père « avait facilement des idées noires, et avait la manie de la persécution, croyant toujours à des ennemis qui lui en voulaient ». Benoit-Lévy, *La Jeunesse de Victor Hugo*. Paris 1928, p. 4.

tout ce qu'il a retenu de lui. Il aurait pu aussi bien l'ignorer¹. »

HUGO ET LES LAKISTES

Les Feuilles d'Automne témoignent d'une autre influence anglaise, indirecte celle-ci, et résultant de la fervente amitié qui liait Hugo et Sainte-Beuve, à cette époque. Sainte-Beuve qui savait l'anglais et qui tenait d'origine anglaise par le côté maternel, avait rapporté d'un séjour de deux mois aux environs d'Oxford, en 1828, un goût très vif pour la poésie intime et familière des lakistes anglais, qu'Amédée Pichot avait déjà révélés en France dans son *Voyage*². Il les avait imités dans *Les Poésies de Joseph Delorme* (avril 1829) et *Les Consolations* (mars 1830), et avait beaucoup contribué à introduire dans la poésie française un élément de réalisme bourgeois et humble qui lui conquiert tout de suite des disciples même parmi les plus tapageurs des *Jeune-France*³, mais qui n'atteignit l'apogée de sa popularité que vers les années 1835-38, lorsqu'on était un peu fatigué des rodomontades et des lamentations byroniennes⁴. L'influence de Sainte-Beuve est visible, dans les *Feuilles d'Automne*, dans ces « vers sereins et paisibles... (ces) vers de la famille, du foyer domestique, de la vie privée⁵ », qui forment un contraste saisissant avec certaines autres pièces du même recueil. Mais rien n'indique une influence directe des lakistes anglais. Victor Hugo semble avouer, au contraire, son ignorance de la poésie anglaise, hormis celle de Shakespeare et de Byron, en 1833, dans son article sur Ymbert Galloix : « il me parla des poètes anglais, dit-il (parlant probablement pour lui-

1. Estève, *Byron et le romantisme français*, p. 521.

2. V. Smith, (Maxwell Austin). *L'Influence des Lakistes sur les Romantiques français*, Paris, 1920.

3. Cf. pour Th. Gautier, Marsan, *La Bataille romantique*. Deuxième série, pp. 201 et suiv.

4. V. *Revue Litt. Comp.*, 1921, p. 468, compte rendu du livre de M. A. Smith.

5. Préface *Feuilles d'Automne*.

même, bien qu'il dise que ce sont les paroles d' « un de ceux qui... ont accueilli (Galloix) dans ses premières illusions et assisté dans ses dernières angoisses »), sur lesquels je suis peu lettré, Shakespeare et Byron exceptés ¹. »

*
* *

En somme, malgré certains emprunts de détail, insignifiants et peu nombreux, à des poètes anglais ², Victor Hugo se rend bien compte que le vague et le demi-jour, qui font l'un des plus grands charmes de la poésie anglaise, ne conviennent pas à son génie essentiellement méridional : « sans méconnaître, dit-il, dans la préface des *Rayons et les Ombres* (mai 1840), la grande poésie du Nord, représentée en France même par d'admirables poètes, (l'auteur) a toujours eu un goût vif pour la forme méridionale et pré-cise. Il aime le soleil. La Bible est son livre. Virgile et Dante sont ses divins maîtres. »

1. *Litt. et Phil. mêlées*, p. 347. Ymbert Galloix connaissait les Lakistes : dans une lettre de lui, écrite aux premiers mois de 1828, et citée par Hugo, il dit : « ... J. L., avec lequel je suis très lié, me prête les poètes lakistes modernes de l'Angleterre ; ils sont ravissants... » (*Ibid.*, p. 370).

2. Ajoutons un emprunt possible à Roderick, le *Dernier des Goths*, par Southey, dans *Les Burgraves*, indiqué par la *Revue Britannique* (mars 1843) : « ... le retour de Barberousse en mendiant ressemble beaucoup au retour de Roderick... dans le poème de Southey... » (cit. Partridge, *The French Romantics' Knowledge of English literature (1820-48)*, 1924, p. 238). A. (Abel Hugo) avait publié un article sur le poème de Southey (trad. Bruguière de Sorsum) en 1821 dans le *Cons. Litt.*, (t. III, 29^e livr.).

CHAPITRE II

« MARIE TUDOR » ET L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

Depuis *Cromwell*, l'écart qui séparait Hugo déjà en 1826 des partisans du drame historique s'est élargi ¹. Hugo a appris à l'école de Shakespeare, de Goethe et de Schiller, à « prendre les libertés de la poésie à l'égard de la réalité ² ». En outre, le « révolutionnaire » de 1830 s'est rapproché du « peuple » et en est venu à concevoir le drame comme « un perpétuel enseignement (moral) pour la foule ³ ». Son dessein n'est donc plus, en 1833, ce qu'il était en 1826, la peinture de mœurs pittoresques : le but qu'il se propose maintenant est plutôt de présenter une idée abstraite, de « poser largement sur la scène, dans toute sa réalité terrible, ce formidable triangle qui apparaît si souvent dans l'histoire : une reine, un favori, un bourreau ⁴ ».

Il n'est pas difficile de savoir pourquoi Hugo a choisi l'Angleterre du xvi^e siècle pour son drame.

Les annales italiennes du xvi^e siècle, qui avaient valu à Hugo, en février 1833, le plus grand succès théâtral qu'il eût connu jusqu'alors, n'étaient égalées, en fait d'horreurs, que par celles de l'Angleterre du xvi^e siècle. Amédée Pichot, dans son article sur *Lucrèce Borgia* ⁵, lequel n'a peut-être pas été sans influence sur Hugo, avait comparé cette pièce aux drames de l'école shakespearienne,

1. Cf. Balzac. « ... Entre la préface de *Cromwell* et le drame d'*Hernani* il y a une distance énorme » (cit. Simon, notes d'*Hernani*, éd. Imp. Nat.).

2. Mot de Goethe, cité par Baldensperger (art. cité, *Revue Litt. Comp.*, janvier 1927.)

3. Préface *Marie Tudor*.

4. *Ibid.*

5. *Revue de Paris*, février 1833.

notamment à la *Duchesse de Malfy* de Webster et au *Juif de Malte* de Marlowe. Il avait fait remarquer comme un fait significatif que Webster avait été chercher les sujets de ses deux tragédies principales dans l'Italie des Borgia, et il avait essayé d'expliquer la communauté d'instinct qui liait Hugo au vieux poète élizabethain par la similitude des époques : après avoir analysé le dénouement de la *Duchesse de Malfy*¹, il avait dit : « On comprend de pareils spectacles dans un pays, qui, au sortir des sanglantes guerres des Deux Roses, avait passé par la capricieuse tyrannie de Henri VIII, et par les bûchers d'Édouard et de Marie, dans un pays dont l'histoire, comme dit Voltaire, semble faite pour être écrite par le bourreau. Malheureusement il y a une analogie de circonstances qui peut rendre compte de la tendance de notre jeune littérature. L'enfantement de notre révolution politique n'a pas été moins terrible que celui de la réforme religieuse en Angleterre. Dans tous ces sujets où se complaisent nos poètes, il y a peut-être un reflet de l'échafaud dressé à quelques pas de leurs berceaux, un souvenir de ces récits de la Terreur dont nos mères entretenaient nos premières années ; car il est peu de nos familles qui ne *saignent* encore, comme dit M. Victor Hugo. »

L'histoire des Tudors n'était-elle pas ainsi indiquée à Hugo comme source d'un drame qui ferait le digne pendant de *Lucrèce Borgia* ? Les Tudors avaient, d'ailleurs, une certaine popularité en France à cette époque. En 1831, une tragédie lyrique italienne intitulée *Anna Bolena* avait été représentée à la salle Favart, et un livre sur *Anne Boleyn*, par l'auteur des *Souvenirs de Londres*, avait paru ; en 1832 avaient été publiés, une *Lettre d'un gentilhomme portugais sur l'exécution d'Anne Boleyn*, avec une traduction par Francisque Michel et les *Fragments littéraires de lady Jeanne Grey*, par Ed. Frère ; en 1833, Anne Boleyn figurait avec Henri VIII, qu'on surnommait communément « le Royal Barbe-Bleue de l'histoire », dans deux

1. Pichot renvoyait à un article de Philarète Chasles sur l'autre tragédie italienne de Webster, *Vittoria Corombona*, lequel avait paru dans la *Revue de Paris*, t. XVII.

romans, — *Charles d'Albert* par Gaspard de Pons, dont l'héroïne était une amie d'Anne, et *Thomas Morus*, par la princesse de Craon, — et aussi au Salon dans un tableau de Decaisne représentant *Les Adieux d'Anne de Boleyn à sa fille*. Le roman de *Kenilworth* n'était évidemment pas étranger à cette popularité.

Pour ce qui est des deux autres termes de la trinité de Hugo, rien n'était plus commun sur la scène de l'époque que les relations des reines avec leurs favoris (qui étaient toujours, suivant l'exemple de Rizzio, italiens). L'assassinat de Monaldeschi par Christine de Suède avait notamment inspiré de nombreux drames. En 1829, l'on avait joué au Théâtre Français le 25 juin, un drame historique en cinq actes et en vers, intitulé *Christine de Suède* par L. Brault¹, et à l'Odéon le 13 octobre, un drame, également en cinq actes et en vers, intitulé *Christine à Fontainebleau* par Fr. Soulié. Dans la même année, Ch. d'Oultrepont avait publié un dialogue intitulé *Christine et d'Alembert*². Enfin, le 30 mars 1830, Dumas avait fait représenter à l'Odéon sa version de l'affaire de Monaldeschi, *Stockholm, Fontainebleau et Rome*, drame qu'on aurait trouvé, selon Dumas, aussi révolutionnaire que *Cromwell*³, et dont Nodier aurait dit : « Je déclare sur mon âme et conscience que *Christine* est une des œuvres les plus remarquables que j'aie lues depuis vingt ans⁴. » *La Maréchale d'Ancre*, d'Alfred de Vigny, représentée en juin 1831, racontait la chute du favori Concino Concini.

Les reines d'Angleterre avaient leur part de cette vogue. Un des succès de la Porte-Saint-Martin pour l'année 1833 fut un drame de Fontan et Dupeuty, intitulé *Bergami*⁵, lequel avait pour sujet l'intrigue de Caroline de Brunswick, femme de George IV, avec le courrier italien, Bergami. La reine Caroline y jouait le rôle d'une Desdemona.

1. Deux éditions de ce drame parurent en 1829.

2. D'Alembert avait lu en 1774, à l'Académie Française, un *Dialogue aux Champs-Élysées entre Descartes et Christine*.

3. Il y a une allusion à l'affaire Monaldeschi dans *Cromwell*, acte II, sc. II. Dumas a fait de larges emprunts à *Cromwell* pour son drame.

4. Dumas. *Mes Mémoires*, in-folio, t. I, p. 363.

5. Représenté pour la première fois le 27 juin 1833.

C'était un modèle de vertu et de chasteté. Malheureuse, délaissée par son mari, qu'elle n'avait pourtant cessé d'aimer, et chassée d'Angleterre sous d'injustes soupçons, elle vouait à son écuyer italien, Bergami, qu'elle faisait comte et chambellan dès son couronnement, une affection toute platonique. Et Bergami, de son côté, était trop dévoué, d'une âme trop élevée, pour vouloir d'aucune façon la compromettre. Ce débauché royal, George IV, y jouait un rôle honorable aussi : hors une amourette et un manque de sympathie pour sa femme, on n'avait rien à lui reprocher. Tout l'odieux du drame retombait sur un des courtisans du roi, lord Ashley. Le peuple de Londres plaignait sa digne et malheureuse reine, lui offrait des cadeaux, grondait autour de la Chambre des Lords quand le *Bill d'Accusation* contre elle y était discuté, et envahissait même le Palais à l'occasion du banquet de couronnement. Enfin, la reine mourait, au cours de ce banquet, en présence du peuple, empoisonnée par lord Ashley, le *Iago* de la pièce. Mais elle était bientôt vengée, car Bergami tuait Ashley, acte de justice pour lequel le roi ne voulait pas punir le fidèle et chevaleresque postillon.

Les critiques n'avaient pas manqué de signaler à quel point ce drame « romantico-politique ¹ » faussait « une des pages les plus honteuses de l'histoire d'Angleterre ² », déformait un épisode qui déshonorait toute l'Angleterre et dont l'opprobre n'était qu'une juste rétribution pour l'humiliation de Napoléon et la persécution de Byron ³.

Victor Hugo, qui avait déjà montré un Cromwell bouffon, un Louis XI machiavélique, un Louis XIII veule et indécis, un François I^{er} débauché, et qui proclamait qu'une partie essentielle de la mission du poète dramatique était de « donner aux grands le respect des petits, et aux petits la mesure des grands⁴ », n'allait certainement pas essayer une pareille réhabilitation lorsqu'il aborderait, à

1. *Revue de Paris*, juin 1833, (album).

2. *Journal des Débats*, 29 juin 1833.

3. *L'Europe Littéraire*, 1^{er} juillet 1833.

4. *L'Europe Littéraire*, 29 mai, 1833, article réimprimé *Littérature et Philosophie mêlées* 1834, p. 13 et suiv.

son tour, l'histoire d'Angleterre. D'ailleurs, une reine d'Angleterre, quelle qu'elle fût, ne pouvait ne pas ressembler, dans l'esprit de Victor Hugo, à Élisabeth, telle que Scott l'avait peinte dans *Kenilworth* ¹.

« MARIE TUDOR »

La reine Marie, autrefois amoureuse du cardinal Polus, aime passionnément, maintenant, un Italien, nommé Fabiano Fabiani. Elle étale sa passion sans aucune honte ni scrupule ; elle a élevé son amant d'un état très obscur, — il est le « fils d'un chaussetier du village de Larino ² », — aux plus hautes dignités du royaume ; elle l'a fait « chevalier doré et comte libre d'Angleterre ³ », plus précisément, comte de Clanbrassil, baron de Dinasmonddy, baron de Dartmouth en Devonshire, et chevalier de l'ordre de la Jarretière ; tout le monde sait qu'il est tout-puissant, que c'est lui qui commande les nombreuses exécutions qui ensanglantent le règne de Marie. Le favori, pourtant, déguisé en chevalier du pays de Somerset, nommé Amyas Pawlet ⁴, a séduit une jeune fille obscure nommée Jane, fiancée d'un ouvrier ciseleur. Il ne faut pas que la reine apprenne l'existence de cette liaison, car, « la reine Marie est prude, quoiqu'elle ait des amants ⁵ » ; elle a déjà fait mettre en jugement Trogmorton pour avoir été chez une fille ; c'est une « lionne qui guette », et, dans l'emportement de sa jalousie, elle est capable d'une vengeance éclatante.

Mais Fabiano a un puissant ennemi à la cour ; il s'appelle Simon Renard ; c'est l'ambassadeur de Charles-Quint, venu en Angleterre pour négocier le mariage de Marie avec Philippe d'Espagne. Celui-ci découvre le secret de Fabiano et le révèle à la reine. La perte du favori est dès lors assu-

1. V. p. 62.

2. *Marie Tudor*, journée II, sc. VII.

3. *Ibid.*, journée II, sc. VII.

4. *Ibid.*, journée I, sc. VI.

5. *Ibid.*, journée I, sc. VI.

rée. Simon Renard a un allié fidèle dans l'ouvrier ciseleur, Gilbert. Celui-ci consent volontiers à fournir le prétexte nécessaire à l'exécution de Fabiano, — car Marie veut se venger en reine, au grand jour, dans la place publique, (« ce favori si envié, ce beau jeune homme insolent qu'elle a couvert de velours et de satin, elle veut le voir plié en deux, effaré et tremblant, à genoux sur un drap noir, mains liées, hué par le peuple, manié par le bourreau¹ »), et séduire une femme, comme le lui dit Fabiano, n'est pas un crime capital ; Marie n'a pu faire condamner Trogmorton sur une accusation pareille². Donc Gilbert se fait condamner comme coupable de haute trahison et d'attentat régicide, et désigne, au moyen de preuves irréfutables, Fabiano comme son complice. Ils sont tous les deux emprisonnés à la Tour de Londres, et la Troisième Journée de la pièce dépend entièrement, pour son intérêt, de l'impossibilité où nous sommes de savoir lequel des deux, — de Gilbert, que Jane, maintenant reconnue comme héritière de lord Talbot, seigneur catholique décapité sous Henri VIII, veut sauver, ou de Fabiano, que la reine veut sauver, mais que, malgré sa puissance, elle ne peut pas sauver ouvertement, parce que Simon Renard a soulevé le peuple contre le favori italien, — sera exécuté.

LA DOCUMENTATION DE « MARIE TUDOR »

Les critiques ne manquèrent pas de signaler le grand tort que la pièce de Hugo faisait à la chaste Marie Tudor, dont la passion dominante, sinon exclusive, fut le fanatisme religieux. Aussi Hugo crut-il devoir imprimer, dans une note de l'édition de 1837, la liste des livres qu'il avait consultés avant d'écrire sa pièce, « afin que les lecteurs puissent se rendre compte, une fois pour toutes, du plus ou moins de certitude historique contenue dans les ouvrages de l'auteur, ainsi que de la quantité et de la qualité des

1. *Marie Tudor*, journée II, sc. VII.

2. *Ibid.*, journée II, sc. VII.

recherches faites par lui pour chacun de ses drames ¹ ».

Cette bibliographie, si imposante en apparence, n'est qu'un vain étalage d'érudition inexacte et trompeuse.

D'abord l'ouvrage latin de Francis Godwin, *Rerum Anglicarum Henrico VIII, Eduardo VI et Maria regnantibus, Annales...* », qui parut pour la première fois en 1616 (Londres, in-folio), et dont Hugo cite l'édition de 1628 (Lond. apud. Joannem Billium, 1 vol. in 4^o), sans donner le nom de l'auteur, et comme s'il ne s'agissait pas de l'ouvrage de Godwin ², fut traduit en anglais par Morgan Godwin en 1630 (Londres, in-folio) et en français par le sieur de Loigny en 1647 (Paris, Rocolet). En 1676, Morgan Godwin publia une nouvelle traduction anglaise de cet ouvrage, en y incorporant cette fois l'*Histoire du règne d'Henri VII* par Francis Bacon (que Victor Hugo appelle Franc. Baronum). Évidemment, l'ouvrage de Bacon n'a aucun lien avec le sujet de *Marie Tudor* et figure sur la liste de Victor Hugo uniquement parce qu'il fait partie de la traduction de Godwin : pourtant, Hugo le cite en latin ! En outre Hugo ne savait pas l'anglais et n'avait pas besoin de savoir le latin, puisqu'il existait une traduction française de l'ouvrage de Godwin : néanmoins, il cite les deux traductions anglaises, de 1630 et de 1676, — il cite la deuxième il est vrai, en latin, — et l'édition latine de 1628, sans oublier, bien entendu, la traduction française du sieur de Loigny.

De même, l'histoire du *Schisme d'Angleterre*, par Sanders, est mentionnée trois fois, et l'*Histoire du Divorce de Henri VIII et Catherine d'Aragon*, par Legrand, deux fois. Les *Diverses pièces pour l'histoire d'Angleterre sous Henri VIII, Edouard VI, et Marie et Opuscula Varia de rebus anglicis, tempore Henrici VIII, Eduardi VI et Mariæ reginæ*, sont évidemment deux versions, anglaise et latine, du même ouvrage ³.

1. *Marie Tudor*, éd. de 1837, note 1.

2. Il est vrai que cette édition ne porte pas de nom d'auteur ; mais le texte est bien celui que Loigny a traduit, une consultation bien superficielle suffit pour le faire constater.

3. Dans le Ms. ces deux mentions sont marquées (1).

Victor Hugo n'a pas consulté, comme il le dit, *The History of the Reigns of Edward VI, Mary and Elizabeth*, par Shawn Turner, cet ouvrage étant en anglais. Il est très douteux qu'il ait consulté les *Eclaircissements de la Biographie et des Mœurs de l'Angleterre sous Henri VIII, Edouard VI, Marie, Elisabeth et Jacques I^{er}*, par Edmund Lodge (Londres, 1791) : l'édition anglaise de 1791 se trouve à la Bibliothèque Nationale, mais aucune traduction française. Il est significatif, d'ailleurs, que, dans le ms. cette citation et celle de l'ouvrage anglais de Shawn Turner ne sont, ni l'une ni l'autre, de la main de Victor Hugo.

Le *Panegyrique de Marie, reine d'Angleterre*, par Abbadie, est un panégyrique de Marie, femme de Guillaume III, décédée à Kensington, le 28 décembre 1694 !

Enfin, il y a sur la liste, trois *Peerages*, un *Almanach*¹, une *Vue sur les Monnaies d'Angleterre*, une *Succession des colonels anglais*, — ouvrages qui n'ont, évidemment, qu'un rapport très lointain avec le règne de Marie Tudor.

La liste se termine par l'avis suivant : « Consulter le recueil exact et complet des dépêches de M. de Noailles, ambassadeur de France en Angleterre sous Édouard VI et une partie du règne de Marie. » Voici comment débutent les *Nouveaux Eclaircissements sur Marie, fille de Henri VIII*, par le Père Griffet² : « Monsieur, vous savez que l'histoire est un pays où l'on peut faire tous les jours de nouvelles découvertes... Le Recueil exact et complet des Dépêches de M. de Noailles, ambassadeur de France à la Cour d'Angleterre, sur la fin du règne d'Édouard VI et pendant une partie du règne de Marie, nous en fournit un exemple³... » Il n'a pas fallu à Victor Hugo de longues recherches pour découvrir combien « exact et complet » est le recueil des dépêches de M. de Noailles !

Donc, des vingt-sept ouvrages qu'il cite, Hugo n'en a certainement consulté que quatre ou cinq. La documentation de *Marie Tudor*, beaucoup plus rapide et plus res-

1. *L'Etat de la Grande-Bretagne*, par Jean Chamberlayne. Londres, 1737.

2. Griffet, *Nouveaux Eclaircissements sur Marie Tudor, fille de Henri VIII, adressés à M. David Hume*. Paris, 1766, in-12, p. 1.

treinte que celle de *Cromwell*, a aussi un but différent : dans le peu de livres qu'il a lus sur le règne de Marie, Hugo ne semble avoir cherché que les moyens de donner à une conception foncièrement romanesque une *apparence* d'exactitude historique. Le mince volume de Griffet contient non seulement toute la partie historique, mais aussi la genèse de l'intrigue romanesque de *Marie Tudor*. C'est un ouvrage extrêmement intéressant et l'on conçoit facilement que Victor Hugo ait été attiré par ces tableaux de la cour de Marie auxquels l'auteur a su donner un caractère de réalisme et d'intimité qui manque aux ouvrages de Godwin et de Burnet. Le livre étant un plaidoyer en faveur de Marie, il est évident que Victor Hugo ne l'a pas suivi très fidèlement. Les notes qu'il y a prises, — et il l'a transcrit presque entièrement, — et qui sont reliées avec le manuscrit de *Marie Tudor* (f^{os} 130-139), éclairent d'une façon assez intéressante le travail de déformation auquel il a soumis son auteur.

C'est en lisant Griffet que Hugo a eu l'idée de faire de Marie, à l'instar de l'Élisabeth de Scott, une amante délaissée qui abuse de sa puissance royale pour satisfaire sa jalousie. Plus de la moitié des *Nouveaux Eclaircissements* sont consacrés à un examen de l'affaire Courtenay. D'après Hume, dit Griffet, Marie se serait éprise de Courtenay et le lui aurait laissé voir, mais Courtenay aurait négligé ces ouvertures et se serait attaché à Élisabeth dont la jeunesse, — elle avait seize ans de moins que Marie, — la beauté, et l'esprit lui plaisaient mieux que la puissance de sa sœur ; Marie en aurait conçu le plus vif ressentiment, et les persécutions auxquelles Élisabeth et Courtenay furent soumis pendant son règne n'auraient été que les manifestations de sa jalousie.

Griffet avoue que cette interprétation est vraisemblable et séduisante : « c'est la matière d'un joli roman, dit-il, c'est une intrigue propre à être mise au théâtre ; on n'y voit rien qui ne soit dans la nature ¹. » Mais il tient à démontrer que la conduite de Marie à l'égard de Courtenay

1. Griffet, *op. cit.*, p. 87.

et Élisabeth fut dictée par des considérations exclusivement politiques.

D'abord, le projet de mariage, dont il fut question entre Marie et Courtenay, fut, selon Griffet, une manœuvre française : Noailles avait reçu ordre du roi de France pour engager Marie à épouser Courtenay parce que celui-ci était « affectionné au Roi et à la France ¹ ». Mais Marie n'était pas bien disposée envers ce projet : « la reine avoit mauvaise opinion de ce jeune Seigneur pour avoir entendu qu'il faisoit beaucoup de jeunesses ; qu'il alloit souvent avec les femmes publiques et de mauvaise vie, et qu'il suivoit d'autres compagnies sans égard à la gravité du rang qu'il devoit tenir pour aspirer à une si haute fortune ². » Ce n'est donc que lorsqu'il s'aperçut que la reine s'était décidée à lui préférer le prince d'Espagne, que Courtenay rechercha la princesse Élisabeth. Quant aux mauvais traitements que Courtenay et Élisabeth durent subir, ils furent bien mérités, dit Griffet, puisqu'il n'y a aucun doute de la participation des deux amants dans les révoltes de Wyatt, de Suffolk et de Carew.

Victor Hugo, en résumant le récit de Griffet, ne tient aucun compte de son interprétation : il écrit : « Courtenay plus amoureux d'Élisabeth que de Marie — affectionné, dit M. de Noailles, *au Roi Henri II et à la France* (Hugo souligne). Courtenay, parent de Polus, beau et bien fait — Marie âgée de 36, l'aime passionnément. Élisabeth, âgée de 20, spirituelle, plus belle que Marie. Marie se plaignait que Courtenay *allait chez les filles* ³ (Hugo souligne), etc. »

Évidemment, ce n'est pas là précisément ce que Griffet avait dit : et pourtant la similitude des termes ne permet pas de douter que ce soit Griffet que Hugo résume ici.

Ayant ainsi décidé, sur le témoignage de Griffet, que Marie est une femme passionnée et jalouse, dans l'esprit de qui les raisons politiques ou religieuses ont moins de force que les raisons sentimentales, Hugo la représente

1. *Ibid.*, p. 89.

2. *Ibid.*, pp. 92-3.

3. Ms. *Marie Tudor*, f^o. 134 recto.

comme telle dans toutes ses actions : Trogmorton est mis en jugement, non pour avoir participé dans la rébellion de Wyatt (Cf. Burnet. *Histoire de la Réformation*, t. I, p. 502), mais pour « avoir été chez une jolie fille la nuit. » (*Marie Tudor*, journée II, sc. II et VII.)

De même, lorsque Griffet cite, pour les réfuter comme des calomnies, les jugements des historiens protestants, qui ont représenté Marie comme « une femme entêtée, superstitieuse, violente, cruelle, maligne, vindicative, tyrannique, dont tous les penchants et toutes les actions portaient l'empreinte de son mauvais naturel et des bornes étroites de son esprit ¹ » ; Victor Hugo note tels quels les adjectifs diffamatoires — « entêtée, superstitieuse, violente, cruelle, maligne, vindicative, tyrannique, mauvais naturel, esprit étroit ² », — et ne semble tenir aucun compte des objections de Griffet.

Lorsqu'il s'agit, au contraire, de caractériser un personnage de la cour de Marie, ou de décrire les conspirations qui furent entreprises contre elle, Hugo suit Griffet avec la fidélité la plus scrupuleuse.

Le rôle important joué par Simon Renard dans la pièce est indiquée par Griffet, qui l'appelle « baillif ou lieutenant d'Amont en Franche-Comté, créature du Cardinal de Granvelle ³. »

Voici comment Griffet décrit lord Paget : « A l'égard de Paget, c'étoit un homme fin et délié qui avoit trouvé moyen d'entrer dans les affaires sous le règne de Henri VIII quoiqu'il fût d'une si basse extraction qu'on le disoit fils d'un Savetier... Il prenoit quelquefois un tel ascendant sur l'esprit de la Reine, que le Chancelier lui-même et les autres Ministres du Conseil n'osoient ouvrir la bouche devant lui ⁴. » Hugo dit à son tour : « Quant à Lord Paget...

1. Griffet, *op. cit.*, p. 28.

2. Ms. f. 431 (au verso de la page III du catalogue des livres consultés) Hugo aurait-il eu d'abord l'intention de publier ce passage parmi les « pièces justificatives » de *Marie Tudor* ?

3. Griffet, *op. cit.*, pp. 49-50. Cf. *Marie Tudor*, journée III, sc. IX : « (La Reine) Quand je pense que c'est un Simon Renard, une créature du Cardinal de Granvelle, qui ose me parler ainsi !... »

4. Griffet, *op. cit.*, pp. 41-2.

c'est un gentilhomme délié, qui a été dans les affaires sous Henri VIII. Il est membre du Conseil étroit. Un tel ascendant que les autres ministres n'osent pas souffler devant lui. Excepté le chancelier cependant, mylord Gardiner, qui le déteste. Un homme violent, ce Gardiner, et très bien né. Quant à Paget, ce n'est rien du tout. Le fils d'un savetier ¹. »

Gardiner était, selon Griffet, « un homme violent et emporté ² ». De même, Griffet raconte que « Pietro Caro » « correspondait secrètement avec Madame Élisabeth par le moyen d'un chiffre taillé sur une guitare ³ », que Suffolk fut « saisi dans le creux d'un arbre après la défaite des siens ⁴ », et que Wyatt fut exterminé « dans la plaine de Saint-James ⁵ ».

Inutile de multiplier les exemples : il est déjà manifeste que Hugo doit non seulement la charpente de la pièce mais aussi la plupart des détails à Griffet. Les détails que Griffet n'a pas fournis, Hugo les a trouvés dans l'*Histoire de la Réformation*, par Burnet, et dans l'ouvrage de Godwin, traduit par Loigny ⁶. Il déforme ces textes, en ce qui concerne le caractère de Marie, avec le même sans-gêne qu'il a montré à l'égard du livre de Griffet.

Par exemple, Godwin dit, — et Hugo a noté ce détail ⁷, — que lorsque le maréchal de Montmorency vint en Angleterre en 1527, il fut magnifiquement fêté par Henri VIII, « le plus magnifiquement (dit du Bellay) que j'aye jamais vu, soit qu'on considère les services, les Balets, ou bien les Comédies ; en une desquelles Marie, fille unique du

1. *Marie Tudor*, journée I, sc. 2.

2. Griffet, *op. cit.*, p. 40.

3. *Ibid.*, p. 159. Cf. *Marie Tudor*, journée II, sc. viii.

4. *Ibid.*, p. 148. Cf. *Marie Tudor*, journée II, sc. viii.

5. *Ibid.*, p. 145. Cf. *Marie Tudor*, journée II, sc. vi.

6. Notamment, Loigny lui a donné le nom du « Chevalier Amyas Pawlet » le caractère spécial des persécutions de Henri VIII (*Suspenduntur papistæ, comburuntur antipapistæ*), la faute de Wyatt, qui perdit du temps à raccommoder un affût de canon (*Marie Tudor*, note 5), et quelques-uns des détails sur les persécutions de Marie mentionnés par Hugo dans la note 2. Burnet fait allusion à la longue harangue de Northumberland (Journée II, sc. vii) et décrit le procès de Trogmorton et la punition des juges qui l'acquittèrent (Cf. p. 86).

7. Ms. f° 139.

Roy ne dédaigna pas de représenter son personnage ¹ ».

Ce trait, transformé « sous la baguette magique de l'art, » se retrouve, à peine reconnaissable, dans la plainte de lord Clinton : « Madame la reine... vous avez tous les jours dans votre palais des comédies, des théâtres, des estrades pleines de musiciens. Pardieu, Madame, moins de joie chez vous, s'il vous plaît, et moins de deuil chez nous. Moins de baladins, ici, et moins de bourreaux là. Moins de tréteaux à Westminster, et moins d'échafauds à Tyburn ² ! »

Burnet remarque que l'auteur d'une *Vie de Commendon* « insinue » que Marie « avoit une pensée particulière en faisant revenir Polus, parce qu'elle demanda à Commendon si ce Prélat ne pouvoit pas se marier, avec dispense du Pape, puisqu'il n'estoit que Diacre ³. » Ce détail, noté par Hugo ⁴, subit le même grossissement que les autres : dans la pièce Hugo fait dire à lord Chandos : « Il faut que ce damné italien ait ensorcelé la reine. La reine ne peut plus se passer de lui. Elle ne vit que par lui, elle n'a de joie qu'en lui, elle n'écoute que lui. Si elle est un jour sans le voir, ses yeux deviennent languissants, comme du temps où elle aimait le cardinal Polus, vous savez ⁵ ? »

A vrai dire, il est inutile de chercher dans ses sources historiques la Marie Tudor que Victor Hugo a peinte dans sa pièce. Celle-ci a été créée d'après un seul fait, un fait historique, il est vrai, mais qu'il n'était pas nécessaire de consulter vingt-sept ouvrages pour apprendre, c'est-à-dire, le fait que Marie était la fille de Henri VIII. Il y a dans le manuscrit un passage très significatif à cet égard : « J'ai dans ma chambre, écrit Hugo, un portrait de Marie Tudor, la sanglante Marie. C'était une jalouse reine, une vraie fille de Henri VIII et dont l'alcove comme celle de son père, s'ouvrait de plain pied sur l'échafaud ⁶. »

1. Godwin. *Annales des choses plus mémorables arrivées sous les règnes de Henry VIII, Edouard VI et Marie*, traduites par le sieur de Loigny, Paris, 1647, p. 118.

2. *Marie Tudor*, journée I, sc. 1.

3. Burnet, *Histoire de la Réformation*, trad. Rosemond, Londres, 1683.

4. Ms. f^o. 132 verso.

5. *Marie Tudor*, journée I, sc. 1.

6. Ms., f^o. 137.

Ce que Victor Hugo a cherché, dans les livres qu'il cite, — la façon, tantôt trop minutieusement fidèle, tantôt trop libre, dont il a utilisé ces livres l'a déjà indiqué, — c'est, d'une part, la confirmation d'idées formées d'avance et en dehors de ses recherches historiques, d'autre part, des formules, des mots, « quelques touches criardes » à ajouter çà et là sur « un ensemble parfaitement faux et conventionnel ¹. »

Il n'hésite pas à représenter Marie Tudor comme une dévergondée, qui mande toute la cour pour publier une mésaventure d'alcove, qui ne cache pas ses déportements même à l'ambassadeur du prince qu'elle a publiquement accepté pour fiancé, une mégère féroce qui reçoit le bourreau dans la salle du trône ; mais il n'oserait lui faire faire un pas sans qu'elle fût accompagnée du « héraut d'Angleterre, Clarence, portant la bannière royale, et (du) héraut de l'ordre de la Jarretière, Jarretière, portant la bannière de l'ordre ² ». Une reine d'Angleterre peut se moquer des sentiments de ses pairs ; mais il faut qu'elle sache par cœur leurs généalogies ³. De même, Hugo ne voit aucun inconvénient à ce qu'un ambassadeur étranger se mêle ouvertement de tout en Angleterre, fasse même des proclamations au nom de la reine, — et cela justement devant un peuple qui s'est révolté contre la puissance d'un favori étranger, — pourvu qu'il ait à ses côtés les mêmes hérauts, Clarence et Jarretière, et qu'il termine sa proclamation par la formule, « Dieu garde la vieille charte d'Angleterre ⁴ ! »

La façon dont Hugo conçoit la documentation historique est éclairée par un trait assez significatif. Le dénouement de la pièce — auquel Hugo tient, évidemment, avant tout, — exige que Gilbert et Fabiano soient tous les deux condamnés à mort. La loi l'exige aussi, puisque l'un est aussi coupable que l'autre du prétendu attentat sur la reine. Mais Hugo se souvient du passage où Griffet raconte que lorsque Marie voulut faire exécuter Elisabeth et Courtenay, con-

1. Préface de *Cromwell*.

2. *Marie Tudor*, journée III, 1^{re} partie, sc. VIII.

3. Cf. *Marie Tudor*, journée II, sc. VII. Journée III, 1^{re} partie, sc. IV, etc.

4. *Ibid.*, journée III, 1^{re} partie, sc. IX.

damnés par les aveux de Wyatt, le Chancelier s'y opposa, parce que, disait-il, « la loi portée dans le dernier parlement n'ordonnait point la peine de mort contre ceux qui avoient sçu ou approuvé simplement le crime de trahison ¹... » Hugo fait, donc, dire par le Chancelier à Gilbert : « D'après la loi normande et le statut vingt-cinq du roi Henri VIII, dans les cas de lèse-majesté au premier chef, l'aveu ne sauve pas le complice. N'oubliez point que c'est un cas où la reine n'a pas le droit de grâce, et que vous mourrez sur l'échafaud comme celui que vous accusez ²... »

Ce « statut vingt-cinq du roi Henri VIII » est cité par Chamberlayne dans son énumération des différentes juridictions qui partagent l'administration de la justice en Angleterre ³ : il décrète tout simplement que la permission est accordée à l'Église de juger selon le droit canon. Victor Hugo l'a bien noté :

Droit commun
Loi des statuts
Droit civil
Droit canon (ordonnance 25 de Henri VIII)
Loi forestière
Loi militaire... etc ⁴.

Mais il lui fallait un statut de Henri VIII ; il a pris le premier venu.

La même conception superficielle de la vérité historique se révèle dans la multiplication de formules telles qu'« nobles de ban », « les douze lords commissaires de la chambre étoilée », « commissaire du sceau privé », « chevalier doré et comte libre d'Angleterre », etc. Un examen du « reliquat » (ms. f^{os} 130-139) est instructif à cet égard : à part les renseignements pris dans Griffet, dans Loigny, dans Burnet, et dans un dictionnaire quelconque, ce ne sont que de longues listes de noms et de titres, — il s'y

1. Griffet, *op. cit.*, p. 165.

2. *Marie Tudor*, journée II, sc. VIII.

3. *Present state of Great Britain*, Londres, Midwinter, 1737. Première partie, livre III, chap. vi. L'ouvrage de Chamberlayne est cité par Hugo dans la liste d'ouvrages consultés.

4. Ms. f^o. 136.

trouve les noms de ceux qui furent décapités ou brûlés ou pendus, sous Marie, les noms des seigneurs qui accompagnèrent Philippe d'Espagne en Angleterre, à l'occasion de son mariage, les noms des pairs anglais, avec les dates et les armoiries, les noms des différentes juridictions anglaises, etc. — ou des détails arides qu'il faut vraiment avoir la manie de l'étiquette pour trouver intéressants ¹.

1. Citons, à titre d'exemple, la note suivante : « Tous les chapitres d'Angleterre sont présidés par le Doyen, excepté celui de Landaff, qui est présidé par le chantre, et celui de Saint David's qui est présidé par l'archidiaque. » F^o 439.

CHAPITRE III

ANGLOPHOBIE POLITIQUE

Si Victor Hugo admire sincèrement certains écrivains anglais, s'il partage, — au point de se réclamer constamment d'un auteur auquel il ne ressemble véritablement que de très loin, — l'anglomanie littéraire de la plupart de ses contemporains, il n'en est pas moins vrai que pour l'Angleterre envisagée comme une puissance politique et comme le pays d'origine de certaines coutumes sociales, il n'a, à cette époque, que du mépris et de la haine. Cette anglophobie est suffisamment expliquée par les conflits d'intérêts qui se produisent de temps en temps entre l'Angleterre de l'arrogant Palmerston et la France du pacifique, mais astucieux roi Louis-Philippe, et qui irritent d'autant plus Victor Hugo que son ardent bonapartisme s'accommode difficilement de l'indifférence du Roi-Citoyen pour la gloire militaire.

Après la Révolution de Juillet il y eut en France une recrudescence particulièrement violente d'enthousiasme bonapartiste. Des insurrections analogues en Belgique, Pologne, Espagne, Italie, etc., inspirèrent aux plus fougueux parmi les libéraux le rêve de revivre l'épopée napoléonienne en faveur des principes révolutionnaires. Edgar Quinet exprimait leur pensée lorsqu'il écrivait, en octobre 1831, « c'est mentir à la mission de la France, à son instinct de propagande civilisatrice que de renfermer dans ses frontières les conséquences de sa révolution ¹ ». « On voyait déjà la nation sortant par toutes ses frontières,

1. *L'Allemagne et la Révolution*, cit. Thureau-Dangin. *Histoire de la Monarchie de Juillet*, Paris, 1892, t. 1, p. 50.

envahissant les pays voisins, au chant de la *Marseillaise*, et aussitôt, comme par enchantement, « l'Europe-peuple » tendant les mains à son libérateur pour devenir son « camarade de combat ¹... ».

La scène parisienne fut envahie par une foule de pièces napoléoniennes ².

Le gouvernement anglais, sous la direction de Wellington, avait, le premier de tous les gouvernements européens, reconnu officiellement la monarchie de Juillet : mais l'on savait bien en France, que ç'avait été par force, de peur de mécontenter un peuple réduit au désespoir par le chômage et la misère et profondément enthousiasmé par la Révolution française ³, et que les véritables sentiments de Wellington à l'égard de la France révolutionnaire n'étaient point amicaux ⁴. On savait aussi que si le ministère whig de lord Grey, qui avait remplacé celui de Wellington, en novembre 1830, était moins hostile à la réforme, il ne tenait pas moins à l'inviolabilité des traités de 1815, et s'alarmait vivement des projets d'intervention française en Belgique, en Espagne ⁵, etc. « Qu'on ne s'y trompe pas, dit en 1832 le *National*, l'organe des républicains, la France de 1830 n'inspire pas aux gouvernements d'Europe d'autres senti-

1. Thureau-Dangin, *op. cit.*, t. I, p. 52.

2. V. Muret (Théodore), *L'histoire par le théâtre*, Paris, 1865, t. III, pp. 92 et suiv.

3. L'enthousiasme populaire fut tel que l'ex-roi Charles X dut abandonner son projet de débarquer à Londres ou à Portsmouth et fut amené directement à Lulworth, où il devait s'installer pour le moment (Hall (major John) : *England and the Orleans Monarchy*, Londres, 1912, p. 16). Des listes de souscriptions pour les dépendants des victimes des journées de Juillet furent ouvertes partout en Angleterre, et la France fut félicitée dans de nombreuses réunions publiques (v. les journaux français, août 1830).

4. Wellington était soupçonné en France de vouloir la chute du nouveau régime et d'avoir sauvé de la guillotine les ministres de Charles X (v. Willson (Beckles), *L'Ambassade d'Angleterre, 1814-1920 ; un siècle de relations diplomatiques franco-britanniques*, Paris, 1929, pp. 81-2, 84). Il parlait des Belges, d'ailleurs, dans le discours du trône, en nov. 1830, comme des « sujets révoltés », et proclamait son intention de réprimer sévèrement les troubles qui se produiraient en Angleterre (*ibid.*, p. 82).

5. L'opposition de Palmerston au projet de placer le duc de Nemours, fils de Louis-Philippe, sur le trône belge amena une manifestation populaire devant l'ambassade anglaise à Paris, en décembre 1830 (Willson, *op. cit.*, p. 86. Cf. *ibid.*, pp. 93, 105, etc.). Tandis qu'« à Madrid, toute le monde connaissait la rivalité des intérêts français et anglais en Espagne » (*ibid.*, p. 118).

ments que la France des Cent Jours. L'Angleterre de Lord Grey n'est pas plus amie de notre liberté que celle de Castlereagh ¹... » Pas d'alliance possible entre la France de Juillet et l'Angleterre aristocratique : « Quant à nous, nous croyons que l'Angleterre nous en veut... d'une révolution qui la tient en haleine, suspend son crédit, émeut ses classes ouvrières, et remet en question les traités de 1815, son œuvre chérie. Quand nous nous élevons donc contre l'alliance anglaise, ce n'est pas que nous n'estimions ce grand peuple... mais nous jugeons la situation de cette aristocratie... et nous ne croyons pas que sa grandeur puisse s'accommoder de la nôtre ². »

L'anglophobie des républicains bonapartistes trouve son « écho sonore » dans le *Journal d'un révolutionnaire de 1830*, que Hugo publie en 1834, dans *Littérature et philosophie mêlées*. Hugo y exprime son mépris de la fameuse liberté anglaise dont les libéraux français faisaient si grand cas sous la Restauration. « A ne considérer les choses que sous le point de vue de l'expédient politique, la Révolution de Juillet nous a fait passer brusquement du constitutionnalisme au républicanisme. La machine anglaise est désormais hors de service en France ; les whigs siègeraient à l'extrême droite de notre Chambre. L'opposition a changé de terrain comme le reste. Avant le 30 juillet elle était en Angleterre, aujourd'hui elle est en Amérique ³. » Et encore : « Il y a des gens qui se croient bien avancés et qui ne sont encore qu'en 1688. Il y a pourtant longtemps déjà que nous avons dépassé 1789 ⁴. »

Selon Hugo, le gouvernement anglais hait et redoute au fond la nouvelle France que la Révolution de Juillet a fait naître ; mais, heureusement, la France a pour elle l'enthousiasme que sa révolution a inspiré au peuple anglais : « On a tort de croire que l'équilibre européen ne sera pas dérangé par notre révolution. Il le sera. Ce qui nous rend forts,

1. *Le National*, 6 janvier 1832.

2. *Ibid.*, 1^{er} mars 1832. Cf. *ibid.*, 14 mars, 16 mai, etc., 1832.

3. *Littérature et Philosophie mêlées*, pp. 177-8 (le morceau est daté « août 1830 »).

4. *Ibid.*, p. 191 (sans date).

c'est que nous pouvons lâcher son peuple sur tout roi qui nous lâchera son armée. Une révolution combattrait pour nous partout où nous le voudrions. — L'Angleterre seule est redoutable pour mille raisons. — Le ministère anglais nous fait bonne mine parce que nous avons inspiré au peuple anglais un enthousiasme qui pousse le gouvernement. Cependant Wellington sait par où nous prendre ; il nous entamera, l'heure venue, par Alger ou par la Belgique. Or nous devons chercher à nous lier de plus en plus étroitement avec la population anglaise pour tenir en respect son ministère ; et pour cela, envoyer en Angleterre un ambassadeur populaire, Benjamin Constant, par exemple, dont on eût dételé la voiture de Douvre à Londres avec douze cent mille Anglais en cortège. De cette façon, notre ambassadeur eût été le premier personnage d'Angleterre et qu'on juge le beau contre-coup qu'eût produit à Londres, à Manchester, à Birmingham, une déclaration de guerre à la France ! Planter l'idée française, dans le sol anglais, c'eût été grand et politique ¹... »

Dans la préface des *Feuilles d'Automne* l'Angleterre est représentée comme la puissance qui fait de l'Irlande « un cimetière ² ». Dans *Marie Tudor*, le despotisme d'une reine d'Angleterre est entravé par un ambassadeur étranger, appuyé sur le ressentiment d'un « peuple », que la reine persiste à traiter comme « canaille ³ ».

Dans les années suivantes, le bonapartisme de Victor Hugo, et par conséquent son anglophobie, ne fait que s'accroître. Voyageant en Belgique, en l'été de 1837, Hugo se souvient de Napoléon à Anvers, « ce pistolet que Napoléon voulait tenir toujours chargé sur le cœur de l'Angle-

1. *Littérature et Philosophie mêlées*, pp. 183-4 (morceau daté « septembre 1830 »).

2. Cf. « Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix... » *Feuilles d'Automne*, XL, nov. 1831.

3. *Marie Tudor*. Journée III, 1^{re} partie, sc. ix. Simond Renard, qui veut que Marie sacrifie son favori, dont le peuple réclame le supplice : « ... Cédez, Madame, pendant qu'il en est temps encore. Vous pouvez encore dire la canaille, dans une heure vous seriez obligée de dire le peuple ». Cf. le rôle que Victor Hugo aurait voulu voir tenir par un ambassadeur français en Angleterre (ci-dessus).

terre¹ » ; à Bruxelles, il ne veut pas visiter Waterloo : « J'ai jugé inutile de rendre cette visite à lord Wellington. Waterloo m'est plus odieux que Crécy. Ce n'est pas seulement la victoire de l'Europe sur la France, c'est le triomphe complet, absolu, éclatant, incontestable, définitif, souverain de la médiocrité sur le génie... J'irai voir Waterloo quand un souffle venu de France aura jeté bas ce lion flamand à qui saint Louis avait déjà arraché les ongles, les dents, la langue et la couronne, et aura posé sur son piédestal un oiseau français quelconque, aigle ou coq, peu m'importe. Je n'ignore pas que tout ce que j'écris ici pourrait se traduire en un couplet de facture, mais cela m'est égal. Albertus sait bien que j'ai tout un grand côté bête et patriote².

L'amitié du duc et de la duchesse d'Orléans³, qui vaut bientôt à Victor Hugo ses petites entrées au pavillon de Marsan⁴, n'est nullement incompatible avec cette exaltation du bonapartisme. Le duc d'Orléans est dévoué aux principes de la Révolution de 1830 : il est libéral et ardemment bonapartiste, professe le culte de l'armée, et dit tout haut que le relèvement national comporte nécessairement la revanche de Waterloo et la conquête des frontières du Rhin⁵. En outre, son mariage avec une princesse allemande

1. *En Voyage*, éd. Imp. Nat., p. 122

2. *Ibid.*, p. 132.

3. V. *Victor Hugo raconté...*, éd. Nelson, t. II, pp. 441 et suiv. Selon le *Témoin*, le duc fit offre d'un théâtre à Hugo en octobre 1836 ; et en mai 1837, celui-ci fut parmi les invités au mariage du duc avec la princesse Hélène de Mecklenbourg, qui, elle aussi, avait une admiration profonde pour les œuvres du poète.

4. Sur la *Fronde du pavillon Marsan*, voir Biré, *Victor Hugo après 1830*, t. II, pp. 3-4.

5. Thureau-Dangin, *Histoire de la monarchie de Juillet*, t. III, pp. 75-6, 526 ; t. IV, pp. 157-8 ; t. V., p. 87, etc. Dans une lettre à sa mère, Edgar Quinet raconte l'aimable accueil que lui fit le duc d'Orléans quelques mois avant sa mort : « Vous avez foi en la France, lui dit le prince. J'ai été frappé du profond sentiment national qui vit dans tout ce que vous avez écrit. Mais les cosmopolites nous perdent. Ils émoussent, ils énervent tout. Malheureusement le pays leur prête souvent la main... Vous avez bien raison, la grande question pour nous, c'est celle des frontières, c'est le besoin de se relever. Au lieu de tant parler des victoires de l'Empire, je voudrais que l'on instituât des fêtes funèbres commémoratives de Waterloo, pour obliger le pays à s'en souvenir et à tout réparer... » Thureau-Dangin, *op. cit.*, t. V, p. 87, note 3. En 1840, lorsque la France et l'Angleterre furent

symbolise parfaitement l'union franco-allemande, qui permettrait, selon l'idée bénigne qu'on se fait alors en France, de l'Allemagne, de réaliser ces ambitions.

En même temps, la politique anti-française de Palmerston crée partout en France une irritation constante contre l'Angleterre¹. Thackeray raconte comment John Bull est ridiculisé à Paris, en 1839, sur la scène comme dans les romans « fashionables » : « un barbare ne serait pas plus méconnu en Chine, dit-il, que les Anglais ne le sont aujourd'hui en France². »

Cette anglophobie atteint son apogée vers 1840. *La Revue Britannique*, dans sa *Chronique littéraire* de février 1840, parle de la polémique anti-anglaise qui sévit à Paris, aux deux Chambres comme dans la presse, et signale comme expression typique de cette « antipathie nationale » l'ouvrage d'un certain M. Sarraus, où l'égoïsme de la politique anglaise est vivement dénoncée. Au mois de juillet 1840, l'isolement de la France, dans la pacification du Levant, met la France et l'Angleterre à deux doigts de la guerre. Dans tous les journaux, sans distinction de parti, on ne parle que de guerre³. Le projet est mis en avant, au Havre, de lancer des corsaires contre la marine marchande de l'Angleterre aussitôt qu'éclateraient les hostilités⁴. L'ambassade britannique à Paris est menacée par l'émeute⁵. Les ambitions bonapartistes de 1830 renaissent plus ardentes que jamais : tout le monde pense, ce que Quinet proclame dans sa brochure, intitulée « 1815 et 1840 » (septembre 1840), qu'il n'y aura aucun espoir pour la France tant qu'elle ne sera pas relevée « du sépulcre de Waterloo. »

C'est donc avec la certitude d'exprimer la pensée de tout le monde et de plaire en même temps au pavillon de Mar-

à deux doigts de la guerre (v. plus loin), le duc d'Orléans n'avait qu'une seule crainte, que le gouvernement français ne fût pas assez belliqueux, Thureau-Dangin, *op. cit.*, t. IV, p. 242.

1. Thureau-Dangin, *op. cit.*, t. I, pp. 390 et suiv.

2. Thackeray, (W. M.) *Paris Sketch Book*. (*Works*, London, 1898, t. I), pp. 83, 250 et suiv.

3. V. Thureau-Dangin, *op. cit.*, t. IV, pp. 305 et suiv.

4. Muret, *op. cit.*, III, 262.

5. Willson, (B.), *op. cit.*, p. 434.

san, que Victor Hugo, en juillet 1841, dans la conclusion des *Lettres du Rhin*¹, donne libre carrière à sa haine de l'Angleterre et préconise une alliance franco-allemande. Cette longue diatribe, où Hugo s'efforce de prouver au successeur de Louis-Philippe qu'il y a en lui l'étoffe d'un homme d'état, et où deux ou trois idées générales sont enfouies sous un amas de détails mal triés, de nomenclatures sans fin, et d'analogies trompeuses, peut se résumer brièvement : au XIX^e siècle, comme au XVII^e siècle, deux immenses égoïsmes menacent la paix de l'Europe, et empêchent le progrès de la civilisation : « l'esprit de guerre, de violence et de conquête est encore debout à l'Orient, l'esprit de commerce, de ruse et d'aventure est encore debout à l'Occident... A la Turquie a succédé la Russie ; à l'Espagne a succédé l'Angleterre². » Mais que l'Angleterre prenne garde : sa puissance est menacée par les mêmes défauts qui amenèrent autrefois la ruine de l'Espagne, — à savoir, l'autorité royale annulée³, une riche aristocratie possédant le sol et vendant le pain au peuple, un clergé opulent, prépondérant et fanatique, la misère du peuple, l'énormité de la dette, la mauvaise administration des vice-rois lointains, une nation sœur traitée en pays conquis (l'Irlande), la distance qui sépare les possessions anglaises de la métropole, l'acceptation des coutumes les plus atroces⁴, enfin une politique étrangère profondément immorale, fourbe et égoïste (« l'esprit mercantile sans l'intelligente probité qui fait du marchand le lien des états⁵ »). Les seules puissances vraiment européennes,

1. Les mêmes sentiments sont exprimés dans un hymne que Hugo composa pour l'inauguration de la statue de Napoléon sur la colonne de Boulogne, le 15 août 1841. L'Hymne ne fut pas chanté, à cause, précisément, de l'anglophobie de certains vers, et il n'a jamais figuré dans aucun des recueils de Hugo. Biré le reproduit d'après les journaux du temps. *Victor Hugo après 1830*, t. I, pp. 280-1.

2. *Le Rhin*, t. II, pp. 334-5.

3. L'autorité royale est annulée en Angleterre par les institutions parlementaires, comme elle l'était en Espagne par l'étiquette.

4. Les persécutions religieuses de l'Inquisition espagnole ne dépassaient pas en cruauté les sacrifices humains accomplis au nom de la religion dans l'Inde et tolérés par l'Angleterre, (*Le Rhin*, t. II, pp. 363-4).

5. *Le Rhin*, t. II, pp. 352 et suiv.

vraiment civilisatrices, sont la France et l'Allemagne. Le salut de l'Europe dépend de l'union de ces deux pays : « Quand l'Europe centrale sera constituée... la France, adossée à l'Allemagne, fera front à l'Angleterre... et la rejettera dans l'Océan ; l'Allemagne, adossée à la France, fera front à la Russie... et la rejettera dans l'Asie¹. » Mais, pour rendre possible l'union de la France et de l'Allemagne, il faut « abolir tout motif de haine entre les deux peuples ; fermer la plaie faite à notre flanc en 1815... rendre à la France ce que Dieu lui a donné, la rive gauche du Rhin ». Et la Prusse consentira tôt ou tard à faire ce sacrifice : elle « comprendra... qu'elle doit tendre à devenir le grand royaume septentrional de l'Allemagne ; qu'il lui faut des ports libres, et que, si beau que soit le Rhin, l'Océan vaut mieux². »

La mort brutale du duc d'Orléans, le 13 avril 1842, et la décision de la Chambre de confier la régence au duc de Nemours anéantissent les grandes espérances que Victor Hugo a fondées sur l'amitié de l'héritier du trône. Il a bientôt, pourtant, par l'entremise de la duchesse d'Orléans, l'occasion de gagner la confiance du vieux roi. Or le roi soutient une politique très différente de celle préconisée par Hugo dans la *Conclusion du Rhin*³. L'amitié de l'Angleterre lui tient à cœur⁴. Dans une longue conversation que Hugo a avec lui en août 1844, lors de l'affaire Pritchard⁵,

1. *Le Rhin*, t. II, pp. 374-5.

2. *Ibid.*, t. II, pp. 420-21.

3. Un article de Cuvillier-Fleury, dans les *Débats* du 31 mars 1842, répudiait les idées développées par Hugo dans le *Rhin*, surtout celle de fortifier la Prusse, et montrait clairement que la *Conclusion* n'avait pas plu au roi Louis-Philippe. Biré : *Victor Hugo après 1830*, t. II, pp. 48-20.

4. Dans les pièces de théâtre représentées après l'alerte de juillet 1840, le gouvernement français exige la suppression de toute allusion qui paraît capable de blesser le cabinet de Westminster. V. Muret, *L'histoire par le Théâtre*, t. III, pp. 265-7. Nous avons déjà dit que l'hymne anglophobe composé par Hugo en 1841, pour l'inauguration de la statue de Napoléon sur la colonne de Boulogne, ne fut pas chanté, (voir p. 98, note 1).

5. *Choses Vues*, nouvelle série, Calman-Lévy, 1900, pp. 98-103. La reine de Taïti, n'ayant pu faire accepter le protectorat de l'île par le gouvernement anglais, demande le protectorat français, qui est accordé, en mars 1843. Pritchard, consul d'Angleterre à Taïti, est fort malmené par les Français qui viennent prendre possession de l'île. Le gouvernement anglais réclame, sous menace de guerre, le désaveu des brutalités commises et une indemnité pour Pritchard. Louis-Philippe se soumet à toutes les exigences anglaises.

le roi déplore¹ l'étourderie de sir Robert Peel, qui vient de prononcer aux Communes un discours belliqueux contre la France, et se plaint qu'il n'y ait pas en ce moment-là en Angleterre un homme d'État comme Huskisson ou Pitt, qui sache le français et qui comprenne et aime la France : « Il faut pour faire de bonne politique, conclut-il, des Anglais qui sachent le français et des Français qui sachent l'anglais². »

C'est, sans doute, un peu à cause de l'anglophilie du roi que l'hostilité de Victor Hugo contre l'Angleterre n'est pas aussi vive en 1844 qu'en 1841 : « Le démêlé entre la France et l'Angleterre, à propos de Taïti et de Pritchard, dit-il à Villemain, me fait l'effet d'une querelle de café entre deux sous-lieutenants dont l'un a regardé l'autre de travers ; il en résulte un duel à mort. Mais ces deux grandes nations ne doivent pas se comporter comme deux mousquetaires. Et puis dans le duel à mort de deux nations comme l'Angleterre et la France, c'est la civilisation qui serait tuée³. »

Ce n'est pourtant qu'une relâche. Dès juillet 1846, à la Chambre des Pairs, dans un passage qui manque totalement d'à-propos puisqu'il ne s'agit que d'insignifiants projets de loi relatifs à des travaux à exécuter dans différents ports de commerce menacés par les dépradations de la mer, Hugo réclame la fortification du littoral français, contre l'Angleterre⁴. Quelques mois plus tard, lorsque les

1. Tout en l'excusant par la procédure adoptée dans le parlement anglais, où les membres parlent de leur place, et sont, par conséquent, entraînés par les passions qui fermentent tout autour d'eux.

2. « C'est dans cette conversation, ajoute Hugo, que le roi me dit : « Etes-vous allé en Angleterre? — Non, sire. — Eh bien, quand vous irez, — car vous irez, — vous verrez, c'est étrange, ce n'est plus rien qui ressemble à la France : c'est l'ordre, l'arrangement, la symétrie, la propreté, l'ennui des arbres taillés, des chaumières jolies, des pelouses tondues, dans les rues un profond silence. Les passants sérieux et muets comme des spectres. Dès que vous parlez dans les rues, Français que vous êtes, vivant que vous êtes, vous voyez ces spectres se retourner et murmurer avec un mélange inexprimable de gravité et de dédain : *French people!* »

3. *Choses Vues*, nouvelle série, 1900, p. 103, 5 septembre 1844. Cf. *Les Misérables* (éd. Flammarion, s. d., t. III, p. 16), où Hugo met « Pritchard payé » parmi les erreurs de Louis-Philippe.

4. *Actes et Paroles*, t. I, (*Pour la défense du Littoral*, 27 juin et 1^{er} juillet 1846). Hugo croit faire preuve d'une grande impartialité en recommandant dans

mariages espagnols négociés par Louis-Philippe ont de nouveau mis la France et l'Angleterre à deux doigts de la guerre¹, Hugo approuve entièrement Decazes lorsque celui-ci reproche au roi, à la Chambre des Pairs, d'avoir voulu désarmer la France. « J'écoutais cette douleur vraie ou feinte avec quelque surprise, note Victor Hugo dans son journal, et je me disais que le roi Louis-Philippe avait traité la France comme on traite les enfants tapageurs à qui on ôte les couteaux. — Faire ce tour à un enfant, passe ; mais à un peuple² ! » A cette occasion, d'Harcourt trouve rassurante la nouvelle que la reine Victoria a invité à dîner l'ambassadeur français à Londres, ce qui ne fait qu'augmenter l'indignation de Hugo : « Je songeais, dit-il, qu'il vaudrait mieux être rassuré par cinquante vaisseaux de ligne à flot et par six cent mille baïonnettes sur pied que par une invitation à dîner de Sa Majesté la reine d'Angleterre³. » Il applaudit chaleureusement le discours « très noble, très beau, et très fier », que fait Guizot, le 5 février 1847, à la chambre des Députés : « Le meilleur moyen de n'avoir pas la guerre, c'est de montrer qu'on ne la craint pas. Voyez, l'Angleterre a plié devant les États-Unis il y a deux ans ; elle pliera de même devant la France. Soyons fermes, on sera doux ; si nous sommes doux, on sera insolent⁴. »

La conduite de l'Angleterre envers l'Irlande l'indigne toujours : le 5 mars 1847, il note dans ses carnets : « La reine Victoria vient d'ordonner dans toute l'Angleterre un jour de jeûne liturgique et d'humiliation pour obtenir de la divine providence, qu'elle daigne ne plus appesantir son bras sur l'Irlande. — Quelle dérision, l'Angleterre jeûne pour l'Irlande qui meurt de faim ! Ne jeûnez pas, nourrissez-là⁵ ! »

le même discours, pour la protection de la côte française contre l'océan, l'adoption du brise-lames du capitaine Taylor, (« car, dans mon impartialité, je crois et je dois le dire, que l'inventeur est anglais »).

1. Voir Willson. (B.), *op. cit.*, pp. 162 et suiv.

2. *Choses Vues*, éd. Imp. Nat., t. I, « A la Chambre des Pairs », 1847.

3. *Choses Vues*, éd. Imp. Nat., t. I, « A la Chambre des Pairs », 1847.

4. *Choses vues (première série)*, pp. 174-5. L'édition de l'Imprimerie Nationale porte « Soyons insolents... »

5. *Choses vues*, éd. Imp. nat., t. I, pp. 240-1. (*Notes éparées*).

Après la révolution de février 1848, cette anglophobie devient encore plus populaire. Le fameux chœur de *Charles VI : Mort aux Anglais !* se fait entendre de nouveau dans les rues de Paris. Les ouvriers français, réduits au désespoir par le chômage et la misère, réclament l'expulsion des Anglais employés en France¹ et, en même temps, des négociants anglais sont accusés d'avoir causé la ruine des petits marchands français en leur achetant leurs produits à des prix trop bas². Lorsque l'insurrection de juin éclate, des démagogues, comme Caussidière, et même des ministres responsables comme Flocon et Marrast, déclarent que les émeutes des chômeurs parisiens sont alimentées par l'or anglais³.

Victor Hugo ne se fait pas scrupule de tirer parti de cet état d'esprit. En mai 1848, lorsque, candidat aux élections pour l'Assemblée Constituante, il rappelle devant les Cinq Associations les discours qu'il avait prononcés en juillet 1846 pour la défense du littoral français contre les empiètements de l'océan, il laisse entendre que ces discours étaient entièrement dirigés contre l'Angleterre : « les 2 et 5 juillet, j'ai repris la parole ; c'était pour la défense et la protection de notre littoral ; je signalais aux Chambres ce fait grave que les côtes d'Angleterre sont hérissées de canons, et que les côtes de France sont désarmées⁴. »

L'allusion qu'il fait à la prospérité de l'Angleterre, dans son discours du 29 juin 1848, à l'Assemblée Constituante, à propos de la misère qui règne à Paris, n'est pas, non plus, des mieux venues : « Et ce qui ajoute encore à mon inexprimable douleur, dit-il, c'est que d'autres jouissent et profitent de nos calamités. Pendant que Paris se débat dans ce paroxysme, que nos ennemis, ils se trompent !

1. V. Normanby, (Le marquis de), *Une année de révolution, d'après un journal tenu à Paris en 1848*. Paris 1853, t. I, pp. 122, 240, 262, etc. Le marquis de Normanby était l'ambassadeur d'Angleterre à Paris à cette époque.

2. *Ibid.*, t. II, p. 83.

3. *Ibid.*, t. II, pp. 83-104. Effrayés par ces bruits, un grand nombre d'Anglais domiciliés à Paris retournent en Angleterre. *Ibid.*, t. II, p. 147.

4. *Actes et Paroles*, t. I, (discours du 29 mai, 1848).

prennent pour l'agonie, Londres est dans la joie, Londres est dans les fêtes, le commerce y a triplé, le luxe, l'industrie, la richesse s'y sont réfugiés... Oui, l'Angleterre, à l'heure où nous sommes, s'assied en riant au bord de l'abîme où la France tombe '1... »

On le voit bien, les sentiments de Victor Hugo à l'égard de l'Angleterre n'ont guère varié depuis 1830. Ce sont, d'abord, les sentiments d'un fervent napoléoniste, qui ne peut oublier Waterloo et les injustices de ces traités de 1815 qui ont enlevé à la France ses « frontières naturelles ». Ce sont aussi les réactions d'un courtisan et d'un démagogue, qui n'hésite pas à prêter son appui à des passions dangereuses, et qui, dans les périls qui menacent constamment l'entente cordiale, ne se trouve que trop rarement du côté de la modération et de la paix.

LE CARACTÈRE ANGLAIS JUGÉ PAR VICTOR HUGO

Il est important d'observer aussi que Victor Hugo, très soucieux de sa dignité et cérémonieux à la mode espagnole, ne voit pas d'un œil très favorable l'invasion des mœurs et des coutumes anglaises, qui est un des aspects les plus remarquables de la vie française, ou plutôt parisienne, sous la monarchie de Juillet ².

1. *Actes et Paroles*, t. I, discours sur les Ateliers nationaux, le 29 juin 1848.

2. Après 1830, la vieille aristocratie française, qui avait, sous la Restauration, mis un peu de dédain dans l'accueil qu'elle accordait aux Anglais, s'en va boudier à la campagne; et c'est désormais le Boulevard, et non le Faubourg, qui donne le ton. Les divertissements publics se substituent aux réceptions privées, et des institutions essentiellement anglaises, les clubs, les *rouls*, les courses de chevaux (« le jockey anglais pullule à Paris », dit la *Revue Britannique* en 1835), les combats de boxe, le tir aux pigeons etc., sont très *fashionables*. « La vie anglaise telle qu'elle existait de 1815 à 1820 a été adoptée par la population parisienne d'un certain rang », dit un journaliste anglais en 1835 (*Rev. Brit.*, mars 1835). Les jeunes « lions » du Boulevard s'habillent à l'anglaise, fument des cigares, fréquentent le gymnase de Seymour, affectent le flegme et la morgue d'un milord, vont même jusqu'à se brunir les dents afin d'avoir un point de ressemblance de plus avec les véritables Anglais. Une foule de *snoobs* anglais, réduits à des économies, s'installent à Paris, parce que l'étiquette y étant moins exigeante, l'on y vit à meilleurs frais qu'à Londres. Les nouveaux riches anglais y accourent, sûrs de rencontrer partout, en qualité de riches étrangers, le meilleur accueil (M^{me} Trollope constate, en 1835, que la mode d'aller passer huit ou quinze jours à Paris est devenue très générale en Angleterre et que les Anglais

Victor Hugo trouve la plupart des modes anglaises ridicules et le caractère anglais, en général, très peu estimable : à propos de sa description du bateleur endormi qu'il voit un jour à Berne et qui le fait penser à « un lion en repos », il « supplie » son correspondant, Louis Boulanger, de « ne pas donner ici au mot *lion* le sens ridicule qu'on lui fait prendre à Paris depuis quelques années, mode déplorable et sotte, comme la plupart des modes anglaises ¹ ». Hugo n'est pas hostile au dandysme vestimentaire : pour lui, le costume fait partie de l'art ; seulement, « la mode, qui est la fantaisie sans la pensée, marche indifféremment en avant ou en arrière. Il suffit, pour tout gâter, d'un niais riche et jeune fraîchement arrivé de Londres ² ». Il se moque des Anglaises, qui voyagent en toilette³, et trouve leurs enfants « fort empanachés ⁴ ».

Mais ce qui l'irrite surtout, c'est l'arrogance britannique. « Les enfants du Rhin, dit-il, sont charmants. Aucun d'eux n'a cette mine rogue et sévère des marmots anglais, par exemple. Les marmots allemands ont l'air indulgent comme de vieux curés. » (*Le Rhin*, I, 241). L'insolence lui semble un produit exclusivement anglais : « Quand nous retournerons ensemble à Boulogne, chère amie, écrit-il à sa femme, je ne te conduirai pas à l'hôtel du Nord. L'hôtel du Nord est une médiocre auberge à grand fracas, où l'on paie fort cher un maigre gîte et où les garçons sont d'une impudence rare. J'ai été indigné de leurs façons avec une famille de pauvres voyageurs fourvoyée là, laquelle, fort inquiète du haut prix probable des repas, s'ingéniait pour n'en faire qu'un par jour. Sur quoi, ricanements odieux des garçons. Je n'ai pu m'empêcher de les en très fort

viennent en France en nombre « prodigieux ». *Paris et les Parisiens en 1835*, trad. Cohen., Paris 1836, t. II, pp. 315, 329, etc.). Les excentriques anglais, buveurs, boxeurs, joueurs acharnés, font retentir Paris plus que jamais du fracas de leurs extravagances. (V. R. Boutet de Monvel, *Les Anglais à Paris, 1800-1850*, Paris 1914, pp. 164, 223, 229, 283, 286, etc.; et J. Boulenger : *Sous Louis-Philippe : Les Dandys*, Paris, 1932, pp. 35-56, 123-160, etc.).

1. *En Voyage*, éd. de l'Imp. nat. p. 240.

2. *Le Rhin*, t. II. p. 86.

3. *En Voyage*, p. 194-196.

4. *Ibid.*, p. 198.

rudoyer, sans violer mon incognito, bien entendu. Décidément, je hais de plus en plus chaque jour les grands hôtels, les grandes villes, les grands seigneurs et les grands laquais. Tout cela est insolent, vide et creux. Or, lesdits garçons d'auberge, avec leurs airs britanniques, n'étaient même pas des laquais, comme j'ai eu l'honneur de le leur dire. Ce n'étaient que de pauvres rustres picards vernis de je ne sais quel cirage anglais ¹. »

A côté de l'arrogance, c'est la pruderie qui prédomine dans le caractère anglais. « Je n'ai rien vu de curieux du reste, dit-il dans une lettre à sa femme, datée de Barneville, le 1^{er} juillet 1836, si ce n'est une grande femme sèche et maigre qui a partagé avec le conducteur et moi l'impériale de Saint-Lo à Carentan, fort prude, fort laide, et fort bel esprit, un bas bleu vêtu de blanc, avec des cheveux rouges, une sorte d'Anglaise tricolore. Je dis Anglaise parce qu'elle avait l'accent, et aussi parce que l'Angleterre est la terre la plus féconde en ce genre de tulipes. Je me suis figuré que c'était M^{me} Trollope, et j'ai eu tout à coup un fou rire qui a paru la fort scandaliser ². »

C'est encore à M^{me} Trollope que Hugo pense lorsque, voulant aller de Furnes à Dunkerque à pied et faire transporter son paquet de linge par la diligence, il soulève l'indignation d'« une grande dame indéfrisable », qui ne se résigne qu'avec « une rougeur pudique » à « avoir des chemises d'homme entre les jambes » ; il assure sa femme que « la grande dame qui ne voulait pas de mon paquet, était M^{me} Trollope faisant son voyage de Belgique ³ ».

Plus tard, en 1849, devant la commission théâtrale, lorsque le président fait allusion à la sévérité avec laquelle la censure est exercée en Angleterre, Hugo déclare : « Nulle comparaison à faire selon moi, entre la question du théâtre en Angleterre et la question du théâtre en France. En

1. *En Voyage*, p. 126 (lettre datée 4 septembre 1837). Cf. sa description de Montalembert en 1847 : « Montalembert, avec ses cheveux longs et son air anglais, doux et dédaigneux. » (*Choses vues*, 1^{re} série. Hetzel-Quantin, 1887, p. 173.)

2. *En Voyage* (éd. de l'Imp. nat.), p. 60.

3. *Ibid.*, pp. 119-121 (lettre à M^{me} Hugo, Dunkerque, 1^{er} sept. 1837).

Angleterre, le théâtre, à l'heure qu'il est, n'existe plus, pour ainsi dire. Tout le théâtre anglais est dans Shakespeare, comme toute la poésie espagnole est dans le *Roman-cero*. Depuis Shakespeare, rien. Deux théâtres défrayent Londres, qui est deux fois plus grand que Paris. De là le peu de souci des Anglais pour leur théâtre. Ils l'ont abandonné à cette espèce de pruderie publique, qui est si puissante en Angleterre, qui y gêne tant de libertés, et qu'on appelle le *cant* ¹. »

1. *Actes et Paroles*, t. I, p. 599.

CHAPITRE IV

RELATIONS SOCIALES, ETC.

Certes, ces idées ne témoignent pas d'une connaissance approfondie et directe de la vie anglaise, et elles laissent difficilement deviner que Hugo doit rencontrer quelquefois des Anglais assez sympathiques et intelligents dans les salons parisiens qu'il fréquente¹.

Dans les extraits qu'on a publiés des carnets de Victor Hugo (*Choses Vues*), dans le *Victor Hugo raconté...*, et dans les recueils de « propos de table de Victor Hugo » qu'on a publiés, Hugo est singulièrement taciturne sur les Anglais ou les anglicisants qu'il a certainement rencontrés à Paris à cette époque². Signalons, pourtant, quelques-unes de ses relations, qui ont, peut-être, contribué à former ses idées sur l'Angleterre.

Vers la fin de la Restauration, Hugo est entraîné par Mérimée chez des Anglaises, M^{lles} Clarke, qui ont à Paris un salon doctrinaire, libéral et classique, fréquenté par Constant, Fauriel, Delacroix, etc.³. Le *Témoin* rappelle une discussion que Hugo y eut un soir avec Eugène Delacroix, au cours de laquelle celui-ci soutint la suprême beauté du *Tancrède* de Voltaire; lorsque Delacroix eut quitté le salon

1. Tel, par exemple, le capitaine Gronow que Hugo pouvait rencontrer chez M^{me} de Girardin, et qui semble exempt de tous les préjugés considérés par Hugo comme éminemment britanniques : il avait été le compagnon de Shelley à Eton, et avait une grande admiration pour tout ce qui est français : v. R. Boutet de Monvel, *op. cit.*, pp. 252-263.

2. A la fin de la première série de *Choses vues* (Hetzel-Quantin, 1887, p. 368) se trouve une énumération des personnes que Hugo aurait reçues dans sa maison de la Place Royale : les seuls noms anglais qui s'y trouvent sont ceux de lord Palmerston et lord Normanby.

3. *Victor Hugo raconté...*, éd. Nelson, t. II, p. 290.

l'aînée des Anglaises, qui était de son avis, s'écria enthousiasmée : « Qu'il est charmant et qu'il a de l'esprit, M. Delacroix ! Quel dommage qu'il fasse de la peinture¹ ! »

M^{lle} Mary Clarke, véritable bas bleu, entretenait une volumineuse correspondance littéraire avec Fauriel. Elle ne pouvait supporter le malicieux Beyle (que le *Témoin* nomme pourtant parmi les personnes rencontrées par Hugo chez les Clarke.) Plus tard, lorsqu'elle devint M^{me} Mohl, son salon fut une vraie pépinière d'académiciens².

C'est vers la même époque que Victor Hugo commence à passer ses automnes aux Roches, chez Bertin l'aîné, rédacteur en chef du *Journal des Débats*³. Parmi les hommes de lettres dont Bertin aime à s'entourer se trouve l'anglicisant, Philarète Chasles⁴. Ce dandy, « le plus élégant des Arlequins littéraires », selon Barbey d'Aurevilly⁵, a passé sept ans à Londres comme prote dans l'établissement de Valpy. Pendant ce temps, il a connu Coleridge et son groupe. Il a ensuite passé quelque temps dans le Northumberland, en plein milieu puritain. Il a aussi voyagé en Écosse, — où il a été invité à Abbotsford par Walter Scott, — en Irlande et au pays de Galles. Il a imprimé plusieurs ouvrages en langue anglaise chez Valpy et il publie dans les *Débats* (où le feuilleton dramatique lui est d'abord confié) et dans les principales revues parisiennes, des articles substantiels sur les mœurs et la littérature anglaises⁶. Il s'attache de préférence à l'étude des excentriques anglais⁷ ; et ses écrits même sont « empreints

1. *Victor Hugo raconté...*, éd. Nelson, t. II, p. 294.

2. V. Smith (M.-E.), *Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Miss Mary Clarke*, Paris, 1927.

3. V. *Victor Hugo raconté...*, t. II, p. 292 et suiv.

4. V. *Le livre du centenaire du Journal des Débats*, Paris, 1889, article de J. Bourdeau sur Ph. Chasles.

5. Barbey d'Aurevilly, *Les œuvres et les hommes*, t. XV (*Journalistes et Polémistes*), Paris, 1895, pp. 149, 153, 167, etc., et t. VI (*Les Critiques...*), Paris, 1885.

6. V. Chasles (Ph.), *Etudes sur les hommes et les mœurs du XIX^e siècle*. Mirecourt (Eugène de), *Les Contemporains*, n° 80, Paris. 1857. Andler (Ch.), *La Chaire des langues et littératures d'origine germanique au Collège de France : Philarète Chasles, etc.* *Rev. Litt. Comp.*, avril 1927.

7. V. Bourdeau, *art. cit.*, *Livre du Centenaire des Débats*, p. 483.

parfois de ce caractère d'excentricité particulier aux écrivains « humoristes » de la Grande-Bretagne¹ ». Brillant causeur, il est « l'ornement » des soupers du marquis de Custines², où Victor Hugo a pu le rencontrer aussi quelquefois³.

Pour ce qui est d'Amédée Pichot, célèbre, lui aussi, pour son œuvre de vulgarisation de la littérature anglaise, Hugo le connaît de longue date. Il l'a rencontré probablement chez Nodier⁴, et Pichot lui a dédié une des lettres de son *Voyage* (t. III, Lettre 86).

Il y a lieu ici de signaler le rôle ingrat, sinon fâcheux, joué à cette époque par une revue avec laquelle Chasles et Pichot s'identifient plus particulièrement⁵, et qui doit, pour tous ceux qui, comme Hugo, ne savent pas l'anglais, faire autorité dans toutes les questions qui concernent l'Angleterre⁶. *La Revue Britannique*, ou *Choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne*⁷, fondée en juin 1825 dans l'unique but de répandre en France « le goût de toutes les connaissances utiles⁸ », est dominée à partir de 1833 par une hostilité évidente contre les éléments subversifs de la nouvelle société fran-

1. Delecluze, *Souvenirs...*, cit. Partridge, *op. cit.*, p. 308.

2. Barbey d'Aurevilly, *Les œuvres et les hommes*, t. XV, p. 164.

3. Chasles raconte, dans ses *Mémoires*, que Hugo est venu le trouver, à propos d'un article que celui-ci voulait qu'il fit sur *Hernani* pour les *Débats*.

4. V. Salomon, *Ch. Nodier et le groupe romantique*, Paris, 1908, pp. 180 et suiv. et Larat, *op. cit.*, p. 415.

5. Chasle se charge des tableaux de mœurs, des articles d'histoire générale, de « philosophie appliquée » et de « haute critique » (*Rev. Brit.*, sept. 1835, *Préface*). Pichot, dont *L'Echo Britannique*, fondé en juillet 1834, s'unit avec la *Revue Brit.* à la fin de 1835, assume la direction de la *Revue* au commencement de 1839.

6. Une remarque de Victor Hugo dans une lettre à Victor Pavie, à propos d'un article élogieux que celui-ci avait publié sur *Cromwell*, semble indiquer que Hugo suivait avec intérêt, en 1828, les activités de la *Rev. Brit.* : « il n'y a que les hauts articles des *Reviews* anglais qui soient dignes d'être lus après les vôtres ». (*Correspondance de Victor Hugo*, 23 janvier 1828.)

7. Il lui arriva une fois, en 1834, de prendre dans une revue anglaise des articles qui n'étaient que des traductions anglaises d'articles parus dans la *Revue des Deux Mondes* (voir Partridge, *op. cit.*, p. 322).

8. *Le Prospectus* annonce que les rédacteurs suivront la *Revue d'Edimbourg* avec une attention toute particulière, et y feront des emprunts considérables car « cet excellent recueil a singulièrement contribué à répandre dans la Grande-Bretagne le goût de toutes les connaissances utiles ».

caise. Elle reproduit plusieurs articles ¹ dénonçant l'« état morbide » de la société française, depuis 1830, révélé tant par les « leçons libidineuses » de Balzac, de George Sand, de Sue, de Jules Janin, et les « huit femmes adultères, cinq prostituées de différentes classes, six victimes de la séduction, quatre mères amoureuses de leur propre fils, six héros bâtards, etc... » des drames de Hugo et de Dumas ², que par le grand nombre de suicides et de crimes atroces qui ont eu lieu en France depuis 1830. Ces articles font beaucoup de bruit à Paris, et on les accepte comme une expression typique de la pruderie anglaise³, tout en se demandant quelle est au juste la part des traducteurs dans la violence de ces critiques ⁴.

La *Revue Britannique* publie aussi de temps en temps des tableaux de mœurs assez peu flatteurs pour les Anglais.

Tantôt c'est la *Revue d'Edimbourg* qui dénonce le culte de l'argent, l'asservissement au « préjugé du rang » et le mépris des « véritables supériorités », qui donnent un sens si particulier au mot anglais « respectable », et qui rendent la vie beaucoup moins agréable à Londres qu'à Paris ⁵.

1. Par exemple : *Jugement de la Revue d'Edimbourg sur la littérature française contemporaine*. *Rev. Brit.*, oct. 1833. *La France en 1833*. *Rev. Brit.*, déc. 1833, reproduit du *Dublin University Gazette*. *Du théâtre en Europe, et du drame moderne*. *Rev. Brit.*, mai 1834, reproduit *Theatrical Magazine*. *Du roman historique en France et en Angleterre*. *Rev. Brit.*, nov. 1834, reproduit *Dublin Literary Magazine*. *Les Romanciers français du XIX^e siècle*. *Rev. Brit.*, avril 1836, reproduit *Quarterly Review*.

2. *Rev. Brit.*, mai 1834. Le *Theatrical Magazine* renvoyait à « une énumération statistique assez plaisante » que venait de publier le *Quarterly Review*.

3. Cette pruderie s'exprime, d'ailleurs, et avec une naïveté charmante, dans le livre de M^{me} Trollope (*Paris et les Parisiens en 1835*, voir surtout t. I, p. 199, où M^{me} T... appelle Hugo « ce champion du vice, ce chroniqueur du péché, de la honte et de la misère », t. II, pp. 325-6, 334-6) que Hugo, nous l'avons vu (p. 105) trouvait ridicule, mais que la *Rev. Brit.* louait beaucoup (v. *Bulletin Bibliographique*, février 1836) et trouvait même supérieure comme voyageuse, à Dickens (voir *Correspondance*, nov. 1842).

4. Dans sa réponse à l'article du *Quarterly* (« Des jugements sur notre littérature contemporaine à l'étranger » : *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1836), Sainte-Beuve parle d'un « flot d'injures que l'encre du traducteur épaissit encore », flétrit la pruderie qui a mis à l'index Byron, Shelley, Godwin, etc., et s'élève contre la réaction morale qui semble depuis quelque temps s'organiser en France même, et à laquelle la *Revue Britannique* ne fait selon lui, que « prêter sa grosse voix ».

Les préjugés des traducteurs se trahissent souvent, et parfois d'une façon assez amusante.

5. *Rev. Brit.*, déc. 1830. *Esprit de la société en France et en Angleterre*.

Tantôt c'est *Blackwood's Magazine* qui oppose l'« éternel confort », la grossièreté et l'insociabilité, qui caractérisent la vie londonienne, à l'élégance, au bon goût et à l'« esprit de communauté » qui règnent à Paris ¹. Tantôt c'est le *New Monthly Magazine* qui flétrit les usages du dimanche anglais², ou qui proclame que l'Angleterre est le royaume de l'hypocrisie³. Tantôt c'est *Fraser's Magazine* qui réprouve l'insolence, la « morgue hautaine » et « pédantesque » de ces milords déchus ou ruinés, auxquels sert d'asile Boulogne-sur-Mer, « ce rendez-vous général de nos débiteurs insolvables et des dames que la terreur du *crimen conjugale* force à passer le détroit ⁴. » Tantôt c'est le *New Political Weekly Journal* qui dénonce le « sérieux terrible » qui « s'est emparé de toutes les physionomies comme de tous les langages et a envahi jusqu'aux bals » à Londres ⁵. Tantôt c'est un correspondant anonyme qui ridiculise les habitudes du jockey anglais installé à Paris, sa solennité, et surtout « son insolence et le profond dédain avec lequel il contemple les Français ⁶ ». Tantôt c'est le *Metropolitan* qui accuse les « Anglo-Parisiennes » de s'habiller avec trop de recherche, de se parfumer à l'excès, de se tenir par rangées de sept ou huit femmes dans les rues ou les promenades, de parler trop haut, de fréquenter plus volontiers les bals et les *routs* que les concerts, etc., etc. ⁷.

Dans les *Bulletins de Londres* que la *Revue* publie régulièrement à partir de mai 1838, elle semble s'occuper de préférence des « bas bleus » anglaises (Lady Blessington, M^{me} Trollope, que la *Revue* estime singulièrement, etc.)

1. *Philosophie des rues et des lieux publics à Londres, à Edimbourg et à Paris* (janvier 1832).

2. *Un dimanche à Londres* (juillet 1831).

3. « Voyez ces palais, c'est un mensonge d'architecture ; votre constitution c'est un mensonge de liberté ; votre religion, c'est un mensonge de prudence ». (*Asmodée à Londres*, mai 1832.)

4. *Paganini à Boulogne-sur-Mer* (novembre 1835).

5. « Adieu Paris ! dit-il, métropole du plaisir qui, malgré toutes prétentions, n'a jamais placé qu'en seconde ligne l'ambition, la science, la politique et l'argent ! » (*Londres, Paris, Bruxelles et la Haye en 1835*, mars 1835.)

6. *Nouvelles des Sciences*, etc., novembre 1835.

7. *Les Anglais en Voyage*, t. II. *En France* (novembre 1839).

et de ces écrivains « maniéristes », comme Bulwer-Lytton, qui ont quelque chose de féminin dans leur talent ; tandis que « l'école de Newgate », représentée par Ainsworth et Dickens (auquel la *Revue* accorde, dans son *Bulletin* de novembre 1839, « le double talent de votre Paul de Kock et de feu Victor Ducange ») lui inspire autant de mépris que d'admiration¹.

Le rôle de la *Revue Britannique* doit être particulièrement odieux à Victor Hugo lorsqu'elle se met, suivant le programme intéressant tracé par Pichot dans *L'Echo britannique*², à indiquer les emprunts du poète à des auteurs anglais, ou les erreurs de couleur locale contenues dans ses œuvres « anglaises » : et si Hugo n'a été qu'à demi satisfait de l'article, pourtant assez favorable, publié par Pichot sur *Marie Tudor*, dans la *Revue de Paris*, en 1833³, il ne doit pas être content, non plus, du rédacteur de la *Chronique littéraire* de la *Revue Britannique*, qui relève scrupuleusement les inexactitudes de sa description de Holyrood (dans *Le 7 août 1829, Les Rayons et les Ombres*), « de peur que, de licence en licence, il ne lui prenne envie de faire quelque jour de Marie Stuart une reine puritaine, pour donner un pendant à la sévère Marie Tudor, changée en Messaline italienne⁴ », ni du rédacteur qui dit, assez ineptement, en février 1839 : « Au théâtre M. Bulwer a donné la *Dame de Lyon*, pièce remarquable qui paraît avoir fourni *Ruy Blas* à M. Victor Hugo⁵. »

1. Dans une note, à propos du *Baron de Grogswig* (*Nicholas Nickleby*), le premier morceau de Dickens traduit par la *Revue*, elle loue « cette piquante satire des mœurs du romantisme. Il fallait que le donquichotisme littéraire des imitateurs de Scott amenât tôt ou tard son Cervantes ». (mars 1839.) Mais, dans la *Correspondance* de mars 1840, Bulwer Lytton est opposé, comme « champion du bon goût » à l'« école de Newgate » (Dickens et Ainsworth).

2. Pichot se proposait d'examiner, non seulement les pièces jouées en Angleterre, mais aussi « dans les nouveautés de notre propre scène, soit les emprunts faits au théâtre anglais, soit les sujets qui intéressent l'histoire et les mœurs de la Grande-Bretagne ». (*Echo Britannique*, janvier 1835.)

3. V. note de Pichot, dans un article sur *Marie Tudor*. *Rev. Brit.* octobre 1873

4. *Rev. Brit. Chronique littéraire*, nov. 1839.

5. *Ibid.* février 1839. *La Grande Bretagne en 1838*.

Victor Hugo fréquente aussi chez le marquis de Custines¹. Ce cosmopolite n'aime point l'Angleterre. « L'Angleterre, dit-il, n'est qu'une grande boutique servie par des commis de mauvaise humeur². » Les Anglais sont insensibles à tout sauf au bien-être matériel, au *confortable* (« qu'heureusement nous ne pouvons traduire dans notre langue³ »). La fameuse excentricité anglaise n'existe nulle part : l'esprit d'imitation, la crainte du ridicule, produit partout en Angleterre une désolante uniformité ; nulle part, la mode, le *fashion*, n'est si universellement obéie, nulle part l'étiquette n'est observée avec autant de pédanterie. Aucune poésie, aucun goût pour les arts ; tout est mécanique ; le paysage anglais même a l'aspect artificiel d'un parc.

Parmi les jeunes écrivains qui fréquentent le salon du Maître, place Royale, il y a de fervents anglophiles, tel ce légendaire Jules Vabre qui pousse le culte de Shakespeare jusqu'à se nourrir exclusivement de mets et de boissons anglais, et qui reste quinze ans à Londres, pour pouvoir donner à l'école romantique une traduction absolument fidèle de Shakespeare⁴ ; tel aussi le jeune Victor Hennequin, qui dédie à Victor Hugo son *Voyage philosophique en Angleterre et en Ecosse*⁵ dans lequel il fait un louable effort pour comprendre l'industrialisme et le mercantilisme anglais.

L'élévation de Victor Hugo à la pairie, en 1845, lui permet de rencontrer certains politiciens anglais. En juin 1846, il rencontre lord Palmerston et lord Lansdowne à un dîner chez Decazes, et cause quelques instants avec eux de l'Irlande, des céréales et de la maladie des pommes de terre. Il trouve Palmerston « un peu vulgaire » et, à propos du mariage de celui-ci, il dit que « lord Palmerston appartient un peu à l'histoire et beaucoup au roman ». Lord Lans-

1. V. Ancelot (M^{me} V.), *Salons de Paris*, Paris 1858, p. 243 ; et Fontaney : *Journal intime* (éd. Jasinsky), Paris, 1925, pp. 112, 118.

2. Custine, *Mémoires et Voyages*. Paris 1830. t. II. p. 464, Hugo possèdera ce livre plus tard à Guernesey.

3. *Ibid.*, t. II, p. 151.

4. V. Gautier (Th.), *Histoire du Romantisme*, p. 39 et suiv.

5. Paris 1836. Hugo possèdera cet ouvrage plus tard à Guernesey.

downe, au contraire, est « grand, brun, sec, grave et gracieux, l'air distingué ; un gentleman ¹ ».

Il a une conversation plus intéressante en janvier 1847, avec le marquis de Normanby, ambassadeur d'Angleterre à Paris. Celui-ci, « élégant, gracieux, grand seigneur, bon garçon et dandy... » lui parle non seulement des questions d'actualité, de l'affaire de Cracovie et d' O' Connell ², mais aussi de la procédure adoptée dans les séances du parlement anglais ³. Le soin avec lequel Hugo note les renseignements que Normanby lui donne à cette occasion, révèle bien les préjugés qui ont toujours dominé sa conception de l'Angleterre et qui dicteront plus tard, en grande partie, *l'Homme qui Rit*.

« Dans les deux Chambres anglaises, note Hugo, les membres siègent en paletots, et en redingotes, le chapeau sur la tête. On ne se découvre que lorsqu'il vient un message de la couronne. Les membres des communes n'ont pas de costume officiel. Le costume des pairs se compose d'une robe. Le petit costume est une robe de drap rouge, le petit collet (lord Normanby prononçait collier) d'hermine. Des bandes d'hermine appliquées sur la robe indiquent le titre du pair. Les ducs ont quatre bandes à droite et à gauche ; les marquis quatre bandes à droite et 3 bandes à gauche ; les comtes 3 bandes à droite et 3 à gauche ; les vicomtes 3 à droite et 2 à gauche ; les barons 2 bandes seulement de chaque côté. Le grand costume ne se porte que le jour du couronnement. C'est une vaste robe de velours écarlate avec collet d'hermine, sans bandes. Les pairs portent sur la tête la couronne de leur titre.

Lorsqu'il y a conférence entre les comités des deux Chambres, les pairs sont assis à une table en habit de ville, avec leur chapeau de cérémonie sur la tête, qui est pointu comme au temps de Charles I^{er}, les membres des communes sont debout et découverts. »

Victor Hugo rencontre Normanby de nouveau, une

1. *Choses Vues*, première série, éd. ne varietur, 1887, pp. 109-110.

2. *Choses Vues*, première série. éd. n. v. 1887, pp. 171-2.

3. Cette partie de la conversation est rapportée dans l'édition de l'Imprimerie nationale de *Choses Vues* seulement, t. I, p. 208.

semaine plus tard, à un diner chez Salvandy, et il note à ce propos que lord Normanby est « un fort aimable homme quoiqu'il soit l'ambassadeur de la mauvaise humeur ¹ ».

En novembre 1848, Victor Hugo rencontre chez Odilon Barrot, à Bougival, un membre du parlement anglais et sa femme et il trouve celle-ci « laide, avec de belles dents et de l'esprit ² ».

1. *Choses Vues*, première série, 1887, p. 174.

2. *Choses Vues*, nouvelle série. Paris 1900, p. 249.

TROISIÈME PARTIE

1851-1870.

CHAPITRE PREMIER

LES ÉVÉNEMENTS

La conversion de Victor Hugo au républicanisme et son départ en exil après le coup d'état du 2 décembre 1851 eurent pour effet de rendre beaucoup plus important le rôle joué par l'Angleterre dans la vie du poète. Hugo se réfugia d'abord à Bruxelles ; mais la publication de *Napoléon le Petit* à Londres¹ l'obligea, à son grand regret, à quitter la Belgique. Il avait déjà envisagé la possibilité d'être chassé de la Belgique à cause de ses projets de propagande démocratique² ; et malgré l'avis de sa femme, qui le pressait de s'installer en Angleterre³ et qui avait engagé Adèle

1. Dans une lettre à sa femme. Hugo parle des difficultés qu'il eut à faire publier son livre même à Londres : « ... Aujourd'hui même on met sous presse, à Londres, un volume de moi. Personne n'a osé acheter le manuscrit (c'est Hugo qui souligne) ; on l'imprime, c'est là toute la hardiesse anglaise... » *Correspondance de Victor Hugo...* Bruxelles, juillet 1852.

2. Il projetait alors une librairie triple à Londres, à Bruxelles et à New-York, un *Journal des Peuples*, rédigé à Londres par lui, Kossuth, Mazzini, etc., etc., et un *Moniteur Universel des Peuples*, rédigé à Jersey par lui, ses fils, Vacquerie, Meurice, etc. « Mais tout cela nous chasse de la Belgique, j'en suis triste, car c'est un pays doux et honnête, et qui eût été fort agréable l'été. » (Lettre à M^{me} Victor Hugo, Bruxelles, 19 avril 1852. *Correspondance de Victor Hugo*.)

3. « Quitte la Belgique sans plus attendre et va en Angleterre. L'Angleterre est un pays puissant et qui a de l'honneur. » (Lettre de M^{me} Victor Hugo à son mari, citée par G. Simon. *La Vie d'une Femme*. Paris 1914, p. 265.)

et François-Victor à apprendre l'anglais ¹, il avait déjà choisi Jersey comme lieu d'asile, disant en faveur de son choix : « Jersey est une ravissante île anglaise, à dix-sept lieues des côtes de France. On y vit très bien à bon marché... A Jersey, on parle français, ce qui est précieux, aucun de nous ne sachant l'anglais ². » Donc, le 1^{er} août 1852, Hugo s'embarqua à Anvers pour se rendre en Angleterre, où il ne voulut rester que juste le temps nécessaire pour « régler avec Mazzini, Ledru-Rollin, Kossuth, les intérêts de la démocratie européenne ³ » ; et le 5 août 1852, il débarqua à Jersey.

« Quand je suis arrivé ici, il y a huit ans, dit Hugo en 1860 à Jersey, répondant à un toast qui lui avait été proposé, savez-vous ce que j'ai trouvé à Jersey ? Une chose sainte, sublime, inattendue, la paix... Oui, je rends grâce à Jersey... Je sentais sous vos toits et dans vos villes la bonté humaine, et dans vos champs et sur vos mers je sentais la bonté divine. Oh ! je ne l'oublierai jamais, ce majestueux apaisement des premiers jours de l'exil par la nature ⁴ !... » Ce témoignage est confirmé par une lettre que Hugo écrivit en 1852 à un ami, à Bruxelles : « Nous voici, monsieur et cher ami, dans un ravissant pays ; tout y est beau ou charmant. On passe d'un bois à un groupe de rochers, d'un jardin à un écueil, d'une prairie à la mer. Les habitants aiment les proscrits ⁵... » Charles Hugo aussi, rend témoignage de la bienveillance des Jersiais, bienveillance que ne diminuaient pas les vexations attirées sur le commerce jersiais, de la part de la douane française, par la présence

1. « Afin de faire diversion à notre situation, j'ai engagé Adèle à apprendre l'anglais. J'ai conseillé aussi à Toto d'en faire autant. Je me suis appuyée sur ceci, qu'il serait très possible que nous allassions nous fixer en Angleterre. » (Lettre de M^{me} Hugo à son mari, citée par G. Simon. *op. cit.*, p. 26).

2. Lettre à sa femme, Bruxelles, 19 avril 1852. *Correspondance*.

3. Lettre à sa femme, Londres, 2 août 1852. A propos du *Journal de l'Exil*, O. Uzanne dit : « Sur le passage de Victor Hugo à Londres rien de bien saillant n'est rapporté, si ce n'est une visite à Mazzini... » *Les Propos de table de Victor Hugo en exil*. Paris, 1892, p. 9.

4. *Actes et Paroles*, t. II.

5. *Correspondance de Victor Hugo*, t. II. Lettre à M. Luthériaux à Bruxelles, Jersey, 15 août 1852.

des proscrits dans l'île ¹ : « lors de son installation, la proscription avait trouvé à Jersey, outre l'« hospitalité » matérielle, une grande sympathie morale ². » Le gouverneur de l'île, le général Love, assistait en 1852 à une vente organisée en faveur des exilés nécessiteux et venait y acheter un objet d'art. Un médecin exilé, le docteur Barbier, y acquit bientôt une très nombreuse clientèle. La plupart des exilés ³ purent y gagner leur vie, les uns dans les professions libérales, les autres, dans le commerce, les autres par le travail manuel. Quelques-uns épousèrent des Jersiaises ⁴. Même l'œuvre de propagande accomplie par les exilés fut « non seulement tolérée mais encouragée » : « *Napoléon le Petit* se vendait à profusion, et à Jersey et à Londres. Les journaux de l'île, imitant les autres feuilles d'Angleterre, ouvraient leurs colonnes aux écrits des proscrits et joignaient leur indignation à la nôtre ⁵. »

Cependant, entre la grande majorité des Jersiais et les proscrits il existait une incompatibilité foncière qui rendait la bienveillance de ceux-là superficielle et précaire. Auguste Vacquerie a insisté sur cette incompatibilité ⁶.

Il y avait d'abord la pauvreté des proscrits. « Jusque-là Jersey n'avait guère connu, en fait de réfugiés, que des seigneurs, des princes et des rois... Mais les réfugiés de

1. *Les Hommes de l'Exil*, Paris, 1875, pp. 180 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 184.

3. Il y en avait 70 dans l'île. V. *Choses Vues*, 1^{re} série, p. 315.

4. Hugo (Charles), *Les Hommes de l'Exil*, p. 174-5.

5. *Ibid.*, p. 184. Dans une lettre adressée aux « journaux honnêtes hors de France », Charles Hugo nie en 1853, que les diatribes des proscrits, contre Napoléon III, et notamment le discours prononcé par Hugo à l'enterrement d'un des exilés, Jean Bousquet, mort à Jersey en avril 1853, aient soulevé, comme l'affirmaient les journaux français, l'indignation des Jersiais : il donne, à l'appui de sa dénégation, des citations des quatre journaux de l'île, qui ne montrent, en effet, que de la bienveillance et de la sympathie ; cette lettre est imprimée dans *Pendant l'Exil (Actes et Paroles, t. II)*, dans une note intitulée *Calomnies Impériales*.

6. Vacquerie, (A.), *Les miettes de l'histoire*. (Paris, 1865), épilogue : *Trois ans à Jersey*. Selon Vacquerie, les proscrits auraient été, dès le début, assez mal vus des Jersiais : « les naturels, je dois le dire, ne témoignaient pas la moindre velléité de se précipiter vers nous » (*op. cit.*, p. 398) : « nous vivions entre nous... nous ne nous informions pas des Jersiais et nous n'apprenions d'eux que ce qu'on voit sans regarder ». (*Ibid.*, p. 429.)

maintenant, à quelques exceptions près, étaient des marchands dont l'exil avait tué le commerce, des paysans arrachés à leurs champs, des ouvriers sans travail. Qu'aurait gagné à les connaître une population qui a le bon sens de tout traduire en six-pence, qui dit : *le temps est de l'argent*, qui demande d'abord d'un homme : combien vaut-il ? qui *paye* une visite, et qui reste fidèle à la vieille devise anglaise dont nous rétablissons si justement l'orthographe : *Honi soit qui mal six-pence* ¹ ! »

Puis, les proscrits n'étaient pas dévots — c'était un défaut impardonnable dans une île où la Bible était « en colère » ².

« L'intolérance, irascible en Angleterre, est enragée à Jersey. La population commença à devenir hostile aux réfugiés lorsqu'elle vit qu'ils n'allaient pas à la messe. Ils vivaient le dimanche comme les autres jours » ³... »

Enfin, les exilés étaient républicains et égalitaires ; tandis que la société jersiaise était aristocratique, conservatrice et « royaliste à outrance » ⁴. « C'est au travers de ces coutumes antédiluviennes », dit Vacquerie, après avoir décrit la hiérarchie sévère, et certaines coutumes féodales, qui restaient toujours en vigueur à Jersey, « que firent irruption les réfugiés du Deux Décembre. On devine l'impression que dut éprouver cette île vieillotte au contact de ces tumultueux amants des idées nouvelles » ⁵.

Les lectures et les idées libérales de certains habitants ⁶ ne cachèrent pas, non plus, à Victor Hugo, la « solidité des préjugés » de la plupart des Jersiais. Le 29 mai 1853, par exemple, il voyait passer devant sa maison des charrettes ornées de branches de chêne, et apprenait avec stupeur que c'était pour commémorer la fuite de Charles II après la bataille de Worcester. Charles II, réfléchissait-il, a été

1. Vacquerie, *op. cit.*, pp. 439-40.

2. *Ibid.* v. chapitre intitulé *Une Bible en colère*, pp. 454-63.

3. *Ibid.*, p. 459.

4. Vacquerie, *op. cit.*, p. 469.

5. *Ibid.*, p. 466.

6. Victor Hugo eut la surprise de voir ses œuvres complètes, reliées, dans le salon d'un épicier de Jersey, nommé Charles Asplet. (*Les Travailleurs de la Mer*, éd. Imp. Nat., pp. 28-9.)

« faible comme Louis XIII, libertin comme Louis XV, et féroce comme Louis XI. Et aujourd'hui, après 200 ans, un peuple se souvient encore de cet homme autrement que pour le haïr. O entêtement de cette vieille race anglo-normande ! Solidité des préjugés ! Que de Chine il y a dans l'Angleterre ¹ ! »

Il put bientôt se rendre compte aussi du caractère superficiel de la religion de ses hôtes : dans une *Lettre à Lord Palmerston*, le 11 février 1854, à propos de sa pétition pour la grâce d'un nommé Tapner, condamné à mort à Guernesey, il disait : « des nombreuses sectes chrétiennes qui se partagent les 40.000 habitants de Guernesey, trois ministres seulement ont accordé leur signature à ces pétitions ². »

En effet, la bienveillance des Jersiais à l'égard des proscrits ne dura pas longtemps : elle se changea bientôt en une hostilité violente qui finit par chasser les proscrits de l'île ou du moins contribua beaucoup à rendre inévitable cette expulsion ³, et qui dégoûta pour toujours les proscrits de la tant vantée « hospitalité anglaise ⁴ ».

Ce changement fut un des résultats indirects de la guerre de Crimée. En 1854, le gouvernement anglais ne pouvait plus tolérer les attaques des proscrits contre un allié puissant. Les journaux anglais, qui avaient d'abord protesté contre le coup d'État, n'avaient plus que des éloges pour Napoléon III ⁵. La surveillance spéciale que la police de

1. *Choses Vues*, éd. Imp. nat., t. II, pp. 85-6. (*Souvenirs personnels*, Jersey, 29 mai 1853.)

2. *Actes et Paroles*, t. II.

3. Dans les récits qu'ont laissés de cet événement Victor Hugo et son fils Charles, il y a un parti-pris évident de rejeter tout le blâme de l'expulsion de 1855 sur Napoléon III.

4. L'expulsion de 1855 fut le grand événement de l'exil de Victor Hugo. Lorsque, en 1875, celui-ci décrira *Ce que c'est que l'exil* (*Actes et Paroles*, t. II, préface), c'est le souvenir de cet événement qui remplira son récit et qui interviendra toutes les fois qu'il aura à parler de « l'hospitalité anglaise » : voir surtout *op. cit.* pp. 20-21, 22-3, 35-6. Charles Hugo consacrera le tiers de son livre (*Les Hommes de l'Exil*, Paris, 1875, pp. 174-304), à « ces espèces de Vêpres jersiaises ». L'épilogue des *Miettes de l'histoire*, par Vacquerie (Paris 1863, pp. 383-491 : *Trois ans à Jersey*), n'est qu'un long exposé des causes qui amenèrent l'expulsion.

5. « Je lisais l'autre jour un journal anglais. Ce journal se vantait d'avoir toujours été fidèle à Bonaparte, et de l'avoir salué grand homme dès le

Londres avait exercée sur les proscrits de Jersey ¹, probablement parce que toutes les publications de la proscription passaient par les presses républicaines de Saint-Helier ² devint plus stricte. En même temps, les discours des proscrits s'envenimaient à cause de la déception naturelle qu'ils éprouvaient à voir l'Angleterre, « cette noble et libre Angleterre », qu'ils n'avaient cessé jusqu'alors d'opposer à la France, esclave du coup d'État, s'allier avec le scélérat du Deux-décembre. Dans un discours prononcé le 27 septembre 1854, sur la tombe de Félix Bony, Hugo flétrissait cette « espèce d'Anglo-France... Napoléon bras-dessus bras-dessous avec Hudson Lowe », « cette apparente intimité entre Fontenoy et Waterloo », qu'avait fait naître la guerre de Crimée. Cette alliance, disait-il, est mauvaise parce qu'il y a défiance des deux côtés ; et « ...on n'a pas tort ; nous disons à ceux-ci qu'il y a toujours du côté d'un marchand l'affaire commerciale, et nous disons à ceux-là qu'il y a toujours du côté d'un traître la trahison ³ ». Dans un autre discours, prononcé le 29 novembre 1854, à l'occasion de l'anniversaire de la révolution polonaise, Hugo affirmait de nouveau que l'alliance de « M. Bonaparte » était « une catastrophe » pour l'Angleterre. C'était M. Bonaparte qui avait déclenché cette guerre désastreuse de Crimée ⁴. C'était encore lui, qui, ayant naturellement peur des révolutions, empêchait l'Angleterre de frapper le Czar au cœur, c'est-à-dire de soulever la Pologne : « C'est donc à M. Bonaparte et à sa peur personnelle des révolutions que l'An-

coup d'Etat, et il démontrait qu'en cela il avait eu plus de clairvoyance que les autres journaux. On ne se figure pas la platitude de la presse anglaise devant Bonaparte. » Victor Hugo. *Le Journal de l'Exil* (O. Uzanne), p. 48. Cf. Schoelcher : « Toute la presse anglaise a répété unanimement pendant 18 mois : Louis-Napoléon Bonaparte est un assassin. *Le Morning Post* et le *Times* prennent aujourd'hui M. L. N. B. sous leur protection ! », cité par Charles Hugo, *op. cit.*, p. 265.

1. V. Calman (A. R.) *Ledru-Rollin après 1848 et les proscrits français en Angleterre*. Paris, 1924, p. 31.

2. *L'Imprimerie universelle*, Don Street, Saint-Helier. Cf. C. Hugo, p. 179.

3. *Actes et Paroles*, vol. II, p. 154.

4. Voulant être sacré par le Pape, il lui avait fait donner par le Sultan, la clef du Saint Sépulcre ; les réclamations du pape grec, appuyées par la Russie, avaient rendu la guerre inévitable.

gleterre sacrifie ses armées, ses flottes, ses finances, son avenir, l'Inde, l'Orient, tous ses intérêts... Sans l'alliance de M. Bonaparte, l'Angleterre aurait aujourd'hui un succès en Pologne, au lieu d'un échec, d'un désastre peut-être, en Crimée ¹. »

Les paroles de Victor Hugo provoquèrent une interpellation de sir Robert Peel à la Chambre des Communes, le 13 décembre 1854. « Cet individu, dit Peel, a une sorte de querelle personnelle avec le distingué personnage que le peuple français s'est choisi pour son souverain, et il a dit au peuple de Jersey que notre alliance avec l'empereur des Français était une dégradation morale pour l'Angleterre. En quoi tout cela regarde-t-il M. Victor Hugo ? Si de misérables niaiseries de ce genre doivent encore être dites au peuple anglais par des étrangers qui ont trouvé asile dans ce pays, je croirai devoir demander au secrétaire d'État à l'Intérieur s'il n'y aurait pas moyen possible pour y mettre un terme ². » La réponse de Victor Hugo à ce « familier des Tuileries ³ » fut un *Avertissement* à Louis Bonaparte, publié dans les journaux anglais le 22 décembre 1854, dans lequel il accusait celui-ci de vouloir le faire chasser d'Angleterre comme il l'avait fait chasser de Belgique ⁴.

A la fin de la guerre de Crimée, l'Empereur rendit visite à la reine Victoria à Londres. La rage de Victor Hugo est au paroxysme : « la terre de Thomas Morus, de Hampden, de Bradshaw, de Shakespeare, de Milton, de Newton, de Watt, de Byron,... cette Angleterre qui n'a point de bat sur le cou, s'écrie-t-il,... n'a pas besoin d'un échantillon de la boue du boulevard Montmartre,... Napoléon III a fait plus de mal à l'Angleterre en un an d'alliance qu'en quinze ans de guerre Napoléon I^{er}. » Il fit afficher cette

1. *Actes et Paroles*, t. II, pp. 170-1.

2. Cit. Charles Hugo, *op. cit.*, pp. 186-7. Cf. *Actes et Paroles*, t. II, p. 173.

3. Victor Hugo se souvient de cet épisode en 1863 : dans *William Shakespeare*, il s'étonne que l'Angleterre n'ait pas encore érigé de statue pour Shakespeare, tandis qu'elle en a érigé une pour Peel, qui a « vingt ans combattu sciemment la vérité », p. 377.

4. *Actes et Paroles*, t. II, pp. 173-4.

Lettre à Louis Bonaparte, le 8 avril 1855 ¹, sur les murs de Londres : l'affiche fut déchirée, selon Hugo, par « la police de Paris » ².

Dans cette lutte de Hugo contre « l'Anglo-France » de la guerre de Crimée les loyaux Jersiais n'avaient pas caché de quel côté se trouvaient leurs sympathies. Une note du *Journal de l'Exil* nous apprend que lors de la prise de Sébastopol, les habitants de l'île menacèrent de mettre à sac la maison de Victor Hugo s'il n'illuminait pas ³. Le 28 septembre 1854, lorsque le poète eut porté un toast, dans une réunion des proscrits, à la République Universelle, tous les assistants se levèrent en criant : *Vive la République Universelle !* et un Jersiais ajouta : *Et le God save the Queen aussi* ⁴. Tous les journaux de l'île étaient hostiles aux proscrits maintenant : l'*Impartial de Jersey*, notamment, d'abord favorable aux exilés, excitait maintenant la population contre eux ⁵. Les quelques amis fidèles que les proscrits comptaient parmi les habitants étaient un peu persécutés ⁶.

Survint la fameuse *Lettre à la reine d'Angleterre* de Félix Pyat à propos de la visite rendue par la reine Victoria à Napoléon III à Paris ⁷. Cette lettre, « éloquente, ironique et spirituelle » ⁸, lue dans une réunion publique d'abord à Londres, ensuite à Jersey, le 22 septembre 1855, et publiée dans le journal des exilés, *L'Homme*, le 10 octobre 1855, était, sans doute, comme l'affirme Vacquerie, trop « parisienne » pour « ces lourdes compréhensions saxonnes » qui croyaient savoir le français ; le passage suivant sou-

1. *Actes et Paroles*, t. II.

2. *Ibid.*, t. II.

3. Uzanne (O.), *op. cit.*, p. 50.

4. *Ibid.*

5. Hugo (Ch.), *op. cit.*, pp. 195-6.

6. Le centenaire Asplet, qui fréquentait les proscrits et assistait à leurs réunions, fut sommé de se démettre de ses fonctions par le gouverneur Love. Voir Ch. Hugo, *op. cit.*, pp. 190-4.

7. Voir Ch. Hugo, *op. cit.*, pp. 197-201.

8. *Actes et Paroles*, t. II, p. 210. M^{me} Victor Hugo était moins enthousiasmée : « Dans ce discours, Pyat attaquait la reine d'Angleterre maladroitement... » (*Lettre à M^{me} Paul Meurice*, 16 octobre 1855, cit. G. Simon *La Vie d'une Femme*, p. 309.)

leva, notamment, l'indignation des Jersiais, déjà assez mal disposés envers les exilés : « Oui, vous avez tout sacrifié : dignité de reine, scrupules de femme, orgueil d'aristocrate, sentiments d'Anglaise, le rang, la race, le sexe, tout, jusqu'à la pudeur, pour l'amour de cet allié... Cet allié est donc bien solide et bien sûr que vous lui immoliez tout ainsi, même l'honneur ? ... » Les exilés eurent beau protester qu'il s'agissait d'« honneur », de « pudeur », dans le sens politique, un grand meeting de protestation, auquel assistèrent plus de deux mille personnes, eut lieu et se termina par les cris : « Balayons-les ! Qu'on les pend ! La loi de Lynch ! » A la sortie de ce meeting, une bande d'environ cent émeutiers, qui avait pour meneurs des dandys jersiais et des officiers de la garnison déguisés en bourgeois, prit la direction de Dorset Street, où était l'imprimerie des proscrits, l'*Imprimerie Universelle*². On avait déjà été averti que les violences des manifestants se porteraient, probablement, contre l'imprimerie, contre la maison de l'administrateur, le colonel Pianciani, et contre la maison de Victor Hugo, Marine Terrace, dont l'isolement était favorable à la réussite d'un attentat nocturne. Le colonel Pianciani avait adressé au connétable une sommation publique réclamant la protection de la police : aucun journal ne voulant publier sa sommation, il avait dû la faire imprimer par l'*Imprimerie Universelle* et la faire afficher sur les murs. Quant à Victor Hugo, il avait mis ses manuscrits en sûreté chez un autre proscrit, qui s'était

1. Selon Charles Hugo, les organisateurs de ce meeting, lesquels auraient été des agents secrets de Napoléon III, auraient avancé de deux jours le meeting, afin de profiter du samedi, « jour de marché, où la population peu éclairée de la campagne afflue à la ville et laisse toujours une partie de son gain et de son sang-froid dans les cabarets... » (p. 210). Ils auraient eu la précaution, aussi, d'inviter « tous les mauvais sujets des cabarets borgnes du port, tous les repris de justice obscurs que les condamnations des tribunaux français jettent sur la côte de Jersey, tous les forçats en rupture de ban, tous les filous et tous les escrocs qui grouillent dans la cale du bas commerce de l'île... » (p. 235). Cf. M^{me} Victor Hugo « ... On a entraîné les oisifs au cabaret, on a payé de l'eau-de-vie à la population des rues, on a ameuté... » (Lettre à M^{me} Paul Meurice, 16 octobre 1855, cit. G. Simon. *La Vie d'une femme*, p. 309.) Mais ailleurs (v. passage cité p. 126) Charles Hugo dit que « l'immense majorité de la population jersiaise » était hostile aux proscrits. En outre, le meeting était présidé par le maire de Saint-Hélier.

2. Ch. Hugo, *op. cit.*, p. 245.

déguisé en ouvrier pour venir les prendre ¹. Toute la nuit du samedi au dimanche, donc, les proscrits se tinrent barricadés dans les trois maisons menacées. Heureusement l'attaque contre l'imprimerie avorta, grâce à la pluie et au courage d'un policeman, et les deux autres maisons ne furent pas inquiétées. « Mais, notons-le bien, dit Charles Hugo, si dans cette sinistre nuit ², le sang ne coula pas... il n'en faut féliciter ni l'immense majorité de la population jersiaise ni les autorités anglaises ³. »

Le meeting de protestation eut lieu le 13 octobre 1855. Le 15, le colonel Pianciani, administrateur, Ribeyrolles, rédacteur en chef, et Thomas, vendeur de *L'Homme*, furent expulsés de Jersey par ordre du gouvernement anglais. Cette expulsion de trois réfugiés, condamnés sans procès, « pour avoir usé de la presse dans un pays qui disait la presse libre ⁴ », émut les proscrits : leur indignation s'exprima dans une *Déclaration*, rédigée par Victor Hugo, et dans laquelle l'Angleterre était accusée de se prêter aux manœuvres de Napoléon III : « Le coup d'État, disait Hugo, vient de faire son entrée dans les libertés anglaises. L'Angleterre en est arrivée à ce point, proscrire des proscrits. Encore un pas, et l'Angleterre sera une annexe de l'empire français, et Jersey sera un canton de l'arrondissement de Coutances ⁵. » Cette *Déclaration* fut affichée dans les rues de Saint-Hélier : la police déchira les affiches et dix jours plus tard, les 36 signataires reçurent l'ordre de quitter Jersey. Le 2 novembre, Victor Hugo partait pour Guernesey.

Malgré l'hostilité des journaux ministériels anglais, surtout du *Times* et du *Morning Post* ⁶ il y eut partout en

1. Hugo (Ch.), *op. cit.* p. 231 et suiv.

2. Ailleurs il parle de « ces espèces de Vêpres jersiaises. » (p. 232.)

3. Pp. 249-50.

4. Vacquerie (A.), *op. cit.* p. 480.

5. *Actes et Paroles*, t. II.

6. Cf. V. Schoelcher : « J'ai besoin d'exprimer, en même temps le mépris que m'inspirent les lâches insultes adressées aux proscrits par les misérables ruffians qui rédigent le *Morning Post* et le *Times*... » (cit. Ch. Hugo. *op. cit.* p. 265) Le *Times* demandait même l'extradition des proscrits. V. *ibid.* p. 237-8. Cf. Victor Hugo : « Cette presse (la presse royaliste-bonapartiste

Angleterre des meetings de protestation contre cette expulsion ¹ : mais à Jersey on laissa faire ².

de Londres) a souvent appelé celui qui écrit ces lignes *avare*. Elle l'appelait aussi *ivrogne, abandonned drinker...* » *Actes et Paroles*, t. II, p. 36.

1. Victor Hugo remercia le peuple anglais dans une *Lettre aux Anglais* (Hauteville House, le 25 novembre 1855), adressée aux membres du *Foreign Affairs Committee* de Newcastle. *Actes et Paroles*, t. II. et *Correspondance de Victor Hugo*.

2. On applaudit même, s'il faut en croire Vacquerie, qui dit que la majorité des Jersiais qui assistaient à l'embarquement des expulsés crièrent : *A bas les proscrits !* (*Les Miettes...* p. 484.) Cf. pourtant M^{me} Hugo : « ... C'est le gouvernement anglais qui agit, il n'est pas son maître. Les Jersiais sont désolés, ils n'en demandaient pas tant... » Lettre à M^{me} Paul Meurice, 4 novembre 1855, cit. G. Simon, *op. cit.* pp. 313-4. Lorsque Hugo rentra à Jersey, en 1860, pour parler dans une réunion en faveur de Garibaldi, il fut acclamé par une foule « immense et émue ». *Actes et Paroles*, t. II.

CHAPITRE II

GUERNESEY, 1855-1870

Les proscrits expulsés furent reçus à Guernesey, avec sympathie : « La réception a été bonne, dit Hugo, dans une lettre à sa femme, foule sur le quai ; silence, mais sympathie, apparente du moins ; toutes les têtes se sont découvertes quand j'ai passé... Le consul en cravate blanche (le Laurent d'ici) assistait à mon débarquement. Quelqu'un m'a dit qu'il avait salué comme les autres à mon passage. — Il paraît que les autorités locales auraient dit qu'on nous laisserait tranquilles ici, tant que nous ne donnerions pas de secousses. On nous regarde comme des volcans. Mais les seaux d'eaux n'éteignent pas les cratères¹. »

Victor Hugo avait pourtant décidé de ne plus se fier à la sympathie un peu précaire des habitants. Dès que, grâce aux meetings de protestations tenus partout en Angleterre², il n'eut plus à craindre que le gouvernement anglais passât un *Alien Bill* contre les proscrits, il acheta une maison³,

1. *Correspondance*. t. II. Guernesey, 1855.

2. « Victoria offrait les proscrits à Napoléon... Le cadeau n'eut pas lieu. La presse royaliste anglaise applaudissait ; mais le peuple de Londres le prenait mal. Il se mit à gronder. Ce peuple est ainsi fait ; son gouvernement peut être caniche, lui il est dogue. Le dogue, c'est un lion dans un chien ; la majesté dans la probité, c'est le peuple anglais. Ce bon et fier peuple montra les dents ; Palmerston et Bonaparte durent se contenter de l'expulsion. » *Actes et Paroles*, t. II. pp. 20-1. Cf. lettre de M^{me} Hugo à M^{me} Paul Meurice, 25 novembre 1855, cit G. Simon, *op. cit.*, pp. 345-16.

3. C'était une mesure qu'il allait faire rebâtir et compléter, et qu'il allait baptiser, selon l'usage anglais, *Liberty House*. *Correspondance*. t. II, lettre à George Sand, 30 juin 1856. Le 23 mai 1858, dans une lettre à G. Sand encore, Hugo annonçait que Liberty House n'était toujours pas finie : les ouvriers guernesiais le croyant riche, disait-il, trouvaient juste d'exploiter un peu « le grand monsieur français », et de faire durer le travail et le plaisir longtemps. *Correspondance*, t. II.

ce qu'il n'avait pu faire à Jersey ¹, et ce qui le mettait à l'abri d'une nouvelle expulsion ².

C'était l'exil définitivement consacré. Victor Hugo organise désormais sa vie comme s'il doit rester à Guernesey jusqu'à la fin. Il se désintéresse de plus en plus de la politique et se mêle plus activement qu'il ne l'avait fait à Jersey, à la vie des habitants de l'île, et surtout à la vie des habitants pauvres. Les *Carnets* sont remplis des instructions qu'il donne à ses domestiques à propos des secours destinés aux pauvres de l'île ³. Il s'intéresse aux marins et à leurs familles; il apprend leurs noms, il les interroge sur leurs traversées, il leur demande des renseignements sur leur situation et sur leurs gains. Lorsqu'il arrive qu'un bateau guernesiais fasse naufrage, Hugo organise des souscriptions pour les familles des naufragés ⁴. En 1861, il inaugure le Dîner des enfants pauvres; chaque semaine, jusqu'à la fin de son exil, il donne à dîner à vingt et un petits enfants pauvres, choisis parmi les plus indigents de l'île; et chaque Noël, il leur offre une fête qui comprend un lunch et une distribution de vêtements et de jouets ⁵. Son idée se répandra et des dîners semblables seront fondés en Suisse, en Amérique et, surtout, à Londres ⁶. Il

1. « Jersey s'inquiète d'un Français propriétaire. S'il allait acheter toute l'île ! » *Les Travailleurs de la Mer*. éd. Imp. nat., p. 20.

2. « Figurez-vous qu'en ce moment je fais bâtir presque une maison; n'ayant plus la patrie, je veux avoir le toit... Cette fois, si l'on me rechasse encore, je veux forcer l'honnête et prude Albion à faire une grosse chose: je veux la forcer à fouler aux pieds un *at home* (sic) la fameuse citadelle anglaise, le sanctuaire inviolable du citoyen... A Marine Terrace, j'étais à l'auberge; l'Angleterre s'en est fait une excuse pour sa couardise... » Lettre de Hugo à Jules Janin, 16 août 1856. Clément-Janin : *Victor Hugo en exil*, Paris, 1922, p. 116.

3. Voir les extraits publiés par G. Simon dans les *Annales politiques et littéraires*, janvier-février 1910.

4. Cf. l'indication suivante, extraite des *Carnets*: « 27 mai 1858, naufrage de Pengalley, qui faisait le service de poste de Guernesey à Saint-Malo. Laisse veuve et quatre enfants. Les autres matelots laissent aussi des veuves et des enfants. Nous allons organiser une souscription. Ma femme est allée voir la pauvre femme Pengalley. Son désespoir est effrayant. » Cit. Simon, *Annales*, etc., janvier-février 1910.

5. *Gazette de Guernesey*, 29 décembre 1866, citée dans les notes du t. II des *Actes et Paroles*.

6. Le deuxième volume des *Actes et Paroles* raconte l'histoire de cette institution et reproduit les discours prononcés par Hugo à Hauteville House

s'intéresse également à ceux qui sont frappés par la loi anglaise. Une de ses premières visites, après son arrivée à Guernesey, est à la prison de l'île, où il est accompagné par le prévôt, et par un jeune peintre anglais, un certain M. Tyrrell¹. Il condamne la prison cellulaire anglaise, « empreinte et toute pénétrée de l'esprit glacial du protestantisme anglican », et notamment la règle de silence qui y est observée. Il visite en même temps le lieu où fut exécuté, et le cimetière où fut enterré le nommé Tapner, pour lequel il avait vainement écrit en 1854². Sa campagne pour l'abolition de la peine de mort continue. Il applaudit aux efforts des philanthropes genevois qui, lors de la révision de la constitution de Genève, essaient de faire abolir la peine de mort³. S'adressant à un philanthrope anglais, M. Lilly, qui l'avait prié d'intervenir en faveur d'un italien, nommé Polioni, condamné au gibet, à Londres, pour un coup de couteau donné dans une rixe de cabaret, — il déplore que la pénalité anglaise se montre inférieure à la législation criminelle française en n'admettant pas les circonstances atténuantes⁴. Il publie une lettre en faveur d'un homme,

aux fêtes de Noël des enfants pauvres, et dans lesquels le poète constate, à partir de 1866, le succès des dîners d'enfants pauvres, fondés à Londres sur le modèle de celui de Hauteville House. Dans les notes de ce volume sont cités, à l'appui des déclarations de Hugo, de copieux extraits de journaux anglais, et une lettre de Lady Thompson, trésorière d'un dîner d'enfants pauvres dans la paroisse de Marylebone. D'autres citations montrent que les discours prononcés par Hugo à ces occasions, sont reproduits par des journaux guernesiais, français et anglais.

1. La visite est racontée dans *Choses vues*, première série, pp. 334 et suiv., à la date du 6-12 décembre 1855.

2. *Actes et Paroles*, t. II, pp. 107 et suiv. ; *Lettre aux habitants de Guernesey*, 10 janvier 1854 ; *Lettre à lord Palmerston*, 11 février 1854. L'exécution de Tapner semble avoir vivement impressionné Hugo : par l'intermédiaire des tables tournantes, le 6 février 1854, il demande à Shakespeare si l'exécution de Tapner a ému les âmes des morts, mais Shakespeare ne répond pas (G. Simon, *Les tables tournantes de Jersey* (1923) ; en 1855, lors de la visite à laquelle nous faisons allusion ci-dessus, il achète la tête de Tapner moulée en plâtre et prend sur la tombe de celui-ci un peu d'herbe qui est conservée dans le manuscrit de *Choses Vues*.

3. *Actes et Paroles*, t. II. Lettre à M. Bost, 17 nov. 1862. La lettre aurait poussé la population de Genève à rejeter le projet de constitution proposé par la constituante genevoise et dans lequel la peine de mort était maintenue. (V. *Actes et Paroles*, t. II, lettre d'A. Gayet à Victor Hugo.)

4. *Ibid.*, t. II. Lettre à M. Lilly, 12 février 1865. Cf. *Les Misérables*, éd. Flammarion, s. d., t. IV, p. 11. « Quelque temps après, pris dans l'engrenage d'une de ces mystérieuses aventures où la passion est mêlée, cata-

nommé Bradley, condamné à mort à Jersey ¹, et une autre pour les Fenians condamnés à mort, pour délit politique, en Irlande ².

Ces activités généreuses ne contribuèrent pas beaucoup à gagner pour Victor Hugo la sympathie de la population d'une île où la peine de mort était toujours en vigueur, et où l'on poursuivait à coups de pierres dans les rues un homme dont le seul crime était d'avoir nié la divinité de la Bible ³.

Paul Stapfer, qui fut pendant trois ans, de 1866 à 1869, professeur de français au collège royal Elizabeth, à Guernesey, dit : « l'indifférence et la froideur à l'égard du grand exilé étaient... générales, plus encore dans la petite bourgeoisie, extrêmement ignorante, que dans la première caste, souvent très cultivée. Un de mes premiers étonnements fut de constater combien peu on faisait attention à lui ⁴. » Il raconte quelle activité lui et quelques autres admirateurs de Hugo durent déployer pour épargner au poète le chagrin, quand une troupe d'acteurs français en voyage vinrent lui offrir une représentation d'*Hernani*, en 1868, de voir sa pièce jouée devant des loges vides ⁵. Alfred Asseline fut également frappé par cette indifférence et dit à propos de l'accueil peu enthousiaste que la population des îles fit aux *Travailleurs de la Mer* : « ... Il fallut secouer un peu les Jersiais et les Guernesiais, que ce livre aurait dû combler d'orgueil... Mais ce n'était pas du patois normand, c'était de la belle langue française ; le « noble petit peuple de la mer » ne comprit pas très bien ⁶. »

Il y avait, à cette froideur, des causes plus personnelles,

strophes où la justice française voit des circonstances atténuantes et où la justice anglaise ne voit que la mort, Barthélemy fut pendu... »

1. *Actes et Paroles*, t. II, *Lettre à un Ami*, 27 juillet 1866. Cf. MS. *l'Homme qui rit*, f° 56 (note en marge du passage où est décrit le pendu goudronné) : « J'écris ceci le 11 août au moment même où à Jersey on pend un homme, Bradley, pour lequel j'ai vainement écrit. »

2. *Ibid.*, *Lettre à l'Angleterre*, 28 mai 1867.

3. *Les Carnets de Victor Hugo*, cit. G. Simon. *Annales politiques et littéraires*, janvier-fév. 1910.

4. Stapfer (Paul). *Victor Hugo à Guernesey*. Paris, 1903. p. 13.

5. *Ibid.*, pp. 96 et suiv.

6. Asseline (A.). *Victor Hugo intime*. Paris, 1885. pp. 257-8.

et moins excusables, que l'ignorance où étaient les Guernesiais de la langue et littérature françaises ¹. Victor Hugo n'était pas seulement l'objet d'une indifférence presque complète dit Stapfer : « Le cant piétiste et puritain lui était même très décidément hostile, et s'indignait tout bas, — ou tout haut, — de sa vieille liaison avec « M^{me} Drouet », malgré l'âge respectable de Juliette et l'extrême réserve de son existence toute retirée ². » Stapfer raconte aussi qu'un dimanche, un prestidigitateur anglais, le docteur Lynn, tint une séance d'escamotage et de magie à Hauteville House. Victor Hugo invita plusieurs des habitants. Mais les invités ne vinrent pas nombreux. Le directeur d'un des journaux de l'île ne se contenta pas de refuser l'invitation, mais fit à Hugo un sermon d'assez mauvais goût sur la sainteté offensée du repos dominical ³.

La leçon d'égalité et de fraternité que Hugo tâcha de donner aux Guernesiais au moyen du dîner des enfants pauvres ⁴, ne semble pas avoir enchanté, non plus, les Guernesiais. Hugo a jeté la note suivante sur un de ses *Carnets* : « 24 décembre (1863). Christmas de mes petits pauvres... Un Anglais est venu exprès d'Angleterre, ce matin, pour voir cette petite fête intime. Presque personne de l'île ⁵. » Stapfer dit, aussi, que si la meilleure société de l'île assistait quelquefois aux fêtes des enfants pauvres organisées à Hauteville House, c'était grâce, uniquement, à l'initiative de Miss Carey, fille du bailli, sir Stafford Carey, laquelle admirait passionnément Victor Hugo ⁶.

1. Autre preuve de la même ignorance : les encriers de Lamartine, de Dumas, de George Sand et de Victor Hugo, réunis par M^{me} Hugo dans une vente qu'elle organisa pour les pauvres de Guernesey, n'eurent pas d'acquéreurs. G. Simon, *La Vie d'une femme*, p. 345.

2. Stapfer (P.), *op. cit.*, p. 16.

3. *Ibid.*, p. 118.

4. « Tous les mardis, je donne à dîner à quinze petits enfants pauvres... je tâche par là de faire comprendre l'égalité et la fraternité à ce pays féodal. » *Correspondance*,... lettre à Octave Lacroix, 30 juin 1862.

5. Cité par G. Simon. *Les annales*..., jan.-fév. 1910.

6. Stapfer, *op. cit.*, p. 17. Sans doute faut-il attribuer cette indifférence aussi, jusqu'à un certain point, à la volonté de Hugo de « rester ours »,

En 1865, Hugo écrivit son roman des *Travailleurs de la Mer*, et une préface importante (qui ne fut publiée qu'en 1883), intitulée *L'Archipel de la Manche*, dans lesquels sont résumées toutes ses impressions de la population parmi laquelle se passa son exil, et qui constituent, par conséquent, à certains égards, le tableau le plus important qu'il ait peint de la vie anglaise.

Le tableau n'est pas, à tout prendre, très flatteur, et ne diffère pas essentiellement de celui tracé par Vacquerie dans *Les Miettes de l'histoire* (v. pp. 119-20.) Ce qui semble avoir le plus frappé Hugo dans les îles de la Manche, c'est l'austérité religieuse excessive des habitants ¹. Notamment, « la stagnation du dimanche fait loi ² » ; « le dimanche, ce roi d'Angleterre, a pour prince de Galles le spleen. Il a le droit d'ennui. Il ferme les ateliers, les laboratoires, les bibliothèques, les musées, les théâtres, presque les jardins et les bois ³. » Il y est défendu aussi de dire « Mon Dieu » en dehors de la prière ⁴.

Les sectes pullulent dans l'archipel ⁵, — le wesleyanisme étant surtout très prospère ⁶, — et ne s'accordent que dans

comme il le disait lui-même. Nous savons que l'aristocratie de l'île fit de grands efforts, surtout vers la fin de l'exil de Hugo, pour le faire sortir de sa solitude : le bailli de Guernesey, avec sa femme et sa fille, la duchesse de Saint-Albans, lady Diana Beauclerk, Sir Robert Peel et sa femme sont nommés dans les *Carnets* parmi les visiteurs de Hauteville House ; mais Hugo ne rendait jamais ces visites (il ne reçut même pas les Peel) et c'est bien à contre-cœur qu'il invita un jour à déjeuner la duchesse de Saint-Albans.

1. Cf. « A Guernesey, ce qui fut jadis druidique est maintenant huguenot ; ce n'est plus Moloch, mais c'est Calvin ; l'église est froide, le paysage est prude, la religion a de l'humeur. » *Actes et Paroles*, t. II, pp. 6-7.

2. *Les Travailleurs de la Mer*, éd. Imp. nat., p. 16.

3. *Ibid.*, p. 38. Une fois cette austérité fut admirable : la reine Victoria débarqua à Guernesey un dimanche. « La reine, devenue brusquement « cette femme », violait le repos du Seigneur. Elle descendit sur le quai au milieu de la foule muette. Pas un front ne se découvrit... L'île dévote fut bourrue. Ce puritanisme a sa grandeur. » *Actes et Paroles*, t. II, pp. 6-7. *Ce que c'est que l'exil*, nov. 1875.

4. *Les Travailleurs de la Mer*, éd. Imp. nat., p. 17.

5. « ... Un coin de terre de Jersey ou de Guernesey porte plus de chapeaux que n'importe quel morceau de terre espagnole ou italienne de même grandeur. » *Ibid.*, p. 22.

6. « ... Le wesleyanisme, excroissance du protestantisme qui contient l'avenir de l'Angleterre. » *Ibid.*, p. 22.

leur haine de la libre pensée ¹. « Wesley ne vaut pas mieux que Loyola », dit Lethierry. A vrai dire, « un certain retour au catholicisme se fait dans certaines paroisses. A l'heure où nous sommes, il commence à pousser des croix aux pointes des clochers, signe de puséyisme ². »

Quant à la vraie religion, celle des principes, elle est ignorée dans ce pays puritain. Ce digne représentant de l'anglicanisme, le docteur Jaquemin Hérode, conseillait à Lethierry de placer son argent dans la fourniture d'armes au Czar, qui était en train de réprimer la Pologne, ou dans l'exploitation du Texas, « laquelle employait plus de 20.000 nègres ³. »

Les sectes empêchent aussi le progrès social en « émiet-t(ant) et évent ant) l'initiative populaire » ; « tout est noyé sous le wesleyanisme, même cette profonde sape chargée de haine, la misère ;... à moins que le mouvement social européen ne vienne à la traverse, politiquement, la Bible perdra l'Angleterre ⁴ ! »

Cette espèce de religion, toute en observances superficielles et indifférente aux principes généreux, a produit un type essentiellement anglais de l'honnête homme, l'homme « respectable ». « Etre respectable, dit Hugo, cela implique une foule d'observances, depuis le dimanche bien sanctifié jusqu'à la cravate bien mise ⁵. » Tous les coquins, dans les romans de Hugo, prétendent à cette « respectabilité ».

« Ce couple, sieur et dame Clubin, avait réalisé dans Torteval l'idéal de l'épithète anglaise, *respectable*. Dame Clubin était le cygne ⁶ ; sieur Clubin était l'hermine. Il

1. « ... Le mot Voltaire est, à ce qu'il paraît, une des prononciations du nom de Satan. Quand il s'agit de Voltaire toutes les dissidences se rallient... Quelqu'un qui avait à parler en public à Saint-Helier pour une quête fut prévenu que s'il nommait Voltaire dans son speech la quête avorterait. » *Ibid.*, pp. 22-3.

2. *Les Travailleurs...* éd. Flammarion, s. d., t. I, p. 153. Ailleurs Hugo fait allusion au procès de l'évêque Colenso. (*Op. cit.*, éd. Imp. nat., p. 39.)

3. Reliquat des *Travailleurs de la Mer*, éd. Imp. nat., notes de l'éditeur, p. 458.

4. *Les Travailleurs de la Mer*, éd. Flammarion, s. d., t. I, p. 302.

5. *Op. cit.*, Reliquat, éd. Imp. nat., notes de l'éditeur, p. 464-5.

6. *Les Travailleurs de la Mer*, éd. Flammarion, s. d., t. I, p. 152.

7. « Sa femme avait été l'honnête femme comme il était l'honnête

fût mort d'une tache. Il n'eût pu trouver une épingle sans en chercher le propriétaire. Il eût tambouriné un paquet d'allumettes. Il était entré un jour dans un cabaret à Saint Servan, et avait dit au cabaretier : J'ai déjeuné ici il y a trois ans, vous vous êtes trompé dans l'addition; et il avait remboursé au cabaretier 65 centimes. C'était une grande probité, avec un pincement de lèvres attentif ¹... » On sait jusqu'où allait la « grande probité » du sieur Clubin ² !

Très caractéristique aussi des habitants de l'archipel et surtout des Guernesiais est la ténacité des préjugés de rang et des coutumes féodales parmi eux. A cet égard, ce sont des Anglais typiques. « C'est en Angleterre qu'il faut aller voir par curiosité l'abîme qui sépare « un homme » d'« un monsieur ». Sous ce rapport, les îles normandes sont l'Angleterre ³. » « La division, la hiérarchie, le compartiment, plaisent aux insulaires de cet archipel... Les Guernesiais en particulier ont tellement le goût des îles qu'ils font des îles dans la population ; en haut de ce petit ordre social, soixante familles, les *sixty*, vivent à part; à mi-côte, quarante familles, les *forty*, font un autre groupe également isolé ; autour est le peuple ⁴... » Naturellement on tient beaucoup à son blason et on est très chatouilleux sur les mésalliances ⁵. Ces idées arriérées se réfléchissent dans la survivance d'une foule de coutumes féodales : la clameur de *haro*, le droit du seigneur, la dime, etc. y sont toujours

homme. Elle était morte avec la renommée d'une vertu à tout rompre. Si le bailli lui eût conté fleurette, elle l'eût été dire au roi ; et si le bon Dieu eût été amoureux d'elle, elle eût été dire au curé... » *Ibid.*, t. I, p. 181.

1. *Ibid.*, t. I, pp. 181-2.

2. L'infâme Thénardier tient aussi à la « respectabilité » pour l'auberge où il maltraite la petite Cosette. V. *Les Misérables*, éd. Flammarion, s. d., t. I, p. 435.

3. Reliquat des *Travailleurs de la Mer*, éd. Imp. nat., notes de l'éditeur p. 461.

4. *Ibid.*, p. 27. Cf. « Dans l'Archipel de la Manche, ainsi que dans la Grande-Bretagne, qui veut rester noble doit rester riche. Un workman ne peut être un gentleman... » *Les Travailleurs*, éd. Flammarion, s. d., t. I, p. 248. Cf. aussi t. I, p. 134.

5. *Op. cit.*, éd. Imp. nat., p. 33. Cf. « Chose singulière, il (Lethierry) tenait peu à l'aristocratie (pour son gendre). De ce côté-là, Mess Lethierry était un anglais invraisemblable. » *Op. cit.*, éd. Flammarion, t. I, p. 149.

en vigueur ¹ ; les diverses juridictions s'y superposent et s'y délimitent d'une façon qui atteste bien la pédanterie anglaise ².

Et naturellement, on est profondément royaliste : on conserve respectueusement les vieilles bottes de Charles II au manoir de Saint-Ouen ³.

Pourtant, à « ce moyen âge resté debout », dit Hugo, il faudrait opposer la « franchise absolue de parole et de presse » qui règne dans les îles de la Manche : « Est imprimeur qui veut, est apôtre qui veut, est pontife qui peut. Il ne tient qu'à vous d'être pape. Vous n'avez pour cela qu'à inventer une religion. Imaginez une nouvelle forme de Dieu dont vous vous ferez le prophète. Personne n'a rien à y voir. Au besoin, les policemen vous aident. D'entraîne point. Toute liberté ; spectacle grandiose. On discute la chose jugée. De même qu'on sermonne le prêtre, on juge le juge ⁴... »

D'ailleurs, l'abondance de bons journaux et l'habitude de lire, « qui produit la dignité des manières », nivellent ces populations, strictement hiérarchisées, mais « éclairées plus qu'on ne croit et chez lesquelles on a plus d'un étonnement » : « Vous causez sur la route de Saint-Helier, ou de Saint-Pierre-Port, avec un passant irréprochable, vêtu de noir, sévèrement boutonné, au linge très blanc, vous parlant de John Brown et s'informant de Garibaldi. C'est un révérend ? Point. C'est un bouvier ⁵. »

La civilisation de l'archipel de la Manche, conclut Hugo, est « une féodalité de droit, une république de fait... Ce sont des citoyens qui ont la vanité d'être sujets. Au total le XIX^e siècle règne ⁶... » Les femmes des îles normandes sont « difficilement servantes ». Victor Hugo raconte qu'en 1852 ses deux servantes s'en allèrent au milieu de la nuit, lais-

1. *Op. cit.*, éd. Imp. Nat., pp. 22, 31, 35, 36, 37, etc. « Celui qui écrit ces lignes donne deux poules par an à la reine d'Angleterre. » p. 36.

2. Cf. « Le procureur est nommé par commission et le bailli par patente ; nuance anglaise fort sérieuse. » *Ibid.*, p. 27.

3. *Ibid.*, p. 35.

4. *Ibid.*, pp. 37-9.

5. *Ibid.*, pp. 28-9.

6. *Ibid.*, pp. 38-9.

sant derrière elles leurs maîtres endormis et la porte ouverte parce qu'elles n'avaient pu s'entendre. Passion de la liberté, ou « antiques langueurs gothiques, nées du servage ¹ ? »

Le peuple de l'archipel est généreux : dans les souscriptions pour les inondés de Lyon et les affamés de Manchester, Jersey et Guernesey donnèrent plus, proportion gardée, que la France et l'Angleterre ².

1. *Les Travailleurs de la Mer*, éd. Imp. nat., pp. 30-1.

2. *Ibid.* Cf. pourtant chapitre inédit sur l'avarice des habitants : avant de sauver les naufragés, ils font leur prix ! Reliquat des *Travailleurs de la Mer*, éd. Imp. nat., notes de l'éditeur, pp. 462-4.

CHAPITRE III

VICTOR HUGO ET LA LITTÉRATURE ANGLAISE

Si l'exil mit ainsi Victor Hugo en contact direct avec les aspects les moins attrayants de l'esprit anglais, il servit, d'autre part à renouveler et à approfondir les connaissances du poète en matière de littérature anglaise. Parmi ses compagnons d'exil il y avait des anglicisants avertis. Son fils, François-Victor, notamment, s'était dévoué, dès le commencement de l'exil, à une traduction des œuvres de Shakespeare. Cette traduction suscita l'ouvrage le plus considérable que Hugo ait consacré à la littérature anglaise¹.

William Shakespeare, écrit en 1863, a été conçu tout à fait en dehors de la tendance des critiques shakespeariens contemporains à considérer Shakespeare par rapport à son milieu, à ses prédécesseurs et à ses contemporains². Entraîné par son étonnante faculté de voir partout des analogies, son mépris absolu pour les différences de temps et de lieu³, Victor Hugo se préoccupe de rapprocher Shakespeare de ses Égaux, Lucrèce, Dante, Homère, Rabelais, Cervantes, Eschyle, plutôt que de ses contemporains. Il s'agit, avant tout, de trouver pour Shakespeare une place, en suivant « le fil presque invisible des affi-

1. « Le désir d'introduire, comme on dit en Angleterre, devant le public la nouvelle traduction de Shakespeare, a été le premier mobile de l'auteur. » *William Shakespeare*, p. 3.

2. V. Baldensperger, *Etudes d'histoire littéraire*. Paris, 1910, t. II. pp. 207-8.

3. Cf. ce que dit Hugo à Paul Stapfer, à propos de la critique de Taine, de Michelet, de Deschanel, laquelle « s'amuse à de petits faits insignifiants, à des circonstances matérielles de temps et de lieu, fond frivole sur lequel elle construit, avec la gravité de la science... l'édifice fantastique de ses idées creuses. » (P. Stapfer : *Victor Hugo à Guernesey*, p. 122).

nités¹», dans « l'avenue des immobiles géants de l'esprit humain² ».

Certes, cette méthode ne fait pas toujours tort à Shakespeare, ni au sens critique de Hugo. Elle devient quelquefois, surtout lorsque Hugo tient compte des différences autant que des ressemblances, un admirable instrument de précision. Chaque rapprochement jette sa lumière partielle sur le visage de Shakespeare, et par l'entrecroisement de toutes ces lumières, l'une corrigeant la déformation causée par l'autre, aucun des traits de Shakespeare n'est laissé dans l'ombre. D'abord, à la différence de Lucrèce, Shakespeare se montre réaliste, épris du « fourmillement » de la vie humaine³. Cette comparaison tend à faire oublier le côté spirituel, visionnaire, de l'œuvre shakespearienne. Victor Hugo ajoute tout de suite : « Shakespeare est frère de Dante... il y a... du fantôme dans Shakespeare. La tête de mort passe des mains de Dante dans les mains de Shakespeare ; Ugolin la ronge, Hamlet la questionne... L'île de Prospero, la forêt des Ardennes, la bruyère d'Armuyr, la plate-forme d'Elseneur, ne sont pas moins éclairées que les sept cercles de la spirale dantesque par la sombre réverbération des hypothèses⁴. » Shakespeare marque, pourtant, la fin de l'âge de Dante ; il ferme la porte gothique, de même qu'Homère ferme la porte antique⁵. Rabelais et Cervantes représentent aussi cette clôture du moyen âge, mais « étant uniquement railleurs, ils ne donnent qu'un aspect partiel », tandis que « l'esprit de Shakespeare est un total. Comme Homère, Shakespeare est un homme cyclique⁶. »

Mais lorsque le rapprochement est global, comme dans le cas d'Eschyle, lorsque Hugo affirme hardiment que « Shakespeare, c'est Eschyle II⁷ », sa méthode n'a plus pour

1. *William Shakespeare*, p. 69.

2. *Ibid.*, p. 89.

3. *Ibid.*, p. 86.

4. *Ibid.*, p. 87.

5. *Ibid.*, p. 88.

6. *Ibid.*, p. 88.

7. *Ibid.*, p. 176.

but d'éclairer l'œuvre de Shakespeare : elle rejoint la philosophie spiritiste dont la part est si large dans les ouvrages composés par Hugo pendant son exil ¹. Il est utile de citer ici une conversation qu'eut Paul Stapfer un jour avec Hugo, à propos de la migration des âmes. Après avoir engagé Stapfer à relire *Le Revenant*, *Ce que dit la Bouche d'Ombre* et *William Shakespeare* ², Hugo continua : « Il n'y a pas longtemps, un Anglais m'envoya un livre où il développe sur la grande question de l'âme humaine des idées ingénieuses mais qu'on ne peut dire originales, puisque son ouvrage est postérieur à mes *Contemplations* et à mon *Shakespeare*. Selon ce lecteur intelligent de mes deux œuvres, les mêmes âmes reparaissent à divers moments de l'histoire du monde dans une suite d'individus, qui, différant les uns des autres par beaucoup de traits particuliers, se ressemblent par leur caractère fondamental et comme par un air de famille ³... »

Ce sont manifestement de telles idées qui ont inspiré le parallèle de Shakespeare et d'Eschyle. Victor Hugo était plus qu'à demi convaincu qu'il n'était, lui, le poète de la troisième époque du monde, qu'une réincarnation du génie d'Eschyle ⁴, le poète de la première époque ; d'où il s'en-

1. V. Berret (Paul), *La philosophie de Victor Hugo* (1854-1859), Paris, 1910, et cf. Grillet (Claudius), *Victor Hugo Spirite*. Paris, 1929.

2. « Il m'avertit, dit Stapfer, qu'il fallait faire de ce dernier ouvrage une étude particulièrement attentive, parce que les choses les plus importantes, celles qui donnent la clef de la pensée secrète de l'auteur, se cachent çà et là dans une ombre plus ou moins obscure et passent inaperçues ou incomprises à une première lecture superficielle. Une phrase entre toutes est capitale et contient l'explication de l'univers. Le lecteur distrait n'y voit que des mots ; mais ces mots sont *le mot*, la solution de la grande énigme. Quelle phrase ? Victor Hugo me promet de me la lire un jour ; pour mon malheur il a oublié de tenir sa promesse... » Stapfer (Paul), *op. cit.*, pp. 141-2.

3. Stapfer (Paul), *op. cit.*, pp. 142-3. Hugo ajoute : « Mon philosophe a donné la série probable des migrations de certaines âmes, entre autres de la mienne. Voici son histoire : j'ai été, moi qui vous parle, Isaïe, Eschyle, Judas Machabée, Juvenal, d'autres encore, plusieurs peintres, et deux rois de Grèce dont j'ai oublié les noms... »

4. Hugo a déclaré sa prédilection pour Eschyle dans un passage supprimé du MS de *William Shakespeare* : après avoir énuméré les Génies, Hugo avait écrit : « S'il fallait élire dans cette élite, et nommer l'homme culminant, si l'on était absolument contraint de déclarer sa pente personnelle, son affinité ou sa prédilection, le plus prodigieux peut-être à notre sens, toute latitude laissée d'ailleurs aux autres choix individuels, serait cet

suivait nécessairement que Shakespeare, le poète de la seconde époque du monde, ne pouvait ne pas être, lui aussi, une incarnation du même génie ¹.

Le livre consacré à Eschyle, sous le titre de *Shakespeare l'Ancien* (1^{re} partie, 4^e livre), n'est qu'une longue comparaison, inavouée et peut-être inconsciente, d'Eschyle et de Hugo. Dans Eschyle condamné par « la rhétorique officielle d'à présent » comme « barbare, extravagant, emphatique, antithétique, boursoufflé, absurde ² », ou blâmé par ses contemporains pour ses innovations, — « toutes ces inventions qui ont pour but de mieux faire ressembler le drame à la nature ³ », par exemple, l'emploi de l'anapeste, de l'iambe, et du trochée, dans la même pièce ⁴, la sollicitation des effets scéniques ⁵, etc., — ou enfin, exilé comme blasphémateur ⁶, Hugo ne voit, évidemment, que son double. La coïncidence est parfaite, compte tenu des équivalences que Hugo a déjà établies : Eschyle doit l'essentiel de son génie, son « immensité ⁷ », au mélange de la Grèce et de l'Inde ⁸ ; l'équivalent moderne de la Grèce étant la France, et celui de l'Inde, l'Allemagne, que Victor Hugo vient de définir, à propos de Beethoven,

incommensurable Eschyle, espèce de génie hors de tour... » (MS f° 70). Hugo a biffé ce passage et substitué : « Deux hommes dans ce groupe, Eschyle et Shakespeare, représentent spécialement le drame. Eschyle, espèce de génie hors de tour... »

1. Le passage suivant est significatif, sous ce rapport : « Étant donnée la dynastie des génies, l'originalité de chacun étant absolument réservée, le poète de la formation carlovingienne devant succéder au poète de la formation jupitérienne, et la brume gothique au mystère antique. Shakespeare, c'est Eschyle II. Reste le droit de la Révolution française, créatrice du troisième monde, à être représentée dans l'art. » *William Shakespeare*, p. 176.

2. *William Shakespeare*, p. 132.

3. *Ibid.*, p. 138.

4. *Ibid.*, p. 138.

5. *Ibid.*, p. 139.

6. *Ibid.*, p. 142.

7. *Ibid.*, p. 133. « Cette immensité, c'est tout Eschyle, et c'est tout Shakespeare. » Hugo aime dans Prométhée, comme dans Hamlet, « le parti-pris gigantesque, la mesure habituellement dépassée. » *Ibid.*, p. 243.

8. « Eschyle est disproportionné. Il a de l'Inde en lui... Eschyle admirablement Grec, est pourtant autre chose que Grec. Il a le démesuré oriental. » *Ibid.*, p. 154.

comme « l'Inde de l'Occident ¹ » et qui a joué, il le sait bien ², un rôle important dans son œuvre à lui, il est évident qu'« Eschyle II », c'est Hugo, et non Shakespeare ³.

L'application toute personnelle de cette comparaison se manifeste enfin dans le parallèle que Hugo trace entre Hamlet et Prométhée ⁴. Victor Hugo ne se contente pas de la ressemblance profonde qu'il voit entre le supplice de Prométhée, et celui, tout intérieur, de Hamlet, qui « représente le malaise de l'âme dans la vie pas assez faite pour elle ⁵. » Il veut la ressemblance plus complète encore et fait du sceptique shakespearien, dont il caractérise, d'ailleurs, admirablement, la nullité ⁶, un lutteur, selon sa propre image, un « démagogue » qui « croit peu au sceptre, bafoue le trône... comprend le peuple ⁷. » Et il loue Shakespeare d'avoir fait simuler la folie à son héros, que mettait en danger sa découverte de la scélératesse du roi, et d'avoir ainsi fait preuve de sa « profonde pénétration des vieilles ténèbres royales ⁸ » : c'est ainsi que Hugo découvre sous les traits de Hamlet le Gwynplaine qu'il rêve sans doute déjà, « comme un Prométhée ou un Job, se dressant à un moment donné, et jetant, non plus au dieu, mais au roi, sa protestation tragique ⁹ ».

1. William Shakespeare, p. 94. D'ailleurs Hugo a connu l'Inde aussi : voir D. Saurat, *Les Éléments religieux non chrétiens dans la poésie moderne*. Rev. Litt. Comp., 1923.

2. Cf. « Ses Burgraves... sont pour nous ce que les titans sont pour Eschyle... Elle est l'aïeule de notre histoire et la grand'mère de nos légendes... » William Shakespeare, p. 95.

3. « Maintenant ôtez du drame l'Orient et mettez-y le Nord, dit Hugo, comme conclusion à ce livre, ôtez la Grèce et mettez l'Angleterre, ôtez l'Inde et mettez l'Allemagne, cette autre mère immense, *Allmen* : Tous-les-Hommes... et vous avez Shakespeare... » *Ibid.*, p. 176.

4. « Hamlet marche derrière Oreste, parricide par amour filial. Cette comparaison facile, plutôt de surface que de fond, nous frappe moins que la confrontation mystérieuse de ces deux enchaînés, Prométhée et Hamlet. » *Ibid.*, p. 243.

5. *Ibid.*, p. 252.

6. *Ibid.*, pp. 250-2.

7. *Ibid.*, pp. 246-8.

8. *Ibid.*, p. 248, Hugo compare la folie feinte d'Edgar, dans *Lear*, avec la folie feinte de Hamlet, et rappelle le conseil de l'Océan à Prométhée : « Sembler fou est le secret du sage. » *Ibid.*, p. 249.

9. *L'Homme qui rit*, Reliquat, ms. f° 41. Shakespeare n'est, évidemment, pour rien dans la partie purement philosophique de William Shakespeare,

La même croyance au spiritisme se révèle, peut-être, dans la façon dont Victor Hugo interprète quelquefois les grandes tragédies de Shakespeare. Dans *Macbeth*, dit-il, « la nature devient âme contre l'homme qui est devenu force ¹ » ; dans *Othello*, la nuit tue le jour, dont elle est amoureuse²... Rappelons qu'à cette époque, Hugo croyait à l'âme des bêtes, des plantes, des choses matérielles, même des abstractions : il avait interrogé, à Jersey, par l'intermédiaire des tables tournantes, la Critique, la Mort, etc.³.

Mais il serait évidemment injuste de ne voir dans *William Shakespeare* que des rapprochements fantaisistes et du spiritisme. Victor Hugo avait sous la main l'érudition solide de son fils ; et quelques-unes de ses idées, et non des moins personnelles, sont fondées sur, ou du moins ne sont pas infirmées par les lectures considérables de François-Victor.

Par exemple, l'idée d'un Shakespeare ennemi des Rois. Dans la préface de sa traduction de *Hamlet*, François-Victor cite le jugement de Goethe, que Hamlet « était prince et né pour l'être ; et il désirait régner, afin que les hommes de bien fussent bons sans obstacle ⁴ » ; et il s'indigne que Hamlet soit ainsi représenté comme « le modèle des *gentlemen* ⁵ ». Non, dit-il, Hamlet « n'est pas un courtisan, c'est un misanthrope ; ce n'est pas un prince, c'est un penseur ⁶ ». Puis, dans une longue note à propos de la tirade de Hamlet contre les « débauches abrutissantes »

celle où Hugo proclame que le devoir du poète est d'élever « les masses » à « la dignité civique », de combattre le despotisme, de substituer à « l'histoire courtisane » « l'histoire réelle », etc., etc. (2^e partie, livres v et vi ; 3^e partie, livres II et III, etc.). Les allusions qu'il y fait au *Prométhée* d'Eschyle semblent seules à propos ; cf. l'apostrophe suivante : « Les écrivains fils de la Révolution ont une tâche sainte... O Shakespeare, il faut que leur *tu seras roi* soit dit au peuple, ô Eschyle, il faut que leur *Prométhée* foudroie Jupiter. » p. 411.

1. *William Shakespeare*, p. 255.

2. *Ibid.*, pp. 256-7.

3. V. G. Simon : *Chez Victor Hugo : les tables tournantes de Jersey...* Paris, 1923 et P. Berret : *La Philosophie de Victor Hugo, 1834-59*, Paris, 1910.

4. Shakespeare : *Œuvres Complètes*, trad. F.-V. Hugo, Paris, 1859-66, vol. I, p. 59.

5. *Ibid.*, t. I, p. 64.

6. *Ibid.*, t. I, p. 64-5.

de ses compatriotes (acte I, sc. IV), François-Victor décrit les orgies auxquelles se livraient Jacques I^{er} et sa cour. Encore plus significative est l'introduction du deuxième volume, intitulé *Les Féeries*, et comprenant *Un Songe d'une nuit d'été* et *La Tempête* : François-Victor y raconte tout au long les persécutions auxquelles furent soumis, sous Jacques VI d'Écosse (plus tard Jacques I^{er} d'Angleterre), les sorciers, coupables d'avoir essayé d'empêcher, au moyen de tempêtes suscitées par leurs sortilèges, le mariage du roi écossais avec Anne de Danemarck ¹. Les « féeries » de Shakespeare seraient sa protestation contre ces persécutions, la glorification des esprits intermédiaires frappés d'anathème dans la *Démonologie* de Jacques I^{er}, que les autres dramaturges de l'époque suivaient servilement, Marlowe, en précipitant Faust au fond de l'enfer, Greene, en faisant faire pénitence à Roger Bacon...

De même, Shakespeare est pour François-Victor, comme pour son père, un homme qui « croyait profondément au mystère » : « il acceptait pleinement cette philosophie populaire qui faisait monter une échelle d'êtres indéfinie de la matière à l'idée, du mal au bien, de Satan à Dieu ². »

De même aussi, François-Victor s'accorde avec son père pour voir dans Hamlet, plutôt que le parricide, l'enchaîné, Prométhée plutôt qu'Oreste, le symbole de la lutte éternelle entre la volonté de l'homme et la fatalité ³. Et à ce propos il conjure les jeunes gens, ses compagnons, de ne pas « s'abandonn(er) à la sombre mélancolie de Hamlet », mais d'« oppos(er) à la fatalité tyrannique l'infatigable volonté », c'est-à-dire, de « rest(er) à jamais fidèles à la sainte cause du progrès ⁴ ».

Victor Hugo a, probablement, feuilleté aussi l'ouvrage de Philarète Chasles sur Shakespeare ⁵. Chasles fait remarquer que Shakespeare n'obtenait parmi ses contempo-

1. Mézières en parle aussi : *Shakespeare, ses œuvres et ses critiques*. Paris, 1860, in-8°, pp. 312-3.

2. Shakespeare, *Œuvres Complètes*, II, 84.

3. *Ibid.*, I, 65-6.

4. *Ibid.*, I, 67-8.

5. *Etudes sur William Shakespeare, Marie Stuart et l'Arctique*, Paris, 1852.

ains que le sixième ou septième rang ¹ : cela semble justifier l'idée favorite de Victor Hugo sur le dédain que les génies ont toujours rencontré chez leurs contemporains envieux. Chasles indique aussi le rapprochement, évident il est vrai, qu'on peut établir entre Falstaff, Panurge et Sancho, tous trois « nés au xvi^e siècle, quand le moyen âge expirait », tous trois représentant « le corps qui se raille de l'âme ² ». Hugo fait le même rapprochement et dit spirituellement à ce propos, « Sancho Pança, adhérent à l'âme, fait corps avec l'ignorance ³ ». Nous avons déjà vu qu'il comparait Rabelais, Cervantes et Shakespeare, comme les représentants, — les deux premiers uniquement railleurs, et, par conséquent, partiels, — de la « clôture du moyen âge » (voir p. 139).

Mais surtout Chasles présente Shakespeare sous un aspect nouveau : il prétend que la découverte de Montaigne fut l'événement capital de sa vie, et qu'il faudrait le considérer, non comme un « génie monstrueux », mais comme « un poète sceptique, observateur calme et souvent cruel, frère de Montaigne, ému d'une pitié un peu ironique pour les hommes et d'un profond dédain pour les caprices du sort qui les élèvent ou les écrasent ⁴... »

Évidemment, c'est là un Shakespeare peu fait pour plaire à Victor Hugo. Pourtant, celui-ci concède que la philosophie de Shakespeare, si elle tient d'Ézéchiel par la vision, « tient de Montaigne par le doute ⁵ ». « Hamlet, le doute, est au centre de son œuvre ⁶. » « Hamlet est formidable, ce qui ne l'empêche pas d'être ironique ⁷. »

Chasles voit dans le *Songe de la mi-août*, dépouillé de ses couleurs poétiques, « une piquante ironie de l'amour ⁸ » ; et dans la *Tempête*, il montre l'ironie de Shakespeare qui

1. *Op. cit.*, p. 105.

2. *Ibid.*, p. 297.

3. *William Shakespeare*, p. 211.

4. Chasles, *op. cit.*, p. 194.

5. *William Shakespeare*, p. 460.

6. *Ibid.*, p. 210.

7. *Ibid.*, p. 253.

8. Chasles, *op. cit.*, p. 199.

s'attache aux « bizarreries de l'ordre social ¹ ». « Nous avons essayé, explique-t-il, de soumettre ces symboles capricieux d'une pensée profonde à une analyse sévère. Nous y avons vu la raison du poète, raison assez puissante pour se jouer de ses trésors, se cacher sous des arabesques étincelantes de couleurs variées ². » Victor Hugo, aussi, est persuadé de la profonde signification philosophique des comédies de Shakespeare : « Qu'est-ce que la *Tempête*, *Troilus et Cressida*, les *Gentilshommes de Vérone*, les *Commères de Windsor*, le *Songe d'été*, le *Songe d'hiver* ? C'est la fantaisie, c'est l'arabesque... » Oui, mais, « on distingue à claire-voie, derrière l'arabesque, toute la philosophie ³ ».

Une des idées les plus remarquables de *William Shakespeare* est celle de l'unité profonde de l'œuvre de Shakespeare, considérée dans son ensemble, unité que la diversité apparente des pièces individuelles ne parvient pas à cacher. Hugo y revient à plusieurs reprises. Shakespeare « fait savamment sentir la simplicité du fait métaphysique sous la complication du fait dramatique » (p. 213) : l'on retrouve dans l'âme de Juliette le même appétit mélangé de peur qui inspire les meurtres de Macbeth (*ibid.*). Les comédies de Shakespeare reproduisent les figures de ses tragédies : Angelo (*Mesure pour Mesure*), c'est un autre Richard III, ou Macbeth ; Léontès (*Conte d'hiver*), c'est un autre Othello ; Jachimo (*Cymbeline*), c'est un autre Iago... (p. 303). Shakespeare a « la grâce profonde... cette profondeur dans le sourire qui, en même temps qu'une élégance, fait voir un abîme » (p. 209), etc.

L'idée se volatilise un peu, quelquefois, perd la netteté de ses contours, en passant par la *Bouche d'Ombre* : cela n'empêche pas qu'elle ait pour fondement quelques pages du très solide *Essai* de Guizot :

« On trouverait difficilement dans les tragédies de Shakespeare, dit Guizot, une conception, une situation,

1. *Ibid.*, p. 213.

2. *Ibid.*, p. 217.

3. *William Shakespeare*, p. 212.

un acte de passion, un degré de vice ou de vertu, qui ne se rencontrent également dans quelqu'une de ses comédies ; mais ce qui, dans ses tragédies, est approfondi, fertile en conséquences, fortement lié à la série des causes et des effets, n'est, dans ses comédies qu'à peine indiqué, et offert un instant à la vue pour la frapper d'un effet passager et disparaître bientôt dans une nouvelle combinaison. Dans *Mesure pour Mesure*, Angelo... (suit le récit de ses crimes). N'est-ce pas là de la tragédie ? Un fait pareil se placerait bien dans la vie de Richard III ; aucun crime de Macbeth ne présente cet excès de scélératesse ; mais dans *Macbeth*, dans *Richard III*, le crime produit l'impression tragique qui lui appartient, parce qu'il est vraisemblable... Chez Angelo, le crime n'est qu'une abstraction vague, attachée en passant à un nom propre, sans autre motif que la nécessité de faire commettre à ce personnage telle action qui produira telle situation dont le poète veut tirer tels et tels effets... Son crime accompli, il se repentira, autant que le poète en aura besoin, et il se trouvera en état de reprendre sans effort le cours naturel de sa vie un moment interrompu. Ainsi, dans la comédie de Shakespeare, toute la vie humaine passera devant les yeux du spectateur, réduite à une sorte de fantasmagorie, reflet brillant et incertain des réalités dont sa tragédie offre le tableau. Au moment où la vérité semble près de se laisser saisir, l'image pâlit, s'efface, son rôle est fini, elle disparaît. Dans le *Conte d'hiver*, Léontès est jaloux, sanguinaire, impitoyable comme Othello ; mais sa jalousie, née tout à coup et d'un simple caprice à l'instant où il faut que la situation commence à se former, perdra soudain ses fureurs et ses soupçons dès que l'action aura atteint le point où doit naître une situation nouvelle. Dans *Cymbeline*... la conduite de Jachimo n'est ni moins fourbe, ni moins perverse que celle d'Iago dans *Othello* ; mais son caractère n'a point expliqué sa conduite... et toujours prêt à dépouiller le manteau de scélérat dont la revêtu le poète, dès que l'intrigue touchera à son terme..., il n'attendra pas même qu'on le lui demande. Je pourrais multiplier ces exemples... Partout on verrait les caractères aussi peu tenaces que les passions, les résolutions aussi mobiles que les caractères... La bêtise même n'est pas toujours un mérite assuré au personnage qu'on en a d'abord affublé. Dans *Cymbeline*, l'imbécile Cloten devient presque fier et spirituel quand il s'agit d'opposer l'indépendance d'un prince anglais aux menaces d'un ambassadeur romain ; et dans *Mesure pour Mesure*, le constable Le Coude, dont les balourdises ont fait le diver-

tissement d'une scène, parle presque en homme de sens lorsque, dans une scène postérieure, un autre que lui est chargé d'égayer le dialogue. Tant est vagabond et négligent le vol du poète à travers ces capricieuses compositions ! Tant sont fugitives les créations légères qui viennent les animer ! Mais aussi, quel autre que Shakespeare eût répandu sur cette comédie frivole et bizarre de si riches trésors ?... Qu'un roi de Sicile, jaloux, sans savoir pourquoi, d'un roi de Bohême se décide à faire mourir sa femme et exposer sa fille ; que cette enfant, abandonnée sur un rivage (c'est Guizot qui souligne) de la Bohême et recueillie par un berger, devienne... voilà certes ce que peuvent réunir de plus commun et de plus invraisemblable, les romans, nouvelles et pastorales du temps. Mais Shakespeare s'en saisit, et la fable absurde qui ouvre le *Conte d'hiver*, devient intéressante... Que seraient les noces de Thésée et d'Hippolyte, et la situation rebattue de deux couples d'amants malheureux les uns par les autres ? Il n'y a là qu'une combinaison décousue, sans intérêt comme sans vérité. Mais Shakespeare en a fait le *Songe d'une nuit d'été* ; au milieu de cette fade intrigue interviendront Oberon et son peuple de fées ¹... »

Que Victor Hugo a lu, et assez attentivement, ces pages de Guizot, il n'est que de lire le passage suivant de *William Shakespeare*, — un des rares passages où les idées de Hugo semblent basées sur une considération objective et directe de l'œuvre de Shakespeare, — pour s'en rendre compte :

« ... Voulez-vous voir un despotisme, voyez sa fantaisie. Quelle volonté de rêve, quel parti pris de vertige ! Quel absolutisme dans l'indécis et le flottant ! Le songe emplit à tel point quelques-unes de ses pièces que l'homme s'y déforme et y est plus nuage qu'homme. L'Angelo de *Mesure pour Mesure* est un tyran de brouillard. Il se désagrège et s'efface. Le Léontès du *Conte d'hiver* est un Othello qui se dissipe. Dans *Cymbeline*, on croit que Jachimo va devenir Iago, mais il fond. Le songe est là partout... Une brute devient raisonnable, témoin le constable Lecoude de *Mesure pour Mesure*. Un idiot a tout à coup de l'esprit, témoin Cloten de *Cymbeline*. Un roi de Sicile est jaloux

1. Shakespeare : *Œuvres Complètes*, trad. F.-P.-G. Guizot, Paris. 1860-62, vol. I, pp. 62-3.

d'un roi de Bohême. La Bohême a des rivages. Les bergers y ramassent des enfants. Thésée duc, épouse Hippolyte, amazone. Oberon s'y mêle. Car, c'est ici la volonté de Shakespeare de rêver¹... »

Ce n'est pas le seul rapprochement qu'on puisse faire entre Guizot et Hugo. Par exemple, Guizot voit dans les parties les plus critiquées, et il l'avoue, les plus critiquables, de l'œuvre de Shakespeare « l'inquiète et bizarre rêverie d'un esprit étonné de ses propres découvertes² ». Hugo dit, de même, de Shakespeare : « Sa propre végétation l'effare ; sa propre tempête l'épouvante³... » Mais dans ce « trouble » Hugo voit, évidemment, un des signes du génie.

Somme toute, si l'on peut tirer une conclusion générale, d'un ouvrage aussi vague, capricieux et décousu, ce qui ressort le plus manifestement de *William Shakespeare*, c'est le caractère éminemment personnel de l'œuvre du poète anglais, son « impossibilité d'être modèle » (p. 303). La « puissante antithèse » de Shakespeare (p. 215), qui fait aboutir une tragédie à un éclat de rire (p. 303), n'est qu'« un caprice immense » (p. 212) ; et le seul parti pris de Shakespeare est de rêver. Hugo déconseille formellement l'imitation des « actions doubles », qui distinguent toutes les pièces de Shakespeare, sauf *Macbeth* et *Roméo et Juliette*, et qui sont « le cachet du xvi^e siècle » ; et il loue le théâtre contemporain d'avoir « bien ou mal, frayé sa voie propre entre l'unité grecque et l'ubiquité shakespearienne⁴ ».

C'est donc un Shakespeare inactuel et peu propre à figurer à la tête d'une école littéraire, que Victor Hugo a trouvé dans les travaux de son fils, dans les *Etudes* de Charles, et dans la contemplation vertigineuse de l'*Essai* de Guizot.

*
* * *

Victor Hugo a utilisé les travaux de son fils aussi dans le morceau intitulé *Shakespeare*, dans la *Légende des Siècles*

1. *William Shakespeare*, p. 303.

2. Guizot, *op. cit.*, t. I, p. 80.

3. *William Shakespeare*, pp. 228-9.

4. *William Shakespeare*, p. 301.

(*Le Groupe des Idylles*, XV), lequel faisait partie, originai-
rement (avec l'Idylle intitulée *Pétrarque*), d'un poème
composé par Hugo « pendant son absence à Jersey, 13 juin
1860 ». Dans les notes de son édition de la *Légende des
Siècles*, M. Berret rapproche cette pièce, sans, pourtant,
supposer une imitation consciente, de certains passages
des *Sonnets* (que François-Victor avait traduits en 1857)
dans lesquels Shakespeare chante « la vision imaginaire
de son âme ». M. Berret fait observer aussi que le rappro-
chement de Pétrarque et de Shakespeare, sous-entendu
par sa répartition des deux parties de son poème, *Pendant
son absence*, a été suggéré à Hugo par un parallèle sem-
blable établi par François-Victor dans la préface de sa
traduction des *Sonnets*.

Signalons à notre tour la ressemblance qui existe entre
l'idylle *Shakespeare* et un passage de *William Shakespeare*,
dans lequel Victor Hugo analyse le caractère de Hamlet :
« ... Il y a dans ses actions, dit Hugo, du somnambulisme
répandu... C'est à travers cette couche de songe qu'il sent,
comprend... Il y a entre la vie et lui une transparence :
c'est le mur du rêve ; on voit au delà, mais on ne le fran-
chit point. Une sorte de nuage obstacle environne Hamlet
de toutes parts... » (*William Shakespeare* ¹.) Dans l'Idylle,
s'adressant à Juliette absente, le poète chante :

Où loin de toi je vis comme on vit dans un songe ;
Ce que je touche est larve, apparence, mensonge ;
J'aperçois ton sourire à travers l'infini ;

La nature ignorée et sainte a de ces gouffres
Où le visionnaire est voisin du réel ;
Ainsi la lune est presque un spectre dans le ciel ;
Ainsi tout dans les bois en fantôme s'achève ;
Ainsi c'est presque au fond d'un abîme et d'un rêve
Qu'un rossignol est triste et qu'un merle est rieur.

Il est impossible, aussi, de ne pas songer à Dea, — la
jeune fille aveugle, aimée par Gwynplaine, dans l'*Homme
qui Rit*, et qui ne voit pas la déformité repoussante de son
amant, mais l'aime pour sa noblesse morale, — lorsqu'on

lit ce que dit Victor Hugo, dans la même Idylle, de « l'œil intérieur », de « la cécité pensive », qui met à même de voir

L'héroïsme, l'honneur, la vertu, le devoir,
La réalité sainte, et même la chimère.

* * *

Enfin, c'est grâce peut-être à François-Victor, traducteur de la *Reine Mab*, que Victor Hugo a connu Shelley. Les idées révolutionnaires de celui-ci le recommandaient aux exilés et nul doute qu'il ne fût souvent question de lui dans les discussions passionnées qui avaient lieu entre Hugo et Leroux sur la grève de Samarez ¹. M. Berret montre que le thème du *Satyre* de Victor Hugo ressemble beaucoup à celui du *Prométhée* de Shelley, que Forgues avait analysé dans la *Revue des Deux Mondes*, en janvier 1848 ².

* * *

Victor Hugo n'oublie pourtant pas Walter Scott. Il y a de nombreuses réminiscences du romancier écossais dans la *Légende des Siècles* ³. Dans ce recueil, non seulement Hugo se souvient vaguement de ses lectures de jeunesse ⁴, mais il imite Scott, dans certains endroits, avec une fidélité qui trahit une lecture assez récente des romans écossais ⁵.

Dans *Mangeront-ils ?*, comédie écrite dans les premiers

1. Voir Girard (H.), *Comment Shelley a été révélé à Victor Hugo*. *Rev. Litt. Comp.*, 1922. M. Girard analyse l'image de Shelley présentée par Leroux dans *La Grève de Samarez* (1863), « un des premiers grands hommages rendus au génie de Shelley en France ».

2. Berret (P.), *La Philosophie de Victor Hugo*, pp. 84-5.

3. V. Berret (P.), *Le moyen âge dans la Légende des Siècles et les sources de Victor Hugo*, Paris, 1911.

4. Il y a des réminiscences d'*Ivanhoë* dans *La Confiance du marquis Fabrice* (Berret. *Le moyen âge...*, p. 232), des réminiscences de *Kenilworth* dans *Evi-radnus* (Berret, p. 267. note), des réminiscences de *Quentin Durward* dans *Les Quatre Jours d'Elciüs* (Berret, p. 350) et dans *L'Aigle du Casque* (*ibid.*), etc., etc.

5. Le décor de *L'Aigle du Casque* rappelle d'une façon très précise les paysages du *Château Périlleux* et de la *Jolie Fille de Perth* (v. Berret, *op cit.*, pp. 351-353, et l'édition Berret de la *Légende des Siècles*).

mois de 1867 (voir *Théâtre en Liberté*), Victor Hugo met de nouveau les romans de Scott à contribution. L'action de la comédie se passe, comme une grande partie de l'action de *Peveril du Pic*, dans l'île de Man ; dans la pièce de Hugo comme dans le roman de Scott, un escalier descendant vers la mer et ne pouvant donner passage qu'à une seule personne à la fois, joue un grand rôle, — c'est par là que Peveril quitte le château de la comtesse pour aller en Angleterre ; c'est par là aussi que lady Janet et son amant, dans la pièce de Hugo, veulent s'enfuir pour échapper aux persécutions du roi de Man. Dans la même pièce, quelques-uns des tours d'Airola rappellent Flibbertigibbet (*Kenilworth*). Enfin, Victor Hugo emprunte la ruse employée dans *Quentin Durward* par l'astrologue de Louis XI, pour échapper à la peine de mort dont son roi l'a menacé¹ : Airola, qui s'est pris d'affection pour les amants persécutés, est fait prisonnier par les soldats du roi et condamné à mort ; mais une sorcière, à laquelle Airola a rendu des services, prédit au roi qu'il ne vivra, lui, le roi, qu'aussi longtemps que le premier homme qu'il verra passer, les mains liées derrière le dos ; le premier homme que le roi voit passer ainsi est, naturellement, Airola, qu'on emmène au gibet ; le roi le fait délivrer et le prend à son service ; et désormais Airola fait tout ce qu'il veut dans le royaume de Man.

1. V. *Quentin Durward*, trad. française, Paris, 1923, in-12, t. IV, chapitre II (p. 83 surtout).

CHAPITRE IV

RAPPORTS AVEC LA GRANDE ÎLE

Victor Hugo trouvait, évidemment, suffisante l'expérience de la vie anglaise que lui valait son séjour dans les îles de la Manche. Pendant la vingtaine d'années qu'a duré son exil, il n'a guère visité l'Angleterre : il n'a fait que traverser le pays, de Weymouth, ou de Southampton, à Douvres, pour aller passer ses vacances à Bruxelles, ou ailleurs en pays belge, ou sur le Rhin ¹. Il aimait beaucoup certains coins de Weymouth ² et notait Chatham sur ses *Carnets*, au cours d'une de ses traversées, comme un endroit à revoir ³.

Certains membres de sa famille, pourtant, séjournèrent quelque temps en Angleterre. En 1858-59, François-Victor, accompagné de son cousin, Alfred Asseline, fit un pèlerinage à Stratford, à Abbotsford, à Newstead, etc. ⁴.

En 1859, M^{me} Victor Hugo triompha de la résistance que Hugo avait jusqu'alors opposée à son projet d'emmener sa fille Adèle passer quelques mois à Londres ⁵. Les deux femmes y restèrent, cette année là, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de juillet, et les années suivantes, jusqu'au départ d'Adèle, en 1862, elles y firent plusieurs séjours. M^{me} Hugo renseignait son mari sur leurs expédi-

1. V. *En Voyage*, éd. Imp. nat., II, pp. 501 (17 août 1863), 511 (15-17 août 1864), 525 (1^{er} juillet 1865).

2. Cf. « La maison à statuettes de la rue Pierre-le-Bois est comparable à la précieuse maison des Musiciens de Weymouth. » *Actes et Paroles*, t. II, *Lettre à A. Queyroy*, 17 avril 1864.

3. *En Voyage*, éd. Imp. nat., II, p. 514.

4. Voir Asseline (Alfred), *Victor Hugo intime*, pp. 161 et suiv.

5. Voir Simon (G.), *La Vie d'une femme*, pp. 327 et suiv.

tions mondaines. Dans une des lettres citées par G. Simon, dans *La Vie d'une femme*, elle décrit un bal auquel elles assistèrent, chez un membre du parlement anglais : « Nous avons trouvé là, dit-elle, presque la même sympathie que chez M^{me} Gypson. Cette sympathie, je la renvoie à mon mari dont on ne parle dans le monde que je vois qu'avec admiration et vénération. La preuve de la puissance du nom que je porte, c'est que le maître de la maison, au moment du souper est venu me prendre le bras, et m'a introduite la première, dans la salle à manger ¹. »

Charles Hugo a laissé dans *Les Hommes de l'Exil*, le récit d'une visite qu'il fit à Louis Blanc, à Londres, en 1869 ². Il n'aime point Londres, « la ville noire, sans ciel et sans fin, la ville qui donne à la fois le spleen et le vertige... une immense ville sans grandeur ³ », « cauchemar prodigieux où la laideur touche au fanatisme ; en somme, ville qu'il faut voir, mais qu'il faut fuir ⁴ ». Il décrit une conversation qui eut lieu un soir où il y avait chez Louis Blanc un Américain, un certain M. Smalley (« un Américain aimable vaut deux Anglais charmants », dit Charles). « On critiqua fort ce trop célèbre confortable anglais, qui, à vrai dire, existe bien moins chez nos voisins que chez nous. L'Anglais fut accusé d'avoir mauvaise table, mauvais lit et mauvais gîte, tandis que chez nous, tout cela est excellent ⁵. » Louis Blanc, « Anglais de la tête aux pieds mais Français de cœur ⁶ », emmena Charles à la Tour de Londres, qui « contient, dit Louis Blanc, toute l'histoire d'Angleterre, et qui prouve combien l'Angleterre a tort de reprocher aux Français les massacres de 93 ⁷. »

Victor Hugo, quoiqu'un peu fier de son isolement ⁸,

1. Simon (G.), *La Vie d'une femme*, pp. 338-9. Lettre datée juin 1859.

2. *Les Hommes de l'Exil*, chapitre xvi.

3. *Ibid.*, p. 324.

4. *Ibid.*, p. 327.

5. *Ibid.*, p. 332.

6. *Ibid.*, p. 329. « Louis Blanc écrit et parle parfaitement l'anglais sans aimer l'Angleterre. »

7. *Ibid.*, p. 337.

8. Cf. *Correspondance de Victor Hugo*, lettre à sa femme, 5 janvier 1852, à propos du projet de fonder un journal à Londres avec Louis Blanc et Pierre

était en relations avec quelques-uns des proscrits français réfugiés à Londres. Il possédait à Guernesey ¹ les ouvrages d'Alphonse Esquiros ² et de Ledru-Rollin ³ sur l'Angleterre et il est certain qu'il les a lus (voir plus loin). L'ouvrage du républicain Esquiros, qu'il connaissait de longue date et admirait beaucoup ⁴, a dû lui plaire par l'abondance de renseignements curieux et d'anecdotes intéressantes qu'il renferme, sur certains aspects intimes de la vie anglaise, — les petits métiers, les gypsies, les tavernes, etc. — que les historiens, trop enclins, selon Esquiros, à préférer les « grands événements » et « les intérêts d'États » aux « faits économiques » ⁵, laissent trop souvent dans l'ombre. Pour ce qui est du livre violent et haineux de Ledru-Rollin, que Victor Hugo ne connaissait guère et n'estimait point ⁶, l'expulsion de 1855 a sans doute prévenu Hugo en faveur de l'auteur, qui avait eu à se plaindre, lui aussi, de l'« hospitalité » anglaise ⁷.

Leroux. Le projet ne fut pas mis à exécution. Hugo se moquait des dissensions violentes qui divisaient les proscrits. *Choses Vues*, première série, p. 314. Cf. Calman, *Ledru-Rollin après 1848 et les proscrits français en Angleterre*, Paris 1921, pp. 138-9 (pour ces dissensions).

1. V. Berret (P.), *Victor Hugo* (Bibliothèque d'histoire littéraire et de critique, Paris 1927) p. 365.

2. Esquiros, *L'Angleterre et la vie anglaise*, Paris 1869.

3. Ledru-Rollin, *La Décadence de l'Angleterre*, Paris 1850.

4. V. *Correspondance de Victor Hugo* (lettre à Jouslin de la Salle, mars 1833); *Choses Vues*, éd. Imp. nat., t. I, p. 348 (Esquiros au club Blanqui, mai 1843); et t. II, pp. 21-2 (Esquiros poursuivi comme insurgé de juin, avril 1849); *Actes et Paroles*, t. I, p. 545 note (Esquiros chez Courmet, rue Popincourt le lendemain du coup d'État); et *Correspondance* (lettre à Esquiros, 5 mars 1833).

5. Esquiros, *op. cit.*, t. I, p. 264. Cf. Hugo *Les Misérables*, discours de Grantaire aux Amis de l'A. B. C. : « ... C'est à Bruxelles que l'on consomme le plus de bière, à Stockholm, le plus d'eau de vie, à Madrid, le plus de chocolat, à Amsterdam, le plus de genièvre, à Londres, le plus de vin, etc..., voilà toutes les notions utiles » (vol. III, p. 169-70).

6. V. *Choses Vues*, éd. Imp. nat., t. II, pp. 47, 153-4.

7. Cf. la préface de la *Décadence de l'Angleterre*. « Proscrits, nous portions avec nous ce droit sacré du malheur qui, chez les barbares même était reconnu comme une espèce de religion publique. Comment l'a-t-on respecté ? Nous avons eu chaque jour à subir l'insulte, et l'aristocratie anglaise nous a fait traîner sur toutes les claies de son journalisme, nous dénonçant à son peuple comme des forçats échappés du bagne, comme de misérables bandits, comme les immondices des égouts de Paris. » (C'est Ledru-Rollin qui souligne.) Calman, *op. cit.*, p. 31, confirme le témoignage de Ledru-Rollin.

Louis Blanc avait proposé à Victor Hugo, en 1851, de fonder à Londres un journal paraissant toutes les semaines en français et dirigé par trois Français (Hugo, Louis Blanc, Leroux), trois Allemands et trois Italiens. C'est lui qui servait de guide à Hugo lorsque celui-ci venait à Londres. Hugo trouvait sans doute que Louis Blanc était, dans ses *Lettres sur l'Angleterre*¹, trop prêt à étudier la politique égoïste de l'Angleterre² du point de vue des intérêts plutôt que des principes³, trop habitué, aussi, à considérer l'Angleterre comme « le pays des contradictions et des contrastes⁴ », et par conséquent, trop peu enclin à porter une condamnation générale contre les Anglais⁵.

En même temps, Hugo prépare son dossier de notes pour *Quatre-vingt-treize*⁶. Cette entreprise l'oblige à faire des recherches sur l'aristocratie anglaise au XVIII^e siècle, et à Bruxelles, il emprunte des livres d'histoire sur ce sujet⁷.

*
* *

De ses expériences dans les îles de la Manche, des témoi-

1. Paris, 1866-7, 2 séries en 4 volumes. Ces lettres traitent des années 1861-1864.

2. Qu'il dénonce, pourtant, assez vivement : v. *Lettres sur l'Angleterre*, 1^{re} série, t. I, pp. 33, 117, 149-50, etc., etc.

3. Il montre que la clef de la politique étrangère de la Grande-Bretagne est sa défiance profonde de Napoléon III, et il trouve que la Grande-Bretagne a raison de se méfier. *Ibid.*, 1^{re} série, t. I, pp. 68, 146, 400, etc. ; t. II, pp. 140, 255, etc. ; 2^e série, t. I, pp. 37 et suiv. 74, 194, etc. ; t. II, pp. 2, 125, 161, 169, 211-12, etc.

4. Cf. *ibid.*, préface de la 1^{re} série, p. v-vi ; 2^e série, t. I, p. 223, etc.

5. Un exemple trivial de la réaction de Victor Hugo contre l'anglophilie de Louis Blanc : « Je me souviens que lorsque Hugo vint à Londres, nous allâmes ensemble visiter la ville et ses monuments. Quand nous fûmes devant Saint-Paul, il trouva sans doute mon admiration pour cette célèbre église un peu exagérée, car il me dit en riant : « Eh bien, quoi ? C'est le Val-de-Grâce qui a mangé des moules ! » (Louis Blanc, *op. cit.*, 1^{re} série, t. II, p. 73).

6. La première mention de *Quatre-vingt-treize*, dans la correspondance de Victor Hugo, date de 1863. (V. *Quatre-vingt-treize*. éd. Imp. nat., notes de l'éditeur.)

7. En Octobre 1866, Paul Stapfer demandait à Hugo « s'il était exact qu'il fût actuellement occupé à écrire une histoire de l'Angleterre pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle. »

« Non, répondit Hugo, c'est une pure invention de la presse .. à moins que ce roman n'ait son origine dans cette circonstance vraie. qu'à Bruxelles j'ai fait quelques recherches sur l'aristocratie anglaise et que j'ai demandé au bibliothécaire de me prêter des livres d'histoire. » Stapfer *op. cit.* p. 30.

gnages de ses compagnons d'exil, de ses recherches historiques, dirigées dans un but de propagande républicaine, sortit l'ouvrage le plus considérable que Hugo ait consacré à la civilisation anglaise en général, son roman de *l'Homme qui rit*, écrit entre juillet 1866 et août 1868.

CHAPITRE V

« L' HOMME QUI RIT » ET L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

La Presse Libre, en annonçant l'*Homme qui Rit* dans ses *Tablettes du Jour* du 5 janvier 1869, publiait un extrait d'une lettre de Victor Hugo dans laquelle celui-ci promettait la révélation d' « une Angleterre inattendue ¹ ». Une très brève analyse du roman suffira pour justifier la prétention du romancier. En Angleterre, au xvii^e siècle, aurait existé une affiliation internationale d'acheteurs et de voleurs d'enfants (auxquels Hugo donne le nom de *Comprachicos*), travaillant souvent sous les ordres du roi et mutilant cruellement les enfants volés ou achetés de façon à les rendre parfaitement méconnaissables. Le roi Jacques II aurait employé ces comprachicos pour supprimer l'héritier d'un lord républicain, lord Clancharlie, exilé volontairement en Suisse depuis la restauration des Stuarts en 1660. Cet enfant, mutilé de telle façon que ses traits étaient tordus dans un affreux rictus perpétuel, fut abandonné par les comprachicos, qu'une loi sévère de Guillaume III obligea à quitter l'Angleterre en toute hâte vers 1690, et adopté par un bateleur nommé Ursus, qui en fit un saltimbanque et l'exposa dans toutes les foires de l'Angleterre, sous le nom de « l'homme qui rit ». Une duchesse anglaise nommée Josiane, s'éprend par perversité de ce monstre. Un jour par hasard, un officier de la maison de la reine Anne, nommé Barkilphedro, découvre la vraie identité de ce saltimbanque, et, par envie, afin d'humilier

1. L'article est relié avec le manuscrit du Reliquat de *L'Homme qui rit*.

Josiane, met tout en œuvre pour que la pairie de Gwynplaine (c'est le nom de « l'homme qui rit ») — donnée par Jacques II à lord David Dirry-Moir, fiancé de Josiane et fils bâtard de lord Clancharlie par une femme qui, après avoir été la maîtresse du pair exilé, avait été celle du roi Charles II, — lui soit restituée. Le Chancelier de la reine Anne, William Cowper, croyant qu'« en Angleterre la restauration d'un pair importe plus que la restauration d'un roi », ne s'oppose pas à cette restitution. Mais une seule séance à la Chambre des Lords dégoûte Gwynplaine de son nouveau rang et il s'en va rejoindre ses anciens compagnons, les bateleurs.

*
* * *

A propos d'une « révélation » tellement surprenante de l'Angleterre du ^{xvii}e siècle, il est naturel de se demander quelle en est la valeur historique, jusqu'à quel point elle est fondée sur des épisodes authentiques de l'histoire d'Angleterre. Un examen des sources et du reliquat de *L'Homme qui rit* nous permet de répondre à cette question.

I. Signalons d'abord que Victor Hugo ne s'est pas décidé tout de suite à traiter le commencement du ^{xviii}e siècle dans son roman. Son intention étant de subordonner son étude de l'aristocratie anglaise à celle de la Révolution française, d'en faire « une sorte d'avant-scène du livre *Quatre-vingt-treize* ¹, il avait naturellement choisi d'abord la seconde moitié du ^{xviii}e siècle ². Il avait trouvé notamment, dans l'histoire de cette période, un épisode qui semblait tout fait pour exprimer ses idées sur le caractère éminemment féodal de la civilisation anglaise : à savoir, le procès de lord Byron, inculpé d'avoir tué un certain M. Chaworth en duel. Parmi les notes que Hugo a prises pour son roman se trouve la suivante : « Une loi d'Édouard VI accorde aux pairs le privilège de ne pouvoir être punis pour homicide simple. Lord Byron, ayant tué M. Chaworth

1. Reliquat de *L'Homme qui rit*, cit. *Quatre-vingt-treize*, ed. Imp. nat., notes de l'éditeur.

2. Voir p. 156, note 7.

en duel, fut absous en vertu de cette loi (XVIII^e siècle)¹. » Le feuillet sur lequel est écrite cette note est couvert d'indications sur la procédure adoptée dans le procès d'un pair, auxquelles s'ajoute celle-ci : « Au procès de lord Byron (1776) les billets d'entrée se vendirent jusqu'à 6 guinées. » C'est sur ce même feuillet, au recto, que Hugo a tracé le plan de la Chambre des Lords qui doit lui servir, en fin de compte, pour l'investiture de Gwynplaine². Il y a encore, au feuillet 139, beaucoup de notes sur la constitution anglaise et sur la procédure légale anglaise en 1778, et au feuillet 175, sur une couverture de librairie adressée à F.-V. Hugo, à Bruxelles, et timbrée « juillet 1866 », de copieuses notes provenant d'une lecture des *Nouvelles Observations sur l'Angleterre*, par l'abbé Coyer (Paris, 1769).

Il semble donc bien, que le procès d'un pair devait d'abord tenir dans le roman le rôle attribué dans le texte définitif à l'entrée d'un nouveau pair dans la Chambre des Lords : on en a une autre preuve dans l'épisode ébauché dans la note suivante et que Hugo n'a pas utilisé : « Barkilphedro fort à l'escrime, — rencontre avec Gwynplaine qu'il provoque. Gwynplaine n'a jamais touché une épée. Lord Cyrus³ intervient, prend le duel pour lui, tue Barkilphedro (— permettez monsieur, que je vous dise mon nom — je le sais, vous êtes lord Clancharlie. Je suis lord Cyrus Mannours) — plus tard jugement de Cyrus Mannours par la Chambre des Lords⁴ ». Victor Hugo avait même songé à disculper Gwynplaine du reproche de lâcheté qu'aurait pu lui attirer son refus de se battre : c'est là vraisemblablement le sens de la note suivante, qui se trouve justement au f^o 103 verso, parmi les notes ayant trait au procès d'un pair : « Le grand Condé reçut un soufflet du Comte de Rieux et ne se battit pas. Ireton reçut une nazarde d'un membre du parlement à qui il refusait de se

1. *Reliquat*, f^o. 103 verso.

2. Ce plan est reproduit dans *L'Homme qui Rit*, ed. Imp. Nat., notes de l'éditeur.

3. Lord David Dirry-Moir s'appelait d'abord lord Cyrus Mannours.

4. *Reliquat* fo. 43.

battre en duel. » Mais dans le texte imprimé tout ce que Hugo a retenu de ses recherches à propos du procès de lord Byron est l'inscription suivante, gravée par Ursus sur les parois de sa baraque, parmi les *Seules Choses qu'il importe de savoir* : « D'après une loi d'Édouard VI, les lords ont le privilège d'homicide simple. Un lord qui tue un homme simplement n'est pas poursuivi ¹. »

Ce qui a fait choisir à Victor Hugo pour son roman, le règne d'Anne au lieu de celui de George III, c'est probablement l'attrait du personnage de lord Clancharlie, le pair républicain qui préféra s'exiler plutôt que d'accepter la restauration des Stuarts, et dans la peinture duquel Hugo a évidemment songé à sa propre destinée. Le nouveau roman s'intitulait d'abord *Lord Clancharlie* ². Évidemment, puisqu'il s'agissait de restaurer le fils d'un seigneur qui avait pris part aux guerres civiles de 1640 il fallait que cette restauration se fit sous la reine Anne, au plus tard. Que Victor Hugo ait choisi le règne d'Anne pour cette raison paraît amplement prouvé par les indications suivantes, jetées sur la couverture d'un catalogue de la Galerie Royale de Dresde, qui lui a vraisemblablement servi pour la première ébauche du cadre du roman : « Lord Augustus (c'est le nom que Hugo avait donné d'abord à lord Clancharlie).

En 1640, 20 ans.

En 1660, 40 ans.

En 1680, 60 ans.

Se marie vieux, a un enfant, meurt en 81....

... (mot illisible) vole l'enfant.

Né 1680.

Et 1689, aborda à Weymouth.

Gwynplaine.

Raphel (Hugo l'appellera plus tard Dea).

A un an, lui neuf.

1. *L'homme qui rit*, t. I. p. 22.

2. Cf. l'indication suivante, extraite des carnets de Hugo, où elle porte la date du 29 septembre 1866 : « J'ai lu en famille le commencement de mon nouveau roman *Lord Clancharlie* ». *L'homme qui rit*, éd. de l'Imp. nat., notes de l'éditeur.

17 ans après, 1706,	aveugle
Gwynplaine a 26 ans,	frêle
Raphel 18 ans,	une crise peut la tuer
	une crise peut la sauver. » ¹

Il n'est pas surprenant, par conséquent, que, malgré l'affirmation de Hugo que c'est une peinture de « l'Angleterre après 1688 » qu'il a entreprise ², il n'y tienne aucun compte de la révolution qui chassa les Stuarts, et qu'il suppose que l'événement le plus important même pour la compréhension du règne d'Anne est encore la Restauration de 1660 ³. Cela expliquerait aussi peut-être pourquoi il est tant question de Jacques II, et si peu de Guillaume III ⁴, dans un roman qui, pourtant professe de traiter « l'aube du XVIII^e siècle anglais » ⁵. De là enfin, jusqu'à un certain point, l'importance exagérée que Victor Hugo accorde au rôle joué par l'insignifiante reine Anne, et par les intrigues de cour à l'époque illustrée par De Foe, Addison, Swift et par tant d'autres écrivains, qui inaugurèrent si brillamment l'ère de la liberté parlementaire ⁶.

II. — LES PERSONNAGES HISTORIQUES

Dans une lettre à l'éditeur Lacroix, qui avait annoncé la publication du roman sous l'appellation de « roman historique », Victor Hugo proteste qu'il n'a jamais fait de roman historique, et que, dans ce nouveau roman, « les figures historiques, Anne, par exemple, ne... seront vues

1. *Reliquat*, f^o. 105.

2. Voir. ébauche de préface, *l'Homme qui rit*, éd. Imp. nat., notes de l'éditeur.

3. Cf. la note suivante, *Reliquat* f^o. 136 : « Restauration anglaise, Charles II. Jacques II. Guillaume. Anne. »

4. Malgré Macaulay, dont *l'Histoire d'Angleterre* fournit à Hugo, comme nous allons le voir, la plupart de ses renseignements sur le caractère de la reine Anne.

5. « Rien de plus curieux que l'aube du XVIII^e siècle anglais », dit Hugo dans la lettre à la *Presse libre*, déjà citée (voir p. 158).

6. Cf. par exemple, la fausseté évidente de ce trait : « A partir de ce jour, il (Barkilphedro, favori de la reine) fourra sa curiosité partout, sa malignité aussi. On le laissait faire, tant on le craignait. Qui fait rire le roi fait trembler le reste. » (*L'Homme qui rit*, t. I., p. 361.)

que de profil », et seront mêlées le moins possible à l'invention proprement dite¹. Les personnages historiques forment, en effet, un groupe à part ; et Hugo n'a fait aucun effort pour les rendre vivants, ni même intelligibles ; ils demeurent immobiles, raides, comme des fleurs desséchées qu'on aurait longtemps oubliées entre les pages d'un dictionnaire. A peine peut-on excepter le portrait de la reine Anne, que Hugo a tracé avec presque autant de soin que ceux de ses personnages fictifs.

LA REINE ANNE

Hugo ne croit pas à la fameuse « bonté » de la reine Anne : « Pour les historiens anglais..., Anne, c'est la bonté. Comme on voudra... Mais... c'est... de la grosse bonté². » « Sa bonté était bête³. » Bêtise, mauvaise humeur, taciturnité, voilà, en effet, pour Victor Hugo, les traits saillants de la « bonne » reine Anne : « Sa myopie s'étendait à son esprit... Bonne, elle avait pour idéal de ne désespérer personne, et d'ennuyer tout le monde... Elle était perpétuellement en transpiration de mauvaise humeur ; elle n'exprimait pas sa pensée, elle l'exsudait... A part ça et là un éclat de jovialité, presque aussi pesante que sa colère, elle vivait dans une sorte de gronderie taciturne et de silence grognon. Il lui échappait des mots qu'il fallait deviner... etc. etc.⁴ »

Or, malgré l'allusion méprisante de Victor Hugo aux historiens anglais, c'est dans l'*Histoire d'Angleterre*, par Macaulay, qu'il a trouvé son interprétation du caractère d'Anne. Le Reliquat de *L'Homme qui rit* contient une mauvaise traduction, faite, manifestement, par quelqu'un de l'entourage de Hugo (l'écriture est celle d'une femme),

1. *Correspondance de Victor Hugo* (1835-83) : lettre datée décembre 1868. C'est par ce trait, dit Victor Hugo, que sa méthode diffère de celle de Walter Scott et de Dumas.

2. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 332.

3. *Ibid.*, t. I, p. 327.

4. *Ibid.*, t. I, pp. 327 et suiv.

de certains passages de *A History of England*, par Macaulay, ayant trait à la reine Anne¹. Victor Hugo a accepté le jugement de Macaulay sans réfléchir que la prédilection de celui-ci pour Guillaume III, qu'Anne détestait, le rendait, en cette matière, peu digne de confiance. Voici la traduction :

*Macaulay.**Traduction.*

- | | |
|---|--|
| a) Anne was slow and taciturn. | Anne était taciturne. |
| b) To those whom she loved she was meek. | Elle était débonnaire et facile avec ceux qu'elle aimait. |
| c) The form which her anger assumed was sullenness. | Sa mauvaise humeur avait les formes de l'emportement. |
| d) She had a strong sense of religion, and was attached even with bigotry to the rites and government of the Church of England. | Elle avait un sentiment fort de la religeone (<i>sic</i>), et était attachée même jusqu'à la bigoterie aux cérémonies et au gouvernement de l'Eglise d'Angleterre. |
| e) The tenderness which she felt for her offspring was languid compared with her devotion to the companion of her early days. | La tendresse qu'elle montrait pour son enfant était faible quand on la comparait à son amour dévoué pour le compagnon de sa jeunesse. |
| f) That William should have been disliked by a woman who had just sense enough to perceive that his temper was sour and his manners repulsive, and who was utterly incapable of appreciating his higher qualities is not extraordinary. | Elle avait assez d'esprit pour apprécier la morosité du caractère de Guillaume (mari de sa sœur Marie) et ses manières repoussantes mais elle était complètement incapable d'apprécier ses qualités élevées. |
| g) Anne, who, when in a good humour, was meekly stupid, and, when in a bad humour, was sulkily stupid... | Quand elle était de bonne humeur elle avait la bêtise douce, et quand elle était de mauvaise humeur elle était stupide en rechignant. |
| h) In truth the Princess seems never to have been guilty of a thought inconsistent with her conjugal vows. | Il est certain qu'elle ne fut jamais coupable d'une pensée contraire à sa foi conjugale. |

1. L'édition employée par la traductrice est probablement celle de 1849-61 (Longman, 5 vols) où tous les passages qui se rapportent à Anne sont indiqués dans la table des matières. Les passages traduits se trouvent tous dans t. II, pp. 256-9, et t. III, pp. 560-3, de cette édition de Macaulay.

) History exhibits to us few spectacles more remarkable than that of a great and wise man (Marlborough) who, when he had combined vast and profound schemes of policy, could carry them into effect only by inducing one foolish woman, who was often unmanageable, to manage another woman who was more foolish still. ... The Revolution opened to the Churchills a new and boundless prospect of gain. The whole conduct of their mistress at the great crisis had proved that she had no will, no judgment, no conscience, but theirs

C'était une folle souvent difficile à mener, elle n'avait pas de volonté, pas de jugement, pas de conscience (elle avait la volonté, le jugement et la conscience du Colonel Churchill et de sa femme depuis Marlborough).

f) Nature had made her a bigot. Such was the constitution of her mind that to the religion of her nursery she could not but adhere, without examination and without doubt till she was laid in her coffin...

La nature en avait fait une bigote. La disposition de son esprit était telle que les premières idées religieuses de sa petite enfance restèrent intactes jusqu'à ce qu'elle fut couchée dans son cercueil sans (avoir) douté ou examiné un seul instant.

k) ... This slowness and obstinacy made her important.

Elle était bonne et obstinée.

Hugo a une telle confiance en Macaulay qu'il le suit même là où, faute d'une traduction exacte, il ne comprend pas très bien. En traduisant « sullenness », dans le passage (c), par « emportement », et « foolish », dans le passage (i), par « folle » ; en oubliant d'indiquer que la phrase, « folle souvent difficile à mener » (passage i), s'appliquait à lady Marlborough, et non à la reine Anne, et en représentant celle-ci comme une femme sans conscience (passage i), et ne disant qu'après coup, entre parenthèses, qu'elle avait la conscience de Marlborough et de sa femme, le traducteur avait introduit dans le portrait de Anne des éléments qui ne s'accordaient pas très bien avec le douceur et la bêtise de cette reine, et qui rendaient son caractère un peu énigmatique. Victor Hugo imite fidèlement la trahison du traducteur de Macaulay : Anne, dit-il, gouvernait « en

femme, en folle. Elle avait des rages... » ¹ « C'était un mélange de la bonne femme et de la méchante diablesse... » ² « Elle était brutale. Et en même temps, au fond, elle était douce. Contradiction qui n'est qu'apparente. Une colère la métamorphosait. Chauffez le sucre, il bouillonnera » ³. » Est-il étonnant après cela que Hugo ait dit : « Il y avait du sphinx dans cette oie » ⁴ ? »

Victor Hugo a probablement lu aussi l'article sur Anne dans le *Nouveau dictionnaire historique*, par L.-M. Chaudon et F.-A. Delandine⁵, auquel, malgré le mépris qu'il montre pour cet ouvrage dans *William Shakespeare* ⁶, il fait, comme nous le prouverons plus loin, des emprunts indiscutables.

L'article sur Anne se termine ainsi :

« elle avoit une bonté de caractère qui aurait mieux valu que le génie, si elle avoit eu assez de lumière dans l'esprit, et assez de vigueur dans l'âme, pour ne pas laisser prendre trop d'ascendant à ses favoris et à ses favorites... Ces chagrins domestiques joints à l'usage trop fréquent des liqueurs fortes, goût qu'elle tenoit de son époux, abrégèrent les jours de cette princesse, et ternirent un peu ses vertus... »

Cf. *L'Homme qui rit* :

« Sa myopie⁷ s'étendait à son esprit... »

t. I, p. 328.

« Elle buvait. Son mari était Danois, de race. »

(*Ibid.*)

C'est peut-être l'allusion de Chaudon et Delandine aux « favoris » de la reine Anne, jointe à l'affirmation de Ma-caulay (passage h), qui a inspiré à Victor Hugo l'appréciation suivante : « Épouse, elle était infidèle et fidèle, ayant

1. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 328.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, t. I, p. 332.

4. *Ibid.*, t. I, p. 329.

5. Lyon, 1804, 13 vols. in-8°.

6. « En 1804, l'auteur d'une de ces Biographies Universelles idiotes... que les gouvernements, sachant ce qu'ils font, patronnent et subventionnent volontiers, un nommé Delandine, sent le besoin de prendre une balance et de juger Shakespeare. » *William Shakespeare*, p. 206.

7. Delandine dit que « dans sa jeunesse elle passa à la cour de France pour y chercher... un secours à la faiblesse de sa vue. »

des favoris auxquels elle livrait son cœur et un consort auquel elle gardait son lit ¹. »

Hugo a aussi mis à contribution, d'une façon un peu singulière, pour son portrait de Anne, *Les Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, par James Beeverell, *L'Etat présent de l'Angleterre* par Edward Chamberlayne, et le *Peerage* de John Debrett. Hugo possédait ces ouvrages à Guernesey ², et, comme nous le montrerons, y a puisé largement pour *L'Homme qui rit*. Ils ne donnent, évidemment, pas de renseignements personnels sur Anne, et Hugo a déployé plus d'ingéniosité que de fidélité historique dans l'usage qu'il en a fait. Beeverell dit tout simplement que le parrain de la reine Anne était M.^r Gilbert, archevêque de Cantorbéry ³ : Hugo donne à ce fait insignifiant l'interprétation suivante : « Elle était humiliée de n'avoir pour parrain que Gilbert, archevêque de Cantorbéry. Etre filleule du Pape n'était plus possible en Angleterre. Un simple primat est un parrain médiocre. Anne dut s'en contenter. '...' »

Ayant découvert, dans les listes qui abondent dans Chamberlayne et Beeverell, que le roi d'Angleterre est aussi haut-amiral, et dans l'ouvrage de Debrett, que le baron Kinsale, pair irlandais, a seul le droit de rester couvert devant le roi, Hugo dit, toujours à propos de la reine Anne : « Elle disait avec un air de profonde rêverie des paroles telles que celles-ci : « Aucun pair ne peut être couvert devant le roi, excepté Courcy, baron Kinsale, pair d'Irlande. » Elle disait : « Ce serait une injustice que mon mari ne fût pas lord-amiral, puisque mon père l'a été. » Et elle faisait George de Danemark haut-amiral d'Angleterre, *and of all Her Majesty's Plantations* ⁵. »

1. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 327.

2. Il cite l'édition de 1688 de Chamberlayne (Amsterdam, 2 parties en 1 vol.), dans *L'Homme qui rit*, vol. I, p. 42 (note) ; et fait allusion au livre de Beeverell (Leide, 1707, 7 vol.), dans *L'Homme qui rit*, vol. I, p. 336. Pour ce qui est du *Peerage* de Debrett, c'est l'édition illustrée de 1828 que M. Berret a vue dans la bibliothèque de Hauteville House (v. *Légende des Siècles*, éd. Berret, notice *L'Angle du Casque*) : cette édition ne se trouve pas à la Bib. nat. et j'ai dû recourir à l'édition de 1826. (Londres 16^e éd., 2 vol. in-12).

3. Beeverell. *op. cit.*, t. I, p. 142.

4. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 331.

5. *Ibid.*, t. I, p. 328.

A vrai dire, bien peu des choses que Victor Hugo fait dire à sa reine Anne sont historiques. L'on reconnaît les préoccupations philosophiques de Hugo lui-même¹, par exemple, dans le dialogue suivant :

« ... un jour, à Hampton Court, ... il (Barkilphedro) entendit Anne, se conformant lourdement à la mode, émettre des sentences.

— Les bêtes sont heureuses, disait la reine, elles ne risquent pas d'aller en enfer.

— Elles y sont, répondit Josiane.

Cette réponse, qui substituait brusquement la philosophie à la religion, déplut². »

A peu près, le seul trait qui caractérise Anne comme souveraine se trouve dans le passage suivant de *L'Homme qui rit*³ : « Tory, elle gouvernait par les whigs... Elle était casseuse. Pas de personne plus maladroite pour manier les choses de l'État. Elle laissait tomber à terre les événements. Toute sa politique était fêlée. Elle excellait à faire de grosses catastrophes avec de petites causes. »

Victor Hugo se souvient ici de Voltaire, qui raconte dans un passage du *Siècle de Louis XIV*, comment la reine Anne se sépara de la duchesse de Marlborough, et par conséquent, du parti whig : « Quelques paires de gants d'une façon singulière qu'elle (la duchesse) refusa à la reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence, par une méprise affectée, sur la robe de M^{me} Masham, changèrent la face de l'Europe... Les torys saisirent cette conjoncture pour tirer la reine de cet esclavage domestique, pour abaisser la puissance du duc de Marlborough, changer le ministère, faire la paix, et rappeler, s'il se pouvait, la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre⁴. »

1. Cf. « La condition des animaux est cent fois plus douloureuse que la nôtre; leur âme est dans la position horrible où serait un Paganini enfermé dans une tour, muré, aveugle, sourd, ayant pour tout instrument un bâton... » Victor Hugo. *Journal de l'Exil*, cit. Berret, P. *La Philosophie de Victor Hugo*. (1854-59). Paris 1940, p. 35.

2. *L'Homme qui rit*, vol. I. p. 382.

3. *Ibid.*, t. I, p. 328.

4. Voltaire, *Œuvres Complètes*, Garnier, 1878, t. XIV, pp. 402-3. Voltaire fait encore allusion à cet épisode dans son *Dictionnaire Philosophique* (article

En 1840, Scribe avait tiré de cet épisode une comédie, *Le Verre d'eau, ou les Effets et les Causes*, dans laquelle Anne, — qui n'avait ni mari ni enfants, bien que l'action de la pièce se passât à l'époque du traité d'Utrecht, — était amoureuse d'un jeune officier, qu'aimait aussi la duchesse de Marlborough ; Anne y ressemblait étrangement à l'Élisabeth de *Kenilworth*.

Dans l'*Homme qui rit* aussi, la réputation d'Élisabeth pèse lourdement sur Anne. Malgré l'affirmation de Macaulay (p. 164, passage h), Victor Hugo ne veut pas croire à la fidélité conjugale d'Anne : « Quant à leur vertu immaculée, dit Hugo à propos des reines d'Angleterre, l'Angleterre y tient, nous ne nous y opposons point. Élisabeth est une vierge tempérée par Essex, et Anne est une épouse compliquée de Bolingbroke ¹. »

Enfin, l'amertume laissée dans l'esprit de Victor Hugo par ses relations personnelles avec le gouvernement anglais contemporain, et surtout par l'expulsion de 1855 (voir pp. 124 et suiv.), respire dans son portrait de Anne, et, en ridiculisant la « Reine Lune », il vise sans doute un peu la reine Victoria.

II. — JACQUES II

La figure de Jacques II, bien que moins travaillée que celle d'Anne, tient, cependant, une place plus importante dans le roman. Les crimes de ce roi étaient bien connus des proscrits de Hauteville House. Auguste Vacquerie, suivant fidèlement la version de Macaulay, les avait vivement flétris dans ses *Miettes de l'Histoire* ² : avec une ironie un peu lourde et fatigante à la longue, il avait décrit les

Chaîne ou Génération des Événements). La jatte d'eau dont parle Voltaire serait-elle la « tasse de thé » mentionnée dans le chapitre de *William Shakespeare* où Hugo flétrit « l'histoire courtisane » : « Qui n'est pas doué de puerilité grave ne saurait être historien. Une question d'étiquette... tout cela est grosse affaire... le recul ou le progrès de la civilisation dépend de la tasse de thé de la reine Anne ou du chasse-mouche du dey d'Alger ? » *William Shakespeare*, pp. 432-3.

1. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 332.

2. Paris, 1863, in-8°, pp. 307-14.

barbaries de Jeffreys et de Kirke dans l'Ouest, à la suite de l'insurrection de Monmouth, l'inutile humiliation de Monmouth devant son oncle impitoyable, la façon dont la reine et ses dames d'honneur obtinrent la concession d'une centaine de déportés, et participèrent, par l'intermédiaire de Penn, dans la rançon des jeunes filles de Taunton, coupables seulement d'avoir offert un étendard à Monmouth. Ces faits avaient vivement impressionné Hugo. Il se souvenait de la cruauté de Jacques II envers son neveu lorsqu'il écrivait, dans les premiers mois de 1867, sa comédie intitulée *Mangeront-ils ? (Théâtre en Liberté)*. Dans cette comédie il s'agit d'un roi de l'île de Man qui veut se défaire de son cousin, lord Slada, qui a su gagner les affections d'une cousine aimée du roi. Le roi fait part de ses intentions à son conseiller :

« Mais avant de mourir, je veux qu'on s'aplatisse.
Je lui dirai : Slada, je te fais grâce. Alors...
Toutes les lâchetés d'un fat qui ressuscite,
Il les fera, baisant mes genoux, rassuré,
Joyeux et vil ; et moi, tout à coup, je crierai
Imbécile ! c'était pour rire. Qu'on le pendre ! »

(Acte I, sc. II)

Il y a des allusions au même épisode dans l'*Homme qui rit*. Hugo y pense, probablement, lorsqu'il dit : « Jacques II avait l'ambition louable d'être un roi efficace... il fit régner cette justice qui est la véritable, qui se met au-dessus des réclamations sentimentales ¹... » Il y revient plus tard lorsqu'il montre Gwynplaine, lors de son investiture, traversant « cette gothique chambre d'État où avait eu lieu la rencontre suprême de Jacques II et de Monmouth, et qui avait vu l'agenouillement inutile du neveu lâche devant l'oncle féroce ² ».

Il flétrit aussi, dans l'*Homme qui rit*, la barbarie de Kirke et Jeffreys ³. Mais à propos de ceux-ci il ne se contente pas du récit de Vacquerie, ni, par conséquent, de celui de Macaulay. Il tient à faire ses propres recherches ;

1. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 290.

2. *Ibid.*, t. II, p. 341.

3. *Ibid.*, t. I, pp. 290-1.

et c'est dans le *Dictionnaire* de Delandine qu'il trouve ses renseignements.

« Un autre rebelle, ayant eu l'honnêteté de déclarer qu'une femme anabaptiste lui avait donné asile, eut sa grâce, et la femme fut brûlée vive », dit Hugo ¹. Macaulay raconte qu'une vieille dame appartenant à la communion baptiste fut dénoncée par l'homme qu'elle avait sauvé, mais il ne dit pas que cet homme eut sa grâce pour récompense ². Delandine dit, au contraire, dans son article sur Monmouth : « une dame anabaptiste fut brûlée pour avoir reçu charitablement dans sa maison un des coupables et ce malheureux fut sauvé pour avoir eu la perfidie de déposer contre elle. »

« Lady Lyle, qui pourtant avait envoyé son fils en guerre contre Monmouth, mais qui avait caché chez elle deux rebelles, fut mise à mort », dit Hugo ³. Macaulay raconte longuement le procès de lady Alice Lisle (*sic*), mais il ne dit pas qu'elle avait envoyé son fils en guerre contre Monmouth ⁴. Delandine, au contraire, dans l'article sur Monmouth, dit : « Miladi Lile (*sic*), sans autre crime que d'avoir aussi donné retraite à deux rebelles après le combat, fut également punie de mort, quoiqu'elle eût envoyé son fils combattre Montmouth (*sic*). »

Mais Victor Hugo n'a pu s'empêcher, cependant, de broder un peu sur le texte de Delandine. Voici comment celui-ci raconte un des exploits du colonel Kirke : *Il lui tomba dans l'esprit de faire pendre trois fois un même homme pour s'instruire* (c'est Delandine qui souligne), disoit-il, par cette bizarre expérience ; et chaque fois il lui demanda s'il ne se repentait pas de son crime. Mais ce misérable s'obstinant à protester que, malgré ce qu'il avoit souffert, il étoit toujours disposé à s'engager dans la même cause, Kirke le fit étrangler. » Victor Hugo écrit : « Kirke multipliait les exemples. Ce colonel utile fit un jour pendre et dépendre trois fois de suite le même homme,

1. *Ibid.*, t. I, p. 291.

2. Macaulay, *History of England*, t. I, pp. 664-6.

3. *L'Homme qui rit*, vol. I, pp. 290-1.

4. Macaulay, *History of England...*, t. I, pp. 639-44.

un républicain (!!), lui demandant à chaque fois : Abjures-tu la république ? Le scélérat ayant toujours dit non, fut achevé. — *Je l'ai pendu quatre fois*, dit Kirke satisfait. Les supplices recommencés sont un grand signe de force dans le pouvoir ¹. »

Dans sa description de la vie privée de Jacques II, Hugo a suivi Delandine très fidèlement. Delandine raconte que dans sa vie privée, Jacques II « paroissait) fort ingénu ». Victor Hugo observe que Jacques II « était ingénu et féroce² ». Delandine fait allusion à la laideur des maîtresses de Jacques II : « Il ne sut pas mieux choisir ses maîtresses que ses ministres. Charles II disoit, qu'il semblait que son frère reçût ses maîtresses de la main de ses confesseurs, qui les lui donnoient pour pénitence. Elles étoient toutes assez laides. » Hugo fait sien le mot de Charles II : « Jacques II... était un prince imbu de la vraie religion, il se mortifiait par la laideur de ses maîtresses³. »

Delandine raconte comment le roi anglais passa son temps pendant son exil : « Le monarque détrôné, désespérant de recouvrer son royaume passa le reste de ses jours à Saint-Germain, touchant les écouelles et conversant avec les Jésuites. » Hugo dit de même : « Jacques II put supporter dignement l'exil et donner dans sa retraite de Saint-Germain le spectacle d'un roi supérieur à l'adversité, touchant avec calme les écouelles et conversant avec les Jésuites⁴. »

Enfin Delandine rapporte les miracles qui se seraient produits sur le tombeau de Jacques II : « Quelques Jésuites irlandais prétendirent qu'il se faisoit des miracles à son tombeau, et que ses reliques avaient guéri l'évêque d'Autun de la fistule. » De même Victor Hugo : « Jacques II alla mourir en exil où il se fit des miracles sur son tombeau, et où ses reliques guérissent l'évêque d'Autun de la fistule⁵... »

1. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 290.

2. *L'Homme qui rit*, t. I. p. 332.

3. *Ibid.*, t. I. p. 290.

4. *Ibid.*, t. I. p. 291.

5. *Ibid.*, t. I. p. 85.

A la fin de son article sur Jacques II, Delandine renvoie le lecteur à ses articles sur le Père Colombière¹ et sur Kirke. Nous avons déjà indiqué l'usage que Victor Hugo a fait de l'article sur Kirke. Il a utilisé aussi l'article sur le Père Colombière.

Delandine dit de ce prêtre : « C'est lui qui, avec Marie Alacoque, a donné une forme à la célébration de la solennité du cœur de Jésus, et qui en a composé l'office... Il avoit surtout le cœur vif et sensible : c'est l'onction du P. Cheminais, mais avec plus de feu... » Victor Hugo le copie mot pour mot : « (Jacques II) écoutait le Père la Colombière, ce prédicateur qui était presque aussi onctueux que le Père Cheminais, mais avec plus de feu, et qui eut la gloire d'être dans la première moitié de sa vie le conseiller de Jacques II, et dans la seconde l'inspirateur de Marie Alacoque². »

A ces passages, où Hugo copie si fidèlement le *Dictionnaire* de Delandine, il faut opposer l'affirmation centrale du roman, dans laquelle il serait évidemment inutile de chercher le même scrupuleux respect des textes : Jacques II aurait eu à ses gages et sous ses ordres une bande d'acheteurs et mutilateurs d'enfants (Comprachicos), et aurait notamment fait enlever et mutiler par eux le fils d'un seigneur républicain, lord Clancharlie.

Dans le Reliquat il y a deux notes qui éclairent cette affirmation d'une façon assez curieuse : 1° « Jacques II avait demandé un eunuque. On ne lui obéit pas en ce point : on se borna à défigurer le petit lord, par pitié ou par raffinement de cruauté : en le faisant monstre on le laissa homme³... » 2° « Il arriva qu'une femme vint chercher asile à l'île Raghlès⁴. C'était la veuve de... régicide... le réfugié épouse la réfugiée... Cela fit qu'à cinquante huit ans, lord Angus⁵ eut... un fils — cet enfant, son héritier, était très

1. Macaulay nomme toujours le Père Peters comme ayant été le confesseur de Jacques II.

2. *L'Homme qui rit*, t. I p. 291.

3. *Reliquat*, n° 118.

4. Lord Clancharlie devait d'abord se réfugier sur l'île Raghlès, en Irlande, et non en Suisse.

5. Lord Clancharlie.

beau... Lady Clancharlie meurt, et lord Angus peu après. L'enfant avait trois ans. Il héritait des titres et des biens immenses de Clancharlie. —... Jacques II, aux aguets, se saisit de l'enfant, et le fit vendre. C'était sa coutume — il se débarrassait ainsi des héritiers faisant obstacle. (raconter la vente à G. Penn)...¹ »

La première note fait allusion, cela est évident, au papisme de Jacques, papisme s'associant intimement et nécessairement, dans l'esprit de Hugo, aux mutilations infligées sur les chanteurs de la chapelle du Pape².

La seconde note se rapporte à la participation de la reine de Jacques II et de ses dames d'honneur, par l'intermédiaire de Penn, dans la rançon des jeunes filles de Taunton, épisode que Vacquerie avait raconté dans ses *Miettes de l'Histoire* d'après le récit de Macaulay³. Voici comment Hugo raconte cette transaction, dans le chapitre préliminaire sur les Comprachicos : Jacques II fit cadeau des veuves et des filles des gentilshommes décapités après la rébellion de Monmouth, à sa femme, qui les vendit à Penn, qui les fit transporter en Amérique pour peupler la colonie qu'il y avait fondée : « On songe, avec le malaise d'un sentiment de scandale compliqué, ajoute Hugo, que Penn eut probablement de vieilles duchesses à très bon marché⁴. »

Évidemment, il y a une grande différence entre la rançon, par l'intermédiaire de Penn, des jeunes filles de Taunton, et « la vente à G. Penn ». En racontant cet épisode Hugo n'a-t-il pas été influencé par un autre épisode, tiré de l'histoire d'Angleterre, une véritable vente d'hommes, celui-ci, et pour l'Amérique aussi, et dont le seul inconvé-

1. Cette note est crayonnée sur une carte de visite (collée *Reliquat* f. 124.)

2. Cf. « En outre, ces artistes (les Comprachicos) fournissaient des chanteurs au Saint Père. Les comprachicos étaient utiles au *miserere* d'Allegri. Ils étaient particulièrement dévots à Marie. Tout ceci plaisait au papisme des Stuarts. Jacques II ne pouvait être hostile à des hommes religieux qui poussaient la dévotion à la Vierge jusqu'à fabriquer des eunuques. » (*L'Homme qui rit*, t. I, pp. 54-5).

3. Voir p. 170, ici.

4. *L'Homme qui rit*, t. I, pp. 44-45.

nient était d'avoir pour acteurs principaux, l'électeur de Hesse et George III ?

Ledru-Rollin, dans sa *Décadence de l'Angleterre*¹ avait fait grand cas de ce dernier épisode, plus ou moins authentique : selon lui, le gouvernement anglais aurait fait un traité avec l'électeur de Hesse, aux termes duquel celui-ci aurait entrepris de fournir des soldats à l'Angleterre pour la guerre d'Amérique, moyennant une certaine somme par chaque tête de soldat « qui resterait (Ledru-Rollin souligne) en Amérique ».

Hugo lui-même avait fait allusion à ce traité dans un discours du 17 juillet 1851, à la Chambre des Députés². Dans le Reliquat de l'*Homme qui rit* (f° 105), se trouve la note suivante : « Le R. d'Angleterre allait chercher de la chair à canon chez l'électeur de Hesse comme on va chercher de la viande chez le boucher³. » Et dans le texte imprimé de l'*Homme qui rit*, Victor Hugo raconte cette transaction dans le même alinéa que « la vente à G. Penn⁴. »

Il ne me paraît guère douteux que la déformation de l'affaire de Taunton n'ait été suggérée à Hugo par la transaction de George III et de l'électeur de Hesse, ce qui n'a pas empêché Victor Hugo d'alléguer l'affaire de Taunton comme preuve de l'extrême scélératesse de Jacques II, et d'affirmer que : « sous les Stuarts, les comprachicos n'étaient point mal en cour. Au besoin, la raison d'État se servait d'eux. Ils furent pour Jacques II presque un *instrumentum regni*. C'était l'époque où l'on tronquait les familles encombrantes et réfractaires, où l'on coupait court aux

1. Paris 1850, t. I, pp. 118-9.

2. *Actes et Paroles*, t. I. A propos d'un projet de révision de la constitution tendant à perpétuer la présidence de Louis Bonaparte. « Jamais, ce soi-disant dogme (le dogme monarchique), en vertu duquel il n'y a pas 80 ans de cela, un électeur de Hesse vendait des hommes tant par tête au roi d'Angleterre pour les faire tuer dans la guerre d'Amérique (*Dénégations irritées*)... Les lettres existent; les preuves existent; on vous les montrera quand vous voudrez... Jamais, dis-je, ce prétendu dogme n'a pu être autre chose qu'un fait, presque toujours violent, souvent monstrueux. »

3. Ledru-Rollin avait dit : « ... Il y a pour ce commerce de forbans, des bazars publics où la marchandise humaine est exposée, comme le ballot, aux enchères... » (*op. cit.* t. I, p. 118).

4. *L'Homme qui rit*, t. I. p. 44.

filiations, où l'on supprimait brusquement les héri-tiers¹... »

III. — LES PERSONNAGES HISTORIQUES SECONDAIRES

L'on comprend facilement que Victor Hugo se soit donné encore moins de peine pour se documenter sur les personnages historiques qui intéressent son sujet moins directement que Jacques II et sa fille.

A peine peut-on excepter *Élisabeth*, dont Hugo dit, pourtant, qu'elle est « un type qui, en Angleterre, a dominé trois siècles, le ^{xvi}e, le ^{xvii}e et le ^{xviii}e² » (« dominé », sans doute, dans ce sens, qu'elle aurait mis à la mode, pour ainsi dire, un libertinisme effréné qui n'aurait perdu son prestige qu'à l'époque de la reine Victoria, remarquable surtout pour sa prudence). Il y a, dans l'*Homme qui rit*, un passage, plus brillant que substantiel, sur l'effronterie cynique d'Élisabeth (vol. I, pp. 307-8). Les exemples rapportés par Hugo se trouvent, à peu près tels quels, dans la lettre imprudente envoyée par Marie Stuart captive à Élisabeth, et que Philarète Chasles cite dans ses *Études sur William Shakespeare, Marie Stuart, et L'Arcin*³. Un seul exemple, trivial, peut-être, mais caractéristique, suffira pour montrer comment Hugo a utilisé le livre de Chasles : « Marie Stuart, dit Hugo, ... était peu respectueuse pour sa sœur Élisabeth et lui écrivait... « Votre éloignement du mariage provient de ce que vous ne voulez perdre liberté de vous faire faire l'amour⁴ »... La phrase que Hugo cite ainsi, comme s'il s'agit d'un texte du ^{xvi}e siècle, ne date que de 1852; ce sont les termes de Chasles, rendus un peu plus archaïques, que Hugo met entre guillemets : « C'est par intérêt pour Élisabeth que Marie lui raconte le mal qu'on dit d'elle, ... de son éloignement pour le mariage, « provenant (dit Marie) de ce que

1. *Ibid.*, t. I. p. 45.

2. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 307.

3. Paris, 1852, in-18, pp. 9-12.

4. *L'homme qui rit*, t. I. p. 307.

vous ne voulez perdre liberté de vous fayre fayre l'amour...» ... Chasles, dont on pourrait certainement dire que l'exactitude était son moindre défaut ¹ !

Victor Hugo élève de la même façon à la dignité d'un texte historique une autre phrase du livre de Chasles. Darnley, dit Chasles, « voit d'un œil jaloux les bontés de sa femme pour le secrétaire piémontais ²... » Et Hugo : « Marie Stuart avait eu des « bontés » pour un cron, Rizzio ³... »

Mais, pour les personnages secondaires, le *Dictionnaire* de Chaudon et Delandine a été sa source de prédilection : certains faits qu'il cite le prouvent clairement.

a) *Élisabeth*. Delandine fait allusion aux connaissances d'Élisabeth en matière de langues étrangères, à sa traduction d'Horace, au soufflet qu'elle donna à Essex, etc. ⁴, et dit à propos de son protestantisme : « La haine contre l'Église Romaine s'étoit encore fortifiée dans son cœur depuis que Sixte-Quint, qui ne pouvoit s'empêcher de l'appeler en l'anathématisant, *un gran cervello di Principessa*, l'avoit excommuniée. » Le mot de Sixte-Quint a frappé Victor Hugo : « Dans la bouche de Sixte-Quint anathématisant Élisabeth, la malédiction tourne au madrigal. *Un gran cervello di principessa*, dit-il ⁵. »

b) *Anne Boleyn*. « Ce n'étoit point une beauté parfaite, dit Delandine, mais ses grâces firent oublier les défauts de sa figure. On rapporte qu'elle avait six doigts à la main droite, une tumeur à la gorge, et une sur-dent. Henri VIII la vit, et ne s'en aperçut pas. »

Victor Hugo, curieux de tératologie, s'empare avidement de ces traits : « Les belles elles-mêmes pouvaient sans inconvénient être contrefaites. C'était accepté. Anne

1. Voici les mots employés par Marie : « ... que... c'estoit folle à tous ceux qu'affectoient vostre mariage avec M. le duc d'Anjou d'autant qu'il ne se pourroit accomplir, et que vous ne vouldriez jamais perdre la liberté de vous fayre fayre l'amour... » (Labanoff, éd. *Marie Stuart, reine d'Ecosse, Lettres*, etc., Londres 1844, vol. VI, p. 51).

2. Chasles, *op. cit.*, p. 41.

3. *L'Homme qui rit*, vol. I, pp. 308-9.

4. V. *L'Homme qui rit*, t. I, pp. 307-8.

5. *Ibid.*, t. I, p. 307.

de Boleyn avait un sein plus gros que l'autre, six doigts à une main et une surdent.... Cela n'empêcha pas Henri VIII d'être insensé ¹... »

Accusée d'infidélité, Anne répond que sa conduite a toujours été innocente : « ceux qu'on lui donnoit pour amants, dit Delandine, firent les mêmes réponses, à l'exception du musicien Smeton, qui ... avoua qu'il avait souillé le lit de son souverain. » Victor Hugo généralise à propos de ce détail : « La galanterie trouvait commode une certaine mêlée des rangs... le xvi^e siècle avait vu le bonnet de nuit de Smeton sur l'oreiller d'Anne de Boleyn ². »

c) *Cromwell*. — « On sait par Harrison et Pride, dit Hugo, que Cromwell jeune avait aimé les femmes et le plaisir, ce qui parfois (autre aspect de la question femme) annonce un sédition. Défiez-vous de la ceinture mal attachée. *Male præcinctum juvenem cavete* ³. » C'est plutôt par Chaudon et Delandine que Hugo sait tout cela : on lit dans leur *Dictionnaire* en effet : « Cromwell eut une jeunesse assez orageuse. Il se livroit tous les jours à la crapule, dans les cabarets de Londres, avec un charretier nommé Pride, et un boucher appelé Harisson, qu'il éleva ensuite au grade de colonel. » L'article se termine par une longue citation du *Dictionnaire des Sciences morales et politiques* de Robinet, où un parallèle est établi entre Cromwell et Jules César : « César et Cromwell commencèrent leur établissement dans le monde d'une manière presque semblable. Lorsqu'il ne subsistoit plus dans Rome que l'ombre de la liberté... César ne s'y distinguoit que par ses débauches. Ce génie, qui dans la suite étonna l'univers, ne faisait encore aucune sensation : Sylla fut le seul aux yeux duquel il n'échappa pas... Dès lors il prédit l'élévation future de César par ces mots remarquables : *Male præcinctum juvenem cavele*, méfiez-vous de ce jeune homme qui porte sa ceinture si lâche... »

Chaudon et Delandine racontent aussi que lorsque Cromwell fut envoyé pour punir les universités d'Oxford et de

1. *Ibid.*, t. I. p. 309.

2. *L'Homme qui rit*, t. I, pp. 311-13.

3. *Ibid.*, t. I, p. 292.

Cambridge, « les statues du roi et des saints eurent le nez et les oreilles coupés ». Et plus loin ils donnent cet exemple de l'arrogance de Cromwell : « Cromwell ayant appris avec quelle hauteur ses amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : Je veux, dit-il, qu'on respecte la République angloise, autant qu'on a respecté autrefois la République romaine. »

Victor Hugo utilise ces détails : « Kirke, un autre jour, fit comprendre à une ville qu'il la savait républicaine en pendant 19 bourgeois. Représailles bien légitimes, certes quand on songe que sous Cromwell on coupait le nez et les oreilles aux saints de pierre dans les églises ¹. » « Cromwell disait : Je veux qu'on respecte la république anglaise comme on a respecté la république romaine ²... »

d) Pour ce qui est des grands officiers de la maison de la reine Anne, le lord Chancelier William Cowper, « garde de la conscience royale », et le lord Steward, William Cavendish, duc de Devonshire, — car Hugo, malgré tout son républicanisme, ne peut laisser les hommes d'État entièrement dans l'ombre, — le romancier est un peu embarrassé. Chaudon et Delandine n'en font guère mention. Le seul Cowper dont ils parlent est le chirurgien anglais qui donna un supplément à *l'Anatomie* de Bidloo. Cavendish n'est nommé que dans l'article sur Hobbes, « ce sophiste, dit le *Dictionnaire*, (qui) mourut le 4 décembre 1679, à quatre-vingt-douze ans, à Hardwick, chez le comte de Devonshire ».

N'importe : Victor Hugo se tirera d'affaire. D'abord, tous les officiers de la couronne sont des imbéciles. Anne n'eût certainement pas choisi William Cowper comme Chancelier, s'il n'eût été myope comme elle ³ et, de plus, stupide ⁴. Si elle « aimait beaucoup son lord steward »,

1. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 291.

2. *Ibid.*, t. I, p. 281.

3. V. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 316, et t. II, p. 166.

4. V. *L'Homme qui rit*, t. II, pp. 166-7. Cf. le mémoire qu'il rédige à propos de Gwynplaine, et qui commence : « Deux oiseaux étaient aux ordres de Salomon, une huppe, la hudbud, qui parlait toutes les langues, et un aigle, le simourganka, qui couvrait d'ombre avec ses ailes une caravane de vingt mille hommes. De même sous une autre forme, la providence... » *Ibid.* Est-ce une réminiscence de Voltaire, qui rapporte que le chancelier Cowper.

c'est qu'il « était très imbécile », « ce lord qui avait tous les grades d'Oxford et ne savait pas l'orthographe ¹. » Ensuite Hugo trouvera moyen d'introduire ce qu'il a glané dans Delandine : « Il ne faut point confondre ce chancelier, dit-il à propos de Cowper, avec son homonyme et son contemporain William Cowper, l'anatomiste commentateur de Bidloo ²... » Et lorsqu'il nomme les ducs siégeant à la Chambre des Lords en 1705, il ajoute après le nom de Cavendish, « ... dont le grand-père avait abrité à Hardwick les quatre-vingt-douze ans de Hobbes ³ ».

Mais Victor Hugo a un autre moyen de suppléer à l'insuffisance de sa documentation : pour beaucoup de pairs il se contente d'interpréter, pour ainsi dire, la liste des pairies éteintes qui se trouve dans le *Peerage* de Debrett ⁴. C'est ce qu'il a fait pour Charles Montague, lord Halifax, le fondateur de la Banque d'Angleterre, et président de la *Royal Society* de 1695 à 1698 : « ... Content, dit lord Halifax ⁵, porteur d'un titre sous lequel s'était éteint le nom de Saville et devait s'éteindre le nom de Montague ⁶. » En

voulant obliger les quakers à jurer comme les autres citoyens, leur raconta une fable commençant : « ... Un jour Jupiter ordonna que toutes les bêtes de somme se fissent ferrer... » (*Dictionnaire Philosophique*, art. *Affirmation par Serment*.)

1. *Ibid.*, t. I, p. 360. Cf. *Dictionary of National Biography*. « In architecture and fine art he was reputed a consummate judge... He was a good Latin scholar, and especially a student of Horace, acquainted with Homer and Plutarch, etc..., » Ce n'est pas la seule bévue que Hugo ait commise dans ses descriptions des lords anglais du temps de la reine Anne : citons notamment le cas de Thomas, comte de Warton, ce fameux roué que lady Montague appela « the most profligate, impious and shameless of men », et Swift, « the most universal villain I ever knew », (v. *Dictionary of National Biography*) mais que Hugo décrit ainsi : « Un vieillard vénéré de toute la Chambre, qui avait vu beaucoup d'hommes et beaucoup de choses, et qui était désigné pour être duc... » *L'Homme qui rit*, t. II, p. 370.

2. *Ibid.*, t. I, p. 360.

3. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 358.

4. Debrett, t. II, pp. 4084 et suiv. L'on se demande pourquoi Hugo a été si fortement attiré vers cette liste : il y puise largement, pour combattre l'« illusion de durée » de l'aristocratie anglaise. (*L'Homme qui rit*, t. II, p. 340). Il y prend des noms et des dates pour sa description de la Chambre des Pairs (*L'Homme qui rit*, t. II, p. 344) ; enfin, à propos de l'investiture de Gwynplaine, il nomme toutes les pairies réclamées telles qu'elle sont énumérées par Debrett. (« Ainsi, sans remonter plus haut... », *ibid.*, t. II, p. 169).

5. Les pairs sont en train de voter un subside au mari de la reine.

6. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 368. « ... Puis lord Halifax fit l'éloge de la religion chrétienne, blâma le papisme et vota le subside. »

effet, la liste des pairies éteintes de Debrett contient la mention suivante :

« Halifax, m. Saville, 1700.
Halifax, e. Montague, 1715. »¹

Plus excusable, mais non moins caractéristique des procédés de Victor Hugo, est la façon dont lord David exprime sa colère contre lord Burlington qui a ri, avec les autres pairs, de la difformité de Gwynplaine : « Toi, Burlington, qui as l'air d'une fille avec tes dix-sept ans, tu auras le choix entre les pelouses de la maison de Middlesex et ton beau jardin de Londesburg en Yorkshire pour te faire enterrer². » Le nom de Burlington est marqué d'une étoile sur la liste des comtes, dans l'ouvrage de Beeverell³, comme étant celui d'un pair mineur ; de là « l'air d'une fille ». Debrett signale que cette pairie s'éteignit en 1753.

Citons enfin, pour terminer cette partie de notre travail, la façon dont Hugo conclut à l'égoïsme ambitieux de Cromwell du seul fait que la pairie d'un Cromwell, lord Bouchier, s'était éteinte en 1471, et celle d'un Bouchier, lord Robesart, en 1429 :

« Du reste, disons-le en passant, Cromwell lui-même, aucun historien n'a pris garde à ce fait, prétendait à la pairie ; c'est ce qui lui fait épouser Élisabeth Bouchier, descendante et héritière d'un Cromwell, lord Bouchier, dont la pairie s'était éteinte en 1471, et d'un Bouchier, lord Robesart, autre pairie éteinte en 1429. Partageant la croissance redoutable des événements, il trouve plus court de dominer par le roi supprimé que par la pairie réclamée⁴. »

1. Debrett, t. II, p. 1090.

2. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 395. Les deux châteaux nommés par lord David sont représentés sur les planches 43 et 40 de Beeverell, (t. V).

3. Beeverell, *op. cit.*, t. V

4. *L'Homme qui rit*, t. II, pp. 327-8.

CHAPITRE VI

« L' HOMME QUI RIT » ET L'HISTOIRE D'ANGLETERRE (*Suite.*)

III. — LES PERSONNAGES FICTIFS

1^o *Gwynplaine et les Comprachicos*¹. — Rien n'éclaire mieux l'étrange façon dont Hugo entend la vérité historique que cette histoire d'un enfant volé et mutilé par ordre du roi d'Angleterre. Nous avons déjà essayé de déterminer sur quels épisodes historiques Victor Hugo se fonde lorsqu'il impute ce crime à Jacques II (voir pp. 173 et suiv.). D'autres précisions fournies par Hugo à propos de cette affiliation d'acheteurs d'enfants valent la peine d'être examinées. Hugo a eu le mérite, du moins, de prendre la plupart de ses renseignements dans des ouvrages contemporains de l'époque qu'il traite, de vieux bouquins depuis longtemps oubliés : ses sources principales ont été les ouvrages de Beeverell et de Chamberlayne, auxquels nous avons déjà fait allusion. Mais ce qui est un peu surprenant c'est de trouver que les noms et les particularités cités par Hugo ne sont pas rapportés par Beeverell et Chamberlayne à propos de mutilations ou de vols d'enfants.

Les Comprachicos ont un rendez-vous en Angleterre « derrière le mur du jardin de William Chaloner, écuyer de Gisbrough en Cleveland dans York, entre la tour

1. Je tiens à avouer ici une dette de reconnaissance envers M. Paul Berret pour ses travaux sur *l'Homme qui rit* : voir *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1914, pp. 503 et suiv. *Les Comprachicos et la Mutilation de Gwynplaine dans l'Homme qui rit*.

carrée et le grand pignon percé d'une porte ogive ¹. »

Le cinquième volume de l'ouvrage de Beeverell contient un grand nombre de gravures représentant les châteaux seigneuriaux d'Angleterre et portant les noms et tous les titres des propriétaires de ces châteaux. Hugo y a souvent recours, notamment pour le chapitre intitulé « Satisfactions qui doivent suffire à ceux qui n'ont rien ² », où il décrit les châteaux anglais d'après les planches de Beeverell en ajoutant çà et là des traits de sa propre invention pour donner l'impression de la « chose vue ». Il y a trouvé aussi, comme nous le verrons, un précieux répertoire de noms propres et de titres, qu'il a consulté toutes les fois qu'il a voulu frapper du cachet du ^{xviii}e siècle anglais ses inventions romanesques ou symboliques. Or, la 15^e planche représente le château de William Chaloner, « écuyer de Gisbrough en Cleveland dans York », et la tour carrée et la porte ogive y sont bien visibles.

Les procédés de « cette chirurgie à rebours » dont se servent les Comprachicos, pour rendre méconnaissables les enfants qu'ils ont achetés, ont été décrits, selon Hugo, dans un traité en latin du Dr Conquest, « membre du collège d'Amen Street et visiteur juré des boutiques de chimistes de Londres ³ ». Le nom du Dr Conquest se trouve sur la *Liste de tous les Médecins du Collège de Londres nommez dans la nouvelle Charte sous le Roy Jacques II*, donnée par Chamberlayne ⁴, qui précise que le Dr Harvey fit bâtir le collège d'Amen Street en 1652 et que les membres de ce collège « ont l'autorité de visiter les boutiques des Apothicaires dans Londres ⁵ ». Mais Chamberlayne ne fait aucune mention du traité.

Un peu plus loin dans le roman, Hugo donne des précisions à propos de ce traité : « Ursus, quand Gwynplaine avait été en âge de comprendre, lui avait lu et expliqué

1. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 51.

2. *Ibid.*, t. I, pp. 25-32.

3. *Ibid.*, t. I, p. 40.

4. Chamberlayne (Ed.). *L'État présent de l'Angleterre*, 1688, 2^e partie, p. 231.

5. *Ibid.*, 2^e partie, pp. 129-130.

le texte du Dr Conquest de *Denasatis*, et, dans un autre in-folio, *Hugo Plagon, Versio Gallica Will. Tyrri, lib. II. cap. XXIII*, le passage *nares habens mutilas*¹. Dans le Reliquat, sur la couverture d'un catalogue de la Galerie Royale de Dresde, se trouve l'indication suivante : « Voir Ducange, Furetière, le dictionnaire espagnol, le Pater en irlandais (basque)² ». Or Ducange dans son *Glossarium Mediæ et Infimæ Latinitatis*³, à propos du mot *Denasatus* (in *Versione Gallica Will. Tyrri, lib. II, cap. XXIII*) dit simplement que Hugues Plagon, dans sa traduction de l'ouvrage de Guillaume de Tyr, avait traduit *nares habens mutilas* par *renillées*. En outre, le Reliquat atteste que Hugo n'avait pas trouvé du premier coup le texte du Dr Conquest : au lieu de « *Bucca fissa usque ad aures, genzivis denudatis nasoque murdridato, masca eris, et ridebis semper*⁴ », il avait d'abord écrit : « *Nasibus excisis, paupillis (paupières ?) secatis, angulisque labiarum ad (^{genas} maxillas) inferiores vi tractis, lamia eris, et (^{plorabis} ridebis) semper*⁵. » La conclusion s'impose donc ; le traité du Dr Conquest n'existe point hors de l'imagination de Victor Hugo.

De la même façon arbitraire Hugo a fait entrer dans le dossier des *Comprachicos* le trait suivant, donné par Chamberlayne dans sa *Liste des Officiers de la Maison du Roi* : « Guillaume Sampson Coq, un ancien officier qui chante toute la nuit comme un coq, et déclare par son chant quelle heure il est⁶. » Sur ce trait isolé Hugo a basé toute une pratique, toute une institution : « Il était d'usage, dit-il, que dans le palais du roi d'Angleterre, il y eût une sorte d'homme nocturne, chantant comme le coq. Ce veilleur, debout pendant qu'on dormait, rôdait dans le palais, et poussait d'heure en heure ce cri de basse-

1. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 417.

2. *Reliquat*, f° 104.

3. Paris, 1842.

4. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 269.

5. *Reliquat*, f° 117.

6. Chamberlayne, *op. cit.*, 1^{re} partie, p. 179.

cour, répété autant de fois qu'il le fallait pour suppléer à une cloche. Cet homme, promu coq, avait subi pour cela en son enfance une opération dans le pharynx, laquelle fait partie de l'art décrit par le Dr Conquest. Sous Charles II, une salivation inhérente à l'opération ayant dégoûté la duchesse de Portsmouth, on conserva la fonction afin de ne point amoindrir l'éclat de la couronne, mais on fit pousser le cri du coq par un homme non mutilé. On choisisait d'ordinaire pour cet emploi honorable un ancien officier. Sous Jacques II, ce fonctionnaire se nommait William Sampson Coq¹... »

Victor Hugo avait eu l'intention de faire un usage pareil d'un passage de Beeverell auquel l'article *Monstre* de la table des matières des *Délices de la Grande Bretagne* renvoie le lecteur. Beeverell y raconte l'histoire d'un monstre qui naquit à Edimbourg en 1490, sous le règne de Jacques IV : « depuis la ceinture et au-dessous il étoit unique, et avoit toutes les parties d'un homme. Au-dessus de la ceinture c'étoient deux corps bien formez, séparez l'un de l'autre, sans être joints que par le tronc, et distingués par les autres membres, qui discernent les deux sexes ». Beeverell ajoute : « Le Roi le fit nourrir, élever et instruire avec grand soin et il profita particulièrement dans la musique². » Hugo a évidemment consulté

1. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 42. Victor Hugo a été, peut-être, influencé ici par un article sur les *Mémoires de la Princesse Dachkoff*, lequel parut dans *La Correspondance Littéraire* du 20 juin. — Il a découpé cet article, écrit en tête « Despotisme » et marqué le passage suivant de plusieurs traits (v. *Reliquat*, f° 158, verso). « On sait que Pierre 1^{er} avait coutume de punir les nobles dont il était mécontent par un rescrit impérial leur ordonnant d'être fous. A partir de ce moment la malheureuse victime devenait le point de mire des sarcasmes de la cour. Le fou avait le privilège de dire ce qui lui plaisait, sauf les quades et les coups de fouet qu'il lui fallait recevoir sans les rendre. On tournait en ridicule ce qu'il faisait : on se jouait de ses plaintes, on ricanait de ses bons mots, en les commentant, comme des preuves merveilleuses de l'intelligence d'un insensé. L'impératrice Anne mit le comble à cette abominable cruauté ; mais quelquefois elle y apportait une originalité qui ne laissait pas d'amuser. Un jour, pour punir certain prince G... d'une faute légère, elle décréta qu'il deviendrait poule. Elle ordonna en conséquence qu'une grande corbeille en forme de nid bourrée de paille et garnie d'œufs fût placée en évidence dans une des pièces principales du palais. Le prince fut condamné, sous peine de mort, à s'asseoir sur le nid et à imiter le gloussement d'une poule qui pond. »

2. Beeverell, *op. cit.*, t. VI, p. 1048.

ce passage¹, mais il l'a modifié selon son procédé habituel dans un morceau qui devait d'abord figurer dans le texte², mais que l'auteur a ensuite supprimé³. « Voici comment fut confectionné Staviraza, qui eut l'honneur d'être le nain de Jacques IV, roi d'Ecosse. Des artistes en ce genre de sculpture l'avaient acheté âgé d'un an à sa mère mendicante. Ces ciseleurs lui avaient coupé le nez, les lèvres et les oreilles et lui avaient sculpté le crâne. Cela fit une tête de mort, qui chanta plus tard des chansons bachiques. En outre on le mettait la nuit dans une boîte trop étroite où il dormait comme il pouvait, de façon qu'il grandit tordu. Cette croissance comprimée le maintint petit et le fit comique. Le roi Jacques IV le vit, en fut charmé, et voulut l'avoir. Les inventeurs qui avaient acheté l'enfant brut 10 ascalins, le revendirent terminé 100 jacobus d'or. Bonne affaire. Il est vrai qu'ils l'avaient élevé, formé et nourri. On maria Staviraza à une naine et il eut des enfants qui malheureusement n'eurent rien d'assez monstrueux pour pouvoir figurer à la cour. On essaya de les sculpter, on s'y prit probablement mal, ils moururent. Staviraza lui-même, que sa torsion dans la boîte avait rendu rachitique, mourut jeune après avoir fait dix ans les délices de la monarchie écossaise. »

Il est vrai que « Jacques IV, roi d'Ecosse » est une surcharge et que le manuscrit portait d'abord : « Voici comment fut confectionné Staviraza, qui eut l'honneur d'être le nain de... roi de Portugal. »

Victor Hugo se souvient aussi, sans doute, du roman de Walter Scott, *Peveril du Pic*, qui peint les mœurs de la Restauration et que Victor Hugo a certainement lu à cette époque, puisqu'il y a pris certains traits de sa comédie *Mangeront-ils ?* (1867, voir p. 152). Le nain Geoffrey Hudson y paraît. Son rôle cependant y est très honorable, et ne consiste nullement à amuser un roi : accusé de

1. Cf. l'indication suivante qui se trouve dans le *Reliquat*, f° 107 : « Mogons et Monstres (*Délices de l'Angleterre*, voir la table) ».

2. Dans l'alinéa qui commence ainsi : « Un enfant destiné à être un joujou pour les hommes, cela a existé... » *L'Homme qui rit*, t. I, p. 38.

3. V. *Reliquat*, f° 56. Le fragment est publié aussi dans les notes de l'édition Imp. nat. de *L'Homme qui rit*.

complicité dans la prétendue conspiration des Papistes, il a été enfermé à Newgate. Il est irascible et courageux et a tué un certain M. Crofts en duel. Son seul ridicule est d'être un lecteur trop assidu des romans de M^{me} de Scudéry. Sir Geoffrey est mentionné aussi dans l'article « Nain » du *Dictionnaire de Conversation* (1834) auquel M. Berret montre ¹ que Hugo a eu recours ².

Pour ce qui est des punitions décrétées dans le « statut des premiers temps de Guillaume et Marie », qui aurait eu pour effet, selon Hugo, de disperser définitivement l'affiliation des acheteurs d'enfants ³, ce sont tout simplement, comme l'a montré M^{lle} Maclean ⁴, les peines qui frappaient depuis longtemps déjà, — Chamberlayne les décrivait dans l'édition de 1671 de son *Etat present de l'Angleterre* — les félons profitant du bénéfice du clergé, les vagabonds, les parjures et les femmes querelleuses ⁵.

Plus tard, lorsqu'il s'agit de la punition de celui qui avait volé et mutilé Gwynplaine, le nommé Hardquanonne, Hugo lui fait appliquer les lois des Wisigoths et des Frisons citées par Ducange à l'article *Plagium, Plagiare, Plagiarius*, où se trouve aussi la définition de « Plagiaire », donnée par Alexandre Nequam ⁶. Mais Hardquanonne refuse de répondre à l'interrogatoire de ses juges, sans doute, comme l'affirme le sheriff, « dans l'espoir que l'enfant perdu ne serait pas retrouvé et qu'il échapper (ait) au châtiment ⁷ » : ce qui permet à Hugo de décrire en détail « la peine forte et dure ⁸ », telle qu'elle est appli-

1. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1914, article cité.

2. Hugo fait allusion à « Jeffrey Hudson », dans *L'Homme qui rit*, vol. I, p. 40.

3. *L'Homme qui rit*, t. I, pp. 55-56.

4. *Modern Language Review*. 4 octobre 1913. *Comment Victor Hugo utilise « L'État présent de l'Angleterre » de Chamberlayne dans « L'Homme qui rit. »*

5. Victor Hugo les décrit d'après Chamberlayne (*op. cit.*, 1^{re} partie, pp. 55-59). Il ajoute, à propos du « cucking-stool », punition réservée, selon Chamberlayne aux femmes querelleuses, mais selon Hugo, aux femmes qui seraient trouvées parmi les comprachicos : « La loi anglaise étant douée d'une longévité bizarre, cette punition existe encore dans la législation d'Angleterre pour « les femmes querelleuses ! » *L'Homme qui rit*, t. I, p. 56

6. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 158.

7. *Ibid.*, t. II, p. 156.

8. *Ibid.*, t. II, pp. 138 et suiv.

quée, selon Chamberlayne, aux félons qui, « pour conserver par là leurs Biens à leur Postérité », refusent « d'être convaincus et jugez de leurs Crimes ¹ ». A ce propos, Hugo emprunte aussi à Ducange un grand nombre de termes judiciaires latins, qui n'ont rien à voir avec la législation anglaise du ^{xvii}^e ou ^{xviii}^e siècles et qu'il n'hésite pas à adapter à ses besoins ².

Victor Hugo indique la considération dont jouissaient les Comprachicos à la cour des Stuarts par un autre trait qui n'a probablement d'anglais que le nom qui lui sert, pour ainsi dire, d'étiquette. « Quelquefois le roi allait jusqu'à avouer sa complicité. Ce sont là les audaces du terrorisme monarchique. — Le défiguré était fleurdelysé... Jacob Astley, chevalier et baronnet, Seigneur de Melton, constable dans le comté de Norfolk, eut dans sa famille un enfant vendu, sur le front duquel le commissaire vendeur avait imprimé au fer chaud une fleur de lys ³ ». Le nom provient, vraisemblablement, d'une planche de Beeverell qui montre « Melton Constable dans le comté de Norfolk, maison de campagne du très honorable Seigneur Jacob Astley, Chevalier et Baronnet ⁴ ».

1. Chamberlayne, *op. cit.*, 1^{re} partie, pp. 56-57. « Au cas qu'un criminel de petite Trahison, ou de Félonie, refuse de répondre ou d'être jugé par ses véritables Juges, on punit aussitôt son Silence et son Opiniâtreté du supplice que nous appelons *Peine forte et dure*, c'est-à-dire qu'on l'envoie en la Prison d'où il a été tiré, et là on le couche sur le dos dans une basse Fosse tout nud, les Parties honteuses étant seulement couvertes, les bras et les jambes attachées avec des Cordes aux quatre coins de la Chambre, on met ensuite sur son Corps autant de fer, de pierre qu'il en peut porter et davantage. (Cf. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 139. « ... Et davantage dit la loi. — *Plusque* affirma le sergent. ») Le lendemain on luy donne trois morceaux de pain d'Orge sans boisson, le troisième jour on luy donne un peu d'eau telle qu'elle se trouve près de la Prison (Cf. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 140. « ... on vous a versé dans la bouche, en trois fois et en trois verres, une pinte d'eau prise au ruisseau d'égout de la prison »), sans pain. Et c'est là toute la nourriture qu'on luy donne tous les jours jusque à ce qu'il meure. »

2. Cf. notamment l'usage que Hugo fait de « *meldefech* » et « *frodmortell* ». (*L'Homme qui rit*, t. II, pp. 140-2.)

3. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 48.

4. Beeverell, *op. cit.*, t. V, planche 45 « Melton, constable... » est une faute d'impression ; le MS de *L'Homme qui rit* porte bien « ... Melton Constable » (f^o 25).

La restauration de la pairie de Gwynplaine.

1^o *L'officier Jetson.* — La découverte de la vraie identité de Gwynplaine se fait de la manière suivante : Les Comprachicos, s'enfuyant de l'Angleterre vers 1690, avaient tous péri dans un naufrage ; mais avant de périr, ils avaient jeté à la mer, enfermée dans une bouteille, une confession du crime qu'ils avaient commis sur le fils légitime de lord Clancharlie. Cette bouteille est jetée sur les côtes d'Angleterre à un moment propice, car les fonctions de l'officier spécial, nommé officier Jetson, qui se charge de tout ce que la mer jette à terre, sont alors exercées par Barkilphedro, qui, pour des raisons que nous avons indiquées (p. 158) n'est que trop disposé à faire restituer la pairie de Gwynplaine.

L'expédient qui consiste à charger la mer de fournir les preuves de la haute naissance de Gwynplaine est certes pittoresque et poétique. Il n'est pas, non plus, trop invraisemblable ; car le 4 octobre 1867 des pêcheurs bretons avaient trouvé dans le Morbihan une amphore romaine du IV^e siècle¹. Néanmoins, comme dans le cas de l'affiliation des Comprachicos, que, sans les précisions pseudo-historiques données par Hugo, on aurait acceptée franchement comme une invention romanesque, Victor Hugo tient à justifier son officier Jetson aussi par des faits « historiques ».

Remarquons, d'abord, entre parenthèses, que le nom de ce fonctionnaire (Jetson) est un terme juridique, trouvé dans Chamberlayne², et que la fonction a l'importance attribuée par Chamberlayne au « Clerc de Cabinet », ou Confesseur de Jacques II³.

« Cette mode des bouteilles jetées à vau-l'eau, dit Hugo, a un peu passé comme celle des ex-voto ; mais, dans ces temps religieux ceux qui allaient mourir envoyaient volon-

1. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 174.

2. *Op. cit.*, 1^{re} partie, p. 160.

3. *Ibid.*, p. 166.

tiers de cette façon leur dernière pensée à Dieu et aux hommes, et parfois ces missives de la mer abondaient à l'amirauté. Un parchemin conservé au château d'Audlyene (vieille orthographe) et annoté par le Comte de Suffolk, Grand Trésorier d'Angleterre sous Jacques I^{er}, constate qu'en la seule année 1615 cinquante-deux gourdes, ampoules et fibules goudronnées contenant des mentions de bâtiments en perdition, furent apportées et enregistrées au greffe du lord-amiral¹. » Une des gravures du cinquième volume de l'ouvrage de Beeverell montre « A General Prospect of the Palace of Audlyene, ou Vue générale du Palais d'Audleyene, à douze lieues de Londres, appartenant au Comte de Suffolk, et bâti par son grand-père, Grand Trésorier d'Angleterre sous le règne de Jacques Premier² ».

Une autre de ces gravures représente « Doddington dans le comté de Lincoln, maison de campagne de très honorable Seigneur Thomas Husey, Baronnet ».

Victor Hugo, après avoir dit que la fonction occupée par Barkilphedro a été supprimée « il y a plus d'un siècle », ajoute : « Le dernier titulaire fut William Husey, de Doddington en Lincoln³. »

Une autre des gravures de Beeverell montre « Coley, près de Reading dans le comté de Bercks., maison de campagne de Tanfeild Vachell, Ecuyer ».

« Elisabeth, qui parlait volontiers latin, dit Hugo, demandait à Tanfield de Coley en Berkshire, l'officier Jetson de son temps, lorsqu'il lui apportait quelque-une de ces paperasses sorties de la mer : Quid mihi scribit Neptunus ? Qu'est-ce que Neptune m'écrit ?⁴ »

1. *L'Homme qui rit*, t. I. p. 351.

2. Beeverell, *op. cit.*, t. V, gravure in *â*. Cette gravure semble, d'ailleurs, avoir vivement frappé l'imagination de Hugo. C'est probablement à elle qu'il pense lorsqu'il dit, à propos du palais où Gwynplaine se trouve après la révélation de sa haute naissance : « Cet ensemble avait l'aspect carré et massif du temps de Jacques I^{er}, mode vieillie et superbe. » *L'Homme qui rit*, t. II, pp. 481-2.

3. *Ibid*, t. I, p. 350, « d'une famille de baronnets », ajoute une phrase supprimée du MS (fo 204).

4. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 352. Toutes ces précisions, d'ailleurs, ont été intercalées dans le MS.

La restauration de la pairie de Gwynplaine.

2° *Le Wapentake*. — Soucieux de nous ménager des surprises de roman-feuilleton, Hugo fait emmener Gwynplaine pour la confrontation avec Hardquanonne, le seul survivant des Comprachicos, par un officier, nommé « Wapentake¹ », dont un des devoirs principaux est de garder un silence absolu pendant l'exercice de ses fonctions. Cette arrestation silencieuse donne lieu à un petit traité historique qui semble indiquer de longues recherches consciencieuses et une connaissance approfondie de la vieille législation anglaise, mais qui, en réalité, n'est qu'une suite de textes cueillis dans le *Dictionnaire* de Ducange et arrangés par Victor Hugo selon sa méthode habituelle.

Dans les deux textes suivants l'on remarquera que les mots (soulignés) qui seuls en constituent tout l'à-propos ont été ajoutés par Hugo lui-même !

a) *L'Homme qui rit*² :

« Etre arrêté de la sorte, c'était être saisi « ô le glaive de l'espée » (*Vetus Consuetudo Normanniæ*, Ms. I., part. Sect. I, cap. II). Les magistrats anglais « se prévalaient spécialement de cette prescription considérée comme faisant partie des antiques franchises féodales de l'Angleterre : « sous les viscomtes sont les serjans de l'espée, lesquels doivent justicier vertueusement à l'espée, tous ceux qui suient malveses compagnies, gens diffamez d'aucuns crimes, et gens fuitis et forbannis... et les doivent si vigoureusement et si discrettement appréhender (c'est moi qui souligne) que la bonne gent qui sont paisibles soient gardez paisiblement, et que les malfeteurs soient espoantés... »

DUCANGE (art. *Servientes Spathæ*.)

De horum officio, sic vetus consuetudo Normannie. Ms. I, part. sect. I, cap. II : « Sous les Viscomtes sont les Serjans de l'espée, lesquieus... doivent justicier vertueusement à l'espée tous les malfeteurs et tous ceux qui suient malveses compagnies. gens diffamez d'aucuns crimes, et gens fuitis et forbannis, et les doivent ô le glaive de l'espée et avec autres armes si vigoureusement justicier que la bonne gent qui sont paisibles feussent par les Serjans de l'espée gardez paisiblement, et que les malfeteurs soient espoantez... »

1. Hugo méconnaît le sens exact du mot « wapentake », v. Chamberlayne *op. cit.*, 2^e partie, p. 105 et cf. *L'Homme qui rit*, t. II, pp. 33-4.

2. T. II, p. 103.

b) *L'Homme qui rit*¹ :

« Ils (les magistrats anglais) citaient la charte du roi Philippe, de 1307 : Multos tenebimus bastoneros qui. *obmutescentes*, *sergentare* valeant. »

DUCANGE (*Sergentare*) :

« Charta Phillippi Regis Franc. Ann. 1307... Multos tenebimus bastoneros, servientes, vel officiales quosque. qui pignorare, seu *sergentare* valeant... »

D'autres textes cités à ce propos par Victor Hugo ont un rapport plus apparent mais non plus réel avec le silence du Wapentake. Il a consulté notamment l'article *Silentium*, mot que Ducange définit comme le nom d'une convocation ou réunion où s'agitent des questions ecclésiastiques, et à propos duquel Ducange cite *Landulphus sagax*, lib. 16 : « Fecit Imperator Silentium, adducens Patriarcham, et jubens eorum recitari confessiones. » Voici l'usage que Hugo a fait de ce texte : « Les magistrats anglais qui pratiquaient cette sorte de prise de corps, s'appuyaient sur de nombreux textes normands... Ils citaient *Landulphus sagax*, paragraphe 16 : Facit imperator silentium². »

Victor Hugo a consulté aussi l'article *Signum*, où sont décrits les différents signes adoptés par les moines, dans certains monastères, afin de ne pas violer le vœu de silence. Le signe qui indiquait chez les moines l'intention de s'habiller et de se déshabiller lui a semblé particulièrement applicable, moyennant une petite altération, aux procédés du wapentake : « Pro signo vestiendi cum pollice et digito sequente vestem in pectore apprehendens trahe deorsum. Pro signo exuendi, trahe sursum », dit le « liber ordinis S. Victoris Parisiensis MS ». Et Victor Hugo : — « Pro signo exeundi, sursum trahe, dit le cartulaire normand : l'individu sur lequel venait se poser l'iron-weapon n'avait d'autre droit que le droit d'obéir. Nulle réplique à cet ordre muet. Les rudes pénalités anglaises menaçaient le réfractaire³. »

Les exemples historiques qui servent à prouver que ce

1. *Ibid.*

2. *L'Homme qui rit*, t. II, pp. 402-3.

3. *Ibid.*, t. II, p. 94. Pour d'autres emprunts à l'article *Signum*, voir *Ibid.*, t. II, p. 403.

« procédé de police » était « fort usité alors dans la Grande-Bretagne ¹ » ne sont pas très probants non plus, à en juger par celui de Neuhoff, roi de Corse. Selon Hugo, ce roi aurait été arrêté, comme Gwynplaine, sans qu'il sût pourquoi, par les ordres de Walpole. La source de ce détail est vraisemblablement le *Dictionnaire* de Delandine, qui, à propos de Walpole ², renvoie à l'article *Neuhoff*. Seulement, Delandine raconte que Neuhoff ayant été mis en prison pour dettes, « M. Walpole eut la générosité de faire pour lui une souscription, moyennant laquelle il appaisa ses créanciers, et délivra de prison ce prétendu monarque ³... »

La restauration de la pairie de Gwynplaine.

3^o *L'investiture hors séance.* — L'investiture de Gwynplaine se fait en dehors de la Chambre des Lords, dans une antichambre obscure, et en présence de deux ou trois témoins seulement, et ceux-là même presque aveugles. Hugo a d'excellentes raisons pour cela, des raisons de romancier et de poète : il veut sans doute que les autres pairs ne s'aperçoivent de la difformité de Gwynplaine que lorsque celui-ci prononce son éloquente plaidoirie pour les pauvres, et que puisse ainsi se révéler de la façon la plus éclatante la signification symbolique de « l'homme qui rit, cariatide d'un monde qui pleure ». Mais Hugo ne se contente pas de ces raisons : il prétend aussi à une fidélité historique absolue et entoure son invention d'un étalage ridicule d'érudition à bon marché. « Le chancelier étant porteur, quodammodo ostiarius, disent les chartes normandes, januarum cancellorumque potestas, dit Tertullien, il peut officier en dehors de la Chambre sur le seuil, et lord William Cowper avait usé de son droit en

1. *Ibid.*, t. II, p. 402.

2. Hugo avait d'abord nommé Walpole comme un des ministres de la reine Anne : à propos de la comparaison qu'il établit entre Anne et Louis XIV, il avait d'abord écrit : (Anne a) « un Colbert qui est Walpole. » Il a biffé cette phrase et écrit dessus « un Louvois qui est Pembroke » et intercalé, « un Colbert qui est Godolphin. » Ms. *L'Homme qui rit*, f^o., 494. C'est sans doute à ce propos qu'il a consulté l'article *Walpole* dans Delandine.

accomplissant dans le rond-point vitré les formalités d'investiture de lord Fermain Clancharlie ¹. » La citation de Tertullien est donnée par Ducange (article *Cancellarius*), mais la définition des « chartes normandes » est tout simplement la conclusion tirée par Ducange lui-même de ses textes : « ex quibus patet Cancellarios dictos, quod ad Cancellos judicium starent... proindeque eosdem fuisse quodammodo ostiarios... »

Néanmoins les lords font beaucoup de cas de cette irrégularité et il faut leur citer des précédents. « Quant à l'investiture d'un pair sur le seuil, et en dehors de la Chambre même, il y avait des précédents. Le premier baron héréditaire créé par patente, John de Beauchamp, de Holtcastle, fait par Richard II en 1387, baron de Kidderminster, fut reçu de cette façon ². »

Debrett, dans la préface de son *Peerage*, décrit minutieusement la cérémonie de l'investiture d'un pair, et ajoute : « The first who was advanced to the dignity of baron by patent was John de Beauchamp, of Holt Castle, created baron of Kidderminster, co. Worcester, to him and the heirs male of his body, by Richard II. 1387 ³. » Inutile de dire que Debrett ne fait aucune allusion à « l'investiture d'un pair sur le seuil ».

Enfin, sans doute pour montrer à quel point il s'est pénétré de l'esprit de la constitution anglaise, Hugo ajoute : « Du reste, en renouvelant ce précédent, le lord-chancelier se créait à lui-même un embarras dont il vit l'inconvénient moins de deux ans après (nous sommes en 1705) lors de l'entrée du vicomte Newhaven à la Chambre des Lords ⁴. » En réalité, tout ce que Hugo sait du vicomte Newhaven est que son nom ne figure pas sur la liste des vicomtes dressée par Beaverell ⁵, à la date de 1707, et que sur la liste des Membres des Communes pour 1707, le nom du « Rt. Hon William Lord Cheyne, Viscount Newhaven »

1. *Ibid.*, t. II, p. 341.

2. *Ibid.*, t. II, p. 341.

3. Debrett, *op. cit.* t. I, p. 79.

4. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 341.

5. *Délices...*, t. V.

membre pour Agmondesham, est suivi de la note suivante : « Now a Peer of Great Britain¹. »

A part cette irrégularité, l'investiture de Gwynplaine se fait selon « le vieux cérémonial antérieur à Henri VIII, qu'Anne essaya, pendant un temps, de faire revivre² ». En réalité, ce cérémonial n'est qu'un rassemblement arbitraire de toutes sortes de cérémonies et d'institutions décrites par Chamberlayne dans son *Etat présent de l'Angleterre*. Presque toute la constitution anglaise, telle qu'elle est peinte dans le livre très loyal, très stuartiste de Chamberlayne, y a passé. On peut s'en rendre compte rien qu'en lisant les chapitres extrêmement ennuyeux qui constituent la partie du roman intitulé *Le Capitole et son Voisinage*³ : comparer ces chapitres avec l'ouvrage de Chamberlayne serait parfaitement inutile et ne ferait qu'allonger démesurément cette partie de ma thèse⁴. Victor Hugo, conscient de sa petite supercherie, va au-devant de l'accusation d'inexactitude : « Il est probable que la Chambre des Lords ne se reconnaîtra point dans ce qu'on vient de lire et dans ce qu'on va lire, un peu comme la jolie femme d'autrefois qui ne veut pas avoir de rides. Le miroir est un vieil accusé ; il en prend son parti. Faire ressemblant, c'est là tout le devoir de l'historien⁵. »

*
* *

La restauration de la pairie de Gwynplaine.

4. *Sa première séance; le caractère symbolique de l'Homme qui rit.* — Le jour où Gwynplaine fait son entrée dans la Chambre des Lords, cette assemblée est en train de discuter un Bill qui propose d'augmenter de 100.000 livres sterling la

1. *Ibid.*, t. V, p. 872. (13).

2. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 309.

3. *Ibid.*, t. II, livr. 8°.

4. V. l'article de Miss Maclean, *Modern Language Review*, 4 oct. 1913.

5. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 309. A côté des notes que Hugo a prises pour cette partie du roman, il a écrit : « Indiquer que ces détails vont être très curieux ! » (Reliquat MS. f. 167.)

liste civile du prince George, mari de la reine Anne. Gwynplaine, lorsque son avis est demandé, s'y oppose, et prononce, à ce propos, un magnifique plaidoyer pour les misérables. Ce discours est un élément essentiel du portrait de Gwynplaine. Il nous révèle le caractère symbolique de sa mutilation. « Ce rire qui est sur mon front », s'écrie-t-il, tandis que son désespoir fait tordre de rire les autres pairs, « c'est un roi qui l'y a mis.... Je représente l'humanité telle que ses maîtres l'ont faite. L'homme est un mutilé. Ce qu'on m'a fait, on l'a fait au genre humain. On lui a déformé le droit, la justice, la vérité, la raison, l'intelligence, comme à moi les yeux, les narines et les oreilles ; comme à moi, on lui a mis au cœur un cloaque de colère et de douleur, et sur la face un masque de contentement ¹. » Nous comprenons, enfin, pourquoi dans le chapitre préliminaire sur les Comprachicos, il est beaucoup moins question de l'Angleterre des XVII^e et XVIII^e siècles, et du « bon plaisir » des Stuarts, que des eunuques du Sultan, des chanteurs du Pape, des tortures des Chinois, des pénalités légales ou illégales de tous les temps et de tous les pays : Gwynplaine est moins près de Geoffrey Hudson, de Staviraza et de Guillaume Sampson, que d'Ixion et de Sisyphe ; c'est « un Prométhée ou un Job... jetant, non plus au dieu, mais au roi, sa protestation tragique ² ».

Malheureusement, dans ce discours, Gwynplaine présente aussi un tableau de la misère des classes inférieures en Angleterre au commencement du XVIII^e siècle, et provoque, pour ainsi dire, un examen de la valeur historique de ce tableau. Cet examen révèle qu'une fois de plus le respect de Victor Hugo pour l'exactitude historique n'est qu'apparent. Tous les noms cités par lui se trouvent dans le deuxième volume de l'ouvrage de Beeverell ; mais les faits qu'il raconte sont souvent directement contredits par Beeverell.

« En Caernavon, à Traithmawr, comme à Traithbichan, dit Gwynplaine, l'épuisement des pauvres est hor-

1. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 384-5.

2. Reliquat MS. de *L'Homme qui rit*, fo. 11. ébauche de préface, datée 17 juillet 1868 : citée aussi, *L'Homme qui rit*, éd. Imp. nat. notes de l'éditeur.

rible... Savez-vous que les pêcheurs de hareng de Harlech mangent de l'herbe quand la pêche manque ¹ ? » Voici évidemment la source de ces détails : Beeverell dit, à propos de Harlech : « ...il ne s'y trouve rien de remarquable, sinon que la pêche y est très riche, et la chasse des oiseaux fort aisée et fort agréable... » Et il continue : « Au-dessus de Harlech la mer s'avancant dans les terres vers les frontières de Caernavon, forme deux Bayes de différente grandeur, dont l'une s'appelle Traith Mawr, la grande Baye, et l'autre, Traith Bichan, la petite Baye... Quand la saison est venue, les habitants du Comté se rendent en foule dans ces Bayes et tout du long des côtes pour pêcher les harengs, qui s'y trouvent en grande quantité... Il n'y a rien de fort agréable dans ce Comté pour un homme qui n'aime ni les montagnes ni les vents : le terroir n'y produit rien que de l'herbage ²... »

« Tenez, continue Gwynplaine, dans le comté de Lancaster, Ribblechester, à force d'indigence, de ville est devenue village ³. » Voici tout ce que dit Beeverell : « Ribblechester n'est qu'un petit village aujourd'hui, mais il paraît avoir été si considérable autrefois qu'il mérite bien qu'on s'y arrête un peu. Les monuments que ses habitants anciens y ont laissés donnent lieu de croire qu'il y a eu dans l'Antiquité une ville riche, bien peuplée et magnifiquement bâtie ⁴... »

Gwynplaine : « Savez-vous qu'à Burton-Lazers il y a encore des lépreux traqués, et auxquels on tire des coups de fusil s'ils sortent de leurs tanières ⁵ ? » — Beeverell : « A une mille au Midi de Melton-Mawbray paraît Burton-Lazers, petite ville dont le surnom et la principale réputation est venue d'un magnifique lazaret qu'on y construisit dans les premiers temps de l'Empire des Normans ⁶... »

Gwynplaine : « A Ailesbury, ville dont l'un de vous est

1. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 377.

2. Beeverell, *op. cit.* t. II, pp. 399-400.

3. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 377.

4. Beeverell, *op. cit.* t. II, pp. 297-9.

5. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 377.

6. Beeverell, *op. cit.* t. II, p. 338.

lord, la disette est en permanence¹. » *Beeverell* : « Ailesbury est un beau bourg, à 44 milles de Londres, placé dans une belle et fertile vallée... Il est grand, bien peuplé, et dans une situation fort agréable au milieu de belles et de vastes campagnes. La vallée d'Ailesbury est l'une des plus fertiles du Royaume²... »

Gwynplaine : « A Strafford, on ne peut dessécher le marais, faute d'argent³. » — *Beeverell* : « Autrefois (Stafford) étoit bordée d'un marais au Nord-Est : mais les habitants ayant eu l'industrie de le dessécher, on y voit aujourd'hui une belle et agréable campagne, moitié champs, moitié prairies⁴ » etc., etc., etc.

1. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 377. Le MS. portait d'abord (fo. 535) :

« A Ailesbury... on n'a pas de lits dans les cabanes et l'on creuse des trous dans la terre pour y coucher les petits enfants. » Hugo s'est ravisé et a transféré cette particularité d'Ailesbury à Penck-ridge (autre nom trouvé dans le deuxième volume de *Beeverell*).

2. *Beeverell*, *op. cit.* t. II, p. 517.

3. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 377.

4. *Beeverell*, *op. cit.* t. II, pp. 349-50.

CHAPITRE VII

« L'HOMME QUI RIT » ET L'HISTOIRE D'ANGLETERRE (*Suite et fin.*)

II. PERSONNAGES FICTIFS

2° *La duchesse Josiane.* — Cette aristocrate éhontée et perverse qui aime Gwynplaine pour sa difformité même n'est pas une conception nouvelle de Victor Hugo et ne provient certainement pas des recherches spéciales qu'il a faites sur l'histoire d'Angleterre pour *L'Homme qui rit*. Dans une lettre écrite à Louis Boulanger en 1839, pendant qu'il voyageait en Suisse, Hugo décrit un groupe de bateleurs qu'il vit un jour sur la place de Berne : il y avait parmi eux un homme très sale et très laid, qui dormait, insensible aux caresses qu'une jeune femme, d'une beauté remarquable, lui prodiguait : « Les femmes ont souvent du plaisir à sentir qu'elles font partie d'une antithèse, commente Hugo. Les plus belles, les plus jeunes et les plus charmantes se prêtent volontiers, par je ne sais quel sentiment inexplicable, à jouer leur rôle dans cette figure de rhétorique vivante, idolâtrant leur vieux mari à cause de sa vieillesse, et leur amant bossu à cause de sa bosse... Et maintenant, je suis tout prêt à applaudir l'écrivain quelconque qui voudra faire un roman intime intitulé : Histoire mélancolique des amours d'une colombe et d'un pourceau ¹. » Un passage curieux de *Choses Vues*, intitulé *D'après Nature*, et daté 1849, montre aussi une belle femme amoureuse d'un homme

1. *En Voyage*, éd. Imp. nat., pp. 206-7.

laid, qu'elle appelle affectueusement « ce sapajou de Serio ¹ ».

Josiane (Josefa Anna) est, comme Gwynplaine, un symbole. Elle représente la domination de l'Angleterre, au XVII^e siècle, par des mœurs espagnoles : « le reste des mœurs espagnoles et papistes, personnifié dans la duchesse Josiana (*sic*), dit Hugo dans une lettre inédite à un libraire londonien ², étonnera certainement la modestie anglaise actuelle, mais c'est au stuartisme et au catholicisme qu'il faut s'en prendre. Je ne suis, moi, qu'historien et philosophe. » Ces mœurs espagnoles se révèlent, dans l'*Homme qui rit*, par d'autres traits : Ursus, par exemple, compose et fait réciter dans les foires, des vers espagnols ; et le peuple comprend : car « l'espagnol était alors une langue courante, et les marins anglais parlaient castillan de même que les soldats romains parlaient carthaginois ³ ». A vrai dire, il en est ainsi en Angleterre depuis le règne d'Élisabeth : « Après la défaite de l'Armada, le castillan fut chez Élisabeth un élégant baragouin de cour... les modes castillanes pénétraient en Angleterre ; en revanche, les intérêts anglais s'infiltraient en Espagne ⁴. »

L'idée n'est pas nouvelle dans l'œuvre de Hugo. Elle est exprimée, surtout, et d'une façon qui en accuserait peut-être, le manque de profondeur, dans la Conclusion des *Lettres du Rhin* : à la fin de la comparaison que Victor Hugo y établit entre l'Espagne du XVII^e siècle et l'Angleterre du XIX^e siècle (voir p. 98), il indique « une dernière et définitive assimilation » : « l'Angleterre a dévoré l'Espagne... Un état n'en dévore un autre qu'à la condition de le reproduire » ; en effet, « aujourd'hui, en parcourant du regard les domaines britanniques, on ne voit que noms portugais et castillans... ; partout l'Espagne est visible, partout l'Espagne reparaît... ; on reconnaît toute la monarchie espagnole dans les possessions de la Grande-

1. *Choses Vues*, première série, pp. 275 et suiv.

2. Lettre à G. Daelli, reliée avec le Reliquat de *L'Homme qui rit*, f° 189.

3. *L'Homme qui rit*, t. I, pp. 445-6.

4. *Ibid.*, t. I, pp. 68-9.

Bretagne, comme on retrouve un jaguar à demi digéré dans le ventre d'un boa ¹ ».

Josiane n'a, cependant, rien d'une vague et abstraite personnification et, selon son procédé habituel, Hugo tient à garantir sa parfaite authenticité comme type historique. Bien que la plupart des cas historiques semblables cités par Hugo, dans le texte imprimé, appartiennent à l'histoire de France², il est possible que l'infatuation de Marie Stuart pour Rizzio, que Victor Hugo appelle, je ne sais d'après qui, « un cron³ », ait été pour quelque chose dans la conception de Josiane. Hugo y fait plusieurs allusions dans le *Reliquat*. La note suivante se trouve sur une enveloppe collée au feuillet 157 : « Marie Stuart eut la fantaisie d'un bossu, David Rizzio. Josiane princesse... aussi... le caprice d'un monstre... le doigté des aristocrates. » Et encore, dans un petit carnet, qui contient, d'après l'inscription qui se trouve sur la couverture, « tout ce qui est nécessaire pour faire le grand chapitre sur le Londres du XVII^e siècle », mais où il n'y a pas un mot sur Londres, il y a l'indication suivante : « à Josiane affolée de Gwynplaine, Barkilphedro dit : Pourquoi ne lui demandez-vous pas un rendez-vous ? Marie Stuart l'eût fait ⁴. » Obéissant peut être à ce conseil Josiane décide d'aller consulter une sorcière pour savoir le moyen de communiquer avec Gwynplaine : la sorcière lui donne les conseils que l'on devine et ajoute : « C'est par ce moyen que Marie Stuart fit venir près d'elle Rizzio ⁵. »

Mais l'exemple de Marie Stuart n'a pas suffi à Hugo. Dans un passage du chapitre préliminaire sur les Comptes chics, il attribue des goûts contre nature à plusieurs paires anglaises du XVII^e siècle : « Barbe, duchesse de Cleveland et comtesse de Southampton, avait pour page un sapajou. Chez Françoise Sutton, baronne Dudley, huitième paire du banc des barons, le thé était servi par

1. *Lettres du Rhin*, t. II, pp. 366-8.

2. *L'Homme qui rit*, t. I, pp. 308-9.

3. *Ibid.*, t. I, p. 308. Delandine appelle Rizzio « un vieillard dégoûtant ».

4. *Reliquat*, f^o 154.

5. *L'Homme qui rit*, éd. Imp. nat., notes de l'éditeur.

un babouin vêtu de brocart d'or que lady Dudley appelait « mon nègre ». Catherine Sidley, comtesse de Dorchester, allait prendre séance au parlement dans un carrosse armorié derrière lequel se tenaient debout, museaux au vent, trois papions en grande livrée. Une duchesse de Medina-Coeli, dont le cardinal Polus vit le lever, se faisait mettre ses bas par un orang-outang ¹... » Les ratures et les ajoutés du MS. de *l'Homme qui rit* ², sont ici très significatifs et indiquent la valeur historique de ces détails. Dans ce passage, qui n'est d'ailleurs qu'une intercalation, il n'y avait d'abord aucun nom propre : Hugo s'était contenté de dire : « les plus hautes dames d'Angleterre. » Puis, soucieux de « fidélité historique absolue », il a consulté le *Catalogue des Pairs d'Angleterre selon leur Rang* dans l'ouvrage de Chamberlayne ³ et a choisi des noms au hasard. Il a eu des hésitations significatives aussi à propos des détails : Lady Dudley se faisait servir le thé, d'abord par « un... en livrée », puis par « un orang-outang » : ce n'est qu'au troisième essai que Hugo a trouvé le « babouin vêtu de brocart d'or ». De même, c'était d'abord Catherine Sidley, comtesse de Dorchester, qui « se faisait mettre ses bas par un orang-outang » : et Hugo ajoutait tout de suite son commentaire, « les singes montés en grade... »

La source de ce trait est probablement l'article *Nain* du *Dictionnaire de la Conversation*, 1834, où on lit : « Les Orientaux aux yeux desquels l'homme semble être fait pour servir de jouet à l'homme, apprirent aux Grecs et aux Romains l'art d'empêcher la croissance et de créer pour ainsi dire des nains artificiels. Les dames de Rome payaient fort cher de pareils serviteurs qu'elles employaient à différents usages ⁴. »

1. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 39.

2. Ms., f° 22.

3. *Etat présent...*, 1^{re} partie, pp. 304-342. Françoise Sutton, baronne Dudley, est en effet, d'après la liste de Chamberlayne, « la huitième paire du banc des barons ».

4. M. Berret a signalé l'usage que Hugo a fait de cet article. V. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1914.

* * *

II. LES PERSONNAGES FICTIFS

3. *Lord David Dirry Moir*. — Ce personnage est, de beaucoup, parmi tous les personnages fictifs, ou même historiques du roman, le plus fidèle représentant des mœurs de son temps. En faisant son portrait, Hugo a évidemment pensé à certains personnages historiques : il doit son avancement à la cour au déshonneur de sa mère, maîtresse de Charles II, comme John Churchill, plus tard Marlborough, dut le sien au déshonneur de sa sœur, maîtresse de Jacques II, et, comme Marlborough encore, il ne pousse pas le jacobitisme jusqu'à suivre Jacques II en exil.

Pour son énumération des diverses charges occupées par Lord David à la cour¹, Hugo a pillé les chapitres extrêmement ennuyeux consacrés par Chamberlayne au « Gouvernement Ecclésiastique, Civil, et Militaire de la Cour du Roi² ».

Le portrait de Lord David met en évidence un aspect de la vie londonienne, sous la reine Anne, que Hugo ne pouvait, certes, négliger, — la vie des clubs. Parmi les nombreux clubs auxquels lord David appartient se trouve le club des Laid, dont Hugo dit : « ... Ce club était dédié à la difformité... La salle avait pour ornement des portraits hideux, Thersite, Triboulet, Duns, Hudibras, Scarron ; sur la cheminée était Esope entre deux borgnes ... Le jour où la belle M^{me} Visart eut la petite vérole, le club des Laid lui porta un toast. Ce club florissait encore au commencement du XIX^e siècle ; il avait envoyé un diplôme de membre honoraire à Mirabeau³. » Les sources probables de ces détails sont le *Spectateur* d'Addison, qui ne nomme évidemment pas Mirabeau⁴, et l'étude substantielle

1. *L'Homme qui rit*, vol. I, p. 294-5.

2. *Op. cit.*, 1^{re} partie, p. 161 et suiv.

3. *L'Homme qui rit*, vol. I, p. 318.

4. *Le Spectateur ou le Socrate moderne...*, Amsterdam, 1714, in-12, pp. 87-8.

publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 avril 1860, sur « les Clubs de Londres », par Esquiros, qui ne nomme pas M^{me} Visart, mais qui dit bien que « Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau, fut nommé à l'unanimité membre honoraire, lors de son voyage à Londres ¹ ».

Remarquons aussi ce que le portrait de lord David doit aux *Mémoires du Chevalier de Grammont*, par le comte Antoine Hamilton. Hugo me semble avoir eu recours, notamment, à l'édition publiée par G. Brunet en 1859 ². Dans son introduction, G. Brunet donne une peinture intéressante de la cour de Charles II, en utilisant le Journal de Pepys, celui d'Evelyn, et les articles publiés par E. D. Forgues, sur John Wilmot, comte de Rochester, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 août et 1^{er} septembre, 1857). Hugo me semble avoir pris dans l'introduction de G. Brunet le trait suivant des mœurs de la cour de Charles II : en 1660, dit-il « les bonnes vieilles mœurs faisaient leur rentrée, les jolies femmes régnaient et gouvernaient. Evelyn en a pris note ; on lit dans son journal : « Luxure, profanation, mépris de Dieu. J'ai vu un dimanche soir le roi avec ses filles de joie, la Portsmouth, la Cleveland, la Mazarin, et deux ou trois autres ; toutes à peu près nues dans la galerie du jeu ³ »... Voici le passage d'Evelyn, tel que G. Brunet le reproduit : « Je ne saurais oublier la scène de corruption, de dissipation et d'oubli de Dieu dont je fus témoin la semaine dernière, dimanche soir : le roi badinait avec ses concubines, Portsmouth, Cleveland, Mazarin, etc. ; un petit Français chantait des vers sur des paroles indécentes ; une vingtaine de personnes de la plus haute distinction jouaient à la bassette autour d'une table ⁴... »

G. Brunet donne beaucoup de détails à propos des orgies de la jeunesse dorée sous Charles II : il nous montre Rochester et Buckingham enlevant la femme d'un vieux

1. *L'Angleterre et la Vie anglaise*, Paris, 1869, vol. III, pp. 30-1.

2. Paris, in-18.

3. *L'Homme qui rit*, vol. I, p. 289.

4. Hamilton, *Mémoires du Chevalier de Grammont*, éd. G. Brunet, introduction, p. xli.

puritain, lord Buckhurst impliqué dans une affaire de vol, mêlée d'assassinat, Buckhurst et Sedley courant les rues la nuit tout nus, d'autres jeunes courtisans arrachant Sir John Coventry de sa voiture et lui coupant le nez, etc. ¹. Ce sont là évidemment les aventures dont Hugo se souvient lorsqu'il décrit les fredaines du *Fun Club* et du *Mohock Club* ². N'y aurait-il pas quelque rapport entre une certaine « société des *Ballers* », dont parle Pepys, dans un passage cité par Brunet, et où l'on dansait nu et faisait « toutes les sottises imaginables ³ », et le *Club des Eclairs de Chaleur* (*Merry Dances Club*) où, selon Hugo, « l'on se donnait pour spectacle un vers de Lucrèce, *Tunc Venus in sylvis jungebat corpora amantum* ⁴ ?... » Et le *She romps Club*, où de jeunes lords forçaient des bourgeoises à marcher sur les mains, les pieds en l'air, ne serait-ce pas un souvenir de la menace proférée un jour par le comte de Pembroke contre sa belle-sœur, la duchesse de Portsmouth ⁵ ?

Notons, aussi, la part de la *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV*, par Barbier ⁶ (que Hugo lisait à cette époque pour son roman de *Quatre-vingt-treize*), dans ces inventions. Barbier parle à plusieurs reprises des « convulsionnaires », qui cherchaient à accréditer la religion par des moyens extraordinaires. Victor Hugo a noté, parmi ses notes de travail pour *Quatre-vingt-treize*, le trait suivant, cité par Barbier : « Convulsionnaires rue Saint-Honoré. Une femme nommée Nicette y danse sur la tête, jupes tombantes, attitude peu propre à la canonisation dit Barbier ⁷. » Ce trait serait-il pour quelque chose dans

1. Hamilton, *op. cit.*, introduction, p. xxxvii.

2. V. *L'Homme qui rit*, vol. I, pp. 320-22.

3. Hamilton, *op. cit.*, introduction, p. xxxvii-xxxviii.

4. *L'Homme qui rit*, I, p. 320. Rapprocher, pourtant, le passage suivant de William Shakespeare (p. 47) : (à propos de Lucrèce) « par moments passe un puissant vers spondaïque presque monstrueux et plein d'ombre... çà et là une vaste image de l'accouplement s'ébauche dans la forêt, *Tunc Venus in sylvis jungebat corpora amantum*... »

5. Hamilton, *op. cit.*, introd., p. xxxiv, note.

6. Paris, 1866, 8 vol. in-18.

7. *Quatre-vingt-treize*, éd. Imp. nat., notes de l'éditeur.

la conception du *She romps Club*, dont nous venons de parler ? Barbier ajoute que pour faire cesser ces prétendues convulsions on donnait aux convulsionnaires des coups de bûches sur la poitrine ou on leur perçait avec une épée nue l'endroit où était la douleur¹. Victor Hugo aurait-il pensé à ces convulsionnaires en décrivant le *Club des Coups de Tête*, « ... ainsi nommé parce qu'on y donnait des coups de tête aux gens. On avisait quelque portefaix à large poitrail et à l'air imbécile. On lui offrait, et au besoin on le contraignait d'accepter, un pot de porter pour se laisser donner quatre coups de tête dans la poitrine. Et là-dessus on pariait. Une fois, un homme, une grosse brute de Gallois nommé Gogangerdd, expira au troisième coup de tête²... ? »

Évidemment, ce ne sont là que des hypothèses. Signalons pourtant que « Gogangerdd » est un des mots gallois cités par Beeverell : « *Gogangerdd*, écrit ou discours satyrique³... »

Pour ce qui est des déguisements de lord David, qui hantait les tavernes et les cours des miracles de Londres « et des Cinq-Ports », vêtu d'une jaquette de matelot⁴, c'est un trait qui a, peut-être, été suggéré à Victor Hugo par les fredaines de Rochester, qui « prenait plaisir à se déguiser en porteur de chaises et en mendiant, à poursuivre des amourettes de bas étage, à sortir sous des déguisements bizarres⁵ ».

Lord David emmène la duchesse Josiane, sa fiancée, à un combat de boxe. Comme nous le montrerons plus loin, c'est le xix^e siècle que Hugo peint ici. Il tient, cependant, à la fidélité historique absolue, en matière de topographie et de noms et, dans ce but, se reporte à l'ouvrage de Beeverell qui, à peine est-il besoin de le dire, ne nomme pas la boxe parmi les amusements de son temps. Des deux combattants, l'un, le grand, s'appelle Phelem-ghe-Madone,

1. Barbier, *op. cit.*, vol. VII, pp. 243, 251 2.

2. *L'Homme qui rit*, vol. I, p. 320.

3. Beeverell, *op. cit.*, t. II, p. 472.

4. *L'Homme qui rit*, vol. I, p. 325.

5. Hamilton, *op. cit.*, introduction de G. Brunet, p. xxix.

qui est le nom d'un rang de douze montagnes situé dans le comté de Tipperary, en Irlande¹; l'autre, le petit, s'appelle Helmsgail, qui est le nom d'une rivière écossaise². Les noms des pairs, des clergymen et des membres du Parlement, qui assistent à ce combat sont pris dans la *Liste des Membres du Parlement de 1707*³, ou bien inventés au moyen des noms géographiques cités par Beeverell⁴. Les souteneurs sont de Cornouailles, et les prouesses dont ils sont capables sont décrits par Hugo, mot pour mot, d'après Beeverell :

L'Homme qui rit (I, 391) :

« Ils avaient l'un et l'autre leur groupe de souteneurs, gens de rude mine, menaçant au besoin les arbitres. Dans le groupe pour Helmsgail, on remarquait John Gromane, fameux pour porter un bœuf sur son dos, et un nommé John Bray, qui un jour avait pris sur ses épaules dix boisseaux de farine à quinze gallons par boisseau, plus le meunier, et avait marché avec cette charge plus de deux cents pas loin. Du côté de Phelemghe-Madone, lord Hyde avait amené de Launceston, un certain Kilter, lequel demeurait au Château-Vert, et lançait par-dessus son épaule une pierre de vingt livres plus haut que la plus haute tour du château. Ces trois hommes étaient de Cornouailles, ce qui honore le comté. »

BEEVERELL, *op. cit.* (III, 669) :

Les habitants de Cornouailles
« sont les plus forts hommes
du Royaume. Un nommé *Jean Romane* portoit le corps tout entier d'un bœuf éventré; un certain *Kilter*, qui demouroit au Château verd de Launceston, jettoit par-dessus l'épaule une pierre de plusieurs livres, au delà de la plus haute Tour du Château. Un nommé *Jean Bray* portoit sur ses épaules, plus de deux cents pas loin, six boisseaux de farine de froment, à quinze *gallons* pour boisseau... et par-dessus tout cela, le meunier âgé d'environ vingt-quatre ans ».

Enfin, Hugo suit Beeverell mot pour mot, lors-

1. Beeverell, *op. cit.*, t. VIII.

2. *Ibid.*, t. VII.

3. *Ibid.*, t. V.

4. Cf. « Révérend Docteur Gumdraith, un des quarante associés d'All-Soules College... » *Gumdraith* est le nom d'une baie située en Cornouailles (Beeverell, II, 663).

qu'il décrit l'endroit où se passe le combat de boxe :

*L'Homme qui rit*¹ :

« Les plus belles boxes d'alors avaient lieu à Lambeth, paroisse où le lord archevêque de Cantorbéry a un palais, quoique l'air y soit malsain, et une riche bibliothèque ouverte à de certaines heures aux honnêtes gens... Le pré choisi était plus loin que le Jardin des Ours, où l'on faisait autrefois (!) battre les ours, les taureaux et les dogues... »

BEEVERELL² :

« On y (à Southwark) va voir le Jardin des Ours, où se font les combats des ours et des taureaux avec les dogues... De là l'on passe dans la Paroisse de Lambeth, pour voir le Palais des Archevêques de Cantorbéry. C'est un bâtiment antique construit au bord de la Tamise... Les Archevêques de Cantorbéry font là ordinairement leur résidence bien que l'air n'y passe pas pour être fort sain. Ils y ont une riche Bibliothèque, qui est ouverte aux honnêtes gens à de certaines heures. »

4. *Les autres personnages fictifs*. — Les autres personnages fictifs sont trop essentiellement hugoliens pour qu'on puisse les considérer comme des types représentatifs de l'Angleterre des XVII^e et XVIII^e siècles. Barkilphedro, l'Envieux, est de la même lignée que Habibrah, Triboulet, Homodei et Thénardier. Les prototypes historiques que Hugo lui donne, dans *L'Homme qui rit*³, sont d'ailleurs, tous Français et s'appellent Olivier le Daim, Dangeau, Lebel, etc. Ursus rappelle les charlatans et les saltimbanques du boulevard Montparnasse dont Victor Hugo aimait à écouter les boniments⁴ ; il ressemble plus particulièrement à l'« espèce de Sbrigani » que Hugo entendit, un jour, dans le Gatinais entretenir des villageois des « sarcoptes », des « glyciphages », et des « psoroptes »⁵. Sa philanthropie bourrue rappelle Gillenormand, des *Misérables*, et sa philosophie frondeuse exprime fidèlement le républicanisme de Victor Hugo.

1. T. I, pp. 388, 391-2.

2. *Op. cit.*, t. IV, p. 850.

3. T. I, pp. 358-9.

4. *Victor Hugo raconté*, Nelson, t. II, p. 275.

5. *Lettres du Rhin*, t. I, pp. 290 et suiv.

Remarquons, cependant, la ressemblance frappante qui existe entre Ursus et quelques-uns des originaux qui foisonnaient en Angleterre au XVIII^e siècle et que Philarrète Chasles a décrits dans le deuxième volume, intitulé *Etudes humoristiques, de son XVIII^e siècle en Angleterre*¹. Victor Hugo aurait-il calqué son philosophe bourru sur un certain D^r Kempf, que Chasles décrit ainsi :

« Charlatan par philanthropie », voyageant avec une pharmacie complète, un fort beau théâtre de marionnettes, un Italien grotesque pour paillasse, un habit rouge brodé d'argent, deux chevaux gris, une belle calèche, « il aimait à faire des harangues au peuple, à réciter des contes, à débiter des histoires, à déclamer sur tous les sujets. Quelquefois il habillait ses polichinelles en membres du Parlement ou en lords de la chancellerie. Il écrivait les drames qu'il faisait jouer à ses acteurs de bois ; et quinze ans de sa vie se passèrent ainsi. On a conservé quelques-unes des étranges harangues qu'il prononçait du haut de son carrosse, qui lui servait de tribune : entre autres une définition nouvelle du gouvernement représentatif, définition pleine de barbarismes de langage²... » Chasles cite ce discours du D^r Kempf.

III. LE CADRE DU ROMAN

1. *Géographique*. — M^{lle} Maclean a bien montré avec quelle fidélité Hugo a suivi Beeverell dans sa description de l'isthme de Portland tel qu'il était à la fin du XVIII^e siècle³.

C'est dans le même ouvrage qu'il a trouvé ses renseignements sur le Londres des XVII^e et XVIII^e siècles. A vrai dire, sa connaissance de Londres semble se borner, à bien peu près, à un seul passage de Beeverell.

1. Paris, 1846.

2. Chasles, *op. cit.*, vol. II, p. 49-50.

3. « Comment Victor Hugo utilisa les *Délices de la Grande-Bretagne*, de Beeverell, dans *L'Homme qui rit*. » (*Modern Language Review*, 2 avril 1913.)

BEEVERELL, *op. cit.*, IV, 850-1.

« De la ville de Londres il faut passer le pont, ou bien se faire conduire en bateau, pour voir le bourg de Southwark, que l'on nomme communément Soudrick... lequel est si grand, si beau, si bien bâti, si peuplé, qu'il passeroit ailleurs pour une fort grande ville, puisqu'on n'y compte pas moins de cinq grandes Paroisses.

L'Homme qui rit :

« ... Southwark alors se prononçait Soudric... »

(t. II, p. 3.)

Le Southwark de ce temps-là ressemble au Southwark d'aujourd'hui comme Vaugirard ressemble à Marseille. C'était un bourg; c'est une ville... »

(t. II, pp. 3-4.)

(Gwynplaine se promène dans le *Tarrinzeau field* vers minuit, après avoir reçu le billet de Josiane) : « Minuit venait de sonner aux cinq paroisses de Southwark avec des intermitances et des différences de voix d'un clocher à l'autre. »

(t. II, p. 71.)

On y va voir le Jardin des Ours... (voir p. 208.)

« Il s'y trouve une verrerie, où l'on fait d'assez beaux verres, et une boutique de poterie où l'on fait de la porcelaine. De là l'on passe dans la Paroisse de Lambeth, pour voir le Palais des Archevêques de Cantorbéry; c'est un bâtiment antique, construit au bord de la Tamise, au-dessus de l'endroit où elle fait un coude, et vis-à-vis du Palais de Westminster... Près de ce Palais on peut aller voir une promenade fort longue et fort agréable nommée Foxhall. »

Les plus belles boxes d'alors...

(t. I, pp. 388, 391-2; voir p. 208.)

« En amont de l'Effroc Stone, au coude de la Tamise, presque vis-à-vis le palais de Saint-James, derrière Lambeth House, non loin de la promenade appelée alors Foxhall (Vaux-hall probablement) il y avait, entre une poterie où l'on faisait de la porcelaine et une verrerie où l'on faisait des bouteilles peintes, un de ces vastes terrains vagues où l'herbe pousse, appelés autrefois en France cultures et mails et en Angleterre bowling-green. »

(t. II, p. 5.)

Ailleurs Victor Hugo a suivi un peu moins fidèlement ce Baedeker anglais du XVIII^e siècle. Il place, par exemple, à l'entrée de la geôle de Southwark l'échelle de bois pétri-fié que Beeverell dit avoir disparu, au temps de Henri VIII, avec l'Abbaye de Woburn¹. Et il fabrique les bas-reliefs

1. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 115. Beeverell, *op. cit.*, t. II, p. 507.

de la Chambre des Lords avec des détails pris au hasard dans Beeverell et qui n'ont absolument rien à voir avec cette institution : « A droite du trône, une cheminée, blasonnée au pinacle, offrait deux bas-reliefs de marbre, figurant, l'un la victoire de Cuthwolph sur les Bretons en 572, l'autre le plan géométral du bourg de Dunstable, lequel n'a que quatre rues, parallèles aux quatre parties du monde ¹. » Cf. Beeverell : « ... Ce fut dans les prairies de Bedford que l'an 572, Cuthwolph remporta une victoire décisive sur les Bretons, et les contraignit à lui céder le pays ²; » et plus loin ³ « ... Dunstable, bon bourg, bien peuplé, situé sur un fond de craye, et composé de quatre rues, qui sont parallèles aux quatre parties du monde. »

Victor Hugo possédait à Guernesey aussi l'immense in-folio de Maitland ⁴, mais il ne paraît pas y avoir fait beaucoup d'emprunts, sauf dans le passage où il parle de l'hiver, « mémorable aux pauvres », de 1689-1690 : « ... de longues listes d'indigents trouvés morts de famine et de nudité sont encore lisibles aujourd'hui dans beaucoup de répertoires locaux, particulièrement dans les pouilles de la Clink liberty Court du bourg de Southwark, de la Pie powder Court, ce qui veut dire Cour des pieds poudreux, et de la White Chapel Court, tenue au village de Stapney par le bailli du seigneur ⁵. » Ces cours sont décrits par Maitland (pp. 579, 644, 646); mais celui-ci ne souffle pas mot de ces « longues listes d'indigents trouvés morts de famine » !

III. — LE CADRE DU ROMAN

2. *Constitutionnel*. — Victor Hugo a cru trouver le vrai visage de la constitution anglaise, au début du XVIII^e siècle, dans les faits triviaux, les formules banales,

1. *Ibid.*, t. II, p. 335.

2. *Op. cit.*, t. II, p. 504.

3. *Ibid.*, t. II, pp. 505-6.

4. *History of London*, Londres 1739, (plus de 800 pages!) Cf. la note suivante (Reliquat f^o. 162.) : « Londres avait dix-neuf lieues de long et (selon Maitland en 1739) un million d'habitants. »

5. *L'Homme qui rit*, t. I, pp. 59-60.

les listes arides, qui abondent dans l'almanach du naïf et très loyal Chamberlayne. C'est là qu'il puise des preuves du despotisme du roi d'Angleterre et de la suprématie des Lords par rapport aux Communes. C'est une phrase banale de Chamberlayne qu'il propose, — en ayant soin, au préalable, de la traduire en latin, et de l'attribuer à Jacques I^{er}, « de glorieuse et docte mémoire » — comme preuve irréfutable du « droit royal de mutilation » : « Le droit royal de mutilation existe. Chamberlayne l'a constaté. *Corpora et bona nostrorum subjectorum nostra sunt*, a dit Jacques I^{er}, de glorieuse et docte mémoire ¹. » Voici le passage de Chamberlayne auquel Hugo fait allusion : « C'est dans cette Cour (la Cour du Banc du Roi) que toutes les causes qui regardent la Couronne se plaident, et lorsqu'il s'agit de la perte de la vie, ou des membres, des sujets ; car pour lors le Roi y a intérêt, parce que la Vie et les Membres des sujets dépendent uniquement du Roi ²... »

Il emploie le même procédé lorsqu'il veut prouver la toute-puissance des shériffs en Angleterre : « Ce qui faisait singulièrement estimer et craindre le Shériff, c'est qu'il avait pour charge d'exécuter *tous les ordres de sa Majesté* (Hugo souligne) ; latitude redoutable. L'arbitraire se loge dans ces rédactions-là... ³ » Voici la phrase que Hugo trouve si révélatrice : « L'Office d'un Shériff est d'exécuter les Ordres du Roi et tous les commandements par écrit qui viennent de sa part ⁴... »

Il calcule scrupuleusement, d'après les listes données par Chamberlayne et Beeverell ⁵, le nombre des pairs sous Jacques II^e et sous Anne⁷, compare ses chiffres au nombre des pairs sous Élisabeth ⁸, et conclut à un accroissement

1. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 167.

2. Chamberlayne, *op. cit.*, II^e partie, p. 76.

3. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 121.

4. Chamberlayne, *op. cit.*, II^e partie, p. 102.

5. Qu'il transcrit soigneusement : v. *Reliquat*, f^o. 169-172.

6. Chamberlayne, *op. cit.*, I^{re} partie, p. 304.

7. Beeverell, *op. cit.*, t. V, p. 872.

8. Chamberlayne, *op. cit.*, I^{re} partie, p. 312.

considérable du pouvoir royal aux dépens de la seigneurie : « Délayer l'aristocratie est une politique. Élisabeth fit peut-être une faute en condensant la pairie dans 65 lords. La seigneurie moins nombreuse est plus intense. Dans les assemblées, plus il y a de membres, moins il y a de têtes. Jacques II l'avait senti en portant la Chambre haute à 188 lords ; 186, si l'on défalque de ces pairs les deux duchesses de l'alcove royale, Portsmouth et Cleveland. Sous Anne le total des lords, y compris les évêques, était de 207 ¹. »

Il fait remarquer que « les lettres closes du roi convoquant les Communes portaient jadis *ad consilium impendendum* : elles portent aujourd'hui *ad consentiendum* ² ; et il en conclut que « peu à peu on a mis le peuple à la porte ³ ». Il trouve significatif que « dans la Chambre des Lords on vote un à un... chaque pair appelé répond *Content* ou *Non Content* », tandis que « dans les Communes on vote tous ensemble par oui ou non, en troupeau ⁴ ».

Il généralise d'après un renseignement donné par Beeverell à propos des évêques de Man, qui « n'ont point séance dans le Parlement parce qu'ils sont vassaux, non pas du Roi, mais des Comtes de Derby ⁵ ... » et affirme hardiment : « Le clergé lui-même relève des lords ⁶. »

Évidemment, ces vétilles que Victor Hugo trouve si étrangement significatives n'ont de l'importance que pour celui qui n'a pas besoin d'être convaincu du caractère éminemment aristocratique de la constitution anglaise.

1. *L'Homme qui rit*, t. II, p. 338.

2. Ce qui est, d'ailleurs, une erreur : v. Chamberlayne, II^e partie, pp. 67-8.

3. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 465.

4. *Ibid.*, t. II, p. 323.

5. Beeverell, *op. cit.*, t. II, p. 273.

6. *L'Homme qui rit*, t. I, p. 472.

CHAPITRE VIII

L'ANGLETERRE CONTEMPORAINE DANS « L'HOMME QUI RIT »

L'usage que Victor Hugo a fait de ses sources historiques nous l'a déjà fait soupçonner, — Hugo n'est dans *L'Homme qui rit* qu'à moitié historien : il est évident que sa peinture de l'Angleterre des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles a été beaucoup influencée par ses idées, et celles de ses compagnons d'exil, sur l'Angleterre contemporaine. A ce point de vue, *L'Homme qui rit* ressemble, d'une façon générale, aux *Travailleurs de la Mer*, et résume, en quelque sorte, la pensée de Victor Hugo sur la civilisation anglaise.

A coup sûr Victor Hugo n'aurait pas tant insisté, dans *L'Homme qui rit*, sur les crimes des rois d'Angleterre, ni surtout peint des portraits si peu flatteurs des reines Élisabeth et Anne, en exagérant étrangement l'importance de celle-ci dans l'histoire de son époque, s'il n'avait été témoin du royalisme excessif des Anglais contemporains, et surtout de leur « culte spécial ¹ » pour la reine Victoria. Hugo s'irritait particulièrement de la popularité de Victoria, quoi qu'il dise, dans *William Shakespeare*, de « la vertueuse femme en qui le peuple anglais, royaliste comme on sait, voit et vénère sa personification actuelle, cette digne mère, cette noble veuve ²... » Déjà en 1841, dans la conclusion très anglophobe des *Lettres du Rhin*, il accordait une étrange importance au phénomène d'une

1. Cf. « ... il y a un peu de son aversion pour notre loi salique dans le culte spécial que (l'Angleterre) voue à ses reines, Elisabeth, Anne, Victoria. » Reliquat de *L'Homme qui rit*, f° 122.

2. *William Shakespeare*, p. 391.

femme régnante : autre trait qui apparente l'Angleterre du XIX^e siècle à l'Espagne du XVII^e siècle, disait-il alors, c'est que le roi d'Angleterre est lié actuellement par le Parlement tout autant que le roi d'Espagne l'était autrefois par l'étiquette : « un des résultats les plus considérables de cette annulation de l'autorité royale pour des causes pourtant presque opposées, c'est que la loi salique devient presque inutile. En Espagne comme en Angleterre, les femmes peuvent régner ¹. »

L'orage soulevé à Jersey en 1855 par la lettre de Félix Pyat à la reine d'Angleterre (voir pp. 124 et suiv.) n'a certes pas diminué le mépris de Hugo pour les reines et pour un peuple qui vénère les reines. Dans *William Shakespeare*, il s'étonne qu'en Angleterre, lors d'un mariage royal, « on jette en l'air des millions sterling en fusées et en pétards aux applaudissements d'une multitude en haillons qui ne mangera pas demain ² » ; et il se moque de l'emploi anglais du mot « loyal » : « En Angleterre, être royaliste, c'est être loyal. Un démocrate est déloyal. C'est une variété du malhonnête homme ³. »

De même, l'énumération des nombreux privilèges dont jouissait, au commencement du XVIII^e siècle, la noblesse anglaise, la description des règles d'étiquette qui gouvernaient les relations des Lords avec les Communes, ou celle des armoiries et des généalogies des pairs anglais, ne tiendrait pas une si large place dans le roman si Victor Hugo n'avait cru découvrir, dans des conversations telles que celle qu'il eut en 1847 avec le marquis de Normanby (voir p. 114) et depuis 1852, dans son commerce avec les habitants des îles de la Manche, (voir pp. 135 et suiv.) la force des préjugés féodaux dans la société anglaise contemporaine. Sa conviction que la grande île n'est pas moins arriérée, à cet égard, que « les sous-îles », se voit dans la façon dont il s'excuse dans les *Misérables*, d'avoir amoindri l'importance du rôle joué par Wellington dans la victoire de Waterloo, et d'avoir attribué celle-ci plutôt à l'hé-

1. *Lettres du Rhin*, t. II, pp. 361-2.

2. *William Shakespeare*, p. 379.

3. *Ibid.*, p. 431.

roïsme de l'armée anglaise : « mais cette grande Angleterre s'irritera de ce que nous disons ici. Elle a encore, après son 1688 et notre 1789, l'illusion féodale. Elle croit à l'hérédité et à la hiérarchie. Ce peuple, qu'aucun ne dépasse en puissance et en gloire, s'estime comme nation, non comme peuple. En tant que peuple, il se subordonne volontiers, et prend un lord pour une tête. Workman, il se laisse dédaigner ; soldat il se laisse bâtonner ¹. »

Les autres exilés français ne s'indignent pas moins que Hugo contre les préjugés féodaux des Anglais. « L'Angleterre dit Louis Blanc, est tellement imbue du sentiment aristocratique qu'on retrouve ce sentiment partout, chez le pauvre qui marche courbé sous son fardeau comme chez le lord dont les chevaux l'éclaboussent en passant ². » Ledru-Rollin trouve en Angleterre « toutes les iniquités du privilège ³ ». Moins entichés d'étiquette, cependant, ceux-ci voient plus juste, pénètrent plus avant dans la vie anglaise que Victor Hugo. Ils reconnaissent que la Chambre des Communes, « malgré l'espèce d'infériorité dans laquelle l'usage la tient placée, à l'égard de la Chambre des Lords, bien que, par exemple, dans un comité particulier composé de lords et de députés, les membres des Communes doivent se tenir debout et découverts en présence des lords assis et couverts », a une « énorme prépondérance dans les affaires de l'État ⁴ » : mais, ajoutent-ils, une Chambre des Communes où seuls peuvent entrer les gros propriétaires et les fils, ou les parents des pairs, ne peut être autre chose qu'une « succursale de la Chambre des Lords ⁵ ». La cause de cette concentration du pouvoir politique aux mains de la noblesse, et aussi, de l'excessive déférence des Anglais pour la hiérarchie, réside, selon Louis Blanc, dans la constitution aristocratique de la propriété en Angleterre ⁶.

1. *Les Misérables*, éd. Flammarion, s. d., t. I, p. 367.

2. Louis Blanc. *Lettres sur l'Angleterre*, 1^{re} série, t. II, p. 383.

3. *Décadence de l'Angleterre*, t. I, p. 99.

4. Ledru-Rollin, *op. cit.*, t. I, pp. 47-8.

5. *Ibid.*, t. I, p. 49.

6. Louis Blanc, *op. cit.*, 2^e série, t. II, p. 338. Louis Blanc consacre 18 lettres à la fin de la 2^e série (t. II, p. 263-356), à la tenure aristocratique du sol (droit de primogéniture), telle qu'elle a prévalu en Angleterre.

Des expériences personnelles de Victor Hugo ont inspiré, aussi, certains traits de l'image qu'il présente de la vie privée de l'aristocratie anglaise au commencement du XVIII^e siècle. Notamment, le goût des jeunes lords pour cette espèce de passe-temps destructif et puéril qu'on appelle le *fun* ¹.

Sans doute Hugo se souvient-il ici du rôle joué par les dandys jersiais dans l'expulsion de 1855 (voir p. 125). Ce n'est pas la seule fois qu'il eût à se plaindre des aristocrates de l'archipel. Dans un de ses Carnets se trouve la note suivante : « 9 mai (1860). Cette nuit, de jeunes *Sixty* (aristocrates, voir p. 135) aimables ont cassé les marteaux de porte de la rue Hauteville. C'est une farce aristocratique guernesiaise. Le marteau de ma porte, qui est la face d'un chien ressemblant à Dupin, a perdu son battant dans cette équipée ². »

*
* *

Une des préoccupations dominantes des exilés semontre dans un des discours les plus mémorables d'Ursus, celui où Ursus adresse à une foule anglaise l'éloge que voici : « Hommes et femmes de Londres, je vous félicite cordialement d'être Anglais. Vous êtes un grand peuple. Je dis plus, vous êtes une grande populace. Vos coups de poing sont encore plus beaux que vos coups d'épée. Vous avez de l'appétit. Vous êtes la nation qui mange les autres. Fonction magnifique. Cette succion du monde classe à part l'Angleterre. Comme politique et philosophie, et manieement des colonies, populations et industries, et comme volonté de faire aux autres du mal qui est pour soi du bien, vous êtes particuliers et surprenants. Le moment approche où il y aura sur la terre deux écrivains ; sur l'un on lira :

1. « *Fun* est comme *cant*, comme *humour*, un mot spécial intraduisible. » *L'Homme qui rit*, vol. I, p. 320.

2. Publié par G. Simon dans *Les Annales politiques et littéraires* janvier-février 1940. Cf. *L'Homme qui rit*, t. I p. 321. « Sur plusieurs points de l'Angleterre, ou des possessions anglaises, à Guernesey par exemple, de temps en temps on vous dévaste un peu votre maison la nuit, on vous brise une clôture, on vous arrache le marteau de votre porte, etc. Si c'étaient des pauvres on les enverrait au bagne ; mais ce sont d'aimables jeunes gens. »

côté des hommes ; sur l'autre on lira : côté des Anglais ¹. »

La violence de cette tirade contre l'impérialisme britannique rappelle *La Décadence* de Ledru-Rollin, une grande partie de laquelle a pour but de montrer que l'histoire des relations de l'Angleterre avec ses colonies et avec ses voisins n'a été qu'une suite de perfidies et de barbaries ². Louis Blanc quoique plus impartial que Ledru-Rollin ³, et plus réaliste, s'indigne souvent de l'immense popularité de Palmerston, dont le grand mérite est d'être « Anglais avant tout, Anglais coûte que coûte, Anglais envers et contre tous ⁴ », et notamment du triomphe de celui-ci dans les élections, « tristement fameuses », de 1857, où Palmerston fit appel au pays pour soutenir sa politique immorale en Chine ⁵.

Quant à Victor Hugo, nous l'avons vu qui essayait, en 1854, de mettre la France en garde contre l'Angleterre, en disant qu'« il y a toujours du côté d'un marchand l'affaire commerciale » (voir p. 122). « L'Angleterre est égoïste, dit-il dans *William Shakespeare*. L'égoïsme est une île. Ce qui manque peut-être à cette Albion toute à son affaire, et parfois regardée de travers par les autres peuples, c'est de la grandeur désintéressée » (p. 375). Nul peuple n'a plus méconnu, dans ses colonisations, les devoirs des « peuples aînés » : elle est « une mauvaise tutrice » pour l'Asie ⁶ ; elle « donne à la Chine le spectacle de l'Europe vandale ⁷ » ; elle soumet l'Irlande à « la succion monstrueuse de la pieuvre ⁸ ».

* * *

Enfin, Hugo était-il tout à fait innocent du désir d'éton-

1. *L'Homme qui rit*, t. II, pp. 8-9.

2. Ledru-Rollin, *op. cit.*, t. I, pp. 99 et suiv.

3. Cf. *Lettres sur l'Angleterre*, 1^{re} série, t. II, p. 59.

4. *Ibid.*, t. II, pp. 140-1.

5. *Ibid.*, t. I, p. 150. Cf. t. I, pp. 33 et suiv.

6. *Correspondance de Victor Hugo*, Lettre à M. Hugonnet, 24 août 1869.

7. *Actes et Paroles*, t. II. Sur le Plébiscite, 1870.

8. *Ibid.* Lettre aux Femmes de Cuba, 1870.

ner « la modestie anglaise actuelle ¹ » en peignant le dévergondage de la duchesse Josiane ? Nous avons vu que rien n'irritait plus Hugo, dans les îles de la Manche, que la pruderie des habitants. L'Angleterre lui semblait la patrie du « cant ». « En fait de cant, dit-il, dans les *Misérables* ², M^{lle} Gillenormand l'aînée eût rendu des points à une miss. C'était la pudeur poussée au noir. Elle avait un souvenir affreux dans sa vie : un jour, un homme avait vu sa jarretière. » L'Angleterre pousse la pruderie, selon Hugo, jusqu'à rejeter sa plus grande gloire, Shakespeare, sous prétexte qu'il est *improper* et *shocking* (deux mots « tout-puissants en Angleterre ³ »).

*
* *

Évidemment, il se peut que les traits que nous venons de signaler, quoique inspirés manifestement par des préoccupations personnelles, ne faussent pourtant pas l'histoire : par contre il y a, dans *L'Homme qui rit*, des endroits où Victor Hugo ne tient guère compte de l'histoire et peint hardiment l'Angleterre du XIX^e siècle, en ajoutant çà et là des noms propres pour conserver l'illusion historique.

Premier anachronisme indiscutable : Victor Hugo dénonce comme un des traits les plus caractéristiques de l'aristocratie anglaise, en 1700, le goût de celle-ci pour le pugilat. Il décrit un combat de boxe auquel assistent des lords, des membres du Parlement, et même des *clergymen* ⁴. Il ne fait ici qu'utiliser les observations de ses amis. Alphonse Esquiros, qui est, nous l'avons vu, la source de Hugo pour certains détails sur les clubs sous la reine Anne, considère la boxe comme « la vie anglaise (contemporaine) sous un de ses aspects les plus caractéristiques ⁵ » : elle est illégale, mais, dit-il, « que peut-il (le

1. Lettre au libraire londonien, G. Daelli, reliée avec le *Reliquat de L'Homme qui rit*, f^o 189.

2. Ed. Flammarion, s. d., t. II, p. 185.

3. *William Shakespeare*, p. 382.

4. V. *L'Homme qui rit*, t. I, pp. 388 et suiv.

5. Article sur « Les jeux anglais », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1862. réimprimé *L'Angleterre et la vie anglaise* (Paris, 1869, vol. IV).

gouvernement) faire, avec la meilleure volonté du monde, quand des étoiles de l'aristocratie, des chefs de l'armée, des membres de la Chambre des Communes et de la Chambre des Lords, des hommes distingués dans toutes les sphères, quelquefois même des clergymen, couvrent, pour ainsi dire, le ring de leur influence et de leur patronage¹ ? » Louis Blanc, aussi, consacre plusieurs lettres à cette « passion du pugilat² » et, à propos de chaque nouveau combat, fait allusion à celui de Sayers et de Heenan, qui « passionna d'une façon si scandaleuse l'Angleterre et l'Amérique³ », et à l'occasion duquel, « des personnages de marque, des membres de la Chambre des Communes, que dis-je ? des ministres de l'Évangile, avaient été remarqués parmi les spectateurs⁴ ». Victor Hugo lui-même constate, dans les *Travailleurs de la Mer*, qu'« à Londres... l'émotion, l'admiration, le regret et la foule en deuil ont été crescendo aux trois enterrements de Wellington, de Palmerston et du boxeur Tom Sayers », tandis que « Shakespeare attend toujours sa statue en Angleterre⁵. »

Esquiros déclare cependant que « les annales authentiques du *cercle* (the ring) tel qu'il se pratique aujourd'hui, ne remontent point au delà de 1719⁶ » : et que la grande vogue de ce sport, parmi la noblesse, ne date que de l'époque de George IV et de Byron⁷.

Aux passe-temps stupides et brutaux de la noblesse anglaise Hugo oppose, dans l'*Homme qui rit*, les goûts éclairés du peuple qui vient en foule applaudir aux intermèdes shakespeariens d'Ursus. C'est ici encore peut-être, plutôt un trait de l'Angleterre contemporaine. Esquiros montre les grands théâtres londoniens en 1860, réduits à présenter d'assez plates imitations de mélodrames et de

1. *Ibid.*, t. IV, p. 114.

2. Louis Blanc, *op. cit.*, 1^{re} série, t. I, pp. 60 et suiv., 82 et suiv. ; t. I, pp. 326 et suiv., 333 et suiv. ; 2^e série, t. II, pp. 12 et suiv., 219 et suiv.

3. Louis Blanc, *op. cit.*, 1^{re} série, t. I, p. 60.

4. *Ibid.*, t. II, p. 329.

5. *Les Travailleurs de la Mer*, éd. Flammarion, s. d., t. I, p. 46.

6. Esquiros, *op. cit.*, t. IV, p. 107.

7. *Ibid.*, t. IV, p. 108.

vaudevilles français, tandis que le théâtre de Sadler's Wells situé dans un quartier pauvre et dédaigné par l'aristocratie est fréquenté par « le vrai public du drame... composé d'ouvriers, de petits marchands... », qui ont « voué une sorte de culte aux chefs-d'œuvre du théâtre anglais ¹ ».

* * *

Gwynplaine, l'homme mutilé par ordre du Roi, est, nous l'avons vu, le symbole vivant d'un peuple opprimé. Devenu pair d'Angleterre, il présente dans la Chambre des Lords un tableau effrayant de la misère dont souffrent les pauvres en Angleterre au commencement du XVIII^e siècle. Malheureusement, nous l'avons vu (pp. 196 et suiv.), ce tableau n'a d'historique que les noms de lieu que Gwynplaine cite. C'est à l'Angleterre industrielle du XIX^e siècle que Hugo pense ici, et non à l'Angleterre de 1705.

Les exilés français à Londres s'étaient, naturellement, beaucoup intéressés à la condition des pauvres en Angleterre. Tous avaient trouvé que « Londres est la ville des contrastes ² » : à côté de l'extrême richesse, l'extrême pauvreté. « Je doute, avait dit Louis Blanc, qu'il y ait, sur le globe, un point où l'on soit exposé à rencontrer la misère sous un aspect plus hideux et dans un état de dégradation plus profonde ³. » Ledru-Rollin, surtout, avait fait sensation en 1850 ⁴ par les longs extraits qu'il avait publiés dans sa *Décadence* ⁵, d'une enquête, entreprise par un journal anglais, sur la condition effrayante des classes ouvrières anglaises. Moins soucieux d'inspirer la pitié que de propager sa haine de l'Angleterre, il avait montré les ouvriers anglais logés dans des bouges malsains ou même dans « des tanières creusées dans la terre » ⁶, travaillant nuit et jour

1. Esquiros, *op. cit.*, t. III, p. 108. Cf. *ibid.*, pp. 125 et suiv., pp. 156 et suiv. (reproduction d'un article sur « Les Théâtres de Londres », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai, 15 juin 1864).

2. Esquiros, *op. cit.*, t. I, p. 267.

3. Louis Blanc, *op. cit.*, 1^{re} série, t. II, p. 154.

4. Calman, *Ledru-Rollin après 1848, et les proscrits français en Angleterre*, Paris 1921, p. 51.

5. Ledru-Rollin, *op. cit.*, t. I, pp. 185-363, t. II, p. 1-152.

6. *Ibid.*, t. II, p. 98.

pour gagner juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim (et encore les confectionneuses de Londres étaient-elles obligées de se prostituer pour avoir du pain).

Tous les exilés attribuaient cette excessive misère à l'individualisme anglais, qui faisait dépendre le prix du travail des mêmes conditions d'offre et demande qu'une marchandise quelconque¹, et tous dénonçaient l'inefficacité des palliatifs superficiels proposés ou adoptés en Angleterre.

Victor Hugo lui-même avait condamné l'industrialisme anglais dans les *Misérables* : « L'Angleterre... crée admirablement la richesse : elle la répartit mal. Cette solution qui n'est complète que d'un côté la mène fatalement à ces deux extrêmes : opulence monstrueuse, misère monstrueuse². » Il s'intéressait beaucoup au sort des enfants pauvres (voir pp. 129 et suiv.) A l'époque où il écrivait *L'Homme qui rit*, il notait dans ses cahiers des cas de misère extrême signalés à Londres³.

1. Cf. Louis Blanc, *op. cit.*, 1^{re} série, t. I, pp. 93 et suiv. ; t. II, p. 428.

2. *Les Misérables*, éd. Flammarion, s. d., t. III, p. 24. Cf. *ibid.*, t. II, p. 24.

3. Cf. Reliquat ms. de *L'Homme qui rit*, f^o 163 : « Misère à Londres, juin 1857, une femme vit de piquer douze faux-cols pour 3 demi-pence (3 sous — 15 centimes). Elle avait dans un coin un objet... depuis quelques jours. C'était le cadavre de son enfant mort la semaine passée, elle n'avait pas de quoi le faire enterrer. »

CONCLUSION

On le voit, malgré des différences évidentes, il y a un lien de parenté très visible entre l'*Homme qui rit*, *Marie Tudor* et *Cromwell*.

Les sujets traités dans ces trois ouvrages ne se sont pas imposés, en quelque sorte, à l'auteur par leur intérêt propre, mais lui ont été suggérés par des circonstances étrangères, et n'ayant souvent, à vrai dire, qu'un rapport assez lointain avec l'histoire d'Angleterre. Encore royaliste et catholique, malgré son libéralisme naissant, Hugo ne ressent, évidemment, aucune sympathie pour Cromwell et les Puritains. Il peint Marie Tudor en songeant à Christine de Suède, à Lucrèce Borgia ou à l'Élisabeth de Scott. *L'Homme qui rit* n'est qu'« une sorte d'avant-scène du livre *Quatre-vingt-treize* ». (Voir p. 159.)

Les sujets une fois choisis, ne pouvant négliger « la couleur locale », Victor Hugo parcourt, la plume à la main un certain nombre de livres sur l'histoire d'Angleterre, y compris des Dictionnaires. Mais ces lectures sont entreprises dans un but trop spécial pour qu'elles soient vraiment fécondes. Hugo utilise les renseignements qu'elles lui ont fournis, tantôt avec une fidélité trop servile, faisant œuvre de copiste tout simplement, tantôt avec une fantaisie qui fait que ses essais de couleur locale ne sont que des parodies inconscientes de la *manière* de l'historien. Une fidélité excessive et trop superficielle fait de *Cromwell* une caricature grossière du puritanisme. Dans *Marie Tudor* et *L'Homme qui rit*, le romancier et l'historien se rencontrent très rarement. L'un poursuit en plein vent ses

conceptions imaginaires, tandis que l'autre fait humblement dans sa cellule sa besogne de copiste. Lorsqu'ils se rencontrent, il y a entre eux, un conflit, et, comme dans le duel de Laertes et de Hamlet, un échange d'armes : le romancier se travestit en historien et cite à propos de ses inventions, des textes, latins, pour la plupart, des noms, des titres, des précédents historiques ; mais c'est toujours le romancier qui parle et ce serait s'exposer à de grandes déceptions que de considérer ces digressions « historiques » comme des pièces justificatives.

Les données historiques n'auraient-elles pas dans l'œuvre de Hugo le rôle que celui-ci attribue aux détails réels dans l'œuvre de Shakespeare : « nous parlions tout à l'heure de la réalité singulière propre aux créations des poètes. Pas de plus frappant exemple que ce type, Hamlet. Hamlet n'a rien d'une abstraction. Il a été à l'université, etc... Après avoir ainsi pourvu de vie réelle son personnage, le poète peut le lancer en plein idéal. Il y a du lest ¹ » ? Dans *Marie Tudor* et *l'Homme qui rit* aussi, les détails historiques ne seraient-ils pas, tout simplement, « du lest » ?

* * *

De même, si nombreux que soient les jugements portés par Victor Hugo sur l'Angleterre contemporaine, ceux-ci n'en montrent pas moins que les contacts du poète avec l'Angleterre n'ont pas été autre chose que des épisodes accidentels dans sa vie. Le même hasard qui dicta les drames et le roman consacrés par Hugo à l'histoire d'Angleterre, voulut aussi : a) que le poète fût un ardent bonapartiste à une époque où la politique étrangère de l'Angleterre était dirigée par un impérialiste aussi intransigeant, aussi maladroit, que Palmerston, et que le poète, habile à penser ce que tout le monde pensait autour de lui ou ce que pensaient ceux auxquels son ambition, légitime d'ailleurs et nullement mesquine, lui conseillait de plaire, ne pût se soustraire aux mouvements populaires que des conflits

1. *William Shakespeare*, pp. 249-50.

d'intérêts soulevaient périodiquement en France, à cette époque, contre l'Angleterre ; b) que la littérature française se livrât à la peinture, sinon à l'apologie, du plus effrayant libertinage au moment même où, en Angleterre, la prudence triomphait de tout, même du sens artistique, et qu'il se trouvât en France des périodiques pour mettre en évidence, souvent même pour envenimer, les réquisitoires prononcés par la prudence anglaise contre la France ; c) enfin que Victor Hugo fût socialiste à l'époque où la France et l'Angleterre semblaient fraterniser dans leur commune haine des idées de 1848, et que, chassé hors de France par ses opinions politiques, il profitât de la traditionnelle hospitalité anglaise en élisant domicile dans une petite dépendance anglaise, où la violence des préjugés était, naturellement, en raison inverse de la dimension du pays.

* * *

Cependant, ces circonstances accidentelles ne cachent pas la profonde incompatibilité qui existait entre Victor Hugo et le tempérament anglais. Latin par-dessus tout, comme nous l'avons vu dans ses appréciations de la littérature anglaise, et, en outre, éminemment écrivain de combat, tenant de son père, le Lorrain, Victor Hugo aimait trop les oppositions tranchantes, les positions extrêmes — il avait à un trop haut point « cette logique de marcheur en avant », qui caractérisait surtout, selon lui, la nation française¹, — pour comprendre la modération qu'il croyait le trait le plus caractéristique de l'Angleterre, « volontiers satisfaite des résultats obtenus, et épouse tranquille du fait accompli² ». Il ne s'habitua jamais au manque de ce que J. S. Mill a appelé « rectitude » française, dans le caractère anglais, aux nombreuses contradictions qui s'y trouvent ; et il oublia trop souvent le grand écart qui existe entre la théorie et la pratique en Angleterre.

Ne voyant partout que le blanc ou le noir, jamais le gris

1. *Actes et Paroles*, vol. II : *Discours pour le Sixième Anniversaire de février 1848*, le 24 février 1855.

2. *Ibid.*

qui caractérise si bien la plupart des actions humaines, il ne comprit pas, sous Louis-Philippe, que l'Angleterre pût songer à ses intérêts lorsque les principes favorisaient si manifestement les intérêts de la France ; et, sous Napoléon III, que l'Angleterre prisât toujours l'amitié de la France, quoique celle-ci fût hostile aux exilés, et qu'elle manquât ainsi l'occasion de former une éclatante antithèse par rapport à la France réactionnaire et persécutrice.

Socialiste, et ne croyant pas à la bourgeoisie ¹, il représente l'Angleterre comme un pays sombre et moyenâgeux où il n'y a que deux classes : les trop riches et les trop pauvres.

Il est significatif aussi, que Hugo ne sut jamais l'anglais ² ; qu'il fréquenta peu, paraît-il, les Anglais qui étaient venus, très nombreux, s'installer à Paris, sous Louis-Philippe, et dont le dandysme vulgaire répugnait à son âme cérémonieuse à l'espagnole ; et enfin que, pendant son exil, il se tint à l'écart, autant que possible, de la partie la plus anglaise de la population guernesiaise.

Notons aussi le parallèle que Victor Hugo établit trop souvent entre l'Angleterre et l'Espagne, non seulement d'une façon directe, comme dans la Conclusion du *Rhin*, et dans l'*Homme qui rit*, mais aussi, d'une façon indirecte, par l'importance qu'il attache, dans ses peintures de la vie anglaise, à l'étiquette et à la tradition.

* * *

Il n'est donc pas sans importance, bien que les désastres de 1870 suffisent, sans doute, pour expliquer le fait, que dans les écrits de Victor Hugo après l'exil, à l'exception du roman de *Quatre-vingt-treize*, où l'hostilité de la patrie de Pitt contre la république française naissante est vive-

1. « On a voulu, à tort, faire de la bourgeoisie une classe. La bourgeoisie est tout simplement la portion contentée du peuple. Le bourgeois, c'est l'homme qui a maintenant le temps de s'asseoir. Une chaise n'est pas une caste. » *Les Misérables*, éd. Flammarion, s. d., t. II, p. 11.

2. V. sa *Correspondance*. Lettre du 21 nov. 1868, à M. François Morand, juge à Boulogne-sur-Mer.

ment dénoncée¹, l'Angleterre soit reléguée à l'arrière-plan : politiquement, — « désormais, il n'y a plus de possible pour l'Europe que deux avenir : devenir Allemagne ou France, je veux dire être un empire ou être une république² » ; et socialement, — « Paris est l'immense essayeur. Ce que Paris dit est dit pour le monde ; ce que Paris fait est fait pour le monde. Aucune autre ville, aucun autre groupe d'hommes n'a ce privilège. L'*income-tax* réussit en Angleterre ; que Paris l'adopte, la preuve sera faite. La liberté des banques, qui implique le droit de papier-monnaie, est en plein exercice dans les îles de la Manche ; que Paris le pratique, le progrès sera admis³ ».

Si l'Angleterre est admise dans la compagnie des quatre grandes nations (la Grèce, l'Italie, l'Espagne, la France), qui incarnent « tout l'effort de l'antique genre humain vers le travail, qui est le progrès, et vers l'unité, qui est la vie », c'est uniquement en vertu de la « situation responsable » qu'elle occupe, par ses colonisations en Afrique, au bord de la Méditerranée, et cette concession n'atteint nullement la conviction de Victor Hugo que « la destinée des hommes est au Sud⁴ ».

1. Cf. « Pitt était d'ailleurs un malfaiteur d'Etat ; dans la politique il y a la trahison de même que dans la panoplie il y a le poignard. Pitt poignardait notre pays et trahissait le sien ; c'est trahir son pays que de le déshonorer : l'Angleterre, sous lui et par lui, faisait la guerre punique. Elle espionnait, fraudait, mentait Braconnière et faussaire, rien ne lui répugnait ; elle descendait jusqu'aux minuties de la haine... » *Quatre-vingt-treize*, éd. *ne varietur*. Charpentier et Fasquelle, sans date, t. II, pp. 83-4.

2. *Actes et Paroles*, t. III. *Lettre au Congrès de la Paix*, 20 sept. 1872.

3. *Ibid.* *Lettre à MM. Meurice et Vacquerie*, le 28 avril 1871.

4. *Ibid.*, t. III. *Discours sur l'Afrique à un banquet commémoratif de l'abolition de l'esclavage*, le 18 mai 1879.

BIBLIOGRAPHIE ¹

I. — OUVRAGES GÉNÉRAUX

1. DUBOIS (Pierre). — Bio-bibliographie de Victor Hugo, 1802-1825, (1913).
2. LANSON (Gustave). — Manuel bibliographique de la littérature française moderne (1925), 2 vol. in-8°.
3. PETIT DE JULLEVILLE. — Histoire de la langue et de la littérature françaises, des origines à 1900 (1897).
4. QUÉRARD (J.-M.). — La France littéraire, ou Dictionnaire bibliographique (1827).
5. RUDWIN (Maximilien). — Bibliographie de Victor Hugo, in-8° (1926).
6. STEPHEN (Leslie). — Ed. Dictionary of National Biography, Londres (1885).
7. THIÈME (Hugo P.). — Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906 (1907).
8. THUREAU-DANGIN. — Histoire de la Monarchie de Juillet (1892).
9. Le Journal de la Librairie.

II. — LES OEUVRES DE VICTOR HUGO

A. — IMPRIMÉS

1. Le Conservateur littéraire, A. Boucher, (1819-1821), 3 vol. in-8°.
2. La Muse française, A. Tardieu, (1823-1824), 2 vol. in-8°.
3. OEuvres complètes, édition *ne varietur*, Hetzel, Quantin, 1880-1884, in-8°.
4. OEuvres complètes, Ollendorff (*Imprimerie nationale*), (1904, sqq.) gr. in 8°.
5. Légende des Siècles, éd. Paul Berret (*Collection des grands écrivains de France*), (1920-1927), 6 vol. in-8°.

1. (a) Lorsqu'il s'agit de Paris, nous ne mentionnons pas le lieu de la publication.

b) Nous nous servons des abréviations suivantes :

R. D. M. = *Revue des Deux Mondes*.

R. H. L. F. = *Revue d'histoire littéraire de la France*.

R. L. C. = *Revue de Littérature Comparée*.

R. C. C. = *Revue des Cours et Conférences*.

6. Victor Hugo raconté par un Témoin de sa vie, éd. Nelson.
7. Choses vues. Hetzel, Quantin (1887).
8. Choses vues. nouvelle série, C. Lévy (1900).
9. La Correspondance de Victor Hugo (1815-1882) C. Lévy, 1896-1898, 2 vol. in-8°.
10. Lettres à la Fiancée, 1820-1822, (1901, in-12).
11. Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice (1909).

B. — MANUSCRITS

1° *Bibliothèque nationale*, Fonds Victor Hugo.

13. William Shakespeare.
14. Cromwell.
28. L'Homme qui rit.
- 28 bis. L'Homme qui rit. Reliquat.
- 28 ter. L'Homme qui rit. Copie annotée.
35. Marie Tudor.
57. Amy Robsart.

2° *Archives nationales*.

Fonds de la Censure [F⁴⁵597^B (22)] : Amy Robsart.

III. — ETUDES SUR VICTOR HUGO

1. ASSELINE (A.). — Victor Hugo intime (1885).
2. BARTHOU (L.). — Chateaubriand et Victor Hugo (*Revue bleue*, décembre 1911).
3. BARTHOU (L.). — Les Amours d'un Poète (1919).
4. BARTHOU (L.). — Les Carnets de Victor Hugo (*R. D. M.*, 15 décembre 1918).
5. BENOIT-LÉVY. — La jeunesse de Victor Hugo (1928).
6. BENOIT-LÉVY. — Sainte-Beuve et M^{me} Victor Hugo (1927).
7. BERRET (P.). — Le Voyer âge dans la *Légende des Siècles* et les sources de Victor Hugo (1911).
8. BERRET (P.). — La Philosophie de Victor Hugo (1854-1859) (1910).
9. BERRET (P.). — Guanhumara dans les *Burgraves* de Victor Hugo (*Bulletin de l'Université de Lille*, avril 1902).
10. BERRET (P.). — L'élève Victor Hugo (*R. D. M.*, 15 février 1928).
11. BERRET (P.). — Les Comprachicos et la Mutilation de Gwynplaine dans *L'Homme qui rit* (*R. H. L. F.*, 1914).
12. BERRET (P.). — Victor Hugo (*Bibliothèque d'histoire littéraire et de critique*), (1927).
13. BERRET (P.). — Victor Hugo spirite (*R. D. M.*, 1^{er} août 1922).
14. BIRÉ (Edmond). — Victor Hugo avant 1830 (1883).
15. BIRÉ (Edmond). — Victor Hugo après 1830, 2 vol. in-16 (1894).
16. BIRÉ (Edmond). — Victor Hugo après 1852 (1894).
17. BOWLEY (Victor). — English versions of Victor Hugo's plays (*French Quarterly*, June 1928).
18. BRUNETIÈRE. — Victor Hugo : leçons faites à l'Ecole normale supérieure sous la direction de Brunetière (1901), 2 vol.

19. CLÉMENT-JANIN. — Victor Hugo en exil (1922).
20. DUCHEMIN. — Notes pour les sources chateaubrianesques de l'œuvre de Victor Hugo (*R. H. L. F.*, 1909).
21. DUPUY (Ernest). — La jeunesse des Romantiques : Victor Hugo, Alfred de Vigny (1905).
22. ESCHOLIER (Raymond). — Victor Hugo jugé par ceux qui l'ont vu (1931).
23. ERIENNE (Servais). — Les sources de *Bug Jargal*, avec un appendice : Quelques sources de *Hin d'Islande* (1923). Liège.
24. FILON (Augustin). — Les drames de Victor Hugo et l'histoire d'Angleterre *Journal des Debats*, 26 novembre et 24 décembre 1902).
25. FLUTRE (Fernand). — Eclaircissements sur les *Feuilles d'Automne* (*R. H. L. F.* 1927).
26. GARSOU (Jules). — L'évolution napoléonienne de Victor Hugo sous la Restauration (1900).
27. GLACHANT (Paul et Victor). — Un laboratoire dramatique. Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo, 2 vol. (1902-1903).
28. GLAESNER (H.). — *Hernani* et ses Sources (*Mercure de France*, 15 février 1930).
29. GRILLET (Claudius). — Victor Hugo Spirite (1929).
30. GRILLET (Claudius). — La Bible dans *Cromwell*. Lyon (1910).
31. GUIMBAUD (L.). — Victor Hugo et Juliette Drouet (1914).
32. HUGO (Charles). — Les hommes de l'exil (1875).
33. HUGUET (Edmond). — Quelques sources de *Notre-Dame de Paris* (1902).
34. LACHETELLE (P. de). — La vie politique de Victor Hugo (1928).
35. LAFOND (P.). — L'aube romantique : Jules de Rességuier et ses amis (1910).
36. LANCASTER (H. C.). — Genesis of *Ruy Blas* (*Modern Philology*, Chicago, March 1917).
37. LE BRETON (A.). — La jeunesse de Victor Hugo (1928).
38. LE BRETON (A.). — Victor Hugo chez Louis-Philippe (*R. D. M.*, 1^{er} décembre 1929).
39. LEGAY (T.). — Les Amours de Victor Hugo (1901).
40. LEGAY (T.). — Victor Hugo jugé par son siècle (1902).
41. LESCLIDE (Richard). — Propos de table de Victor Hugo (1885).
42. MACLEAN (Christina). — Comment Victor Hugo utilisa *Les Délices de la Grande-Bretagne* de Beverel, dans *L'Homme qui rit* (*Modern Language Review*, 2 avril 1913).
43. MACLEAN (Christina). — Comment Victor Hugo utilisa *L'Etat présent de l'Angleterre*, de Chamberlayne, dans *L'Homme qui rit* (*ibid.*, 4 octobre 1913).
44. MENNESSIER-NODIER (M^{me} M.). — Ch. Nodier, épisodes et souvenirs (1867).
45. MOORE (O. H.). — Sources of Victor Hugo's 93 (*Modern Language Assoc. of America Publications*, June 1924).
46. PÉES (S.). — L'Origine de la couleur locale scandinave dans le *Han d'Islande* de Victor Hugo (*R. L. C.*, avril. 1929).
47. RÉMUSAT (Ch. de). — Passé et Présent (1847), 2 vol.
48. RIVET (G.). — Victor Hugo chez lui (*sans date*).
49. ROSIÈRES (R.). — La Genèse d'*Hernani* (*Revue bleue*, 1896).

50. SALOMON (M.). — Charles Nodier et le groupe romantique (1908).
51. SCHENCK (Eunice M.). — La part de Charles Nodier dans la formation des idées romantiques de Victor Hugo jusqu'à la préface de *Cromwell* (1914).
52. SÉCHÉ (L.). — M^{me} Victor Hugo pendant l'exil, lettres à sa sœur Julie (*Revue de Paris*, 1912).
53. SÉCHÉ (L.). — Le Cénacle de Joseph Delorme (1911).
54. SÉCHÉ (L.). — Le Cénacle de la *Muse française* (1909).
55. SÉE (H.). — Le Cromwell de Victor Hugo et le Cromwell de l'histoire (*Mercure de France*, 15 novembre 1927).
56. SIMON (Gustave). — L'enfance de Victor Hugo (1904).
57. SIMON (Gustave). — Lettres de Villemain à Victor Hugo (*Revue mondiale*, 1^{er} mai 1923).
58. SIMON (Gustave). — La vie d'une femme (1914).
59. SIMON (Gustave). — Chez Victor Hugo : les tables tournantes de Jersey (1923).
60. SIMON (Gustave). — Les Carnets de Victor Hugo (*Les Annales politiques et littéraires*, janvier-février, 1910).
61. SIMON (Gustave). — Nodier et Victor Hugo (*Revue mondiale*, 1^{er} juillet 1927).
62. SOURIAU (M.). — La préface de *Cromwell*, introduction, texte et notes (*Soc. franc. d'imprimerie et de librairie*) 1897.
63. TOURNIER (G.). — Les points de départ du *Cromwell* de Victor Hugo (*R. L. C.*, janvier 1927).
64. UZANNE (O.). — Les propos de table de Victor Hugo en exil (1892).
65. WEISS (René). — La maison de Victor Hugo à Guernesey (1928).
66. WELLINGTON-WACK (H.). — Le roman de Juliette et de Victor Hugo, (1904).

IV. — LES SOURCES DES OEUVRES « ANGLAISES » DE VICTOR HUGO

1. BARBIER (Edmond J.-F.). — Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1866), 8 vol. in-18.
2. BEEVERELL (James). — Les Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, Leyde (1707), 7 vol. in-8°.
3. BURNET (Gilbert). — Histoire de la Réformation, trad. Rosemond, Londres (1683), 2 vol. in-4°.
4. BUTLER, — Hudibras, trad. en vers français par J. Towneley (1819), 3 vol. in-12.
6. CHAMBERLAYNE (Edward). — L'Etat présent d'Angleterre, Amsterdam (1688), 2 parties en 1 vol. in-12.
6. CHAMBERLAYNE (John). — *Magnae Britanniae Notitia, or the Present State of Great Britain*. Londres (1737) 3 parties en 1 vol. in-8°.
7. CHASLES (Philarète). — Etudes sur William Shakespeare, Marie Stuart et L'Arcin (1852).
8. CHASLES (Philarète). — Le XVIII^e siècle en Angleterre (1846), 2 vol. in-16.
9. CHAUDON (L.-M.) et DELANDINE (F.-A.). — Nouveau dictionnaire historique, Lyon (1804) (8^e éd.), 13 vol., in-8°.
10. COYER (l'abbé). — Nouvelles observations sur l'Angleterre (1769).

11. DEBRETT (John). — Peerage, Londres (1826) (16^e éd.), 2 vol. in-12.
12. DELANDINE (F.-A.). — Voir Chaudon (L.-M.).
13. Dictionnaire de la Conversation (1831-1851), 34 vol. in-8°.
14. DUCANGE. — Glossarium Mediæ et Infimæ Latinitatis (1842).
15. ESQUIROS (A.). — L'Angleterre et la vie anglaise (1864), 5 vol. in-18.
16. GALARDI. — La Tyrannie heureuse de Cromwell politique. Leyde (1671).
17. GODWIN (Francis). — Annales des choses plus mémorables arrivées, tant en Angleterre qu'ailleurs, sous les règnes de Henri VIII, Edouard VI, et Marie, trad. par le sieur de Loigny (1647).
18. GRIFFET (l'abbé). — Nouveaux éclaircissements sur Marie, fille de Henri VIII, adressés à M. David Hume (1766).
19. GUIZOT (François-P.-G.). — Collection des mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre, accompagnée de notices et d'éclaircissements historiques (1823-1825), 25 vol. in-8°; vol. VI-VII, Mémoires de Ludlow; vol. IX, Procès de Charles I^{er}. Eikon Basilike, Mémoires de Charles II sur sa fuite après la bataille de Worcester; vol. X-XI, Mémoires de Mrs Hutchinson; vol. XVII-XX, Histoire de mon temps, par Burnet.)
20. HAMILTON (Comte Antoine). — Mémoires du Chevalier de Grammont ... accompagnés ... d'une introduction et de notes par M. Gustave Brunet (1859).
21. LA CHATRE (Maurice). — Le Dictionnaire universel (1853-1854), 2 vol. in-8°.
22. LEDRU-ROLLIN. — La Décadence de l'Angleterre (1850), 2 vol. in-8°.
23. MACAULAY (T. B.). — A History of England, Londres (1849-1861), 5 vol. in-8°.
24. MAITLAND. — History of London, Londres (1739).
25. MISSON (Henri). — Mémoires et observations, La Haye (1698), in-12.
26. MORÉRI. — Le grand dictionnaire historique, éd. Drouet (1759), 10 vol. in-folio.
27. SCOTT (Walter). — Les Puritains d'Écosse (1817), 4 vol. in-12.
28. SCOTT (Walter). — Ivanhoë (1820), 4 vol. in-12.
29. SCOTT (Walter). — Kenilworth (1821), 4 vol. in-12.
30. SCOTT (Walter). — Peveril du Pic (1823), 5 vol. in-12.
31. SCOTT (Walter). — Quentin Durward (1823), 4 vol. in-12.
32. SCOTT (Walter). — Woodstock (1826), 4 vol. in-12.
33. VILLEMMAIN (A.). — L'Histoire de Cromwell (1819), 2 vol.
34. VOLTAIRE. — Dictionnaire philosophique, (Œuvres complètes éd. Garnier (1878), vol. XVII-XX.)
35. VOLTAIRE. — Le Siècle de Louis XIV (*ibid.* vol. XIV).

V. — RELATIONS FRANCO-ANGLAISES AU XIX^e SIÈCLE

A. — LITTÉRAIRES.

1. ALLAIS (G.). — Les débuts dramatiques de Victor Hugo : Amy Robsart (1822-1828) (1903).
2. ASCOLI (G.). — L'*Amy Robsart* de Victor Hugo (*R. C. C.*, 30 mai et 30 juin 1931.)
3. ASCOLI (G.). — Voltaire et Shakespeare (*R. C. C.*, 15 juillet 1924.)

4. BAKER (A. T.). — Notes on Byron and Hugo (French Quarterly, septembre 1932).
5. BALDENSBERGER (F.). — Etudes d'histoire littéraire (1907-1910), 2 vol.
6. BALDENSBERGER (F.). — Le mouvement des idées dans l'émigration française (1924), 2 vol.
7. BALDENSBERGER (F.). — La grande communion romantique en 1827 : Sous le signe de Walter Scott (R. L. C., janvier 1927.)
8. BORGERHOFF (J.-L.). — Le Théâtre anglais à Paris sous la Restauration (1912).
9. CURZON (Henri de). — *L'Amy Robsart* de Victor Hugo (R. H. L. F., 1928).
10. CUSTINE (Le Marquis de). — Mémoires et Voyages (1830).
11. DELÉCLUZE (Étienne). — Souvenirs de 60 années (1862).
12. DESCHAMPS (E.). — Etudes françaises et étrangères (1829) (4^e éd.).
13. DES GRANGES (C.-M.). — La Presse littéraire sous la Restauration (1907).
14. DUBEUX (A.). — Les traductions françaises de Shakespeare (1928).
15. ESTEVE (Edmond). — Byron et le romantisme français (1907).
16. FILON (Augustin). — Mérimée et ses amis (1894).
17. GAUTIER (Th.). — Histoire du Romantisme (1905).
18. GIRARD (H.). — Comment Shelley a été révélé à Victor Hugo : la *Grève de Samarez* de Pierre Leroux. R. L. C. 1922).
19. GUIZOT (François-P.-G.). — Trad. Shakespeare, Œuvres Complètes (1860-1862), 8 vol. in-8^o.
20. HAINES (C. M.). — Shakespeare in France, criticism. Voltaire to Victor Hugo, Londres (1925).
21. HUGO (F.-V.). — Trad. Shakespeare, Œuvres Complètes (1859-1866), 18 vol. in-8^o.
22. KILLEN (Alice M.). — Le roman terrifiant, ou le roman « noir », en France (1924).
23. LARAT (J.). — La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844) (1923).
24. LACROIX (A.). — Histoire de l'influence de Shakespeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours, Bruxelles (1856).
25. LETOURNEUR. — Trad. des Œuvres Complètes de Shakespeare ; a) revue et corrigée par F. Guizot, etc. Ladvocat (1821), 13 vol. in-8^o; b) corrigée et augmentée... Brissot-Thivars (1821-1823), 12 vol. in-18.
26. MAIGNON (L.). — Le roman historique à l'époque romantique : essai sur l'influence de Walter Scott (1912).
27. MARSAN (Jules). — La Bataille romantique (1912).
28. MÉZIÈRES (Alfred). — Shakespeare, ses œuvres et ses critiques (1860).
29. MICHAUX (G.). — Sainte Beuve avant les Lundis, Fribourg (1903).
30. MILLER (M. H.). — Chateaubriand and English Literature, Baltimore (1925).
31. NODIER (Ch.). — Promenade de Dieppe aux Montagnes d'Écosse (1821).
32. NODIER (Charles). — Les Pensées de Shakespeare (1822).
33. PARTRIDGE (Eric). — French Romantics' knowledge of English literature (1820-1848) (1924).
34. PICHOT (Amédée). — Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse (1825).

35. PICHOT (Amédée). — Article sur *Lucrece Borgia* (*Revue de Paris*, février 1833).
36. RENARD (Georges). — De l'influence de l'Angleterre sur la France depuis 1830 (*Nouvelle Revue*, juillet, août 1885).
37. *Revue Britannique*, ou choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne, 1825. sq. in-8°.
38. SAINTE-BEUVE. — Des jugements sur notre littérature contemporaine à l'étranger (*R. D. M.*, 15 juin 1836).
39. SMITH (M.-A.). — L'influence des Lakistes sur les romantiques français (1920).
40. TELLEEN (J.-M.). — Milton dans la littérature française (1904).
41. TEXTE (J.). — J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire (1895).
42. TRAHARD (Pierre). — La jeunesse de Prosper Mérimée (1803-1834) (1925).
43. VAN TIEGHEM (P.). — Ossian en France (1917).

B. — SOCIALES ET POLITIQUES

1. ANCELOT (M^{me} V.). — Salons de Paris (1858).
2. BAIDENSPERGER (F.). — L'Angleterre et les Anglais vus à travers la littérature française (*Bibliothèque universelle et revue suisse*, mai 1905).
3. BLANC (Louis). — Lettres sur l'Angleterre (1866-1867), 4 vol. in-8°.
4. BOULENGER (J.). — Sous Louis-Philippe : Les Dandys (1932).
5. BOUTET DE MONVEL (R.). — Les Anglais à Paris (1800-1850) (2^e éd.), (1911).
6. BULWER (Henry). — La France sociale, politique et littéraire (1834).
7. BULWER (Edward, lord Lytton). — L'Angleterre et les Anglais (1833).
8. CALMAN (A.-R.). — Ledru-Rollin après 1848, et les proscrits français en Angleterre (1921).
9. CHASLES (Ph.). — Etudes sur les hommes et les mœurs au XIX^e siècle (1850).
10. *Le Conservateur* (1819).
11. ELKINGTON (M.-E.). — Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration (1929).
12. ESQUIROS (A.). — L'Angleterre et la vie anglaise (1869), 5 vol. in-18.
13. FONTANEY (A.). — Journal intime (éd. Jasinsky) (1925).
14. HENNEQUIN (V.). — Voyage philosophique en Angleterre et en Ecosse (1836).
15. HUGO (Charles). — Les Hommes de l'Exil (1875).
16. LEDRU-ROLLIN. — La Décadence de l'Angleterre (1850).
17. Livre du Centenaire du *Journal des Débats* (1889).
18. MURET (Théodore). — L'histoire par le théâtre (1865).
19. NORMANBY (Le marquis de). — Une année de révolution (1858).
20. SMITH (M.-E.). — Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Miss Mary Clarke (1927).
21. THACKERAY (W. M.). — Paris Sketch-Book (Works, Londres 1898, vol. I).
22. TROLLOPE (M^{me} Frances). — Paris et les Parisiens en 1835, trad. J. Cohen (1836).
23. VACQUERIE (A.). — Les Miettes de l'histoire (1863).

24. WILLSON (Beckles). — L'Ambassade d'Angleterre (1814-1920) : un siècle de relations diplomatiques franco-britanniques (1929).

VI. — L'HISTOIRE D'ANGLETERRE
DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, AU XIX^e SIÈCLE

1. BOUTERON (M.). — Le *Cromwell* de Balzac (*R. D. M.*, 1^{er} déc. 1923).
2. CHASLES (Ph.). — Olivier Cromwell, sa vie privée, ses discours publics, sa correspondance particulière, précédés d'un examen historique des biographes et historiens d'Olivier Cromwell (1847).
3. CHATEAUBRIAND. — Essai sur les Révolutions (Oeuvres complètes, Garnier, 1861, t. I).
4. CHATEAUBRIAND. — Les Quatre Stuarts (*ibid.*, t. X).
5. FONTAN et DUPEUTY. — Bergami et la reine d'Angleterre, drame en 5 actes. Porte-Saint-Martin, 27 juin 1833.
6. RÉMUSAT (Charles de). — L'Angleterre au XVIII^e siècle. Paris (1856).
7. SCRIBE. — Le Verre d'eau, ou les Effets et les Causes comédie en 5 actes et en prose. Théâtre Français, 17 novembre 1840.
8. VACQUERIE (A.). — Les miettes de l'histoire (1863).

Vu :

le 15 janvier 1933.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

INDEX DES NOMS PROPRES

A

Addison, 1, 2, 203.
 Ainsworth, 112.
 Airolo, 152.
 Alacoque (Marie), 173.
 Alasco, 37, 45.
 Allais (G.), 15, 41.
 Amy Robsart, 43, 44, 46, 47, 48, 52, 53, 61, 62.
 Amyas Pawlet, 80, 87.
 Ancelot, 2.
 Ancelot (M^{me} V.), 113.
 Andler (Ch.), 108.
 Angelo, 146, 147, 148.
 Anne (reine d'Angl.), 158, 162, 163-9, 179, 212, 214, 219.
 Anne Boleyn (reine d'Angl.), 77, 78, 177-8.
 Ascoli (G.), 11, 42.
 Ashley (lord), 79.
 Asplet (C.), 120, 124.
 Asseline (A.), 131, 153.
 Astley (J.), 188.
 Auber, 15, 153.
 Autun (l'évêque d'), 172.

B

Baker (A. T.), 72.
 Baldensperger (F.), 1, 20, 21, 67, 69, 76, 138.
 Balfour, 11, 37.
 Balzac, 76, 110.
 Barbey d'Aurevilly, 108, 109.
 Barbier (le docteur), 119.
 Barbier (Edmond), 205, 206.
 Barebone, 28, 35, 36.
 Barkilphedro, 158, 160, 162, 168, 189, 201, 208.
 Barrot (O.), 115.
 Barthélémy, 131.

Barthou (L.), 1.
 Beaucherk (lady Diana), 133.
 Beethoven, 141.
 Beeverell, 167, 181, 182-3, 185, 188, 190, 194, 196, 206, 207, 209, 210, 211, 212, 213.
 Bellenden (Edith), 11.
 Benoit-Lévy, 73.
 Bergami, 78-79.
 Berret (Paul), 11, 12, 62, 140, 143, 150, 151, 154, 167, 168, 182, 187, 202.
 Bertin (l'aîné), 108.
 Beyle (H.) (v. Stendhal).
 Biassou, 19.
 Biscarrat, 4.
 Biré (E.), 66, 98, 99.
 Blanc (Louis), 154, 156, 216, 218, 220, 221, 222.
 Blessington (lady), 111.
 Bois-Guilbert (Brian de), 135.
 Boirie, 15.
 Bolingbroke, 169.
 Bony (F.), 122.
 Borgerhoff, 50, 57.
 Borgia (Lucrèce), 61, 63, 65, 66, 67, 70, 223.
 Bossuet, 33, 70.
 Bost, 130.
 Bottom, 16.
 Boulanger (L.), 199.
 Bourdeau (J.), 108.
 Boutet de Monvel (R.), 107.
 Bradley, 131.
 Bradshaw, 123.
 Bray (J.), 207.
 Broghill (lord), 23, 24.
 Brown (John), 136.
 Brunet (G.), 204, 205, 206.
 Buckhurst, 205.
 Buckingham (le duc de), 204.
 Bulwer-Lytton, 112.
 Burlington (lord), 181.
 Burnet, 30-1, 37, 84, 87, 88, 90.

Byron, 1, 4, 8, 13, 15 57, 58, 69, 71, 72,
73, 79, 110, 123, 159, 160, 161, 220.

C

Calman (A. R.), 122, 154, 155.
Calvin, 133.
Carey (Miss), 132.
Carey (Sir Stafford), 132.
Carmouche, 12.
Carr, 24, 34, 36, 59, 60.
Cavé (v. Fongeray).
Cavendish (W.), 179-80.
Cedric le Saxon, 6.
Cervantès, 112, 138, 139, 145.
César (Jules), 52.
Chaloner (W.), 182-3.
Chamberlayne (Ed.), 167, 182-3, 184, 187,
188, 189, 191, 195, 202, 205, 212.
Chamberlayne (J.), 83, 90.
Charles II (roi d'Angl.), 22, 25, 38, 51, 52,
58, 59, 60, 120, 136, 159, 172, 185, 204.
Charles-Quint, 80.
Charles X, 54, 93.
Chasles (Ph.), 58, 109, 144-6, 149, 176,
177, 209.
Chateaubriand, 1, 3, 5, 8, 17, 32, 51, 58,
73.
Chaworth, 159.
Chaudon (L. M.) (v. Delandine).
Cheminais (le P.), 173.
Christine de Suède, 30, 78, 82, 223.
Clanbrassil (comte de), 80.
Clancharlie, 158, 159, 160, 161, 173-4.
Clarke (M^{lle}), 107, 108.
Claverhouse, 11.
Clément-Janin, 129.
Cleveland (Barbe, duchesse de), 20, 204.
Cloten, 147, 148.
Clubin (les), 134.
Colenso (l'évêque), 134.
Colombière (le P.), 173.
Comprachicos, 158, 173-6, 182 et suiv.
Condé, 160.
Conquest (le docteur), 183-4, 185.
Constant (B.), 95, 107.
Concini, 78.
Coq (Guillaume Sampson), 184-5.
Corneille, 4, 8, 67.
Co-sette, 1 5.
Cournet, 155.
Courtenay, 84, 85, 89.
Coventry (sir John), 205.
Cowper (W.), 159, 179-80.
Coyer (l'abbé), 160.
Cromwell (Frances), 25.
Cromwell (Oliver), 22, 23, 37, 38, 52,
53, 58, 59, 60, 178-9, 181, 223.

Cromwell (Richard), 30.
Curzon (Henri de), 42.
Custines, 109, 113.

D

Dachkoff, 185.
Daelli (G.), 200.
D'Ahlefeld, 11.
Dangeau, 208.
Dante, 4, 138, 139.
Darnley, 177.
D'Auverney (le capitaine), 3, 19.
Dea, 150, 161.
Debrett, 167, 180-1, 194.
Delacroix, 107, 108.
Delandine (F. A.), 166, 174, 172, 173,
177, 180, 193, 201.
Delavigne, 2.
Delécluze, 12, 21, 109.
Delille, 3, 4.
Deschanel, 138.
Desbordes-Valmore, 4.
Desborough, 26.
Deschamps (Emile), 49.
Desdemona, 51, 66, 78.
Des Granges (C.-M.), 57.
Dickens, 110, 112.
Didier, 61, 65.
Dirry-Moir (lord David), 159, 181, 203
et suiv.
Dittmer (v. Fongeray).
Don Juan, 72.
Don Ruy Gomez, 61, 65, 69.
Doña Sol, 65, 69.
Dorchester (ctesse de), 201, 202.
Dovalle, 72.
Drouet (Juliette), 1, 132.
Ducange, 184, 187, 188, 191-2, 194.
Ducis, 9.
Ducray-Duminil, 5, 12, 64.
Dudley (lady), 201, 202.
Dumas (A.), 110, 132, 163.
Dysert (lady), 30.

E

Edgar, 142.
Edon, 4.
Edouard VI (roi d'Angl.), 159, 161.
Elspeth, 5.
Elizabeth (reine d'Angl.), 42, 43, 46,
47, 61, 62, 70, 85, 89, 169, 176, 177, 200,
213, 214, 223.
Eschyle, 69, 71, 138, 139, 140, 141, 142,
143.
Esquiros, 155, 204, 220, 221.
Essex, 169, 177.

Estève, 6, 13, 58, 71, 72, 74.
Etienne (S.), 10, 19, 56.
Evelyn, 204.
Ezechiel, 145.

F

Fabiani, 62, 80, 81, 89.
Falstaff, 145.
Fauriel, 107, 108.
Faust, 144.
Filon (A.), 34.
Fleetwood, 26.
Flibbertigibbet, 43, 52, 152.
Fongeray, 21.
Fontaney, 113.
Forgues (E.-D.), 151, 154, 204.
Foucher (Paul), 41.
François I^{er}, 79.

G

Galloix (Ymbert), 72, 74.
Ganlesse, 63.
Gardiner, 87.
Garibaldi, 127, 136.
Gautier (Th.), 72, 113.
Gayet (A.), 130.
Gennaro, 64.
George III, 17.
George IV, 79, 220.
Gillenormand, 208.
Gillenormand (M^{lle}), 219.
Gilbert, 62.
Girard (H.), 151.
Girardin (M^{me} de), 107.
Godwin (F.), 82.
— (M.), 82, 84, 87, 88, 110.
Gogangerdd, 206.
Gosselin, 63.
Grantaire, 155.
Graziano, 72.
Greene, 144.
Grey (lord), 93, 94.
Griffet (le Père), 82, 84, 85, 86, 90.
Grillet (C.), 140.
Gromane (John), 207.
Gubetta, 63.
Guanhumara, 62, 65, 68.
Guillaume III, 107, 158, 162, 164.
Guizot (F.), 15, 23, 25, 29, 53, 58, 59, 146-9.
Gwynplaine, 142, 150, 159, 160, 161, 162, 170, 179, 182 et suiv., 191, 193, 195-8, 199, 201, 221.
Gypson (M^{me}), 154.

H

Haines (C. M.), 53.
Hamilton (le comte Antoine), 204.
Hampden, 123.
Hamlet, 51, 52, 65, 66, 68, 139, 141, 142, 143, 144, 145, 150, 224.
Hardquanonne, 187, 191.
Harrison, 23, 29, 33, 81, 178.
Hayraddin, 63.
Headrigg (Mause), 35-6.
Helmsgail, 207.
Hennequin (V.), 113.
Henri VIII, 77, 87, 90, 178.
Hernani, 69.
Hérode (le Dr Jacquemin), 134.
Hesse (l'électeur de), 175.
Hippolyte, 148, 149.
Hobbes, 179, 180.
Holdforth, 42, 43.
Homère, 4, 51, 64, 138, 139.
Homodei, 63, 208.
Hudibras, 208.
Hudson (G.), 186-7.
Hugo (Abel), 4, 9, 19, 55.
Hugo (Adèle), 118, 153.
Hugo (Charles), 118, 119, 121, 122, 124, 125, 126, 154.
Hugo (F.-V.), 118, 138, 143-4, 149, 150, 151, 153, 160.
Hugo (le général), 12.
Hugo (M^{me} Victor), 117, 118, 124, 125, 127, 128, 132, 153-4.
Hume, 54.
Husey (W.), 190.
Hutchinson le colonel, 24.
Hutchinson (Mrs), 30, 31-2.
Hyde (lord), 207.

I

Iago, 146, 147, 148.
Ireton, 160.
Isaac, 63.
Isaïe, 140.
Ivanhoë, 35, 61.

J

Jachimo, 146, 147, 148.
Jacques I^{er} (roi d'Angl.), 144, 190, 212.
Jacques II (roi d'Angl.), 55, 158, 162, 169, 176, 185, 189, 205, 212, 213.
Jacques IV (roi d'Écosse), 185-6.
Jeannette, 42, 43.
Janin (J.), 110, 129.
Janet (lady), 152.

Jasinsky, 113.
 Jeffreys (le juge), 170.
 Jenkins (le D^r), 24, 34.
 Jetson (l'officier), 189.
 Job, 142.
 Josiane, 138, 159, 168, 199, 206, 210, 219.
 Jouffroy, 12.
 Jouslin de la Salle, 135.
 Jouy, 2.
 Juliette, 66, 69, 146, 150.
 Juvenal, 140.

K

Kempf (Dr), 209.
 Kettledrum, 35-6.
 Killen, 12, 13.
 Kilter, 207.
 Kinsale (baron), 167.
 Kirke, 170, 171-2, 179.
 Kock (Paul de), 112.
 Kossuth, 117, 118.

L

Labanoff, 177.
 Lacroix (A.), 50, 162.
 — (P.), 19.
 — (Octave), 132.
 Lafontaine (A.), 64.
 Laharpe, 15.
 Lamartine, 4, 132.
 Lambert, 31-2, 35.
 Lamennais, 17.
 Lansdowne (lord), 113.
 Larat, 12, 13, 24, 109.
 Lebel, 208.
 Lebois, 2.
 Lebrun de Charmettes, 4, 8, 9, 48.
 Le Coude, 147, 148.
 Ledru-Rollin, 118, 122, 155, 175, 216, 218, 221.
 Leicester, 37, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 61, 62.
 Lemaire, 15.
 Lemer cier (Népomucène), 9.
 Léontès, 146, 147, 148.
 Leroux (P.), 151, 154, 156.
 Lesage, 6, 7.
 Lethierry, 134, 135.
 Letourneur, 16.
 Lewis (Monk), 13.
 Lilly, 130.
 Loigny, 90.
 Lope de Vega, 9.
 Louis XI, 63, 79, 121, 152.
 Louis XIII, 79, 121.
 Louis XV, 121.

Louis XVI, 58.
 Louis-Philippe, 92, 98, 99, 226.
 Love (le général), 119, 124.
 Lowe (Hudson), 122.
 Loyola, 134.
 Ludlow, 24, 28, 29, 30, 31.
 Lutheriau, 118.
 Lyle (lady), 171.
 Lynn (le docteur), 132.

M

Macaulay, 162, 163, 164 et suiv., 169, 171, 174.
 Macbeth, 51, 52, 146, 147.
 Macbeth (lady), 68.
 Maclean (C.), 187, 195, 209.
 Magnin, 68.
 Maigron (M.), 1, 17, 35.
 Maitland, 211.
 Mallet, 10.
 Manassé-ben-Israël, 24, 25, 37, 49.
 Manning, 30.
 Mannours (lord Cyrus), 160.
 Marie Stuart, 9, 48, 112, 176, 177, 201.
 Marie Tudor, 42, 62, 63, 70, 81, 84, 85, 88, 89, 112, 223.
 Marlborough (duc de), 165, 168, 203.
 Marlborough (duchesse de), 165, 168, 169.
 Marlowe, 144.
 Marsan (J.), 1, 20, 21, 58.
 Mathurin, 13, 72.
 Masham (M^{me}), 168.
 Mazzini, 117, 118.
 Médina-Cœli (duchesse de), 202.
 Melesville, 15.
 Mérimée, 21, 107.
 Merrilies (Meg.), 5.
 Meurice (P.), 50, 117, 227.
 Meurice (M^{me} P.), 124, 125, 127, 128.
 Mézières, 144.
 Michel-Ange, 70.
 Michelet, 138.
 Mill (J. S.), 225.
 Miller (M. H.), 3.
 Milton, 1, 3, 4, 49, 52, 60, 123.
 Mirabeau, 203, 204.
 Mirecourt (Eugène de), 108.
 Molière, 69.
 Monaldeschi, 78.
 Monmouth (duc de), 170, 171.
 Montague (Charles, lord Halifax), 180.
 Montaigne, 145.
 Montbrison (T. de), 2.
 Montesquieu, 5.
 Moore (Thos.), 1, 7, 8.
 Morand (F.), 17, 226.

Morgan (lady), 5.
 Morton, 11, 37.
 Morus (Thos.), 123, 128.
 Muret (Theo.), 93, 99.
 Murray (W.), 30.

N

Napoléon I^{er}, 57, 79, 95, 98, 123.
 Napoléon III, 121, 122, 123, 124, 125,
 126, 128, 156, 175, 226.
 Nemours (duc de), 99.
 Neufchateau (François de), 6.
 Neuhoﬀ (roi de Corse), 193.
 Newton, 123.
 Nodier (Ch.), 12, 13, 17, 18, 21, 49, 51,
 53, 78, 109.
 Normanby, 102, 107, 114-115.

O

Oberon, 148, 149.
 Ochiltree (Edie), 5.
 O'Connell, 114.
 Olivier le Daim, 208.
 Ophelia, 51.
 Ordener, 11.
 Oreste, 142, 144.
 Orléans (duc d'), 96.
 Orléans (duchesse d'), 96, 99.
 Ormonde, 24, 60.
 Ossian, 1, 2, 4.
 Othbert, 73.
 Othello, 48, 51, 66, 146, 147, 148.

P

Paccard, 5.
 Paganini, 111, 168.
 Palmerston, 92, 93, 97, 107, 113, 121,
 128, 130, 218, 220, 224.
 Panurge, 145.
 Pança (Sancho), 145.
 Pavie (V.), 29, 109.
 Peel (Robert), 123, 133.
 Pembroke (comte de), 205.
 Pengalley, 129.
 Penn (G.) 170, 174-5.
 Pepys, 204, 205.
 Pétrarque, 150.
 Peveril, 152.
 Phelim-ghe-Madone, 206, 207.
 Philippe d'Espagne, 80.
 Pianciani (le colonel), 125, 126.
 Pichot (A.), 13, 15, 16, 20, 35, 74, 76,
 109, 112.
 Pitt, 226.
 Polidori, 13.

Polioni, 130.
 Polus (cardinal), 202.
 Pons (Gaspard de), 78.
 Portsmouth (duchesse de), 185.
 Pride, 178.
 Prométhée, 141, 142, 144, 196.
 Prospero, 139.
 Pyat (F.), 124, 215.
 Quinet (Edgar), 92, 96, 97.

R

Rabelais, 138, 139, 145.
 Racine, 4, 8, 34.
 Radcliffe (Mrs), 12, 13.
 Rebecca, 6, 35.
 Rémusat (Ch. de), 58.
 Renard (Simon), 62, 81, 95.
 Rességuier (Jules de), 15.
 Ribeyrolles, 126.
 Richard III, 146, 147.
 Rieux (le comte de), 160.
 Rizzio, 78, 177, 201.
 Rodolfo, 67, 73.
 Roméo, 68, 69.
 Rustighello, 61.

S

Saint-Albans (la duchesse de), 133.
 Sainte-Beuve, 53, 74, 110.
 Saint-Prosper, 1.
 Salomon, 109.
 Sand (G.), 110, 128, 132.
 Saurat (D.), 142.
 Schenck, 53.
 Schiller, 8, 9, 68, 73, 76.
 Schoelcher (V.), 122, 126.
 Scott, 1, 1, 2, 5-7, 10, 13, 17-19, 20, 21,
 33, 35-40, 41, 42-44, 62, 63, 64, 108,
 112, 151-2, 163, 186.}
 Scribe, 15, 169.
 Scudéry (M^{me} de), 187.
 Séché (L.), 15, 59.}
 Shakespeare, 1, 1, 8, 9, 14, 15, 16, 17,
 18, 21, 49, 50, 51, 53, 57, 64, 65, 123,
 130, 138 et suiv., 219, 220.
 Shelley, 107, 110, 151.
 Simon (G.), 29, 56, 117, 125, 127, 128,
 129, 130, 131, 132, 143, 153-4, 217.
 Sixte-Quint, 177.
 Słada (lord), 170.
 Smalley, 154.
 Smeton, 178.
 Smith (M.-A.), 74.
 — (M.-E.) 108.
 Smithson (Miss), 66.
 Soumet, 13, 14, 15.

Souriau, 53.
 Southey, 75.
 Spiess, 13.
 Stapfer (P.), 156.
 Staviraza, 186.
 Stendhal, 20, 21, 50, 57, 108.
 Sterne, 1, 2, 5.
 Stritch, 21.
 Sue (E.), 110.
 Suffolk (comte de), 190.

T

Taine, 138.
 Talbot (Jane), 62.
 Talma, 3.
 Tanfield, 190.
 Tapner, 121, 130.
 Taylor, 13.
 Thackeray (W.-M.), 97.
 Thadée, 3.
 Thénardier, 135, 208.
 Thésée, 149.
 Thomas, 126.
 Thompson (lady), 130.
 Thureau-Dangin, 92, 93, 96, 97.
 Thurloë, 25, 29.
 Tipperary (comte de), 207.
 Tisbé, 65, 67.
 Tournier (G.), II, 32, 39, 59.
 Trébuchet (L.), 2.
 Tressillian, 43, 48, 62.
 Triboulet, 203.
 Trim, 3.
 Trogmorton, 80, 87.
 Trollope (M^{me}), 105, 110, 111.
 Tyrrell, 130.

U

Ugolin, 139.
 Ulrique, 62.

Ursus, 158, 161, 183, 200, 208, 217, 220.
 Uzanne (O.), 118, 122, 124.

V

Vabre (J.), 113.
 Vacquerie (A.), 117, 119, 120, 121, 124, 126, 127, 133, 169-170, 174, 227.
 Van Tieghem (P.), 3, 4.
 Varney, 43, 44, 45, 46, 47, 48.
 Victoria (reine d'Angl.), 123, 128, 135, 169, 176, 214.
 Viennet, 9.
 Vigny (Alfred de), 4, 8, 59, 78.
 Villemain, 23, 29, 31, 33, 34, 51, 56, 58, 100.
 Virgile, 4.
 Vitet, 21.
 Voltaire, 15, 34, 77, 107, 134, 168, 179.

W

Walpole, 193.
 Wapentake, 191-3.
 Warton (Thomas, comte de), 180.
 Watkin (Morgan), III.
 Watt, 123.
 Webster, 77.
 Wellington, 93, 95, 220.
 Wesley, 134.
 Whitelocke, 34.
 Wildman, 36.
 Wildrake (Roger), 38, 39.
 Willis (sir Richard), 30.
 Willson (B.), 38, 39.
 Wilmot (John, comte de Rochester), 22, 30, 39, 40, 204.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE (1818-1828)

CHAPITRE I. La littérature anglaise dans le « Conservateur Littéraire » :	
Allusions à Addison, Sterne, Milton, Ossian, Moore, Shakespeare, Byron, Scott.	1
CHAPITRE II. Hugo disciple de Scott :	
<i>Han d'Islande</i> . — Scott. — L'élément « frénétique ». — <i>Amy Robsart</i> . — Epigraphes shakespeariennes, 1822. — Engouement pour Scott, 1823-1825.	10
CHAPITRE III. « Cromwell » et le roman historique :	
Les « Scènes historiques ». — Intrigue négligée. — Documentation soigneuse. — Villemain. — Guizot. — La « couleur locale » dans <i>Cromwell</i> . — Réminiscences scot-tiennes	20
CHAPITRE IV. « Amy Robsart » :	
Le milieu élizabéthain. — Leicester	41
CHAPITRE V. « Cromwell » et Shakespeare :	
Charles Nodier. — Les représentations anglaises à l'Odéon	49
CHAPITRE VI. Anglophilie politique, 1819-1827 :	
Le <i>Conservateur Littéraire</i> . — Byron. — Cromwell . . .	54

DEUXIÈME PARTIE (1828-1851)

CHAPITRE I. Hugo et la littérature anglaise :	
Scott. — Shakespeare. — Byron. — Les Lakistes	61
CHAPITRE II. « Marie Tudor » et l'histoire d'Angleterre :	
Documentation.	76

CHAPITRE III. Anglophobie politique :

- La révolution de Juillet. — Napoléonisme. — *Le Journal d'un révolutionnaire de 1830*, etc. — *En Voyage*. — L'amitié du duc et de la duchesse d'Orléans. — Juillet, 1840. — La Conclusion du *Rhin*. — L'affaire Pritchard. — Les mariages espagnols. — L'Irlande. — 1848. — Le caractère anglais jugé par Victor Hugo 92

CHAPITRE IV. Relations sociales, etc.

- Les Clarke. — Chasles. — Pichot. — *La Revue Britannique*. — Custine. — Les habitués de la Place Royale. — Dîners politiques. — Palmerston. — Lansdowne. — Normanby. 107

TROISIÈME PARTIE (1851-1870)

CHAPITRE I. Les événements (1851-1855) :

- L'arrivée à Jersey. — L'attitude des habitants. — Leurs préjugés. — L'Expulsion 117

CHAPITRE II. Guernesey (1855-1870) :

- Activités philanthropiques. — Hugo et les Guernesiais. — *Les Travailleurs de la mer* 128

CHAPITRE III. Victor Hugo et la littérature anglaise pendant l'exil :

- William Shakespeare*. — *L'Idylle Shakespeare*. — Shelley. — Scott 138

CHAPITRE IV. Rapports avec la grande île :

- Rares et courtes visites de Victor Hugo, de François-Victor, de M^{me} Hugo et d'Adèle, de Charles. — Les proscrits français à Londres 153

CHAPITRE V. « L'Homme qui rit » et l'histoire d'Angleterre :

- Esquisse. — Choix d'époque. — I. Les personnages historiques. — Anne, Jacques II, Elisabeth, Marie Stuart, Anne Boleyn, Cromwell, Cowper, Cavendish, les paires éteintes 158

CHAPITRE VI. « L'Homme qui rit » et l'histoire d'Angleterre (suite).

- II. Les personnages fictifs : 1) Gwynplaine et les *Comprachicos*. — La restauration de la pairie de Gwynplaine : a) l'officier Jetson, b) le Wapentake, c) l'investiture hors séance, d) sa première séance : le caractère symbolique de « l'homme qui rit ». 182

CHAPITRE VII. « L'Homme qui rit » et l'histoire d'Angleterre (suite et fin).

- II. Les personnages fictifs : 2) Josiane. — 3) lord David Dirry-Moir. — III. Le cadre du roman : 1) géographique, 2) constitutionnel. 199

CHAPITRE VIII. L'Angleterre contemporaine dans « l'Homme qui rit ».

Les idées générales de *L'Homme qui rit* comparées à celles exprimées, à propos de l'Angleterre contemporaine, dans *Les Misérables*, *William Shakespeare*, *Les Travailleurs de la Mer*, etc., et dans les ouvrages de Ledru-Rollin, Louis Blanc, Esquiros. — Royalisme et féodalité, *Fun*, impérialisme, pugilat, aristocratie brutale, peuple éclairé, misère. 214

CONCLUSION. 223

BIBLIOGRAPHIE. I. Généralités. — II. Œuvres de Victor Hugo : a) Imprimés, b) Manuscrits. — III. Etudes sur Victor Hugo. — IV. Les sources des œuvres « anglaises » de Victor Hugo. — V. Relations franco-anglaises au XIX^e siècle : a) Littéraires, b) sociales et politiques. — VI. L'histoire d'Angleterre dans la littérature française au XIX^e siècle. 229

INDEX 237

